This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HN XLVN 4

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF
MRS. ANNE E. P. SEVER
OF BOSTON
Widow of Col. James Warren Sever
(Class of 1817)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

TOME XCV

LAUSANNE
BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
23, Avenue de la Gare, 23.

SUISSE : Chez tous les libraires.
PARIS : LE SOUDIER, 176, Boulevard Saint-Germain.
FISCHBACHER, 33, rue de Seine.
LONDRES
HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Charing Cross.
NEW-YORK
G.-E. STECHERT & Co, 151-155 W. 25th Street.
BUENOS-AIRES
H. IMSAND, 3574 Corrientes.

1919

Tous droits réservés.

Digitized by Google

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
AUG 4 1919
LIBRARY

Title page

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCV — N° 283. — Juillet 1919.

		Pages
Marc Peter, Conseiller national	Genève et les combats pour la Savoie	3
P. Calame	La question jurassienne	19
Paul Sirven	Le second voyage de M. Micromégas. (*Sixième partie.*)	28
Dr Latt.	Le Cardinal Mathieu Schinner et ses relations avec l'Angleterre	37
Vahiné Papaa	L'île au charme ensorceleur	49
L.-R. Delloge.	Géographie de guerre. (*Seconde partie*)	70
Dr F. Blanchod	Aux Indes. (*Seconde et dernière partie*)	78
Giuseppe Zoppi	L'œuvre littéraire de Francesco Chiesa	94
René Gouzy	Très rigolo... ah! ah!... (*Nouvelle*)	103
E. Krieg	Les Anglais en Palestine	111

Chronique italienne. (*Francesco Chiesa.*) — **Chronique russe.** (*Ossip-Lourié.*) — **Chronique scientifique.** (*Henry de Varigny.*) — **Chronique politique.** (*Ed. Rossier.*) — **Chronique suisse romande.** *Maurice Millioud.* 119-153

Revue des livres . . . . . III-XXIII

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principaux libraires.

PRIX DE L'ABONNEMEMT : Suisse . . . un an, fr. **26** — Six mois, fr. **14**
Etranger . » fr. **30** — » » fr. **16**

Prix d'une livraison : **2 fr. 50**

Digitized by Google

Tous droits réservés.

HAUSMANN S. A.

LAUSANNE
Rue du Lion d'or, 6.

GENÈVE
Corraterie, 16.

Orthopédistes. — Bandagistes. — Spécialistes.

SPÉCIALITÉS :

Tables pour Malades
Chaises de nuit
Chaises roulantes
Bidets en bois et en fer
Balances pour adultes et bébés
Brancards et béquilles
Appareils orthopédiques
Membres artificiels
Corsets redresseurs
Ceintures ventrières. — Bas élastiques
Bandages herniaires. — Redresseurs

Chaise de nuit.

FABRICATION GARANTIE

MEUBLES PERRENOUD

CERNIER (NEUCHATEL)

CHAUX-DE-FONDS, NEUCHATEL, GENÈVE, BERNE

ATELIERS DE CONSTRUCTION

OERLIKON

BUREAU DE LAUSANNE

LAUSANNE, Gare du Flon — Escaliers du Grand-Pont.

Maison exclusivement suisse.

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

LUSTRES ET LAMPES DE LUXE

Visitez nos salons d'Exposition.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
AUG 4 1919
LIBRARY

Sever fund

GENÈVE

ET LES COMBATS POUR LA SAVOIE

en août et septembre 1793.

Nous avons le plaisir d'offrir aux lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* la primeur d'un ouvrage très intéressant que M. le conseiller national Marc Peter consacre à l'histoire de la révolution genevoise et dont il a bien voulu détacher pour eux le chapitre que nous publions. (*Réd.*)

On savait à Genève depuis le printemps que l'armée du roi de Sardaigne se préparait à reprendre la Savoie et dès les premiers jours d'août il devint certain que les environs de la ville allaient être le théâtre de combats entre Sardes et Français. Ce n'était pas sans inquiétude que les Comités [1] envisageaient cette éventualité, car ils ignoraient la décision que prendraient les Français occupés alors au siège de Lyon. Au cas où les troupes cantonnées dans le département du Mont-Blanc seraient obligées, vu leur infériorité numérique, de se retirer, ne chercheraient-elles pas à se retrancher à Genève en attendant du renfort ? Le fait que le commandement français, depuis quelque temps, gardait le secret sur ses intentions laissait justement soupçonner quelque dessein semblable.

[1] Depuis la fin décembre 1792 il y avait à Genève un gouvernement provisoire composé d'un comité d'administration et d'un comité de sûreté. Ce dernier, qui avait pour mission de veiller à la sûreté intérieure et extérieure de la République, était présidé par le notaire Jean Janot. Les deux comités se réunissaient pour délibérer lorsqu'il s'agissait de prendre des décisions importantes.

Digitized by Google

C'est pourquoi, le 9 août, le Comité de sûreté envoie du côté du Mont-Cenis et du Grand-Saint-Bernard deux citoyens « prudents » chargés d'observer les mouvements des armées et de le renseigner promptement sur leurs opérations. Et bien que le danger soit encore éloigné, par précaution le comité décide d'augmenter les postes de sentinelles, d'avancer la fermeture des portes d'une demi-heure et de fixer la retraite à 7 heures.

Le 12, la nouvelle parvient que les Piémontais ont violé le territoire valaisan, pénétré dans le Faucigny en passant par le Grand-Saint-Bernard et qu'ils se disposent à entrer en Savoie par Trient, Chamonix et Vallorcine. Le comité est alors convoqué à la hâte pour examiner les mesures spéciales de sûreté et de surveillance à prendre afin de prévenir les dangers qui menacent Genève à l'intérieur comme à l'extérieur. L'approche des Sardes devait, en effet, donner de nouveaux espoirs aux aristocrates tout en excitant contre eux les patriotes, tandis que la ville pouvait être assaillie aussi bien par les Français que par les Piémontais. On décide d'abord de faire une inspection exacte de l'artillerie et des munitions du hangar, puis de renforcer la garde de la maison de ville et de multiplier les rondes ; enfin, de faire prendre les noms des étrangers qui entreront en ville. Chaque nuit un membre du comité, assisté d'un major, veillera dans la salle des séances pour recevoir le rapport des patrouilles et informer en cas d'alarme le président, qui fera réunir sur le champ le comité.

Le jour même, Soulavie [1], s'entretenant avec Janot des circonstances dans lesquelles se trouvent les contrées

[1] Soulavie, ancien prêtre et jacobin notoire, avait succédé le 1er juillet au résident Chateauneuf. Il ne cessa jusqu'au moment de son rappel, en septembre 1794, de causer des difficultés aux Genevois.

Digitized by Google

voisines, sollicite un prêt de cent cinquante fusils pour l'armée française ; mais le comité à qui Janot transmet cette demande la refuse, pour le motif que la République a déjà livré tous les fusils dont elle pouvait se passer. Le lendemain, Janot étant allé chez le résident lui rendre cette réponse, Soulavie lui donne communication d'une lettre du citoyen Elflinger, chargé d'affaires de la République française auprès de celle du Valais, l'informant qu'une avant-garde de Piémontais va pénétrer en Savoie, forte de 250 hommes et de 150 mulets, avec des vivres et des armes destinés aux mécontents du pays. Ce corps devant être suivi d'un autre plus considérable, Soulavie ajoute que dans ces circonstances le district de Carouge insiste pour obtenir un prêt de fusils et de quatre pièces de canon. Mais l'avis unanime du comité, ennuyé de cette insistance, fut que ce prêt était impossible.

Peu de temps après, le comité recevait une note de Soulavie. Vu le dénuement absolu où le district de Carouge se trouvait de canons et d'artilleurs, le résident renouvelait sa requête d'un prêt de quatre pièces de canon, avec leurs caissons garnis et quelques canonniers de bonne volonté, et d'environ deux cents fusils, sous toutes les conditions qui seront jugées convenables par le gouvernement de Genève.

« En conséquence, disait Soulavie en terminant, le soussigné prie les membres du Comité de sûreté de vouloir bien peser ce que le bon voisinage et la fraternité semblent lui prescrire en ce moment : en effet, l'ennemi qui s'avance ne menace pas seulement la République française ; en consacrant les droits de l'homme, la République de Genève a déclaré la guerre aux ennemis de la France. La cause que nous défendons est donc la vôtre, citoyens, et c'est pour éloigner de vos murs l'ennemi commun que les Français vont combattre.

Digitized by Google

» Le soussigné espère que ces considérations engageront les citoyens président et membres du Comité de sûreté à adhérer à la demande du district de Carouge. »

Mais, malgré les raisons qu'invoquait le résident, le Comité de sûreté ne put que maintenir sa décision précédente et le lendemain Soret était député auprès de Soulavie pour lui remettre l'adresse suivante :

« Le Comité provisoire de sûreté ayant pris en très sérieuse considération la note à lui remise par le citoyen J. L. Soulavie a l'honneur d'observer au Citoyen résident :

» Que la République de Genève et son gouvernement, depuis la Révolution, n'ont négligé aucune occasion de témoigner à la République française leur zèle ardent, pour ses intérêts, ses succès et l'affermissement de sa Constitution républicaine ; que ses sentiments s'accroissent chaque jour, mais que la demande qui leur est actuellement faite, pour le district de Carouge, est de nature à ne pouvoir point être accordée par le Comité de sûreté parce qu'elle est au-dessus de ses pouvoirs, que ce serait une hostilité évidente et une violation manifeste de la neutralité que la République de Genève s'est constamment prescrite et qu'elle veut maintenir. L'indépendance de la République pouvant être menacée, le premier devoir du Comité est de la défendre envers et contre tous, et pour cet effet il doit conserver toutes les armes et les munitions nécessaires pour atteindre ce but, la République en étant d'ailleurs très faiblement pourvue. En conséquence le Comité a unanimement résolu de déclarer qu'il ne peut adhérer à la demande du district de Carouge. »

A son retour, Soret informe ses collègues que le secrétaire Darneville a témoigné son mécontentement de la réponse du comité. Dans l'intérêt de Genève, Darneville aurait souhaité que le comité se fût borné à déclarer en termes laconiques qu'il ne lui convenait pas de se dépourvoir de munitions et d'armes. Le secrétaire craignait

Digitized by Google

d'ailleurs que le refus des armes ne fût préjudiciable à la République et il invitait le comité à réfléchir encore, se déclarant prêt à ne remettre la note que dans une heure et demie au résident, afin que le comité eût le temps d'y apporter des changements.

Mais le comité ne fut point convaincu par les insinuations de Darneville et passa outre.

D'ailleurs, quelques instants plus tard, une députation du club de l'Imprévu se présentait au comité pour lui communiquer une adresse appuyée par un grand nombre de citoyens qui demandaient à défiler devant leurs magistrats. Le comité décidait aussitôt de se rendre dans la salle des festins et là le citoyen Gosse lui donnait lecture de la pétition suivante :

« Citoyens magistrats,

» Ce n'est que depuis quelques instants que nous avons appris la nouvelle de l'invasion des Piémontais dans le Faucigny, et qu'en conséquence le citoyen résident Soulavie vous avait demandé, comme étant les chefs militaires de notre République, des armes, des munitions de guerre, et même des hommes.

» Sans doute, nous désirons fortement fraterniser avec nos voisins les Français, sans doute nous devons les aider à soutenir la liberté et l'égalité, qui sont l'espoir de notre bonheur, mais aussi, Citoyens magistrats, nous avons des alliés avec lesquels nous sommes liés, par une promesse de neutralité et de bon voisinage, et cette démarche faite par nous pourrait leur paraître inconsidérée et nous peindre à leurs yeux comme infractaires à notre engagement, que nous croyons devoir maintenir de toutes nos forces.

» Nous ne pensons pas, Citoyens magistrats, que dans une circonstance politique aussi dangereuse vous ayez le droit de disposer de nos arsenaux et de nos vies. La nation seule doit prononcer sur un objet de cette importance. Vous avez pu, dans un temps, vendre aux Français des fusils, mais les fusils

Digitized by Google

demandaient des réparations et pouvaient être regardés comme inutiles.

» Il n'en est pas de même dans ce moment, nos amis les Français nous font une demande qui, leur étant accordée, exposerait notre indépendance en dépourvoyant notre place.

» Nous vous le répétons, la nation entière doit accorder ou refuser, et nous concluons, Citoyens magistrats, à ce qu'il vous plaise de communiquer cette adresse à l'Assemblée nationale pour qu'incessamment elle convoque l'Assemblée souveraine en motivant dans son programme les raisons détaillées de cette convocation ; nous vous prions de plus, lorsque l'Assemblée souveraine aura prononcé, de faire partir immédiatement un courrier extraordinaire pour instruire notre député Bousquet ou notre agent Reybaz de ce qui s'est passé, afin de prévenir l'effet de la malveillance.

» Nous faisons des vœux pour le salut de notre république et pour le bonheur de chacun de vous, de qui nous nous disons avec un profond respect :

» Vos citoyens » ARGAND-MARTHERAY.

» HENRI-ALBERT GOSSE.

» Genève, 14 août. »

Le président Janot prit ensuite la parole pour confirmer à ses concitoyens le refus qui avait déjà été opposé à plusieurs reprises aux demandes de Soulavie et pour exprimer la satisfaction du comité de se voir soutenu par les Genevois dans les circonstances difficiles où il se trouvait. Puis quatre groupes de cinquante citoyens chacun passèrent successivement devant le comité en déclarant qu'ils appuyaient la pétition.

Le 16, comme les Piémontais approchent de Chamonix tandis que les habitants de la Savoie fuient devant l'invasion, le Comité de sûreté rend une nouvelle ordonnance contre les étrangers. « Dans les circonstances aussi extraordinaires que difficiles dans lesquelles l'Europe se

Digitized by Google

rencontre, le besoin de conserver l'indépendance de la République exige impérieusement de ne favoriser le séjour d'aucun étranger à moins de permission spéciale. » Une commission de surveillance dressera les contraventions. En outre, il est rappelé aux Genevois qu'ils sont tenus de porter la cocarde aux trois couleurs nationales « sous peine d'être envisagés comme perturbateurs de l'ordre et mauvais citoyens », tandis qu'il est fait défense aux étrangers de porter cette cocarde [1].

Bientôt, d'ailleurs, les événements se précipitent. Le 19, on raconte qu'à la suite d'un engagement défavorable à Saint-Jean-de-Maurienne les Français ont dû battre en retraite et que, selon l'opinion générale, ils vont abandonner le département du Mont-Blanc. Enfin, dans la nuit du 21 au 22 août, les patrouilles signalent l'arrivée prochaine sous les murs de la ville de 3000 dragons français repoussés par l'ennemi. Réuni à la hâte à 4 1/2 heures du matin, le comité apprend qu'il s'agit simplement d'un combat d'avant-garde à Sallanches, mais que les Français ont été obligés de se replier en désordre à Cluses, ce qui les a déterminés à se retirer. Les portes de la ville restent alors fermées jusqu'à 5 3/4 heures, et quand on les ouvre, un membre du comité se tient à chaque « avancée », jusqu'à ce qu'il soit relevé par un officier major.

Mais toutes ces mesures et toutes ces nouvelles ne laissent pas d'alarmer la population. C'est ainsi qu'on prétend que des Marseillais exaltés ont projeté de s'emparer des munitions et des canons du hangar pour les mener ensuite à Carouge. De nouvelles émeutes sont donc à craindre et le comité organise des patrouilles de la garde bourgeoise, chacune dirigée par un de ses mem-

[1] Le 3 juin, le Comité de sûreté avait ordonné à tous les citoyens genevois le port d'une cocarde jaune, rouge et noire.

Digitized by Google

bres, pour éviter entre les deux partis des querelles qui pourraient conduire à des scènes de désordre très fâcheuses. En même temps on donne aux sentinelles la consigne de rejeter les fuyards français du côté de Carouge.

Les Comités étaient loin, en effet, d'être rassurés. A la résidence, lorsqu'ils s'informaient, on leur répondait évasivement, parce qu'on n'en savait probablement pas davantage. Par contre, le 22 août, le citoyen Vicat raconte que, se trouvant à Carouge à la municipalité, il a vu un messager expédié par un corps de troupes stationnant près d'Etrembière qui demandait du secours et surtout des canons afin de défendre les passages du côté de Sierne. Il ajoute que les fuyards annoncent l'arrivée des ennemis qui viennent en nombre supérieur et qui ont déjà franchi les passages par La Roche. On fait alors transporter au bastion bourgeois quatre pièces d'artillerie de 16 avec leurs caissons, leurs munitions et les canonniers pour les servir, tandis qu'il est procédé à une nouvelle inspection des artilleurs.

Un peu plus tard le résident, revenant de Carouge, déclare au Comité de sûreté que les secours arrivent et que le mal n'est pas si grand qu'on avait voulu d'abord le faire croire. Il ajoute que les habitants sont en armes sur les places publiques, résolus à défendre leur liberté, et qu'il a parcouru les principales rues en ranimant les citoyennes alarmées qui se trouvaient dans cet instant devant leur maison.

Mais il réitère ensuite ses instances pour obtenir un prêt de deux canons et de quelques canonniers et dépose sur le bureau la réquisition suivante :

Digitized by Google

« Genève, le 22 août.

» Citoyens,

» J'arrive de Carouge, avec le citoyen Darneville, nous y avons trouvé tous les citoyens dans de bonnes dispositions ; déjà 200 hommes étaient sous les armes pour marcher à l'ennemi, on a reçu la nouvelle, pendant notre visite, que les troupes patriotes s'étaient postées avantageusement, résolues à s'y défendre avec valeur ; le bataillon qui était à Thonon est en marche pour se rendre, avec ses canons, à l'endroit menacé par l'ennemi ; on attend encore quelques bataillons que doit envoyer le général Kellermann ; voilà notre situation, Citoyens, l'avenir n'est pas inquiétant, mais le moment actuel est critique, le district de Carouge, tous ces braves Français qui volent à la défense d'une frontière qui est en même temps la vôtre, m'ont chargé de vous prier de nouveau de prêter 2 ou 4 canons ; je sens que cette mesure est délicate, mais dans votre position vous n'avez ni paix ni traité à faire avec les tyrans, facilitez-nous donc les moyens de les écarter de vos murs et rendez-nous un service signalé que je vous demande, au nom de la Patrie et de la Liberté. »

Le comité unanime décide immédiatement de répondre au résident qu'il ne peut que persister dans son refus du 14 août, n'ayant pas de motifs de changer d'opinion et qu'il maintient même d'autant plus sa décision que depuis lors « il a reçu des témoignages publics d'approbation de sa conduite d'une grande quantité de ses concitoyens révolutionnaires. »

Renvoyé aux nouvelles, Vicat rapporte que les Français, surpris et trahis par les gens du pays à Sallanches, ont dû abandonner le pays entre cette localité et Saint-Gervais, mais que la route est libre jusqu'aux environs de Sierne où les Français semblent vouloir établir un camp. Le 23, il se confirme que les Piémontais sont à Cluses. Soulavie vient alors rendre visite au Comité de sûreté avec

Digitized by Google

Darneville soi-disant pour connaître les nouvelles, mais bien plutôt pour insinuer à nouveau que les Genevois auraient grand intérêt à s'appuyer sur la France en ce moment-ci. « Les puissances coalisées, dit-il, considérant Genève comme un foyer de révolution, les Piémontais, les Suisses et les Autrichiens pourraient s'emparer de la ville sans doute avec l'intention d'y établir un gouverneur. » Le comité devrait donc réfléchir sérieusement sur cette situation. Quant à lui, il se fera un plaisir d'être l'organe des Genevois auprès du pouvoir exécutif de la République française pour leur faire obtenir tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. Mais le comité, qui ne voulait justement pas faire appel à l'étranger, se borne à lui promettre le rôle des Français habitant Genève qu'il désirait en vue de former un corps de troupes pour défendre la cause de la liberté, sans rien répondre au surplus de son discours. Le 26, Soulavie fait demander, pour le cas où la ville de Carouge serait menacée par l'ennemi, si les fonctionnaires des douanes et de la municipalité pourraient traverser Genève avec leurs registres et leurs bagages et si on leur ouvrirait les portes pour les laisser passer. A quoi le comité, craignant un piège, répond que la première mesure de précaution pour Genève étant la fermeture des portes, il sera impossible de les ouvrir lors d'un événement obligeant les fonctionnaires de Carouge à s'enfuir. Soulavie, à qui Dupin et Flournoy communiquèrent cette réponse, s'écria « qu'il voyait bien que les Genevois voulaient garder une stricte neutralité. » Et comme Dupin et Flournoy lui demandaient officiellement s'il croyait que la France abandonnerait le département du Mont-Blanc, il avait répliqué avec vivacité, en présence des citoyens Darneville, Bertrand de Carouge et un inconnu qu'ils soupçonnent être

Digitized by Google

un officier municipal de ladite ville, que jamais la France n'abandonnerait la Savoie, que jamais elle n'y avait pensé, qu'il était assuré que l'on n'y pensait pas non plus à Paris et que sa correspondance avec le pouvoir exécutif le mettait dans le cas d'affirmer le contraire.

Cependant, le lendemain, une lettre que reçoit un membre du comité signale à nouveau le grave danger que court Genève. Les Français, en reprenant la Savoie aux Piémontais, songeraient à mettre dans la ville une forte garnison pour défendre à l'avenir le département du Mont-Blanc tandis que les Piémontais et les coalisés voudraient également s'emparer de Genève qu'ils considèrent comme un foyer de démocratie. En outre, les Comités apprennent que des malveillants font courir le bruit que les prêtres et les émigrés pullulent à Genève et ils soupçonnent que ces nouvelles proviennent de la Résidence qui les répand pour chercher le prétexte d'une intervention française.

Le 29, les Comités convoqués « pour déconcerter cette trame odieuse », décident d'envoyer une note à Soulavie afin de l'inviter à démentir les bruits selon lesquels Genève servirait de refuge à un grand nombre de prêtres réfractaires et d'émigrés et qu'on fait courir sans doute en vue de provoquer quelque entreprise contre la République. Il est faux, disent-ils, que les prêtres et émigrés soient soufferts à Genève, il n'en existe pas un seul dans l'étendue de la République, ceux qui sont découverts sont immédiatement mis dehors. Et les Comités, en terminant, adressaient à Soulavie une sorte de mise en demeure d'avoir à reconnaître l'exactitude de ces faits.

Mais le 3 septembre on rapporte aux Comités réunis que le bruit qui s'est répandu dernièrement que les Français forment quelque projet contre Genève paraît

Digitized by Google

acquérir chaque jour une nouvelle consistance, que récemment le citoyen Rival, qui est au camp près de Lyon, a écrit au citoyen Colondre, son associé, pour lui conseiller de sortir ses effets de la ville parce que l'on se propose, dès que le siège de Lyon sera terminé, de porter sur Genève les troupes ainsi libérées. Toutefois, Janot ayant fait part de ce bruit au citoyen Dubuisson, commissaire du pouvoir exécutif, qui se trouvait en mission à Genève depuis quelque temps [1], Dubuisson a répondu qu'il n'en croyait rien, mais qu'évidemment on regarde Genève comme devant être le foyer d'une contre-révolution et que dans cette hypothèse on a pu projeter quelque entreprise contre elle, mais qu'aussi longtemps que nous resterons dans notre état actuel nous pouvons être persuadés que les troupes françaises ne tenteront point d'entrer dans notre ville; que ce qui avait pu faire naître les idées d'une prochaine contre-révolution, c'est qu'au moment de l'entrée des Piémontais en Savoie les aristocrates manifestèrent hautement l'intention de rétablir l'ancien gouvernement et que ceux qui s'étaient éloignés reparurent dès cette époque pour y coopérer. « Tant que l'aristocratie dominerait dans la République de Genève, ajoutait Dubuisson, celle-ci avait tout à craindre des Français et il convenait aux Genevois, sous un double rapport, de considérer leur révolution comme de manière à détruire l'influence que l'aristocratie cherchait encore à conserver dans la constitution. »

On charge alors Dupin d'informer Bousquet [2] et Rey-

[1] Dubuisson avait été envoyé par le gouvernement français à Genève et en Suisse pour faire une enquête sur l'état d'esprit des cantons à l'égard de la France.

[2] L'avocat Bousquet avait été délégué en mars 1793 auprès de la Convention nationale, à Paris, pour demander l'exécution des traités entre Genève et la France.

Digitized by Google

baz [1] de ces bruits et de leur peu de fondement en les priant de faire le nécessaire auprès du Conseil exécutif et du Comité de Salut public pour les démentir.

Le même jour les Comités s'occupent d'une nouvelle demande de Soulavie. N'ayant pu obtenir des armes, le résident réclamait maintenant du blé, bien qu'il sût pertinemment que la République n'en avait pas trop pour elle. Genève, il est vrai, avait rendu quelquefois, en temps de disette, à ses voisins le service de leur prêter du blé ou de la farine, et le district de Gex avait restitué, en février 1793, les 250 derniers quintaux de blé sur le prêt effectué en 1790. Mais il ne s'agissait pas cette fois-ci de secourir des voisins affamés. Soulavie spécifiait bien que le blé était destiné à l'armée des Alpes, comme s'il avait voulu par tous les moyens possibles faire sortir les Genevois de leur neutralité ou bien encore, en cas de refus, indisposer contre eux les autorités françaises. L'attaque du département du Mont-Blanc par les Piémontais sur trois points différents, disait en substance le résident, exige d'y faire marcher promptement des secours venant de lieux fort éloignés; dans cette crise, les blés dernièrement recueillis n'ayant pas encore été battus et les subsistances ne pouvant suivre la marche rapide des troupes, celles-ci seraient exposées à la disette dès les premiers jours de leur arrivée. En conséquence et ensuite de la réquisition qui lui en a été faite par l'administration du district de Carouge, il priait les Comités réunis de venir au secours des défenseurs de la liberté en prêtant 3000 coupes de blé à ladite administration qui s'engage à les rendre en nature dans le délai de deux mois.

[1] Etienne-Salomon Reybaz, l'ancien collaborateur de Mirabeau, remplissait, depuis la fin de 1792, les fonctions de ministre de la République de Genève à Paris, en remplacement de Tronchin.

Digitized by Google

Les Comités répondent à la requête de Soulavie par un nouveau refus, en lui démontrant qu'un prêt semblable aurait pour conséquence de les priver de blé à l'avenir. « Dans ces derniers temps surtout, disent-ils, nous ne sommes parvenus à obtenir la faculté des achats en Allemagne et des transits dans les divers Etats de la Suisse qu'en donnant les assurances les plus positives que les blés que nous achetons ou faisons voiturer serviraient uniquement à nos propres usages ; c'est sur la foi que nous tiendrions cette promesse que ces permissions nous ont été octroyées et il n'est pas moins de notre intérêt que de notre honneur de remplir cet engagement puisque, si nous venions à le violer, il est d'une parfaite certitude que nous ne trouverions plus aucune facilité ni pour nos achats, ni pour nos transits. »

Leurs Excellences de Berne exerçaient, en effet, de leur côté, un contrôle sévère sur les denrées qui traversaient leur territoire, n'autorisant le passage des blés destinés aux Suisses et aux Etats alliés « qu'autant que les propriétaires ou conducteurs auront suffisamment justifié que les blés qu'ils ont à passer sont uniquement destinés à un Etat suisse ou allié de la Suisse, qui les emploiera en entier à ses propres usages. »

Malgré les très bonnes raisons qu'ils avaient de ne pas entrer dans les vues du résident, les Comités furent inquiets de l'effet que pouvait produire à Paris leur refus si l'on en interprétait mal les motifs, et ils s'empressèrent d'écrire à Bousquet et à Reybaz pour les mettre au courant de cet incident. D'autre part, le lendemain, Janot reçoit la visite de quelques membres de l'Assemblée nationale venus pour examiner avec lui la situation critique de la ville. Considérée par les uns comme un foyer dangereux de démocratie et accusée par les autres d'être le centre

Digitized by Google

d'une conspiration contre-révolutionnaire, Genève risque en effet de devenir le théâtre et surtout l'enjeu de la lutte entre Sardes et Français. Quelle que soit l'issue de cette lutte, le danger semble grand pour l'indépendance de la République, divisée d'ailleurs dans ses vœux, car, si les patriotes, soit la grande majorité des Genevois, souhaitent la victoire française, les partisans irréductibles de l'ancien régime ne verraient pas d'un mauvais œil la défaite des révolutionnaires.

Et les membres des Comités n'ignorent pas le sort qui les attend en cas de victoire sarde : plusieurs d'entre eux ont connu le dur chemin de l'exil qu'ils reprendront alors, ils peuvent imaginer quelle réaction violente suivra le renversement du régime qu'ils ont instauré, et ils savent surtout que l'insuffisance du matériel de l'artillerie et des hommes ne leur permettra pas de soutenir un long siège, alors qu'il faudra en même temps lutter à l'intérieur contre des adversaires politiques enhardis par les circonstances [1].

Que faire dans ces graves conjonctures ? De même qu'autrefois leurs ancêtres, les patriotes genevois tournent leurs regards du côté du nord, vers les Suisses. Quelles sont les intentions des anciens alliés de Berne et de Zurich ? Laisseront-ils Genève seule se débattre ? Et comme les deux républiques gardent toujours un silence prudent, qu'il est inutile de leur poser une question qui restera sans réponse, les Comités songent à les faire sonder par l'ambassadeur de France, toujours

[1] L'enceinte fortifiée genevoise était en effet hors de proportion avec les forces et les moyens d'armement de la République. « A la fin du dix-huitième siècle, dit Galiffe dans la *Genève archéologique et historique* (Tome I, p. 153), nos fortifications, y compris les petits ouvrages qui défendaient les abords de l'Ile et des quais, étaient armés de 80 canons de tout calibre et de 10 mousquets de rempart ; l'arsenal contenait en outre 10 canons et 18 pierriers. »

Digitized by Google

prêt à intervenir pour assurer la neutralité et l'indépendance des cantons comme de leurs alliés. D'ailleurs le ci-devant chargé des affaires de la République française à Genève, le citoyen Delhorme, n'a-t-il pas souvent assuré les Comités que l'ambassadeur daignait s'intéresser au sort d'une petite république souvent calomniée, parce qu'elle n'est pas assez connue depuis sa révolution ?

C'est ainsi qu'il fut décidé d'envoyer à Berne et à Baden deux députés chargés de faire toutes les démarches que leur prudence leur dicterait pour connaître plus particulièrement les dispositions des Bernois sur l'ensemble des événements actuels. Les citoyens Louis-André Constantin et Isaac Bourdillon choisis pour cette mission reçoivent, le 6 septembre, des lettres de créance avec un message pour Barthélemy et un billet pour le citoyen Dubuisson.

« Dans les circonstances où se trouve la République de Genève, écrivait le comité à l'ambassadeur, elle a un très grand intérêt de connaitre quel sera le parti que prendra le Corps helvétique dans la crise actuelle ainsi que les dispositions des cantons de Zurich et de Berne envers elle. Personne ne peut mieux que vous, Citoyen, connaître ces dispositions et nous donner des directions convenables pour les approfondir.

» Les citoyens Isaac Bourdillon et L. A. Constantin, porteurs de la présente, sont chargés de nos pouvoirs. Veuillez ensuite des sentiments d'amitié et de fraternité qui unissen les républiques française et genevoise les aider de vos conseils. »

A Dubuisson, le comité ajoutait : « Les rapports qui nous revenaient chaque jour sur la situation du Corps helvétique nous ont déterminés à envoyer en Suisse deux de nos amis pour connaître la vérité et dissiper les calomnies qu'on se plaît à répandre contre nous. »

(*La fin prochainement.*) MARC PETER.

Digitized by Google

LA
QUESTION JURASSIENNE

L'article que M. le pasteur Mathez a publié récemment dans la *Bibliothèque universelle* sur la question de la séparation du Jura d'avec le canton de Berne a provoqué un mouvement de stupeur dans le camp des séparatistes. Depuis plusieurs semaines, les chefs autonomistes, en particulier M. le Dr Joliat, ont essayé de réfuter les arguments avancés par le correspondant de la *Bibliothèque Universelle*, sans toutefois parvenir à faire partager leur manière de voir à la population jurassienne. Les Jurassiens restent sceptiques vis-à-vis de la séparation; on a même l'impression que l'agitation du comité préconisant la création d'un vingt-troisième canton ne réussit pas à tirer de l'indifférence les populations du vallon de Saint-Imier, de la Prévôté, de la vallée de Delémont et de l'Ajoie. Cette indifférence pourrait bien se transformer en une irrésistible opposition chez tous ceux qui liront la brochure : *La question jurassienne*[1], que publie M. le Dr P.-O. Bessire, professeur d'histoire au gymnase de Porrentruy.

[1] *La question jurassienne.* Imprimerie libérale, Porrentruy. Prix : 2 fr.

Digitized by Google

Dès le commencement de la campagne séparatiste, les partisans du canton du Jura ont cherché, par des arguments puisés dans l'histoire, à prouver que toutes les tentatives de l'ancien évêché de Bâle « pour se rapprocher de la Confédération et aussi pour y rentrer » [1] furent vaines par suite de l'opposition de Berne.

Voyons un peu les arguments qu'oppose M. Bessire à ces allégations :

En 1579, Jacques-Christophe Blaser de Wartensee, prince-évêque, conclut une alliance avec les sept cantons catholiques aux fins suivantes :

« Et comme particulièrement, depuis quelques années et dernièrement encore, dans les villes et les campagnes de l'évêque Jean-Christophe, des sujets se laissent pervertir par les prédicants de la nouvelle doctrine et protègent cet enseignement sacrilège, les cantons catholiques useront de tous les moyens propres à ramener les dissidents à l'antique et vraie foi, et à l'obéissance chrétienne, due à leur légitime et naturel souverain. L'évêque n'entreprendra rien par la force sans en avertir ses alliés. »

Cette alliance apparaît nettement comme un Sonderbund. Elle permettra d'ailleurs au prince-évêque de lutter efficacement contre la Réformation, mais elle n'empêchera pas, au cours de la guerre de Trente ans, la « soldatesque » tour à tour impériale, française et suédoise de pénétrer dans la partie germanique de la principauté et de la mettre à feu et à sang. La protection des sept cantons catholiques fut peu efficace, tandis qu'on vit les cantons évangéliques ne pas hésiter, Berne et Zurich en tête, à traiter le prince avec bienveillance, et il est faux

[1] *Pour un canton du Jura*, L. Viatte.

Digitized by Google

d'affirmer, dit M. Bessire, comme le fait M. L. Viatte dans sa brochure *Pour le canton du Jura*,

> .... qu'en 1652 les députés de Berne s'opposèrent vivement à la requête du prince demandant l'entrée de la principauté dans la Confédération des treize cantons.

La vérité historique, telle que l'établit l'auteur de la brochure : *La question jurassienne*, est que, à propos du renouvellement de son alliance avec les sept cantons catholiques et du Défensional qui liait l'évêché à la Confédération, le prince-évêque voulut, tout en s'assurant l'appui de la Confédération « rester pour les cantons catholiques un souverain étranger *sur lequel on pouvait compter contre les cantons protestants* [1]. »

Dans les pages qui suivent, M. P.-O. Bessire parle assez longuement du très vif désir qu'éprouvait, en 1691, le prince Jean-Conrad de Roggenbach — bon prince par sa piété et sa douceur — de faire entrer ses Etats dans la Confédération. Il trouva les cantons évangéliques fort bien disposés à son égard, *Berne particulièrement*, mais rencontra par contre une opposition irréductible chez les cantons catholiques. Ainsi, au contraire de ce que les séparatistes prétendent dans un chapitre de leur brochure : *Où l'on voit Berne faire échouer le quatorzième canton*, Berne soutint, sans arrière-pensée, les évêques de Bâle dans toutes leurs tentatives pour se rapprocher de la Confédération. Les mêmes constatations s'imposent au cours de l'histoire du dix-huitième siècle et en 1792, — écrit M. Bessire, — après l'arrivée des Français dans l'évêché, le Bernois Tscharner avait écrit aux Biennois : *Berne repoussera toute agression étrangère ; elle a mis sur pied 2000 hommes pour la garde de*

[1] W. Œchsli.

Digitized by Google

ses frontières, tandis que le 26 janvier 1793 Barthélemy écrit à Le Brun : « Berne, qui aime à protéger et à jouer à la puissance, ne tarda pas à entrer dans toutes les vues de la cour de Vienne et à se montrer le *défenseur de l'évêque.* » Malgré ses efforts, Berne ne réussit pas à vaincre la résistance française, n'obtenant la neutralité que pour le pays de l'Erguel, de la Neuveville et de Moutier. Il n'en est pas moins vrai que Berne, contre laquelle les séparatistes jettent l'anathème, ne craignit à aucun moment de prendre la défense des intérêts de ses combourgeois contre de puissants Etats.

Et maintenant nous allons toucher à la question la plus épineuse : le congrès de Vienne et la réunion du Jura au canton de Berne. Pour traiter cette période, nous devrions logiquement reproduire in extenso les arguments avancés par M. P.-O. Bessire. Nous nous contenterons de citer les conclusions d'une étude approfondie des documents historiques de M. le Dr Beuchat, professeur à Bienne, conclusions auxquelles l'auteur de *la Question jurassienne* se rallie volontiers :

« La réunion au canton de Berne, considérée dans son principe et non dans son exécution, a-t-elle constitué un acte de violence contre l'opinion publique ? Si l'on prend comme norme de cette opinion le sentiment de la noblesse du pays, la réponse est *affirmative*. Tout autre est la réponse du peuple, si l'on se base sur les sentiments du peuple qui sont la garantie la plus solide de toute appréciation de ce genre. *Le peuple de l'évêché ne rêvait ni canton indépendant, ni autonomie, ni constitution avec pouvoir exécutif*. Le peuple voulait avant tout la paix, la fin de ses misères, et il la voyait dans la réunion à un Etat assez fort pour la lui garantir. »

A ces lignes nous pourrions ajouter le jugement porté par M. Virgile Rossel dans son histoire du Jura bernois

Digitized by Google

sur cette question : « L'incorporation du Jura au canton de Berne était la solution la plus opportune, sinon la plus idéale. »

Au dix-neuvième siècle, les Jurassiens sont profondément divisés par deux questions importantes : le Kulturkampf et la campagne pangermaniste. Les luttes politiques sont ardentes et les attaques, les injures, les pamphlets sont si vifs et si nombreux que les Jurassiens eux-mêmes en sont émus. M. Bessire cite, à ce propos, les lignes suivantes que A. Quiquerez écrivait en 1850 : « Et actuellement fait-on mieux, lorsque, au lieu d'être tous unis et d'un commun accord pour conserver ce que les révolutions nous ont laissé de bon, *nous nous divisons et querellons pour des misères*, laissant emporter par le torrent pièce à pièce nos meilleures institutions, au lieu *de nous réunir pour former une digue suffisante ?* » Cette union, que préconisait Quiquerez, les Jurassiens ne la réalisent qu'à la fin du dix-neuvième siècle, en luttant contre la campagne pangermaniste. Pour une fois, ils sont tous d'accord, car les protestations qu'ils élèvent sont légitimes et Berne a eu tort de ne pas écouter la voix du Jura. Dans de pareilles circonstances, le Conseil d'Etat aurait dû agir énergiquement contre toute tendance de germanisation de nos vallées, comme aussi contre cet état d'esprit des C. F. F. et de certaines administrations ou sociétés bernoises qui se plaisaient à écarter le personnel jurassien pour le remplacer par un personnel allemand afin d'augmenter l'influence germanique dans nos régions. C'est une faute que Berne ne doit plus renouveler, car sur le terrain de la langue les Jurassiens sont irréductibles. Il faut cependant voir une question aussi importante que celle traitant de la séparation du Jura d'avec le canton de Berne de plus haut, et c'est pourquoi M. le

Digitized by Google

Dr Bessire, « au lieu de se laisser fasciner par un passé à jamais aboli », considère les progrès accomplis dans le Jura sous la prétendue oppression bernoise.

« Si l'on s'avisait d'opposer le tableau du Jura de 1750 ou de 1815 à celui de 1919, écrit-il, quelles différences frappantes ne trouverait-on pas entre eux ? Il n'est pas dans notre pensée de vouloir déprécier le mérite du Jurassien. C'est à lui que revient la meilleure part dans cette transformation merveilleuse de son pays à tous les points de vue, intellectuel, moral, artistique, commercial, agricole, industriel, administratif, scolaire. Sans la collaboration bernoise, tout cela aurait-il été possible ? Gouverné d'une main sûre et prudente qui le détourna quelquefois de ses préoccupations trop essentiellement politiques, le Jurassien put donner toute la mesure de ses facultés. L'immigration bernoise a infusé au vieux tronc celto-français une sève nouvelle. La race y gagna en énergie et en persévérance. »

D'ailleurs, on peut se demander en quoi les princes allemands ont contribué au développement matériel, économique, intellectuel de nos contrées. A part les hauts-fourneaux de Courrendlin, Undervelier, Bellefontaine, la verrerie des Roches, la papeterie de Bassecourt, les tuileries d'Orvin, Péry et Corgémont, quelle était l'industrie dans l'évêché ? Comme foyer intellectuel à cette époque, on peut citer le collège de Porrentruy, qui encore ne servait qu'à l'éducation de nobles étrangers. Mais aujourd'hui que voyons-nous ? Une industrie très prospère, l'agriculture fort développée, l'instruction primaire et secondaire largement répandue dans nos villes et nos campagnes, une administration ni meilleure ni plus mauvaise que partout ailleurs, des droits politiques et des libertés pareils à ceux de nos concitoyens des autres cantons. Voilà les conditions dans lesquelles nous

Digitized by Google

vivons. Nous ne voudrions pas pour autant prétendre que tout soit parfait sous le régime bernois ; nous avons aussi des réclamations à présenter, mais nous devons avouer que le *tyran* bernois ne nous a pas placés dans une situation très malheureuse. C'est parce que le peuple jurassien ne se sent nullement oppressé, comme veulent le faire croire les séparatistes, qu'il assiste avec méfiance à l'agitation menée dans le Jura par le comité autonomiste. Le peuple devine que le mouvement n'est pas national et il n'entend pas se jeter dans une aventure d'où il ne pourra tirer que des désavantages, ce dont on doit le féliciter. Il y aurait encore une foule d'arguments à puiser dans la brochure très documentée et fort bien écrite que vient de publier M. P.-O. Bessire contre la séparation du Jura d'avec Berne. Nous pourrions parler du doyen Morel qui ne craignit pas de déclarer en septembre 1815, après avoir lutté contre Berne : « Laissez-moi vous parler de ce canton (Berne), de cet Etat illustre auquel nous allons être plus particulièrement agrégés. Si je ne le flattai point et si j'en parlai toujours avec respect, c'est à moi qu'il appartient peut-être de vous montrer *la paix, la sûreté, la protection qui nous attend dans son sein ;* » nous pourrions parler de Xavier Stockmar, qui connut les mêmes angoisses que le doyen Morel et qui devint « un parfait conseiller d'Etat bernois ; » de Xavier Kohler, de Marchand, de Carlin, de Virgile Rossel qui, en 1914, écrivait dans son *Histoire du Jura bernois :*

« Le Jura est plus prospère, plus libre, plus heureux qu'il ne l'a jamais été.... » Et plus loin : « Ne sommes-nous pas devenus, nous, ce qu'ils souhaitaient d'être, eux (nos ancêtres) : *des membres de la famille bernoise et des enfants de la patrie suisse ?* »

Digitized by Google

Parlerons-nous encore d'Albert Gobat, que les séparatistes présentent comme un « autonomiste convaincu », jugement que Mlle Marguerite Gobat réfute dans une lettre reproduite dans la brochure de M. Bessire et dans laquelle elle écrit :

« Oui, cher monsieur, dites-bien que mon père était un bon Bernois et aussi que, s'il était là, *ce n'est pas avec les séparatistes qu'il serait, mais contre eux, de toutes ses forces de bon Jurassien qui aimait vraiment sa petite patrie.* »

Nous pourrions encore discuter de la situation financière qui serait créée au canton du Jura ; des divisions profondes qui existent, quoi qu'on en dise, entre le Jura sud, protestant, et le Jura nord, catholique ; de l'acuité toujours plus violente que ne manqueraient pas de prendre les luttes politiques ; des craintes qu'éprouvent les milieux industriels et ouvriers de se voir incorporés à un petit canton dont les ressources suffiraient difficilement à assurer les réformes sociales de l'avenir. Nous pourrions soulever encore d'autres problèmes qui se greffent sur la question de la séparation, mais cette étude nous conduirait trop loin. Nous n'avons voulu exposer ici que les arguments les plus solides avancés par M. le Dr P.-O. Bessire. Que ceux de nos concitoyens qui veulent examiner impartialement le problème posé par les séparatistes lisent l'ouvrage de M. Bessire, *La question jurassienne ;* ils y trouveront matière à satisfaire leur soif de vérité. Pourtant, avant de terminer l'examen de cette brochure, il est nécessaire de mettre sous les yeux des lecteurs les réformes que réclame de Berne son auteur. Ils pourront se convaincre qu'on peut être très bon Jurassien bernois sans s'agenouiller pour un oui ou pour

Digitized by Google

un non devant ceux qui président aux destinées de notre patrie :

« Parmi les revendications séparatistes, écrit M. Bessire, il y en a de légitimes.

» Que Berne donne à nos bataillons des officiers et des sous-officiers jurassiens ou tout au moins romands. Que Berne, chef-lieu d'un canton bilingue et capitale d'un pays trilingue, respecte scrupuleusement la langue française et que, loin de la combattre, elle l'encourage, et qu'elle établisse, comme le prévoit la loi organique de 1834, de nouvelles chaires de français à l'Université. Qu'elle supprime les écoles allemandes là où elles n'ont que faire. Qu'elle nous rende nos archives, nos chères archives. Qu'elle nous accorde, sous son égide, l'autonomie scolaire ; qu'elle institue un conseil d'éducation formé de Jurassiens et placé sous le patronage de la Direction de l'instruction publique. Dans un autre ordre d'idées, que l'Etat de Berne se mette enfin à la réfection de nos routes, qu'il prenne des mesures rigoureuses contre l'ivrognerie et qu'il exige dans certains de nos villages une meilleure hygiène rurale. Si ces mesures sont prises, le mouvement séparatiste aura perdu de son venin et presque sa raison d'être. »

P. CALAME,

professeur à l'Ecole cantonale, Porrentruy.

Digitized by Google

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS

SIXIÈME PARTIE [1]

XVI

— Quoi, monsieur ? dit le secrétaire perpétuel, de la barbarie qui prendrait sa source dans l'esprit ? Que voulez-vous dire ?

— Monsieur, dit le Sirien, je veux dire que ces atomes sont de grands philosophes et que c'est pour cette raison même qu'ils font de ce globule où ils habitent...

— Des bandits philosophes ! s'écria le Saturnien ; vous m'avouerez, monsieur, que quand vous faites des hypothèses, elles sont encore plus étranges que les miennes.

— Monsieur, repartit doucement M. Micromégas, ces gens-là ne nous ont-ils pas dit tout à l'heure qu'ils étaient les plus grands philosophes du monde ? Ce propos vous a-t-il échappé ?

— Ils ont voulu faire les spirituels, dit le nain.

— Je ne crois point, dit le citoyen de Sirius ; je les tiens pour des personnages graves et même un peu

[1] Voir pour les cinq premières parties les livraisons de février à juin.

Digitized by Google

pesants en dépit de leur petitesse ridicule. Ils ont parlé très sérieusement.

— Monsieur, dit le nain, si vous me disiez que ce sont des fanatiques, je vous croirais sans peine. Nous ne savons que trop dans Saturne à quels excès peut se porter le zèle de la religion dans certains individus.

— Mon cher confrère, répondit M. Micromégas en souriant, à qui le dites-vous ? Si j'osais vous entretenir de mes petites misères, je vous conterais que les prêtres de mon pays, grands vétillards et fort ignorants, ayant trouvé dans mon livre sur les puces de Sirius des propositions suspectes, malsonnantes, hérétiques, sentant l'hérésie, me poursuivirent vivement, et qu'il s'en fallut de bien peu que je ne fusse brûlé en grande cérémonie. Mais ce n'est là qu'une bagatelle qui ne mérite point votre attention. Aussi bien, je ne me plaindrai point d'une mésaventure qui me décida à courir le monde et me procura ainsi l'avantage de faire votre connaissance.

— Mon cher confrère, dit l'homme de Saturne, vous êtes bien honnête, et l'avantage est pour moi ; mais les faiseurs de dogmes de notre planète nous ont jetés dans des discordes affreuses dont à peine sortons-nous à l'heure où je vous parle.

— Monsieur le secrétaire, dit l'homme de Sirius, vous êtes trop honnête vous-même, mais nous avons eu dans notre grosse étoile des guerres de religion qui valent bien celles de Saturne. Je vous dirai aussi qu'on se battait il n'y a pas bien longtemps entre uniates et orthodoxes dans la belle Cassiopée et jusque dans Véga de la Lyre où je m'arrêtai pour coucher et où je comptais voir régner plus d'harmonie.

— Fort bien, monsieur, dit le secrétaire perpétuel, mais vous ne dites point que ces atomes sont des fai-

Digitized by Google

seurs de dogmes ; vous dites que ce sont des philosophes. Est-ce que des philosophes comme vous ou moi...

— Eh ! monsieur, dit l'animal de huit lieues, qui vous dit que ce sont des philosophes comme vous et moi qui voyageons pour nous instruire et ne prétendons point savoir ce que personne ne saura jamais ? Ce sont des métaphysiciens, des faiseurs de systèmes. Vous rappelez-vous, continua-t-il, que nous vîmes naguère cinq ou six de ces espèces ? Il y avait, si j'ai bonne mémoire, un cartésien, un malebranchiste, un leibnitzien et un petit sectateur de Locke ; à la réserve du lockiste qui avait du bon sens, tous ces messieurs déraisonnèrent abondamment.

— Cela est vrai, dit le nain, mais vous m'avouerez que tous ces philosophes étaient des gens fort aimables. Pour moi, monsieur, je ne croirai jamais que la métaphysique puisse enfanter la guerre.

M. Micromégas hocha la tête.

— Permettez-moi d'ajouter, reprit vivement le Saturnien, que les faiseurs de systèmes ne sont point les ennemis de nos sciences comme le sont nos faiseurs de dogmes. Vous n'avez sans doute pas oublié que ceux dont vous parlez disséquaient fort bien les mouches : aucun d'eux n'eût songé à vous quereller pour vos colimaçons et vos puces.

— Tout cela est bel et bon, dit M. Micromégas, mais encore une fois, ces brigands nous ont dit qu'ils étaient des philosophes. Je suis bien obligé de croire qu'ils ont inventé la philosophie de l'assassinat et la métaphysique de l'incendie.

Le nain de Saturne leva les bras vers le ciel.

— Monsieur, reprit le Sirien, de ce que nous n'avons jamais ouï parler, ni vous ni moi, d'une philosophie de

Digitized by Google

l'assassinat et d'une métaphysique de l'incendie, concluez-vous que cette métaphysique et cette philosophie n'existent pas ? Pour ma part, ajouta-t-il, je crois qu'on peut tirer de certaines idées métaphysiques, fort innocentes en apparence, des conséquences épouvantables et auxquelles les premiers auteurs du système n'avaient pas songé. Sait-on jamais tout ce qui peut se cacher dans les nuages d'une métaphysique ? Enfin, monsieur, je crois que les faiseurs de systèmes sont parfois des gens bien orgueilleux.

— Oh ! pour cela, monsieur, dit le nain, je vous le concède volontiers. Nous avons dans notre compagnie un célèbre professeur de métaphysique qui est bien le plus grand fou que je connaisse. Il enseigne que nous autres, Saturniens, nous sommes au sommet de la hiérarchie des êtres pensants, et que les habitants de tous les soleils, de toutes les lunes, de toutes les étoiles et de toutes les nébuleuses doivent nous prendre pour guides et pour maîtres. Sa grande raison est que notre globe a un anneau et que les autres n'en ont pas. Je suis fâché d'avouer que ce pauvre homme a fait école et qu'il y a chez nous une secte de pansaturniens. Vous pensez bien, monsieur, que je ne donne point dans ces rêveries. Je me regarde comme une goutte d'eau dans un océan immense, tout Saturnien que je suis, et j'ai honte, surtout devant vous, de la figure que je fais dans ce monde.

— Monsieur, dit le Sirien, vous êtes trop modeste, mais votre professeur ne l'est pas assez, et je soupçonne ces maudits atomes d'être aussi fous et aussi orgueilleux que lui.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit le nain, mes pansaturniens n'ont encore assassiné personne.

— Oh ! dit M. Micromégas, c'est qu'ils n'ont pas...

Digitized by Google

XVII

Il ne put achever sa phrase car dans le même moment les oreilles leur tintèrent à tous les deux. C'était Monsieur le professeur de philosophie de l'Université Wilhelmine-Augusta-Frederika-Kunégonde qui les appelait fort poliment au téléphone. Il déclina ses noms, prénoms et qualités, parmi lesquelles il crut devoir mettre en évidence celle de conseiller intime de Sa Majesté Poing de Fer, qu'on appelle aussi Poudre-Sèche. Il fit connaître ensuite à Leurs Excellences qu'il était prêt à leur révéler les causes les plus profondes du cataclysme mondial.

— Oh ! oh ! dit le secrétaire, un conseiller intime de Sa Majesté ! Voilà un grand personnage et qui doit savoir le dessous des cartes.

— Oh ! oh ! dit M. Micromégas, un professeur de métaphysique ! Donnons bien vite audience à cet animal.

— Messieurs, dit le Pangloss, la vraie philosophie part de la vie unique, pure, divine, en tant que vie absolument, la même et une pour toute l'éternité, non en tant que telle ou telle vie : elle voit comment cette libre vie alternativement entr'ouvre et referme son sein...

— Monsieur le conseiller intime, dit le Saturnien, que nous contez-vous là ?

— Monsieur, dit le vermisseau, je construis Dieu.

— Je ne dis pas le contraire, repartit le nain, mais vous nous avez promis de nous dire pourquoi vous massacrez la moitié du genre humain. Je vous serais obligé de rester dans votre sujet.

— Que Votre Excellence me pardonne ! dit l'homoncule universitaire ; je suis dans mon sujet. On ne peut

Digitized by Google

pas plus être dans son sujet que je ne suis dans le mien. Car il faut remonter au principe.

Le nain de Saturne se gratta l'oreille gauche : « Il se pourrait bien, pensa-t-il, que M. Micromégas ait raison et que la métaphysique ait quelque part dans cette affaire-ci. »

Cependant, l'homoncule remontait au principe et construisait Dieu, ce qui lui prit trois bons quarts d'heure.

Quand il eut fini, M. Micromégas qui n'avait pas compris grand'chose, mais qui s'était honnêtement diverti, lui demanda s'il ne pouvait pas le construire lui aussi :

— Vos ancêtres m'ont mesuré, lui dit-il, mais j'avoue que cela ne me suffit plus ; je suis devenu ambitieux ; je ne serais pas fâché d'être construit par un atome.

— Je vous construirai bien volontiers, dit le philosophe.

Il se mit à l'œuvre et M. Micromégas fut construit en un moment. A la vérité, l'homoncule ne lui attribua que cinq sens au lieu de neuf cent quatre-vingt-dix-huit qu'il lui devait, mais M. Micromégas ne songea guère à protester. Il faut dire aussi qu'il n'avait pas lieu de se plaindre, car on lui prouva métaphysiquement que son essence était celle d'un recteur très magnifique.

Le nain de Saturne fut construit ensuite : la chose ne prit que quatre minutes. Tout le monde sait que les Saturniens n'ont pas moins de soixante-douze sens ; le petit homme en perdit soixante-sept au cours de l'opération ; à cela près c'était bien lui, et il ressemblait à tous les gens de sa profession, je veux dire qu'il était fort mal bâti. Le constructeur établit sans peine qu'il avait l'essence d'un membre de l'Académie de Berlin.

— Monsieur le philosophe, dit alors M. Micromégas, vous nous avez construits l'un et l'autre, et nous vous en sommes fort obligés, mais comment pouvez-vous avoir

Digitized by Google

seulement la pensée de construire Dieu ? Je révère autant que vous la Puissance suprême, mais je vous avoue que je n'oserais jamais la construire, bien que je sois un peu plus gros qu'un professeur de l'Université Wilhelmine-Augusta-Frederika-Kunégonde.

— Monsieur, dit l'autre, rien ne nous est plus aisé que de construire Dieu et nous le faisons tous les jours. Apprenez, s'il vous plaît, que nous possédons une raison transcendante.

L'animal de huit lieues voulut savoir ce que c'était qu'une raison transcendante.

— C'est une raison surhumaine, dit le vermisseau.

— Et qu'appelez-vous une raison surhumaine ? dirent ensemble M. Micromégas et M. le secrétaire perpétuel.

— La nôtre, dit le Boche.

XVIII

Le professeur de philosophie fit une petite pause. Quand on a bâti en moins d'une heure Dieu le père, un naturel de Sirius et un indigène de Saturne, et qu'on a expliqué ce que c'est qu'une raison transcendante, on a bien le droit de souffler.

— Monsieur, dit le nain à son compagnon, ces homoncules me paraissent assez proches parents des visionnaires de ma planète. Je crois me souvenir que les pansaturniens prétendent aussi qu'ils ont une raison transcendante.

— Il est donc fort heureux, dit M. Micromégas, que le globe de Saturne soit à quelques millions de lieues de celui que j'habite. Me préserve le ciel d'avoir jamais pour voisins des gens qui possèdent une raison transcendante !

— Et pourquoi ? demanda M. le secrétaire.

Digitized by Google

— C'est, dit M. Micromégas, que quand on construit Dieu on est bien près de s'imaginer qu'on est Dieu soi-même.

— Je le croirais assez, dit le nain.

— Et quand on s'imagine qu'on est Dieu, continua le Sirien, on devient très vite un animal extrêmement dangereux.

— Monsieur, dit le nain, je vous assure que mes pansaturniens, qui peut-être se prennent pour des dieux, sont les êtres les plus pacifiques du monde.

— Oh ! dit encore M. Micromégas, c'est qu'ils n'ont pas de....

Il en était sur cette syllabe quand la parole lui fut coupée de nouveau par monsieur le philosophe qui, ayant assez soufflé, reprenait doucement le fil de son discours.

— Messieurs, dit-il, le Dieu que j'ai eu l'honneur de construire devant vous n'est autre chose que le moi absolu d'où proviennent toute activité et toute pensée dans l'univers, et ce moi absolu dont je vous parle se confond lui-même avec le génie de la nation des Borusses, ainsi que l'a fait voir un grand métaphysicien qui vivait dans notre beau pays au commencement du siècle passé.

— Que vous disais-je ? murmura M. Micromégas dans l'oreille de M. le Saturnien.

Le philosophe posa, déposa, reposa, décomposa et recomposa son moi absolu en mille manières et il prouva clair comme le jour que ce moi absolu ne pouvait être qu'un moi borusse. Il posa ensuite, déposa, reposa, décomposa et recomposa le génie de la nation des atomes du roi Poing de Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche, et il prouva non moins clairement que le génie des

Digitized by Google

atomes du roi Poudre-Sèche qu'on appelle aussi Poing de Fer était le moi absolu qui était Dieu lui-même.

— Monsieur le philosophe, lui dit alors M. Micromégas, vous m'avez vivement intéressé, mais comme je suis un assez pauvre métaphysicien, je vous prie de me donner une preuve sensible que votre peuple est bien, comme vous dites, le peuple primitif et le premier-né de Dieu.

— Rien n'est plus aisé, dit le professeur, et puisque vous avez le don des langues, je tirerai la preuve que vous désirez de la nature même de notre idiome. On reconnaît que nous sommes le peuple primitif et vraiment premier-né de Dieu à ce signe que notre langue n'est point comme les langues néo-latines un assemblage dégoûtant de syllabes mortes, mais qu'elle est pure et vivante.

— J'entends bien, dit M. Micromégas, mais à quoi reconnaît-on que votre langue est pure et vivante ?

— C'est, dit l'autre, que nous formons des mots composés presque aussi longs que votre personne toutes les fois que nous en avons besoin pour exprimer ce que nous croyons penser. C'est là une marque certaine de notre supériorité et du droit que nous avons de commander à toutes les nations.

M. Micromégas sourit, et se tournant vers le secrétaire :

— Monsieur, lui dit-il, voilà l'anneau de Saturne.

PAUL SIRVEN, *doyen suisse.*

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

LE CARDINAL MATHIEU SCHINNER

ET SES RELATIONS AVEC L'ANGLETERRE

La correspondance de Mathieu Schinner, dont M. le professeur Buchi annonce la publication, ne manquera pas d'éclairer de lueurs nouvelles l'époque de la plus grande puissance militaire de l'ancienne Confédération. Sous bien des rapports, elle modifiera sensiblement l'opinion reçue concernant la personnalité et la situation du grand prélat valaisan. Mais elle ne changera guère l'image de son caractère dont les traits et les angles sont durs comme le granit de ses montagnes. Mathieu Schinner ne brille nullement par les qualités qu'on attend d'un serviteur de Dieu, mais ce n'est qu'au service de l'Eglise qu'il pouvait entièrement mettre en valeur ses capacités politiques. Pour bien apprécier celles-ci, il faut tenir compte de son temps : c'est un politicien de la Renaissance, un prince de l'Eglise du type de ceux que l'Italie seule a produits, et avant tout c'est un contemporain de Machiavel.

Evêque dès 1499, il devint cardinal *in petto* en 1508 et fut nommé définitivement le 11 septembre 1511. Il avait d'abord attiré l'attention de la Curie par la manière dont il avait réussi à acquérir l'évêché de Sion. Ses

Digitized by Google

démêlés dans le Valais, ses luttes avec la Savoie et la France, ses succès auprès des Confédérés avaient été une excellente préparation au rôle diplomatique mondial que lui confia le pape Jules II lorsqu'il le choisit pour son premier conseiller politique. La tâche de Mathieu Schinner fut de protéger l'Eglise contre le danger croissant de l'influence française en Italie par la création d'un contrepoids militaire formé par les adversaires naturels de la France, soit le saint-siège, l'empereur, l'Espagne, Venise, l'Angleterre et les Confédérés. Les victoires de ces derniers sur Charles le Téméraire et Maximilien les qualifiaient aux yeux de Schinner pour être les instruments de sa politique. Leur place était tout indiquée dans la Ligue comme gardiens des portes de l'Italie et défenseurs du duché de Milan.

A la cour de l'empereur Maximilien, l'éloquent et spirituel « landgrave du Valais », comme on l'appelait, jouissait depuis longtemps d'une haute considération. Le roi Charles d'Espagne lui envoyait des présents. La république de Venise le reçut en grande pompe comme légat du pape. Le doge lui-même vint à sa rencontre tête découverte. Le jeune Maximilien Sforza lui dut son retour à Milan et le trouvait « moult aimable et fidèle. »

Les Confédérés rentrèrent de Pavie (1512) et de Novare (1513) couverts de gloire et de butin ; c'est à lui qu'ils devaient les bannières papales et le titre de défenseurs de la liberté de l'Eglise. A ce moment-là il était tout-puissant dans son pays. Le pape lui donna le duché de Novare et le joyeux comté de Vigesa (Vigevano, Villanova et Cravellona) qui avait appartenu au général Trivulce.

Mathieu Schinner haïssait la France comme Annibal haïssait Rome.

Digitized by Google

Il était évident que Louis XII chercherait à recouvrer sur les Confédérés le duché de Milan qu'il avait perdu. En prévision de cette nouvelle campagne, le cardinal chercha l'appui de l'Angleterre. Les circonstances étaient des plus favorables.

L'ancienne rivalité des deux couronnes, le besoin d'action du jeune roi Henri VIII dont le royaume avait enfin acquis l'unité et la paix intérieure, devaient intéresser le cardinal Schinner. D'autre part, la politique de l'évêque d'York Wolsey allait au-devant de ses propres desseins.

C'est sous l'influence de Wolsey que l'Angleterre commença sa politique de « l'équilibre », c'est-à-dire la lutte contre la prépondérance de la France.

La volumineuse correspondance datant du règne de Henri VIII, résumée dans *A Calendar of State Papers of the Reign of Henry VIII*, by Brewer, London 1835, indique clairement le développement des plans de Wolsey. On y trouve d'abord une quantité d'informations envoyées régulièrement par une multitude d'agents anglais. Peu à peu les réponses de Wolsey deviennent plus précises, contiennent des instructions et des combinaisons. Enfin, l'argent anglais commence à affluer. C'est de ce moment (1512) que datent les premières relations de Mathieu Schinner avec l'Angleterre.

Ses biographes parlent d'un voyage du cardinal en Angleterre comme ambassadeur des Confédérés. A cette occasion il aurait prononcé au Parlement une foudroyante philippique en latin contre les Français, disant qu'il ne voulait pas seulement couper, mais arracher les griffes de l'ennemi. Comme les sources anglaises ne mentionnent pas ce discours, on peut admettre que ce n'est là qu'une légende. Si nous en jugeons d'après les nom-

Digitized by Google

breuses lettres du cardinal Schinner, d'après les rapports d'agents anglais sur le continent, et de diplomates étrangers à Londres, les choses se seraient passées différemment.

Un premier rapport anonyme venant d'Italie (juillet 1512) assure à Wolsey que Schinner ne consentira jamais à ce que les Suisses parlementent avec la France au sujet de la paix.

Quelques mois plus tard, le cardinal anglais Bainbridge fait à Henri VIII la proposition de remercier le cardinal de Sion (appelé généralement Sion ou Sedunensis) pour son attitude dans le procès des cardinaux schismatiques Santa-Croce et San-Severino. Bainbridge propose au roi de conclure une alliance avec les Confédérés afin d'attaquer la France en commun. Ce projet lui avait sans doute été suggéré par Mathieu Schinner, car dans le rapport suivant (février 1513) Bainbridge ajoutait une missive écrite par Schinner lui-même à Henri VIII, probablement une réponse à la lettre royale de remerciement.

Viennent ensuite deux rapports non datés annonçant que le pape avait nommé Sion archevêque de Milan.

Mathieu Schinner s'entendait à merveille à intéresser les agents de Wolsey à sa personne et à les utiliser pour ses projets. Bainbridge ne tarit pas d'éloges sur son zèle contre les ennemis de l'Eglise et sa puissance sur les Suisses. Mais, dit-il, ceux-ci sont trop pauvres pour faire la guerre à la France.

Après avoir ainsi préparé le terrain, Schinner va encore plus loin dans une troisième épître à Henri VIII. Il mentionne le louable zèle des Confédérés dans l'expulsion des Français hérétiques, leur résistance aux séductions françaises.

« Etant né parmi eux, écrit-il, je connais leur fidélité

Digitized by Google

et, si je le veux, ils sauront se frayer un chemin à travers la France jusqu'au camp du roi d'Angleterre. »

Cette lettre était aussi destinée à appuyer les démarches des deux ambassadeurs suisses que la Diète envoyait, à la même époque, en Angleterre (*Recès de la Diète*, III, II, 782).

Le chroniqueur bernois Anselm raconte qu'ils furent accueillis avec honneur à la cour de Londres, y reçurent des présents et revinrent sous l'escorte de deux ambassadeurs anglais, Richard Pace et William Rink, qui les accompagnèrent jusqu'à Zurich où se trouvait aussi le cardinal Schinner. Les deux plénipotentiaires anglais avaient reçu l'ordre de traiter celui-ci avec une entière confiance et de prendre son conseil en toutes choses. « J'ai trouvé Sion très bien disposé envers le roi, écrit Pace, il est heureux d'avoir rencontré d'aussi puissants amis. »

Si Pace avait apporté de l'argent au lieu de simples promesses, « le cardinal aurait envoyé les Suisses en dix jours contre la France. » « C'est le moment d'agir. On n'a jamais vu un homme de plus de sagesse et d'expérience que le cardinal de Sion. Il est bien un peu violent, mais c'est un homme de génie. » Wingfield écrit de même : « Le cardinal Sion est l'homme le plus sage, le plus expert, le plus persévérant que j'aie jamais rencontré. Avec cela il a pour le roi une grande affection et dévotion et est prêt à le servir de toutes ses forces et de toutes ses vertus. »

Les membres de la Diète écoutèrent avec satisfaction les compliments d'Henri VIII, mais on n'arriva pas à une alliance offensive contre la France. L'influence française et l'or français gardèrent le dessus. On proposa même de renvoyer discrètement l'ambassade anglaise.

Digitized by Google

Mais Pace et Rink déclarèrent qu'ils n'osaient pas rentrer en Angleterre avec une réponse si désobligeante. De nouvelles négociations commencèrent sous la direction du cardinal Schinner après que la Diète l'eut prié « d'imaginer quelque chose de plus habile. »

Le résultat fut un traité d'amitié qu'on signa à Berne à la fin de juillet ou au commencement d'août 1514. Déjà le premier article mentionne la peine que s'est donnée l'éminent cardinal de Sion pour faciliter les négociations en vue d'une alliance.

Le traité n'apporte pas de grands changements à la situation, mais il décide seulement qu'aucune des parties ne doit favoriser les ennemis de l'autre, que le roi de France doit être considéré comme l'ennemi commun, que ni paix ni armistice ne peuvent être conclus sans le consentement des deux parties. Le roi d'Angleterre doit payer aux Suisses 40 000 florins pour chaque mois de guerre avec la France. On rappelait aussi que « les puissants seigneurs auxquels les Suisses sont liés par des traités ont coutume de payer à chaque canton une pension annuelle que messieurs les Confédérés laissent à Sa Majesté le soin de fixer. » Mais, ajoutent-ils, ils accepteront « avec reconnaissance tout ce que la grâce, l'honneur et la bonne volonté du roi voudront bien leur accorder. » (*Recès de la Diète*, III, II, 812.)

Pendant ces longues négociations, les efforts de la diplomatie française à Londres avaient abouti à une complète réconciliation des deux souverains de France et d'Angleterre, réconciliation qui fut scellée par le mariage de Louis XII avec la princesse Marie (7 août). Pour l'instant la France avait le champ libre en Italie et elle en profita pour gagner Venise. Louis XII mourut le

Digitized by Google

1er janvier 1515. François Ier accéléra les armements commencés ; ils lui permirent de former la plus puissante armée que l'Italie eût jamais vue et de battre à Marignan les Confédérés, complètement isolés de leurs alliés (14-15 septembre 1515).

La défaite de Marignan fut une catastrophe pour la politique de Mathieu Schinner. Avec les Confédérés seulement il n'était plus possible de chasser les Français de l'Italie, d'autant moins que l'influence française devenait prépondérante dans la plupart des cantons où l'opinion populaire irritée rendait Schinner responsable de l'issue malheureuse de l'aventure milanaise.

A peine les portes de Milan s'étaient-elles fermées derrière les infortunés Confédérés de Marignan que le cardinal avait déjà conçu un nouveau projet.

Les lansquenets de l'empereur devaient être mobilisés pour l'Eglise en détresse. L'or anglais réussirait peut-être à infuser un renouveau de vie à la politique engourdie du saint empire romain.

Il fallut de nouveau préparer le terrain. Sir Rich. Wingfield, l'ambassadeur d'Henri VIII auprès de Maximilien, fut comblé de marques d'amitié par le cardinal et subit son influence à tel point qu'il devint incapable d'un jugement personnel, ce qui lui valut plus d'un blâme de son roi. « Cent livres réparties entre les conseillers de l'empereur feraient des merveilles », disait-il, tant était grande la détresse financière à la cour impériale. Pendant ce temps, de l'autre côté du Rhin, Richard Pace devait acheter à prix d'or « les pauvres montagnards » et y employait des sommes qui effrayèrent Wolsey lui-même (3 000 000 couronnes pour deux mois. (*Brewer*, II, 415.)

Digitized by Google

La nouvelle de la grande victoire française fut une pilule amère pour Wolsey ; elle lui parvint au moment où il obtenait la dignité de cardinal. Il s'y montra d'abord incrédule, mais à la longue les récits triomphants des ambassadeurs français et vénitiens ne pouvaient plus être mis en doute.

Henri VIII, « se souvenant de l'amitié et alliance de l'année précédente » (*Recès*, III, II), écrivit aux Confédérés combien il regrettait qu'ils eussent subi pareil dommage. Il ajoutait que les Français se vantaient d'avoir tué 25 000 Suisses. Lui, Henri, ne voulait pas le croire, pas plus que mainte autre chose qui portait atteinte à leur bonne renommée. Et comme c'est dans le malheur qu'on reconnaît ses amis, il était prêt à leur aider à recouvrer leur honneur et le duché de Milan.

Le cardinal Schinner, grâce à ses émissaires, était au courant de tout ce qui se passait ; ses adversaires disaient que le diable lui-même l'instruisait de toutes choses (*Anselm*, III, 161). Il sut tirer parti de toutes ces tendances pour exécuter sa volonté. L'Angleterre n'avait qu'à payer et l'empereur et les Confédérés étaient prêts à attaquer les Français dans la Lombardie. Mais les demandes de subsides augmentaient de jour en jour. Pace se plaint depuis longtemps qu'on ne lui envoie pas assez d'argent. « Les ducats fondent comme la neige au soleil, écrit-il. Ces Suisses ne croient ni le roi, ni le pape s'ils ne voient de l'argent, — mes dépenses sont insupportables, — si je n'invite pas chaque jour ces gens et ne bois avec eux ; c'est une honte pour mon roi et moi-même, — les Suisses sont déraisonnables avec leur cupidité, si on se refuse à leurs exigences, ils profèrent des menaces de mort. »

Digitized by Google

Dans plus d'un cas Pace fut emprisonné jusqu'à ce que les sommes promises fussent arrivées. Une fois même le cardinal fut gardé avec Pace comme otage par les chefs des troupes suisses jusqu'à ce que la solde eût été payée.

Maximilien, non content des sommes qui lui étaient directement attribuées, cherchait à s'approprier les fonds que les Fugger et Frescobaldi transportaient des Pays-Bas en Suisse par la voie d'Augsbourg. Constamment il cherchait de nouveaux moyens pour amener à son moulin le flot des libéralités de Wolsey. Devant Vérone il arrêta brusquement une marche contre Milan sous prétexte que les finances étaient épuisées. Ensuite lui vint une idée de génie : celle de vendre la couronne impériale à Henri VIII et de l'adopter comme son fils.

Le crédule Wingfield, qui admirait depuis vingt ans tout ce que disait et faisait Sa Majesté impériale, fut ému jusqu'aux larmes de ces sentiments chrétiens. Mais Henri VIII et ses conseillers devinèrent la manœuvre de l'impérial mendiant et ne le prirent jamais au sérieux.

Le cardinal Schinner appuyait de toutes ses forces les projets de l'empereur, car il n'avait pas d'autres moyens de rétablir sa politique antifrançaise. Déjà des agents français cherchaient à s'approcher de Maximilien. Il fallait tenter un effort décisif. Il prit la résolution de se rendre lui-même à Londres comme envoyé extraordinaire de l'empereur, afin de résoudre toutes les questions pendantes et d'aplanir les difficultés. Wolsey lui-même désirait voir son célèbre confrère « l'excellent et noble serviteur de Dieu, désirant plus qu'aucun autre la paix du monde » (dans une lettre de Wolsey à Pace).

Digitized by Google

Ce voyage fut un événement d'importance européenne. Les récits de source anglaise, française, suisse, allemande, vénitienne et espagnole, permettent de le suivre dans tous ses détails.

Toutes les dispositions avaient été prises pour que, tout en s'occupant des affaires de l'empereur, les intérêts de Schinner fussent sauvegardés et pour obtenir de l'argent en faveur de sa politique en Suisse. Wingfield écrivait à Henri VIII (25 septembre 1516) :

« Anselm, l'ami intime du cardinal en Suisse, annonce que les Confédérés sont entrés avec la France en pourparlers de paix auxquels ont pris part le Pape, Venise, l'empereur et Galeazzo Visconti. Mais le bon cardinal en a été exclu parce qu'il est absent de son évêché. »

Sous le prétexte d'empêcher ces négociations ou d'en détourner les Confédérés, on pouvait sans doute obtenir de l'argent. L'injuste humiliation que Schinner venait de subir était la preuve de son indigence, et de plus son dangereux rival dans la faveur d'Henri VIII et des Suisses, Galeazzo Visconti, fut dépeint comme étant peu sûr.

Mathieu Schinner n'avait pas manqué de faire aussi des promesses aux Confédérés. Il leur faisait espérer 80 000 florins par année.

« Ce sera de l'argent bien placé, écrivait Pace à Wolsey, car, si les Suisses s'allient avec l'Angleterre, c'en est fait de la France. Le cardinal de Sion est là-dessus bien informé. »

Schinner quitta Augsbourg le 25 septembre 1516, escorté de deux serviteurs seulement. Deux autres l'avaient précédé à Spire pour retenir le bateau qui devait le conduire à Cologne (Wingfield à Henri VIII).

Digitized by Google

Le 8 octobre la régente Marguerite annonce son heureuse arrivée à Bruxelles, à M. le cardinal Dangleterre (*sic*). Un de ses compagnons entendit parler de complots contre Schinner. « Ne vous chaille, nous en serons brief vengiet », aurait dit à un autre un gentilhomme français. Après un long entretien avec le roi Charles, Schinner continua sa route sous un déguisement par Dunkerque, Calais et Douvres.

A partir de ce moment les récits de l'ambassadeur vénitien Giustiniani nous donnent une image intéressante de l'activité de Schinner à Londres.

« Sion vient tisser un nouveau filet avec le roi, écrit-il au Conseil des Dix le 14 octobre. Notre Italie est en grand péril. »

Puis le 16 octobre :

« Sion est arrivé ici la nuit passée, les uns disent avec trois, d'autres avec cinq chevaux. On lui a préparé une magnifique demeure. Le roi et tout le pays le comblent de prévenances et en quelques heures il obtiendra tout ce qu'il voudra. Il prétend être brouillé avec les Suisses et il cherche à soutirer de l'argent à Sa Majesté pour regagner leur faveur. Nous ne voulons pas même l'écouter, disait un des lords, mais moi je crains que sa grande éloquence ne fasse leur conquête. »

Du 20 octobre :

« Le 18, Sion est allé à Greenwich et a eu une longue audience chez le roi. Wolsey seul y assistait. J'ignore ce qu'on y a discuté, mais je crois que Sion a promis au roi 20 000 Suisses pour marcher contre la France. Puis il y a eu une séance du Conseil de la Couronne où prirent part Wolsey, les évêques de Durham et Norwich, le trésorier Lovell et Marny, L'évêque de Winchester et l'archevêque de Canterbury s'éloignèrent au commencement des délibérations. »

Digitized by Google

Giustiniani envoya son secrétaire demander une audience à Wolsey. Elle lui fut refusée et le secrétaire rapporta que Wolsey avait dîné avec Sion à son retour de la séance. Etait-ce peut-être un des banquets au Westminster Hall dont s'est conservé un mémoire détaillé portant ce titre :

« Charges et dépenses pour les dîners servis à Westminster pour le Révérend Père en Dieu le Seigneur Cardinal des *Soucheris*[1] (sic) ainsi que pour l'honorable Conseil des Lords de notre gracieux Roi. »

Lorsque Wolsey rentra « il était très en colère et avait l'air si troublé qu'il ne paraissait pas jouir de toute sa raison et l'on disait que depuis qu'il était au pouvoir on ne l'avait jamais vu aussi excité. »

[1] Les chroniqueurs anglais écrivent le mot Suisse de différentes manières, très fantaisistes, par exemple : Swythere, Suyssers, Swyches, Swishers, Swytchenors, Swysers, Swycers, Swesars, Souissers, Swycerland, Swytserland, Zuseyge, etc.

Dr LATT,
Secrétaire permanent
du Groupe londonien de la Nouvelle Société Helvétique,
Londres.

Traduit par E. et W. Waldvogel.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

L'ILE AU CHARME ENSORCELEUR

AVANT-PROPOS

Sous la pluie battante, dans la nuit noire, nous arrivions un soir, voici bien des années passées, au fort de Taravao, à T ahit.

Par les roseaux à claire-voie de la case salle à manger, au sommet du bastion, on voyait le couvert mis, les convives attablés : deux gendarmes et un jeune commerçant de Papeete que nous connaissions de vue. Trois femmes avec eux, trois jolies Tahitiennes aux longs cheveux, au doux regard rêveur.

Le bruit des sabots de notre cheval fit accourir le brigadier, qui nous arrêta au passage comme nous nous disposions à aller dîner et coucher chez le gargotier chinois.

Il s'exclamait :

— Nous déranger ?... Mais pourquoi ?... Nous n'avons à dîner que M. P., qui fait le tour de l'île, et à nos trois couverts il est facile d'en ajouter deux.

De fait, un quart d'heure après nous étions à table, séchés, changés, vêtus par les soins des bons gendarmes. Pour la première et, sans doute, la dernière fois de ma vie, je voyais briller sur mes manches des galons d'argent : le dolman n° 1 du brigadier qu'il avait fallu, bon gré mal gré, enfiler par-dessus le *pareo* qui remplaçait ma jupe.

Les trois fillettes jolies avaient disparu, escamotées avec

Digitized by Google

toutes traces de leur passage dans la salle à manger, et très tard dans la nuit nous restâmes à causer, les coudes sur la table.

M. P. était un garçon sympathique, d'origine slave, je crois, et qui avait su en quelques années se créer une situation à Papeete. Il nous annonça qu'il avait décidé de quitter Tahiti et que ce voyage autour de l'île était une visite d'adieu à tous les sites qu'il aimait.

— Je ne veux pas rester ici plus longtemps parce que je sens que je m'y endors dans le bien-être, dans le doux nirvâna des Tahitiens. C'est pour éviter de « m'encanaquer », de finir en sauvage, comme tant d'autres, que je m'en vais, non sans regrets.

Il partit par le premier voilier pour San-Francisco, ayant tout vendu, tout liquidé, tout abandonné, même sa jolie petite épouse tahitienne qui retourna dans son district.

Trois mois après, un soir, nous assistions à l'arrivée du *Tropic Bird*. Le premier passager qui débarqua était M. P. Il nous serra la main, un peu honteux :

— Voilà !... Je suis revenu. Je n'ai pas pu aller plus loin que San-Francisco. Je serais mort du mal du pays. Alors, me voilà !... Et pour toujours, cette fois.

Et tant d'autres que nous avons connus, qui n'ont pu s'arracher, qui sont restés presque malgré eux, parce que l'ensorceleuse ne les voulait pas lâcher.

Certains pourtant ont eu le courage de partir à temps et de ne pas revenir. Sans doute ils avaient un idéal qui les élevait au-dessus des jouissances matérielles et leur faisait mettre plus haut que les satisfactions égoïstes le bonheur de se donner pour faire du bonheur autour de soi. Cela seul, je crois, peut lutter contre le charme tout-puissant de Tahiti telle que je l'ai connue.

Nous causions de tout cela il y a quelques jours seulement avec un Français né à Tahiti. Depuis qu'il l'a quittée, presque enfant, il a revu souvent l'île charmeuse et nous en parlait avec une ombre de mélancolie.

Digitized by Google

En plein Soudan, sur les bords du Niger, nous évoquions ensemble Tahiti la Charmeuse, et ses enfants jouisseurs et poètes, et l'inoubliable splendeur de ses paysages, et ses fêtes à nulles autres pareilles.

— Tout cela est oublié, fini, nous dit M. G. Les *himenés* chantent maintenant des airs de phonographe et les cases de roseaux ont disparu avec la vie simple et tout le charme d'autrefois. Il ne reste que le paysage merveilleux, la lumière, les brises parfumées qui viennent vous chercher très loin en mer.... Tahiti est toujours la charmeuse, mais les Tahitiens sont des civilisés qui ne savent plus rêver.

C'est donc le Tahiti d'autrefois que j'ai essayé de faire revivre et les Tahitiens que j'ai connus.

Je n'ai pas voulu, certes, en rappelant des scènes pénibles auxquelles j'ai assisté au cours de mes trois années de séjour là-bas et où les civilisés n'avaient pas toujours le beau rôle, critiquer les fonctionnaires coloniaux en général ou les officiers de marine. Depuis vingt-cinq ans j'ai rencontré parmi ces coloniaux qu'on méconnaît souvent trop de beaux caractères, trop de vrai dévouement à nos Français de couleur, qu'ils soient Africains, Maoris ou Indiens, pour ne pas les respecter. Ceux que j'ai connus jadis à Tahiti étaient malheureusement tels que je les dépeins. Je n'ai rien inventé, rien ajouté, rien exagéré.

Tout cela est le passé lointain, heureusement, le passé presque oublié. Et si les Tahitiens mettent maintenant moins de poétique fantaisie dans leur manière de vivre, les civilisés, sans doute, ont moins de sans-gêne à leur égard et ne traitent plus Tahiti en pays conquis et les Tahitiennes en chair à plaisir.

Je ne désire plus revoir Tahiti la Charmeuse. Je l'ai trop aimée, trop regrettée pendant tant d'années pour ne pas éprouver une peine amère à la retrouver transformée, civilisée. Je préfère garder toujours devant les yeux les tableaux de grâce simple et de naïve poésie que j'ai essayé de retracer ici.

VAHINÉ PAPAA.

Bamako, décembre 1918.

Digitized by Google

I

Il y avait une fois, dans un pays très pauvre, un jeune homme qui n'avait pas le sou. Cela arrive à bien des gens, dans tous les pays du monde. Mais Alain en souffrait beaucoup plus que la plupart des gens. Il ne pouvait prendre son parti de son existence étroite, toute faite de petits soucis et de petites misères, sous le ciel gris et bas de la lande natale. Alain rêvait d'être très riche un jour et se promettait de ne rien négliger pour réaliser son rêve.

Tant et si bien qu'ayant vendu son maigre patrimoine et mis dans son gousset les quelques sous qu'il lui rapporta, notre jeune homme partit à la conquête du monde. Il essaya de tout, fit tous les métiers, du moins ceux qui sont honnêtes, car il s'était juré que sa fortune serait sans tache, comme le nom légué par ses parents. Après des aventures sans nombre, où, semblable à la pierre qui roule, il n'avait guère amassé de mousse, il se trouva, sans trop savoir comment, sur une goëlette faisant voile pour Tahiti.

A San-Francisco, il était arrivé lorsqu'on ne trouvait presque plus d'or déjà aux placers de Californie. Mais on lui avait affirmé qu'il y avait de l'argent à gagner là-bas, en Océanie, en achetant aux indigènes le coprah de leurs cocotiers et la nacre de leurs lagons.

Depuis un mois, le *Tropic Bird* voguait sans hâte sur les flots bleus du Pacifique. Tantôt rasant l'eau de ses ailes blanches, lorsque soufflaient les alisés, tantôt rudement secoué par la grande houle, lorsque, des jours et des jours, il s'accalmisait en face de quelque îlot désert des Marquises ou des Pomotous. Alain s'énervait à rester ainsi en panne, avec la pêche au requin comme seule

Digitized by Google

distraction. Il regrettait sa résolution, n'augurait rien de bon de cette île qu'il fallait aller chercher si loin, et qui se dérobait toujours, faisait la coquette derrière un rideau de nuées sombres, le pot-au-noir des navigateurs à voile.

Un matin, comme le ciel était devenu bleu d'argent et la mer de soie pâle sous une brise légère, un parfum délicat, presque pas saisissable, fit épanouir la bonne figure placide du capitaine Burns. Il retira sa pipe de sa bouche, ce qui lui arrivait rarement, et, dans son anglais nasillard de citoyen des Etats-Unis, il renseigna son passager :

— C'est Tahiti qui s'annonce. Elle est si parfumée, la mâtine, qu'on la sent bien avant de la voir. Ce soir, peut-être, apercevrons-nous le sommet des montagnes.

Au coucher du soleil, une ombre parut à l'horizon, comme une vapeur s'élevant de la mer, toute dorée de lumière. Et les senteurs devenaient plus fortes, grisaient Alain, repris tout entier par son rêve de bonheur.

Il passa la nuit sur le pont, à voir grossir le nuage dans le ciel clair, tout alangui par la tiédeur de la brise parfumée. Il contemplait le ciel où les étoiles brillaient, bien moins nombreuses qu'aux nuits du nord. La Croix du Sud l'avait déçu, et ses yeux cherchaient la Grande-Ourse, à peine visible encore au ras de l'eau.

Alain comptait bien n'y pas rester longtemps, sous ce ciel aux maigres constellations. Quelque chose l'attirait en arrière, vers le nord, vers les forêts aux senteurs de résine qui fortifient au lieu d'amollir et qui ne grisent pas, comme le parfum des fleurs sous les tropiques.

Au petit matin, les mornes de Tahiti et de Mooréa se dressaient tout proches. Mooréa, farouche, toute en roches abruptes, en gorges sombres, enfermées entre des

Digitized by Google

murs à pic. Tahiti, plus riante, avec l'Oroféna lointain, énorme, et, dominant la rade, l'Aoraï, très boisé. Au fond d'une vallée, le Diadème dressait au milieu des pics envahis de verdure son étrange muraille de roches minces, couronne de basalte au front des épaisses forêts.

Autour des deux îles, un fil d'argent courait, arrêtait la houle, laissait en bordure des plages où la blancheur du sable étincelait, un grand lac paisible où voguaient de minuscules pirogues à balancier. Par un étroit passage, un chenal qui serpentait entre deux murs de corail à pic dans l'eau profonde, le *Tropic Bird* pénétra dans la rade. Sous les épaisses frondaisons dont les basses branches baignaient dans l'eau calme et bleue, des indigènes couraient : jeunes femmes vêtues de longues robes claires et transparentes, jeunes hommes au torse nu, drapés de pagnes bleus ou rouges aux larges dessins blancs. Des cris joyeux, des chants troublaient à peine le silence, et le long des allées vertes, les maisonnettes, sous leur manteau de lianes fleuries, semblaient dormir, dans la douce torpeur de ce milieu du jour.

Après le Pacifique aux mornes étendues, c'était exquis de trouver cette terre fleurie, ce paradis bruissant de vie et de gaîté. Avant même d'avoir mis le pied sur le quai où s'assemblait une foule joyeuse, Alain sentit son âme s'épanouir. Déjà l'île charmeuse commençait à le prendre.

II

Au bout de huit jours, grisé de lumière, de chants, de senteurs, Alain oubliait sous les grands arbres, au pied des monts inaccessibles, la lande natale et ses horizons tristes.

Avant d'adorer une Tahitienne, il les adorait toutes, se fût mis à genoux pour les voir passer, fines et gra-

Digitized by Google

cieuses, presque blanches de teint, sous leur couronne de fleurs, et balançant d'une main nonchalante la longue traîne de leur robe de mousseline. Pour leurs yeux bruns rêveurs et leurs longs cheveux noirs, il reniait tous les yeux bleus, toutes les tresses dorées qui jadis faisaient battre son cœur.

Parfois elles l'entouraient, rieuses, toute une bande de fraîches fillettes et l'emmenaient à la musique, le soir, sur la place. Il tournait avec elles, la main dans la main, autour du kiosque des musiciens, se couronnait de fleurs et laissait voleter sur son visage, au moindre souffle de la brise, les fins rubans du *reva-reva*, faits de l'enveloppe mince et transparente des jeunes feuilles de palmier. Puis, les lumières éteintes sur la place, il prenait l'allée sombre au bout de laquelle rayonnait la mer toute lumineuse de phosphorescences.

Après l'obscurité des grands arbres c'était un éblouissement, sous le ciel étoilé, comme un plein jour sans couleurs où chaque détail s'indiquait, se précisait en ombres nettement dessinées. La mer chantait sur le récif qu'elle semblait caresser de ses lentes vagues, à peine ondulées. Le sable étincelait comme un tapis de neige où tombaient, lentes, en tournoyant, les grandes fleurs des bouraos. Mooréa paraissait lointaine dans une brume légère et dressait ses rochers sauvages, comme des boucliers de bronze, étrangement découpés. De la montagne un vent frais descendait, effleurait les feuillages, ridait l'eau claire, semblait courir vers la grande mer, vers la belle amoureuse qui aspirait le souffle des forêts endormies. Aucun bruit, que la chanson berceuse des vagues sur le corail. Aucune vie autour de lui, sauf quelques ombres claires qui passaient dans les arbres, les pieds nus froissant à peine le gazon fleuri.

Digitized by Google

Et, très vite, Alain oubliait, dans cet enchantement nouveau, ses rêves de fortune. A quoi servait l'argent, quand la vie heureuse était là, dans la paix profonde, dans le sourire des femmes et le parfum des fleurs ?

Parfois, fuyant la gaîté bruyante des soirs de Papeete, Alain aimait à s'enfoncer dans les fraîches vallées où des ruisseaux couraient sous les verdures. Des cases s'isolaient à l'entrée du vallon, dans les clairières fleuries d'ibiscus : de frêles murailles de roseaux, espacés comme les barreaux d'une cage, avec un toit en feuilles de pandanus.

Des gens y vivaient leur rêve, dans le parfum des fleurs et l'éternel silence des forêts sans oiseaux. Une sorte de jardin était tracé autour des cases où fleurissait le *tiaré Tahiti*, le gardénia simple que les jeunes femmes posent sur l'oreille, dans la masse des cheveux. Les ibiscus ouvraient leurs grands calices rouges et des pervenches à haute tige, roses ou blanches, étoilaient le fin gazon.

Rêver, chanter, se couronner de fleurs, et se raconter d'interminables choses pleines de poésie, telle était l'existence au seuil de ces vallées. Et l'on y méprisait un peu les « femmes de la plage » qui vivent à Papeete, celles qui se donnent au premier venu pour quelques robes ou pour un châle bien moelleux.

Plus loin, très vite, la vallée devenait une gorge étroite où nul passage n'était possible que dans l'eau claire du ruisseau. Alain aimait ces marches dans l'onde fraîche et gazouillante, la nage à travers les bassins profonds où les oranges tombées des arbres mettaient partout de grands points d'or.

Digitized by Google

Parfois, ce n'était plus qu'un couloir entre des parois à pic, une fente dans les roches basaltiques où, très haut, des arbres se penchaient, obstruant la lumière. Et toujours le grand silence, la paix absolue. Des heures, il montait ainsi, de cascade en cascade, vers ces hauteurs inviolées où le Diadème dressait ses murailles crénelées, où, très loin, tout entouré de montagnes abruptes, le lac Vaïhiria étalait au fond d'un cratère éteint l'étrange miroir de ses eaux mortes.... Quand venait la nuit, étendu au pied d'un arbre, sous le ciel clair aux rares étoiles, il s'endormait, paisible, sans avoir peur des bêtes ni des gens. Les gens sont doux aux étrangers, comme leur ciel et leur pays. Et les animaux malfaisants sont inconnus dans l'île, comme l'était le vice avant la venue des blancs.

Si grisé qu'il fût, dès les premiers jours, par le charme tout-puissant de l'île ensorceleuse, Alain suivait pourtant son idée de fortune à faire. Tout le jour, dans une boutique, sur la place du Marché de Papeete il achetait, vendait, travaillait de son mieux. Il s'efforçait de *vouloir* être riche, comme il l'avait voulu là-bas, dans la misère triste de son pays lointain. Et souvent il s'angoissait, s'humiliait, à sentir sa volonté faiblir, son énergie diminuer, s'annihiler dans cette vie rêveuse et trop facile.

Pour affermir ses résolutions, pour s'éveiller du rêve trop berceur, il s'efforçait de vivre, par la pensée, la dure vie de son pays, celle des paysans dans leurs cahutes, la vie sans espoir des pauvres dans les grandes villes, esclaves des temps modernes dont rien ne peut briser les chaînes. Mais la vision devenait moins précise, de ces misères qu'il avait voulu fuir. Dans son immense

Digitized by Google

désir d'être heureux sans remords il s'accusait d'exagérer, de voir trop noire la vie des autres, par contraste avec le bleu immuable de son ciel.

« A chacun l'existence qu'il s'est faite, se disait-il. Le bonheur est pour ceux qui l'ont gagné. Et si là-bas on souffre, on pleure, dois-je m'en attrister ici ? »

Quelqu'un pourtant l'avait troublé dans sa quiétude égoïste. Le vieux Balsenq, son voisin sur la place, venait parfois à l'heure de la sieste le sortir, par ses discours, de la torpeur morale et physique où il s'engourdissait étendu sur sa natte fraîche.

Balsenq le forçat..., Balsenq l'amnistié du bagne dont la vie s'achevait ici, dans la paix, après l'enfer de la Commune et la longue torture de la déportation.

Balsenq le forçat ?... L'honnête homme, le cœur pur, l'aveugle dévouement.... Pauvre naïf qui avait cru, en s'unissant aux révolutionnaires de 1871, travailler au bonheur du genre humain, réaliser son idéal de liberté, d'égalité et de fraternité pour tous.

Quand il parlait de cette Commune qu'il avait rêvée si belle, il avait encore dans les yeux l'épouvante de son rêve effondré dans la boue, dans le sang, dans l'ignominie. On l'avait pris avec les autres, lui qui n'avait ni tué, ni volé, ni incendié.... On l'avait déporté en Nouvelle-Calédonie où il avait passé des années atroces en promiscuité continuelle avec ces chefs de la révolte qu'il croyait si grands, si généreux, et dont certains l'étaient si peu.

— Mon idéal n'est pas moins pur, pas moins élevé parce que des hommes l'ont souillé de leurs ambitions et de leurs convoitises. Je crois toujours au bonheur possible entre les hommes frères. Mais il faut que les

Digitized by Google

heureux se dévouent, que les riches s'appauvrissent, que les inutiles se mettent au travail. Il faut surtout, entre tous, riches et pauvres, heureux et malheureux, entre les bons et les méchants, ce courant d'amour, ce continuel échange de forces et de sympathies sans lesquels la fraternité n'est qu'un mot vide de sens.

Après l'amnistie, Balsenq avait échoué à Tahiti, pauvre être désormais sans volonté, sans énergie, broyé par l'impitoyable justice des hommes. Il avait trouvé chez ces habitants d'une île perdue son idéal réalisé, la fraternité entre tous, la sympathie des uns aux autres, qui faisaient qu'il n'y avait parmi eux ni riches, ni pauvres, que personne n'avait faim et qu'aucun ne pleurait sans être consolé.

— Ne jugez pas les Tahitiens, disait-il, et surtout les Tahitiennes par ce que vous en voyez à Papeete. Les femmes sont ici ce que les blancs les ont faites, de pauvres machines à plaisir, peut-être un peu moins viles, un peu moins dégradées que les civilisées. Elles mettent encore un peu de poésie dans leur façon de se vendre, mais c'est toujours un marché. Peut-être certaines d'entre elles aiment-elles leur amant étranger, leur *tané papaa*, comme des enfants aiment celui qui les gâte. Mais les Rarahu mourant d'amour au départ du bien-aimé n'ont existé que dans les livres. Celles-ci pleurent quelques jours et puis se consolent très vite... avec un autre. Allez voir les vrais Tahitiens, ceux des districts éloignés, ceux de la presqu'île où les blancs ne vont guère. Alors seulement vous connaîtrez Tahiti et les Maoris.

Digitized by Google

III

Le dimanche, graves et recueillis, les gens de Papeete et des environs s'en allaient au temple.

Au bord de la mer, sous les filaos au fin feuillage de dentelle, le temple était une case plus grande que les autres avec un toit de feuilles plus soigneusement tressé. Tout le jour des chants y résonnaient, ces *himenés* aux harmonies étranges où l'on retrouvait parfois la mélodie primitive, le cantique transformé, méconnaissable. Le service durait très longtemps : beaucoup de chants, des prières et un long sermon du pasteur. Mais pour les Tahitiens aucun *parau-parau*, aucun discours n'est jamais trop long. Ceux qui se sentaient fatigués, ou que menaçait le sommeil, sortaient un instant et il y avait toujours, sous les filaos, des groupes en train de causer. Les femmes calmaient des tout petits dont les cris auraient troublé le service ou fumaient en hâte pour s'éveiller une cigarette roulée dans un brin de feuille sèche. Les hommes s'entretenaient gravement, très dignes dans la redingote que dépassaient, comme un surplis, les pans fraîchement repassés de la chemise.

Après avoir pris l'air un moment et secoué le sommeil, chacun rentrait sans bruit, prendre sa place dans le chœur aux innombrables parties. Ces allées et venues ne troublaient pas le pasteur. Il y était habitué, depuis vingt ans qu'il essayait de maintenir dans le droit chemin ces grands enfants amoureux de vie facile. Elles ne troublaient pas davantage le recueillement, très réel, des fidèles.

Chrétiens naïfs, à la foi enfantine qui croyaient de tout leur cœur, simplement, joyeusement.

Et quand ils retournaient dans leur case aux frais

Digitized by Google

ombrages, leur grosse Bible sous le bras, ils emportaient Dieu dans leur cœur. Dieu qui les garderait des « Toupapahous », les ombres effrayantes qui hantent les forêts la nuit. Dieu qui serait près d'eux au moment de la mort et qui la ferait douce comme un sommeil d'enfant.

IV

— Voulez-vous aller à Mooréa ? dit un jour Balsenq. Il y a une baleinière qui part pour Papetoaï. Je connais les gens qui la montent. Ils vous donneront volontiers une place. A Papetoaï vous logerez chez le chef et reviendrez par l'*Eva*, le vapeur qui fait le service toutes les semaines.

Au départ, tout alla bien. Quoique la baleinière fût très chargée, les hommes ramaient de bon cœur, encouragés par les chants des jeunes femmes. Elles étaient cinq ou six, de clair vêtues, les figures jolies dans l'ombre de leurs grands chapeaux de paille. On chantait, on riait, on bavardait gaîment, et Alain, sans bien comprendre leurs discours, en riait avec eux, dans la joie du grand soleil, de la mer aux lentes ondulations, dans le bien-être absolu de cette vie insouciante et libre.

Mooréa peu à peu s'approchait, semblait plus encore qu'à distance sauvage et mystérieuse. Partout les grandes murailles de roches minces couronnaient les sommets. Deux ou trois étaient percées de trous, comme des fenêtres dans un pan de ruines.

Une des jeunes filles expliqua que, jadis, des géants habitant Tahiti avaient percé ces trous en s'amusant à tirer des flèches.

Au coucher du soleil, comme Tahiti, déjà lointaine et tout illuminée de grands rayons, semblait jeter des feux, ainsi qu'une émeraude enchâssée de turquoises, les hom-

Digitized by Google

mes déclarèrent qu'ils étaient las et ne rameraient plus. Un courant presque insensible portait la baleinière du côté de Mooréa ; on arriverait bien quelque part, quand on pourrait. Du coffre de l'avant ils tirèrent des bouteilles et se mirent à boire, tandis que les femmes continuaient de chanter en sourdine.

Le soleil disparut, et, très vite, ce fut la nuit claire et douce sous les rares étoiles. Un bruissement lointain annonçait le récif où se brisaient les vagues, et les rochers de Mooréa prenaient des formes fantastiques, des allures de châteaux-forts construits par des géants au sommet des montagnes. Tous dormaient sur la baleinière, les hommes et les femmes pêle-mêle, dans un fouillis de robes claires et de paréos rouges aux larges dessins blancs.

Comme le bruit de l'eau sur le récif, la « chanson du corail » se faisait plus proche et grondeur, deux ou trois des jeunes gens s'éveillèrent, lourds encore de l'alcool absorbé, et dirigèrent l'embarcation dans l'étroite passe qu'on distinguait à peine, entre deux murs à pic.

— C'est ici Papetoaï ? leur demanda Alain.

— Non, Papetoaï était trop loin, il aurait fallu ramer. C'est à Teaharoa que nous a poussés le courant.

Après la traversée du lac paisible que borde le récif, la baleinière glissait sur le fin sable de corail et tout de suite on se trouva dans l'obscurité complète.

— Attends ! dit l'un des hommes, tandis que les passagers se dispersaient sans bruit, formes claires très vite perdues dans la pénombre des sentiers, attends, je vais éveiller le vieux Tatari.

On l'entendit appeler et, dans l'encadrement d'une porte éclairée, un vieillard apparut.

Digitized by Google

— Tatari, voilà un *tané papaa* qui ne sait où aller. Veux-tu le prendre chez toi ?

Le vieillard répondit en français :

— Tu es le bienvenu. Viens manger et te reposer.

C'était une maisonnette de bois, toute petite, élevée sur pilotis. Deux pièces seulement, avec deux petites vérandas fleuries de lianes. Des femmes à moitié endormies s'activaient déjà autour d'un lit de charpente grossière qu'elles garnissaient de draps très blancs et d'une couverture faite de centaines de morceaux de toutes couleurs, assemblés comme une mosaïque. Sur une table elles plaçaient des bananes, des oranges, des morceaux de maïoré, le fruit de l'arbre à pain, cuit sous la cendre.

Puis Tatari et sa famille s'en furent dormir sous la maison, tendant des nattes entre les pilotis pour se protéger contre le vent glacé de la montagne.

« Balsenq avait raison, pensait Alain en s'endormant. Là est la vraie fraternité et bien peu parmi ceux qui la prêchent aux civilisés donneraient ainsi leur maison, leur lit, tout ce qu'ils possèdent, à l'étranger qui passe. »

Aux premiers rayons du soleil, Alain était debout, ayant hâte de voir dehors, de jouir de la fraîcheur. Il lui tardait aussi de faire plus ample connaissance avec son hôte, avec ce vieux Tatari qui l'avait si cordialement accueilli et qui parlait le français, chose rare. Tout de suite, il vit s'avancer une apparition bizarre : un vieux monsieur, tout blanc de cheveux, avec un pantalon et un habit bleu barbeau à la française, aux larges boutons de métal.

L'apparition marchait pieds nus et s'informa, dans un français assez correct, s'il avait passé une bonne nuit.

Digitized by Google

— Excellente, répondit Alain, reconnaissant Tatari dans cet élégant de 1830. Mais explique-moi donc, mon ami, comment il se fait que tu parles français et que tu t'habilles à la française ?

— On ne te l'a pas dit, à Papeete ? J'ai été en France. Il y a longtemps... longtemps. Le premier amiral venu à Tahiti avait emmené sur son bateau plusieurs jeunes garçons pour les montrer au roi. J'en étais. J'ai été à la cour et le roi Louis-Philippe m'a parlé.

Pour quelques mois passés en France, lorsqu'il avait dix ans, il se croyait presque Français, le bon Tatari. Et ses discours naïfs, son urbanité vieillotte enchantaient Alain. Il n'avait pas encore assez vécu avec les Tahitiens pour savoir que ce grand air, cette politesse sans phrases et sans apprêts étaient naturels chez tous, surtout chez ceux qui vivaient loin de Papeete et que n'avait pas corrompus la fréquentation des blancs.

Ce matin, Mooréa la farouche riait au clair soleil, chantait dans la brise de mer. Sur l'étroite bande de terrain qui s'étendait entre la plage et la montagne, les maïorés aux larges feuilles, découpées et luisantes, abritaient des cases de roseaux, des maisonnettes très fleuries. Des orangers, des bananiers mettaient dans la verdure sombre la richesse de leurs fruits mûrs. Et devant les cases, étendues sur des nattes, des jeunes femmes couronnées de fleurs tressaient en chantant les brins argentés du pia dont elles font des chapeaux.

Alain prit un sentier qui longeait la mer dans un fouillis de plantes et d'arbustes où s'épanouissaient les coupes rouges des ibiscus. Sous ses pieds, un tapis de fins feuillages s'inclinait au plus léger frôlement. Chacune des feuilles se repliait, restait fermée après son passage, de sorte que sa marche traçait derrière lui un long sillon

Digitized by Google

grisâtre sur la masse très verte des sensitives. Des légions de crabes de terre s'enfuyaient, regagnaient en hâte leurs trous où on les voyait s'enfiler, repliant leurs longues pattes. Les plus gros, souvent, s'arrêtaient au milieu du sentier, menaçants, les pinces dressées, et ne cédaient le passage qu'à regret, lorsqu'on les poussait du pied.

Les cases égrenées le long du sentier, à longue distance les unes des autres, avaient disparu. Alain avançait, d'un côté ayant la mer, éblouissante, presque aussi claire que ses sables argentés ; de l'autre côté, la montagne, tout de suite abrupte, envahie d'un fouillis inextricable d'arbres, de lianes et de fougères.

Tout en haut, perdu dans le ciel, un mur de roches se dressait, percé d'un trou rond, comme un œil regardant l'infini de la mer. Un ruisseau traversait le sentier, clair et frais, écumant sur les roches, glissant le long des berges fleuries. Des jeunes filles étaient là, en train de se baigner, et Alain, n'osant avancer, se cacha derrière un arbre pour les épier à son aise. Il se croyait en plein conte de fées, un mortel surprenant des naïades au bain, et se demandait de quel terrible enchantement il allait payer sa curiosité. Les jeunes femmes, certaines d'être bien seules, avaient laissé sur l'herbe leurs longues robes claires. Un paréo rouge tant bien que mal attaché au cou et à la taille, elles nageaient dans un bassin profond où les arbres faisaient comme une voûte de verdure. Leurs longs cheveux tressés parfois se dénouaient mêlés aux fleurs de leurs couronnes et leurs beaux corps bruns, — très peu, — comme dorés par le soleil, étaient de vivantes statues qu'un sculpteur aurait adorées.

L'une d'elles, plus hardie, grimpa sur une roche élevée et plongea, les bras en avant ; disparue un instant, elle revint à la surface, rieuse, joueuse. Elles étaient là dans

Digitized by Google

leur élément, comme si elles eussent toujours vécu dans l'eau et que la terre fût trop dure à leurs pieds délicats.

Ainsi que dans les très vieux contes, Alain avait eu de sages avis :

— Méfiez-vous de ces ensorceleuses, disait Balsenq. Elles vous prennent aux tresses de leurs longs cheveux et ne vous lâchent plus.

Mais qui donc a jamais écouté ces très prudents conseils ?

Alain déjeuna dans la petite case de Teaharoa, en face de l'habit bleu barbeau qui s'était beaucoup défendu de s'asseoir à table avec lui. Ils firent un repas tout tahitien : crevettes fermentées dans du lait de coco, poisson cru assaisonné de citron et d'épices, feï, grosses bananes qu'on mange cuites en guise de pain. Pour finir, un petit cochon rôti entier sur des pierres brûlantes, enveloppé de feuilles. Puis, sur des nattes à l'ombre, ils firent la sieste, dans le grand silence du milieu du jour où même les cigales se taisent.

Vers trois heures, Alain partit pour Papetoaï. « La route est longue jusque-là, avait dit Tatari. Et encore faut-il traverser en pirogue la baie de Cook et celle de Papetoaï que vous ne pourriez contourner à pied. » Mooréa, comme Tahiti, n'a pas de villages proprement dits, pas d'agglomérations. Les habitations s'égrènent le long de la mer sur l'étroit espace que domine la montagne. Le tour de l'île est divisé en districts qui se touchent et un chemin circulaire longe la plage.

Comme au matin, les sensitives se fermaient sous les pas d'Alain et les crabes de terre fuyaient ou l'attendaient devant leurs trous, menaçant de leurs pinces dres-

Digitized by Google

sées. Il faisait presque frais sous les ombrages. En attendant la brise de terre, le « oupé » qui, dès le coucher du soleil, descendrait glacé des montagnes, le vent de mer tempérait la chaleur, agitait doucement les feuillages qui tamisaient le soleil. La mer, plus étincelante qu'au matin, semblait un miroir de métal poli, sans une ride, et le récif, un peu découvert par la marée basse, dessinait au loin une ligne noire interrompue partout où un ruisseau se jetait dans la mer.

Auprès des cases, les gens faisaient la sieste sur des nattes à l'ombre, tandis que dans l'eau tiède du bord des enfants nus jouaient. Des chiens roulés en boule comme pour dormir avaient juste le museau hors de l'eau et semblaient jouir en Sybarites de leur bain prolongé. Montés sur leurs minuscules pirogues, des hommes guettaient le poisson qu'ils harponnaient au passage, avec de beaux gestes, des poses admirables de leurs torses nus et bronzés, et les paréos rouges étaient la seule note vive dans le scintillement sans couleur de la mer et du ciel.

Sous un abri de feuillages où pendaient des guirlandes de fleurs, un repas était préparé et des jeunes femmes s'étendaient sur l'herbe, autour de la table. La table, la nappe, c'étaient de grandes feuilles posées sur le gazon. Les plats : des feuilles encore, où s'étalaient des fruits, des poissons, toutes sortes de coquillages et de choses de la mer. Alain reconnut les naïades du matin, correctement vêtues, cette fois, de leurs robes de mousseline, et, sur leurs beaux cheveux, des couronnes de feuillage mêlé d'ibiscus. Celle qui avait plongé, nonchalante, se faisait servir par une fillette agenouillée à ses côtés. Du bout des doigts elle prenait un morceau de poisson, le trempait dans la sauce que contenait une noix de coco

Digitized by Google

vidée et formant coupe polie comme du bronze. Elle mangeait avec des mines gourmandes et après chaque bouchée rinçait ses doigts dans une autre coupe semblable où toujours la suivante renouvelait l'eau.

Une autre femme, plus âgée, mais plus belle encore que la baigneuse, était assise un peu à l'écart et fumait, d'un air rêveur, d'innombrables cigarettes roulées dans des brins de feuilles. Elle en tirait deux bouffées et, tout de suite, passait le bout à ses suivantes qui achevaient de le fumer. Depuis longtemps déjà Alain avait compris le grand charme des Tahitiennes, qui au premier abord paraissent presque laides. Il faut les voir vivre, les voir dans leur milieu de poésie, rêveuses, le soir, devant la mer incendiée de soleil, ou bien rieuses, folles, s'ébattant dans l'eau claire de quelque ruisseau. Il faut les avoir vues marcher, souples et gracieuses, parmi les fleurs, sous les sentiers ombreux. Ou bien en groupes, assises au pied d'un arbre, dans les vaporeuses blancheurs de leurs robes, couronnées de fleurs et chantant leurs hymnes étranges.

Alain avait vu tout cela. Il avait été sous le charme, très vite, et se sentait venir une âme de Tahitien, proche de la nature, amoureuse de beauté, éprise du rêve sans finqu'est la vie de là-bas.

Mais s'il adorait toutes les Tahitiennes, il n'en avait encore aimé aucune, les trouvant malgré tout trop lointaines, trop différentes des femmes de sa race. L'image de la baigneuse, si belle sous la mince étoffe mouillée qui dessinait ses formes, si gracieuse dans sa nonchalance affamée et rieuse, le hantait maintenant. Elle marchait à ses côtés dans les sentiers déserts et son rire joyeux se mêlait au doux bruissement de la mer et du vent. Parfois une clarté filtrant à travers les roseaux d'une case lui montrait des groupes paisibles d'indigènes assemblés

Digitized by Google

autour d'un repas. On lui criait de loin le bonjour habituel : *Ia ora na oe* (Je te salue) avec une cordiale invitation à prendre sa part des fruits et du poisson.

Alain l'avait attendue, cette invitation, au repas des ondines. Mais elles l'avaient regardé passer, un peu hautaines, sans joindre à leur salut la formule de rigueur : « Viens manger avec nous. »

Très tard, il arriva à la chefferie de Papetoaï, où une chambre était réservée aux étrangers de passage. Le matin au petit jour, l'*Eva* l'emmenait vers Papeete. Mais quelque chose de lui était resté sous les ombrages de Mooréa et souvent il rêvait de naïades jouant dans l'eau d'un clair ruisseau ou de jeunes femmes rieuses, un peu hautaines aussi, attablées au milieu des fleurs et oubliant de remplir envers un passant le devoir d'hospitalité si cher au cœur des Tahitiens.

VAHINÉ PAPAA.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE DE GUERRE

SECONDE PARTIE [1]

II. Nord-Est.

Le travail fait pour préparer un recul de la frontière occidentale d'Allemagne a son pendant aussi concernant les frontières orientales. Mais sur ce sujet la littérature est beaucoup plus abondante et plus polyglotte, car là existent des nationalités qui aspirent soit à trouver, soit à retrouver leur autonomie ou leur indépendance et qui entre-temps veulent prouver leur vitalité, leur viabilité, par l'histoire ou l'économie. Ne pouvant citer tous les titres de livres et de brochures parus sur la Finlande, les provinces Baltiques, la Lithuanie, la Pologne, la Ruthénie, l'Ukraine, etc., je m'arrêterai seulement à ceux qui intéressent l'Occident ou marquent mieux la progression des pensées des Centraux, et spécialement aux productions cartographiques.

Au point de vue historique je trouve à noter d'abord dans la revue géographique *Petermanns Mitteilungen* de janvier 1916 une étude du professeur O. Kurth sur les possessions prussiennes en terre polonaise jusqu'au traité de Tilsitt (1807); j'ajoute moi-même : depuis les

[1] Pour la première partie, voir la livraison de février.

Digitized by Google

second et troisième partages de la Pologne (1793 et 1797). Une carte de M. Langhans au 1 : 1 200 000 nous montre les délimitations intérieures de la part que la Prusse s'adjugea dans les dépouilles de la Pologne : ce furent la Nouvelle Prusse orientale, la Prusse méridionale (Posnanie et future Pologne du congrès de 1815 au sud de la Vistule), et le district de Nouvelle Silésie. L'intéressant est de constater que la délimitation des territoires administrés par la Prusse en 1916 coïncide en bonne partie avec cette ligne historique, sauf que le district de Siedlce passe à la Prusse et que le district de Pietrokow et la moitié de la Nouvelle Silésie de 1800 sont adjoints aux territoires administrés par l'Autriche. Ceci date l'effort de fin 1915.

Avant cela, et dès 1915, M. P. Langhans étudiait la Baltique mer germanique, c'est-à-dire les zones des langues germaniques, d'écriture allemande, de protestantisme, éléments qu'il oppose aux langues slaves ou lithuanienne, à l'alphabet latin ou russe, au catholicisme ou à l'orthodoxie grecque. Ce n'est qu'une ébauche, mais elle prétend déjà isoler de la Russie l'Esthonie, la Livonie et la Courlande mieux même que la Lithuanie et la Pologne.

En décembre 1917 le même auteur développe cette idée en l'appliquant à de plus vastes étendues : « Langues et religions en Europe et limites entre les civilisations occidentale et orientale » (carte au 1 : 10 000 000). Sur les idées principales de langue et de religion viennent se greffer : l'usage du calendrier grégorien ou julien, l'alphabet, l'usage de l'allemand comme langue commerciale, l'extension au moyen âge du droit commercial allemand ou du droit des corps de métier, et même la limite orientale de la forme franque des habi-

Digitized by Google

tations. Ces lignes intéressantes, mais qui nous paraîtront secondaires, s'enfoncent dans ce qui fut la Russie à peu près comme les armées allemandes à cette même époque. A noter qu'un changement de calendrier effectué alors permet de commencer le rattachement de la Turquie et de la Bulgarie à la civilisation occidentale.

En septembre 1915 paraît un article et une carte au 1 : 2 800 000 du même M. P. Langhans sur les proportions des divers peuples en territoires baltes et lithuaniens (*Ethnographische Verhältnisse*) où figurent à côté des majorités absolues et relatives l'indication des diverses minorités ethniques représentées par 40, 30, 20, 10 ou même 5 pour cent. Le chiffre des Allemands dans les villes est signalé selon qu'il dépasse 50 000 comme à Riga, 10 000, 5000, un millier ou même seulement une centaine. Vraiment on sent que là où quelques-uns se trouvent réunis sous le nom d'Allemands l'Esprit de l'Allemagne demeure avec eux.

Pour achever ce qui concerne les *Petermanns Mitteilungen*, signalons un écho des événements de 1918 ; en mars-avril de cette année-là, le Dr Hans Praesent y fait insérer une étude avec cartes au 1 : 1 800 000 sur la répartition des religions (catholique, orthodoxe, protestante, israélite) dans le pays de Cholm, disputé entre l'Ukraine et la Pologne : *Anteil der Bekenntnisse an der Gemeindebevölkerung des Cholmer Landes, nach den Erhebungen des Warschauer statistischen Komitees 1909.* Le but de cette étude des religions apparaît mieux par la seconde série de cartes (1 : 1300 000) qui ne tient plus compte que des catholiques et des orthodoxes, donc de ce qui se rattache à la Pologne, à la Russie.

Auparavant un travail ethnographique plus vaste, visant toute la Russie occidentale, avait été établi à l'im-

Digitized by Google

primerie du commandement en chef (*Pressabteilung*, Kowno). C'est un atlas in-4° de 20 planches et préface, intitulé *Völkerverteilung in Westrussland*, édité en 1916 chez L. Friederichsen, à Hambourg, et réédité en 1917 sans changement. L'étude se poursuit au delà de la Pologne du Congrès depuis les frontières de Courlande et de Livonie jusqu'à celles de Bessarabie à travers les gouvernements de Lomza-Siedlce-Chelm, de Suwalki, de Kowno, de Vilna, de Grodno, de Minsk, de Wolhynie, de Podolie, de Kiew, de Mohilew, de Witebsk. On préparait ainsi sur bases ethnographiques la séparation entre la Russie et ses allogènes.

Je cite pour mémoire les ouvrages du Dr Hettner. Il avait fait avant la guerre diverses études sur la Russie, ensuite du 7e Congrès géologique international, et les avait réunies en volume en 1905. La guerre lui fournit l'occasion de développer cette « Etude géographique du peuple, de l'état et de la civilisation russes. » *Russland* est un volume 8° de 356 pages et 23 cartes édité chez Teubner, à Leipzig. Mais en janvier 1917 le même auteur donnait à la *Geographische Zeitschrift* quelques pages sur le royaume de Pologne avec quatre cartes au 1 : 18 000 000 aussi petites qu'intéressantes ; quatre solutions du problème politique d'alors sont esquissées par ces cartes : 1° la Pologne est à la Russie ; 2° elle est un royaume dont la frontière passe à l'ouest de Riga et à l'est de Kowno ; 3° elle est toute à l'Autriche ; cette solution est tellement bizarre au point de vue cartographique — et aussi au point de vue politique, puisqu'ainsi l'Autriche enserre l'Allemagne — qu'il ne restait de géométriquement admissible que la quatrième solution : la Pologne est à la Prusse, qui fait ainsi son pré carré.

L'Allemagne ne s'est pas contentée de l'activité d'une

Digitized by Google

section de presse au commandement supérieur. Elle songea à « découvrir » la Pologne selon les méthodes scientifiques et patientes qui lui sont propres. Ces prétentions de découvrir sont amusantes. On organisa donc une commission de géographie régionale auprès du gouvernement général de Varsovie (*Landeskundliche Kommission beim Gen.-Gouv. Warschau*) présidée par M. Frederichsen, professeur à Greifswald, et comprenant divers groupes dirigés par des professeurs d'universités allemandes : MM. Frey et Praesent étudiaient les régions et leur aspect ; M. Michaël, la géologie, les métaux ; M. Wunderlich, les roches ; M. Jentsch, la météorologie et la géophysique ; M. Pax, la flore ; M. Pax junior, la faune ; M. et Mme Schultz, l'ethnographie ; M. Laspeyres, les bases de l'agriculture.

Les différentes revues géographiques allemandes ont tenu semestriellement le public au courant de son activité (voir par exemple *Geogr. Zeitschrift* 1916 ; *Zeitschrift der Ges. für Erdkunde* (*Berlin*) ; *Petermanns Mitteilungen*, 1916, livraisons 7 et 12 ; 1916, 5e et 9e livraisons ; 1917, 2e livraison).

Le résumé de ces travaux a été condensé dans le *Handbuch von Polen*, volume assez compact formé d'une série de monographies concordant avec les divisions ci-dessus et renfermant en particulier des cartes très finement gravées concernant chacun des domaines mentionnés. Elles s'arrêtent strictement à la Pologne du Congrès. Quelques-unes même ne traitent pas la zone d'occupation autrichienne.

La Société polonaise de géographie régionale à Varsovie (*Poln. Ges. für Landeskunde in Warschau*) avait un comité préparant des expositions, conférences, excursions, revues, guides régionaux, rassemblant tous les ma-

Digitized by Google

tériaux, les livres, même les cartes-vues se rapportant à la géographie des pays de l'ancienne Pologne.

Devant ces travaux, les Polonais ne sont pas restés inactifs. Sous les auspices de la Diète provinciale de Galicie, les associations polonaises d'épargne et de crédit ont fourni les fonds pour éditer l'*Atlas géographique et statistique de Pologne*, publié sous la direction de M. Eug. de Romer, professeur de géographie à l'université de Lemberg, avec la collaboration de plusieurs savants (Varsovie et Cracovie, Gebethner et Wolff). Le bénéfice de la vente est destiné à un fonds pour l'avancement des études géographiques polonaises. Le texte est en polonais, en allemand et en français ; trente-deux planches donnant un total de soixante-dix cartes, ordinairement au 1 : 500 000, étudient tout l'ancien territoire polonais d'avant 1771 à tous les points de vue : géologie et produits miniers, flore et faune, élevage, économie, industrie, mais surtout ethnographie, religion, langue, instruction, tout ce qui montre aux Polonais leur raison d'être « eux-mêmes. » Il faudrait un article spécial pour analyser et exposer au public cet ouvrage très intéressant, mais peu connu hors de Pologne pour deux raisons : les Centraux en interdisaient l'exportation ; six fois des exemplaires que j'attendais furent arrêtés avant la frontière suisse et le second fascicule des trois dont se compose l'ouvrage me manque encore ; d'autre part, l'interdiction de laisser pénétrer en France les ouvrages publiés en Autriche (donc aussi à Cracovie) en a privé jusqu'à ces derniers temps les lecteurs français.

Je me borne à signaler la difficulté extrême où se débattaient les auteurs, décidés à ne se baser que sur des documents officiels, alors que les statistiques russes ou prussiennes étaient faites dans un esprit hostile au polo-

Digitized by Google

nisme ; et l'on sait combien les administrations de ces pays pouvaient influer dans le sens qu'elles désiraient, soit par les questions faites au recensement, soit en pressant sur les réponses, soit par l'arrangement des résultats. Ordinairement, les chiffres maximum donnés dans le sens polonais ont été admis comme se rapprochant davantage de la vérité. Un détail montre l'ingéniosité avec laquelle on peut rétablir des chiffres de population polonaise moins tendancieux que ceux du recensement. En Pologne prussienne, l'obligation scolaire permet de dénombrer le nombre d'enfants polonais en âge d'école. De là au chiffre total de la population polonaise en Prusse, la transition est aisée : il suffit de multiplier par un certain coefficient constant, direz-vous ; pardon, la natalité polonaise est supérieure à l'allemande ; le nombre des enfants polonais en âge d'école s'élèvera à 210 °/₀₀ quand il n'est que de 170 °/₀₀ chez les Allemands. Il faut donc corriger le coefficient. Cette réduction laisse néanmoins entrevoir que 470 000 unités polonaises ont été dissimulées au dénombrement, qu'il faut fixer à 3 900 000 et non à 3 412 000 Polonais comme faisait la statistique allemande.

Il y aurait encore à signaler la *Structure nationale de la Pologne*, du Dr Freylich (Neuchâtel, 1918) avec une carte au 1 : 2 750 000 donnant par district le pourcentage des Polonais.

N'oublions pas enfin les publications des comités d'étude ou de propagande polonaise. M. L. Wazilewski a fait une étude détaillée des provinces orientales de l'ancienne Pologne (*Die Ostprovinzen des alten Polenreiches*, Cracovie, 1916, Bureau central d'édition du Comité national supérieur de Pologne) donnant des esquisses ethnographiques pour Lithuanie, pays de Cholm, Galicie orientale,

Digitized by Google

Ukraine. Mais je devrais citer sur ce terrain extrêmement brûlant des études de tendance opposée et la liste que j'aurais à présenter effraierait les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle ;* c'est par centaines que figurent dans ma bibliographie, pourtant incomplète, les livres et brochures polonaises, lithuaniennes, ukrainiennes et autres qui constituent bien une littérature de guerre.

Je me borne à rappeler, parmi les travaux antérieurs à la guerre, une étude de M. Paul Langhans parue dans *Deutsche Erde* en 1906 : *Le germanisme en Russie et la révolution russe,* avec carte au 1:370 000 ; une étude du même sur la Silésie, carte au 1:200 000, de la même année ; une autre sur les nationalités en Prusse orientale, carte au 1:500 000, parue en 1907 ; enfin sur les Allemands en Pologne russe (carte au 1: 150 000), sur Lithuaniens, Polonais et Juifs ; sur les Polonais dans le bassin westphalien (1911), et surtout la carte indiquant les domaines achetés en Posnanie et Prusse orientale par la commission hakatiste de colonisation, c'est-à-dire de germanisation (1911), carte que l'on peut regarder enfin maintenant avec une tristesse fort mélangée de sourires.

L.-R. DELIÈGE.

Digitized by Google

AUX INDES

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Mattra est une ville sainte hindoue en plein pays musulman.

Ses rues dallées sont bordées d'autant de pagodes où les pèlerins se pressent que de boutiques où les mouches pullulent. Ces bestioles font une couche noire sur les galettes de riz et les fruits sucrés, elles s'envolent en tourbillons sonores quand on les dérange.

Tous les temples ont la même ordonnance : un large escalier, que surmonte un portique de pierre orné de bonzes grimaçants, donne accès à la cour intérieure ; c'est là que sont l'autel et l'étang sacré.

Dans ce centre du brahmanisme on sent à quel point la vie animale est respectée ; il y a des singes partout, ils gambadent sur les toits, se pendent par la queue aux corniches, se laissent tomber, se rétablissent sur les mains, se gavent de bananes au goût de « drops » pillées à l'échope du marchand et font des ravages impunis dans les jardins du maraîcher qui craint les dieux ; pendant les famines ils trouvent le moyen de subsister. Leur imperturbable insolence est troublante... et puis ils nous ressemblent trop.

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juin.

Digitized by Google

Dans une boutique, un brahmane prend délicatement entre deux doigts une punaise qui court sur son épaule et la dépose sur le comptoir de l'épicier pas du tout étonné et qui en eût fait autant si la bête avait été sienne.

Sur une colline, Fatehpour-Sikri, la grande ville de grès rouge, se dresse dans la solitude. Elle fut bâtie et abandonnée dans l'espace de cinquante ans par l'empereur Akhbar dont la pensée fut au dix-septième siècle de fondre en un seul peuple la race conquérante et la race conquise. Les pilastres, les coupoles, les ornements fleuris des Hindous s'allient aux arches brisées, aux moucharabiés, aux figures géométriques des musulmans.

On y accède par un escalier si grand que, d'en bas, les pèlerins parvenus sur la terrasse paraissent minuscules. Les palais innombrables sont déserts et semblent attendre leurs hôtes ; dans les logettes, autour des cours, les princes sujets échangeaient leurs vêtements de voyage contre l'habit de cérémonie. Au milieu de la salle du conseil privé s'élèvent cinq piliers biscornus ; on prétend que l'empereur s'y perchait avec ses quatre principaux ministres pour discuter les affaires de l'Etat. Près du harem est la maison de la « dame chrétienne », une Portugaise qui fut une des femmes du despote éminemment éclectique.

Devant la mosquée aux cloisons de marbre ajouré, un père baigne son enfant dans la mare sacrée et lui donne à boire l'eau saumâtre et nauséabonde.

Nous quittons par l'allée en plan incliné réservée aux éléphants la ville inutile, résultat d'un colossal caprice et d'un gaspillage du travail humain. Nous passons près de la tour hérissée de pointes d'où le roi, pour son bon

Digitized by Google

plaisir, tuait à coups de flèches les tigres que ses sujets rabattaient là à l'heure voulue, au péril de leur vie.

Nous gagnons le bazar où s'agitent les habitants d'aujourd'hui qui ne savent même plus le nom de leurs grands prédécesseurs. Une noce encombre les ruelles étroites et sales ; deux chevaux de carton, peints en bleu, montés sur des mannequins de bambou, recouverts de bandelettes de papier doré ou argenté, ouvrent la marche ; c'est la cavalerie d'honneur que portent deux amis de noce. Le marié et la mariée, vêtus de velours orange, suivent dans un cabriolet d'apparat entouré de bannières. Puis viennent dans un bruit assourdissant de trompettes et de tambourins cinquante chars à zébus où sont juchés les membres des familles nouvellement alliées. D'autres chariots portent les cadeaux, les tapis, les hardes et les ustensiles de cuivre.

Les époux sont riches et bien assortis, ils ont six ans l'un et l'autre ; si le mari vient à mourir, la veuve enfant sera un objet d'opprobre pour tous ; autrefois on l'eût brûlée vive sur le bûcher de l'époux.

Nulle part plus qu'aux Indes la femme n'est sacrifiée, ainsi le veut la loi. Sur une terrasse, un singe, le dos rond, regarde passer la fête des hommes ; quand c'est fini, il se met à rire.

La merveille de l'Inde et peut-être du monde est le Taj-Mahal d'Agra, le célèbre monument d'amour digne de Tristan et d'Yseult où dorment côte à côte Shah-Jehan le Grand-Mogol et Arjmande sa favorite, si belle qu'on l'appelait « la lumière de l'Asie. »

Depuis trois cents ans les voyageurs qui l'ont vu ont essayé de le dépeindre sans y parvenir. On l'a appelé tour à tour un château bâti dans l'air avec de la rosée

Digitized by Google

et des rayons de soleil, un bloc de neige taillé dans l'azur profond du ciel, un chant sublime de douleur, de noblesse et de beauté. Il est tout cela, il est plus encore. On dit qu'un gros Américain, enrichi comme Graind'orge dans les huiles et les porcs salés, qui avait traversé toute l'Inde en ne parlant que du prix des choses, fondit en larmes devant le Taj. Beaucoup d'autres y ont pleuré.

Nous sommes allés plusieurs fois voir l'émouvante féerie de marbre et de lumière : à l'aube, quand après avoir franchi le portique de grès rose, parcouru les allées de cyprès qui bordent l'avenue d'eau claire, on découvre les coupoles marmoréennes que gardent quatre minarets pointus, ou au déclin du jour, quand le soleil, avant de disparaître sur la Jumna, montre le marbre si légèrement teinté de gris et de rose qu'il l'anime comme une chair vivante. Les voûtes où les fleurs transparentes sont brodées en mosaïques légères, dans l'ombre parfumée d'encens, résonnent comme un violon, à la voix du mullah.

Bénarès.

A la fin d'un grand jour de voyage, l'auto stoppe au bord du Gange dont le crépuscule élargit l'ample courbe. Nous attendons que le pont de bateaux soit libre, car on ne peut s'y croiser. Nous laissons défiler les lents chariots, les troupeaux de buffles, les chameaux chargés de ballots que suit un éléphant, l'œil malicieux et bon enfant, qui s'évente de ses oreilles membraneuses. Une famille s'entasse sur son dos ; quand tout le monde a été hissé, on a retiré l'échelle le long du flanc de l'animal. Nous passons le fleuve à notre tour et nous sommes à Bénarès, la plus vieille ville du monde, la Jérusalem des Hindous, la cité sainte entre toutes.

Digitized by Google

Le lendemain matin, dans un carrosse flanqué de deux cipayes drapés d'écarlate qui crient pour ouvrir la foule, nous gagnons la rive sacrée où nous attend une barque.

Le Gange s'incurve en un léger amphithéâtre bordé d'un fouillis de temples aux pyramides élevées, de murailles percées de portes, de polygones pointus, de palais aux architectures bizarres, de pavillons superposés qui se reflètent dans l'eau lustrale. Les « ghats », escaliers de marbre gigantesques, hauts d'une centaine de pieds, descendent des pagodes au fleuve. Des tours, des colonnes, des balcons mal étayés se sont effondrés, à demi engloutis par l'eau depuis longtemps, et donnent l'impression de choses déséquilibrées suspendues en l'air.

Des ramiers par milliers se confondent avec les saillies et les corniches, on ne sait trop ce qui appartient aux oiseaux ou à la pierre. Des taureaux sacrés, l'air ennuyé, se promènent sur les toits, des gazelles sont couchées sur les terrasses. Entre les bateaux amarrés, des pontons bâtis de bambous, garnis de tentures, s'avancent dans l'eau, instables comme des baraques de foire. Et tout cela dans la lumière flambante du soleil d'Asie.

C'est dans ce cadre magnifique et insensé que les Hindous prennent le bain qui rend purs les plus noirs malfaiteurs et les fera renaître dans le corps d'un brahmane qui est l'Etre parfait. Ils ont peiné longtemps pour atteindre la ville sainte, ils sont venus de loin ; les uns ont descendu ou remonté les rivières sur les barques à fond plat, d'autres à pied pendant des ans ont parcouru en mendiant l'immense pays, d'autres enfin, plus modernes, ont pris le train, payé du labeur de leur vie.

La foule se démène sur les gradins, barbotte dans le Grand-Fleuve. C'est une fête de couleurs hardies, le bleu,

Digitized by Google

le rose, l'orange, le vert, le violet éclatent, se heurtent, luttent au soleil et se dédoublent dans l'eau.

Suivant des rites que leur apprennent les initiés, les fidèles disposent autour d'eux le lait dans le pot de cuivre et les fleurs jaunes ou blanches. Ils entrent dans l'eau tout vêtus, se bouchent les narines en fixant le soleil qui monte, plongent la tête jusqu'à s'étouffer, s'ébrouent et crachent. Tous leurs gestes sont différents et incompréhensibles ; en voici un qui, de ses deux mains en forme de cuvette, élève l'eau à la hauteur de son front et après une prière se la vide dans la bouche ; celui-là, le regard extatique, se travaille les dents d'une spatule de bois ; cet autre, immobile, tient ses mains les paumes en avant à la hauteur des épaules ; cet autre, enfin, tourne depuis longtemps sur lui-même.

Sous de grands parasols qu'on oblique suivant l'heure, des brahmanes, le devant de la tête rasé, tordent sur la nuque leur chignon de lourds cheveux soyeux. Les prêtres se barbouillent de cendre la poitrine et les bras et délaient, accroupis sur la plus basse marche, la couleur qu'ils mettront au front des croyants en larges signes qui donnent un air fou.

Sur un ponton branlant, des femmes chantent. Elles semblent invoquer les dieux, jettent au fleuve leurs fleurs une à une, puis s'en vont vider le lait de leurs coupes sur les gros linguams obscènes symboles de Siva reproducteur.

Ici les pèlerins font leur lessive, des vieux des deux sexes laissent apercevoir leur pitoyable nudité, indifférents à l'étranger qui regarde.

Tous boivent l'eau qui doit les blanchir de leurs péchés ; près d'eux le cadavre qu'on vient de jeter au

Digitized by Google

fleuve s'en va doucement au fil de l'eau unie, tandis que les vautours, les milans, les éperviers, les buses quittent la pointe des minarets, et que les corneilles dont le plumage au soleil s'allume de reflets bleuâtres, et les corbeaux, ces indispensables nécrophores de l'Inde, s'envolent de partout, se ruent sur la proie qui flotte.

Comment s'étonner que la peste, le choléra, le typhus, la variole s'obstinent à ravager le peuple inoffensif et doux, et quel paradoxe que ces dieux de terreur hideuse du Panthéon hindou, engendrés dans l'imagination hallucinée par la famine et les épidémies, se plaisent précisément à les entretenir !

Les ablutions terminées, les fidèles emportent l'eau sainte dans leurs jarres de cuivre, remontent les escaliers et s'en vont dans les temples. La foule, heureuse, satisfaite du grand désir accompli, circule, bourdonnante, au son des cloches, des tambourins et des cymbales, à la file indienne, dans les ruelles obscurcies par les corniches et les avant-toits saillants qui se rejoignent presque sur la tête des passants.

Un brahmane s'écarte brusquement pour éviter notre contact impur, une femme cache son pot d'eau que notre ombre pourrait souiller. Partout sont les linguams dans leur cercle symbolique peints en noir ou en vermillon et arrosés de beurre fondu. On glisse sur des fleurs écrasées, sur les excréments des vaches sacrées qu'on pousse avec respect quand elles obstruent le passage. Les petits bonzes de cuivre brillent dans les boutiques des marchands d'objets de piété.

Tous les dieux, incarnations de Brahma, de Siva et de Vishnou sont adorés ici. Il y a le temple du dieu éléphant qui trône dans une cour jonchée de roses et de

Digitized by Google

jasmins de Perse, du dieu paon et de la déesse des singes ; il y a le temple du Népaul aux sculptures indiciblement pornographiques, de la déesse Ampurna qui sauve de la faim, du dieu qui garde des voleurs. Il y a surtout la Pagode d'Or qui dresse par-dessus les autres sa haute pyramide de cuivre doré ; on y vénère le taureau de Siva.

Dans ces temples, devant les monstrueuses idoles, de vieux brahmanes entretiennent le feu des lampes. Tous ceux qui entrent apportent aux dieux leurs couronnes de tajètes jaunes, leurs colliers de tubéreuses blanches, et toutes ces fleurs tressées en guirlandes ajoutent leurs capiteux parfums aux senteurs des bêtes et des gens.

On se demande comment ce peuple qui connut le nirvana de Bouddha et la haute philosophie des *Védas* a, par des aberrations grotesques, abaissé sa religion à tel point qu'elle est un objet d'effroi pour ceux mêmes qui la pratiquent.

Dans les carrefours étroits, des jongleurs maigres et désarticulés se contorsionnent, des estropiés montrent leurs moignons, se traînent sur les genoux, nous poursuivant de leur *Moussa sahib*, « ayez pitié. » Des fous auxquels personne ne prend garde, — ils sont sacrés aussi, — gesticulent, et des fakirs murmurent des invocations.

Le soir, l'ombre lente descend sur les pagodes où flottent les étendards de Siva et de Vishnou. Une masse confuse de têtes immobiles d'attention écoute au bord du fleuve, sur les escaliers des temples, un vieux prêtre drapé comme un sénateur romain dans une toge lilas. Il dit les mystères qu'enseigna Brahma. Des fakirs offrent à d'autres groupes, assis les jambes croisées sur les mar-

Digitized by Google

ches, le spectacle de leurs déhanchements acharnés et rythmés au son de la musique obsédante des sonnettes et des tambourins.

Sur le quai des bûchers, les Hindous placent leurs morts qu'ils ont longuement plongés dans l'eau bénite du Gange. L'usage veut que les plus proches parents du défunt préparent les copeaux et les fagots, installent le cadavre sur les rondins de bois et y mettent le feu. Dix ou douze foyers brûlent en ce moment ; un bras, une jambe, un fichu rouge dépassent ; les parents sont assis en rond, tels des diables noirs éclairés par la flamme, et regardent. L'un d'eux se lève, se mouche violemment dans ses doigts, à la mode de l'Orient, et repousse à l'aide d'une perche sur le feu qui pétille un membre récalcitrant. Un foyer s'éteint, on le reconstruit et l'on replace au centre du bûcher le corps déjà disloqué à moitié carbonisé. Une odeur de chair grillée s'épand sur le fleuve, un corbeau fouille des pattes et du bec dans la cendre encore chaude.

Des lumières s'allument aux palais où les rajahs viennent loger quand ils sentent le besoin de soulager leur conscience.

Au bord de l'eau, des enfants font monter des cerfs-volants très haut ; la voix cuivrée des crapauds s'élève des étangs sacrés. Un homme brun assis sur une corniche lance, tel le dieu Pan, les notes plaintives de sa flûte à deux trous.

Un pandit, maître de sanscrit, au fond d'une échoppe basse, prédit l'avenir, entouré d'un cercle de pèlerins qu'éclaire une torche fumeuse. Nous lui tendons notre main, il la palpe, la savonne, la mesure, l'examine à la loupe, en suit les plis d'un poinçon marqué aux armes

Digitized by Google

de la déesse Kâli qui brandit six têtes grimaçantes au bout de ses six bras éployés. Pour une roupie, le marchand de songes et de mensonges nous dit par l'interprète quelle sera notre vie, ce qui ne laisse pas de nous émouvoir.

Du nord au sud.

De Bénarès nous avons mis un mois pour gagner Madras, en faisant d'abord un crochet vers la côte occidentale, puis en obliquant vers le sud et vers l'est.

Dans le Rajpoutana, nous traversons la jungle immense, interminable, faite d'arbres tortueux, de broussailles rabougries, d'herbes hautes de plusieurs pieds que la faulx n'a jamais touchées. Là le tigre onduleux, la grande panthère, le chacal hargneux, la hyène puante, le renard à l'allure louche poussent le soir leurs glapissements et rôdent autour des huttes de paille et de terre.

Bientôt proéminent des roches de granit apportées de l'Himalaya aux époques préhistoriques par des glaciers que l'imagination ne peut réaliser dans le silence de feu de ce pays désolé. Dans la plaine, ces blocs fantastiques semblent des croupes de mammouths ; sur les collines, ils sont pareils à des forteresses féodales. Les indigènes disent que le Créateur jeta là le reste de ses matériaux après avoir fait le monde.

Plus loin la jungle cesse et fait place aux champs cultivés où les Rajpoutes, à la barbe retroussée en éventail, cueillent les épis tige par tige. Leurs femmes, toujours accompagnées d'un tintamarre d'anneaux de verre, de colliers et de bracelets d'argent, ont une manière originale de se draper qui laisse le ventre complètement découvert.

Digitized by Google

A l'est de Bombay, la voie escalade la chaîne de montagnes qui longe la côte occidentale de l'Inde. Les crêtes déchiquetées et les falaises abruptes alternent avec les larges vallées et les précipices sauvages. Pendant la mousson, les ruisseaux naissent de partout et forment des cascades bruyantes, les pentes se couvrent de verdure. En ce moment tout est brûlé, quelques chèvres trouvent une nourriture desséchée entre des cactus ridés ; des fleurs de Bouddha sur des arbres sans feuilles ont seules la force de résister au soleil.

C'est un pays de chasse, un coolie tient sur son poing un faucon coiffé du capuchon de cuir, d'autres apportent au train des antilopes tuées par des Européens, les jambes cassées par les balles, le cou ouvert par la saignée.

Dans les jardins de Pouna, sur le premier plateau ondulé, riche en moissons, de l'Inde centrale, on voit la plus merveilleuse végétation tropicale. Sous les bambous gigantesques qui sonnent creux au choc fleurissent les orchidées qui sont ici chez elles en plein air ; sur les hautes branches des cassias, les vampires nyctalopes sont pendus par grappes la tête en bas. Les lis teintés de rouge et de gris, les pétunias brillants croissent à l'ombre des arbres à caoutchouc. C'est le royaume du parasitisme, autour de chaque tronc grimpe une plante qui le suce.

De furtives phosphorescences courent sur les étangs. L'air palpite du vol des insectes, des locustes font crisser leurs ailes. Ainsi naissent de partout, dès qu'il y a de l'eau sur la terre de l'Inde, les moustiques, les fourmis, les cancrelats, les cloportes, les phalènes, les scarabées et les scorpions.

Les banians laissent tomber de leurs branches éle-

Digitized by Google

vées une chevelure de lianes qui deviennent elles-mêmes des arbres et forment des grottes mystérieuses. Sous leur ombre propice, les Hindous brûlent leurs morts, arrosent d'huile et couronnent de fleurs les linguams de Siva.

Dans les Etats du nizam d'Haiderabad et du maharajah de Mysore, pour nous rendre aux lieux écartés où nous appelle notre mission, nous utilisons tous les moyens de locomotion imaginables, de l'auto au pousse-pousse, en passant par le *damni* tiré par deux zébus qui trottent cahin-caha sous le joug.

Tantôt nous écoutons sous la tente les récits des officiers anglais d'un régiment hindou, disant la fidélité et le courage de ces hommes qui se font tuer pour leurs supérieurs, mais, pour obéir à la loi de leur caste, jettent immédiatement toute nourriture sur laquelle l'ombre de leur officier a passé ; tantôt, sortant du club, précédés d'un indigène qui porte une lanterne pour nous épargner la rencontre souvent fâcheuse d'un cobra, nous gagnons pour la nuit les bungalows hospitaliers des résidents civils.

Tandis que le Français se mêle aux peuples qu'il veut conquérir, habite leurs maisons, épouse leurs filles, l'Anglais reste le maître, a horreur des mélanges de race, installe sa demeure à distance respectable des villes noires exubérantes de vie, et forme ses « stations » ou « cantonnements » sur un plan si vaste qu'ils en sont déserts et ennuyeux.

Reprenant l'adage romain : *Tres faciunt collegium*, il a fondé dans les plus petites stations des clubs strictement fermés aux indigènes même notables. L'étiquette y est partout maintenue avec la plus extrême rigueur, les

Digitized by Google

dames dînent en toilette décolletée, les messieurs en smoking-dress, quoique la chaleur humide fasse fondre les chemises empesées. Cette étiquette paraît exagérée à première vue, puis l'on se dit qu'il y a là un organe de défense contre le laisser-aller et l'amollissement du caractère qui résultent du séjour en pays tropical.

Les bungalows au fond des jardins, sous leurs grands toits en abat-jour, sont formés d'un rez-de-chaussée où règne un clair-obscur qui repose de la lumière trop blanche. L'indispensable punka, que fait mouvoir par une corde un boy à moitié endormi dans l'ombre, simule la brise pour les hôtes en moiteur.

Que diraient les maîtresses de maison de chez nous des domestiques de l'Inde ? Chacun d'eux ne veut et ne peut faire que ce qui convient à sa caste et se croit abaissé par tout travail qui en sort ; le cuisinier ne laverait rien, le jardinier ne nettoierait pas la moto, le porteur d'eau ne toucherait pas un balai, le chauffeur ne mettrait pas une lettre à la poste. Il faut suppléer à ces restrictions par le nombre : douze à quinze boys pour un ménage de trois personnes forment une domesticité modeste ; ils sont silencieux comme des souris grâce à leurs pieds nus, ils bricolent sans jamais travailler et mentent comme tous les Orientaux, dont la politesse consiste à répondre ce qu'ils supposent devoir être agréable à leur maître.

Plus l'on avance au cœur de l'Inde, plus la chaleur devient suffocante ; tous les après-midi le ciel se charge d'un orage qui avorte en tourbillons de poussière. Les champs de coton et d'indigo font place à la terre désolée. Dans la vase des mares, les buffles, cherchant la fraî-

Digitized by Google

cheur, la tête seule hors de l'eau parmi les lotus, se donnent des airs d'hippopotames.

Et pourtant, cette terre est fertile à sa manière ; à la saison des pluies, brusquement, follement, tout verdit, tout pousse ; puis pendant neuf mois, c'est la mort de la terre. Si la récolte a été mauvaise, rien ne peut la remplacer ; c'est la famine.

Sur la côte orientale, la végétation reparaît, fille des tropiques. Les forêts d'aréquiers et de dattiers abritent les cases de boue. Les groupes d'yeuses, les frêles tamaris et les bambous froissent leurs branches sur les rizières où les Hindous dans l'eau repiquent les plantons. Il y a toutes les espèces d'arbres, aussi curieux que leurs noms hindoustanis ou tamouls que la mémoire ne retient pas. Il y a celui qui malgré ses feuilles de lilas dresse au ciel des fleurs jaunes au cœur noir semblables aux hélianthes, et cet autre au feuillage d'argent qui s'amuse à porter des grappes de capucines. Les lantanas forment des haies aux champs de café, de cannelle et de sésame. Les indigènes courent comme des acrobates sur de grands balanciers qui tirent l'eau des puits, ou grimpent sur les cocotiers qu'ils saignent pour en recueillir la sève qui fermente et qui grise.

A Madras, les ponts de brique rouge, jetés sur la mer qui pénètre dans la ville, mènent au bazar chinois ; il s'anime quand commence la nuit ; la vie est impossible le jour dans ces quartiers où le soleil tue comme d'un coup de massue l'Européen qui s'aventure sans casque.

A la clarté des lampes à huile ou à pétrole qui fument sans tubes, on dirait une kermesse ; la cohue va et vient, oscille et reflue, faite de ces Hindous du sud épuisés par la chaleur, les bras minces, le torse étriqué, les jambes

Digitized by Google

grêles, la chevelure lisse et noire flottante aux épaules, ou retenue en chignon par un peigne d'écaille. Ces types sont si efféminés qu'on devine difficilement leur sexe ; on croit voir venir une femme dans ce jupon rose sous ce parasol vert d'eau ou citron pâle, mais non, c'est un homme.

Les coolies, toujours courant, le corps penché luisant de sueur, attelés aux pousse-pousses où se prélassent de corpulents brahmanes, crient et écartent la foule.

Voilà de curieuses têtes de Mongols ornées de deux touffes de barbe qui partent latéralement, ici des Chinois à la mine futée. Les porteurs, l'épaule ployant sous leurs charges qui pendent aux deux bouts d'un bambou flexible, se faufilent entre les groupes. Attirés par le roulement des gongs et les appels de voix, tous se pressent.

A un pied du sol, sur des tréteaux devant leurs boutiques, les marchands montrent les étoffes chatoyantes, les cuivres polis, les objets de camelote d'Europe. On palpe longtemps avant d'acheter les bananes tachetées, les mangues au goût de térébenthine, les melons bossus, les pomélas à la pulpe rouge, jamais si bonne qu'on aurait cru, les aubergines brillantes comme de la soie, les mandarines à pelure verte. Il y a aussi les ananas, les pastèques, les kakis, les letchis, les mangoustans et tous ces fruits d'Orient dont la saveur est due au soleil qui fait vibrer l'air, pourrir l'eau et fermenter la terre.

Les pêcheurs étalent ces poissons de la mer du Bengale, si bizarres qu'on en reste longtemps étonné, poissons-lunes aux reflets de nacre, poissons violets comme des russules malsaines, poissons-torpilles aux nageoires jaunes ou bleues.

Ailleurs, ce sont les kakatoès, les moineaux de Java que les matelots ont rapportés des îles.

Digitized by Google

Le tumulte s'apaise près d'une pagode ; sous un dais de toile qui barre le passage, tendu très haut sur quatre perches ornées de feuilles de manguiers sacrés, un prêtre dessine ses chefs-d'œuvre au front des croyants. Aucun des souks du monde arabe ne peut donner une idée de ce bazar où se mêlent ces êtres plus loin de nous, plus indéchiffrables que les sectaires de l'islam.

Nous rentrons, l'auto manque d'écraser quelques rêveurs gavés d'opium ; il faut toujours prendre garde à ces demi-hallucinés ; la classe pauvre dépense ici plus d'*annas* pour la précieuse drogue que pour sa nourriture.

Il fait 40° ce soir ; tout ce qu'on touche est humide ou collant. Dans la moustiquaire de tulle bien close, sous le punka qui déplace un air de serre, on rêve d'un heureux médecin de campagne, emmitouflé dans sa fourrure, s'en allant sur les chemins du Jura cinglé par la bonne bise glacée.

Dr F. Blanchod.

Digitized by Google

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE M. FRANCESCO CHIESA

Bien que le nom de M. Francesco Chiesa ne soit point ignoré en Suisse française, peu de personnes savent exactement dans quel ordre d'idées il a travaillé, et quelle est l'importance de son œuvre dans la littérature italienne d'aujourd'hui.

C'est ce que je voudrais montrer ici, en étudiant successivement les trois périodes qu'on peut aisément distinguer dans son activité littéraire. La première est une période d'hésitation et de préparation et se trouve représentée par un recueil de vers intitulé *Preludio* (1897) ; la seconde est caractérisée par des préoccupations d'ordre historique, et nous a valu le poème *Calliope* (1907) ; la troisième, caractérisée par la méditation de certains phénomènes psychologiques particulièrement attrayants, aboutit à la publication des *Viali d'oro* (Les allées d'or) (1911) et des *Istorie e favole* (1913).

I. Preludio.

M. Francesco Chiesa n'a pas commencé par les lettres. J'ignore s'il écrivait déjà des vers lorsqu'il fréquentait les collèges de Mendrisio et de Lugano, ou les cours de

Digitized by Google

droit de l'université de Pavie. Mais je sais positivement que c'est à contre-cœur qu'il s'occupa, pendant quelques années, de questions juridiques. Je le vois par ces *Lettere iperboliche* qu'il publia plus tard dans la *Piccola Rivista Ticinese*[1]. Dans une de ces lettres il nous raconte, en effet, qu'il rencontra un jour, sur les bords du lac de Lugano, un jeune homme qu'il connaissait à merveille... puisque c'était lui-même. Or, ce jeune homme « avait étudié le droit dans une université lointaine, et en était revenu avec la haine des avocats et de leur profession.» Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait publié, bientôt après, un premier recueil de vers, *Preludio*. C'était une œuvre de jeunesse, mais, grâce à elle, il put enfin quitter la chicane pour cette chaire de littérature du lycée de Lugano où, pendant vingt ans, il n'a cessé d'enseigner aux jeunes le culte de l'art et l'amour des lettres.

Je ne m'arrêterais pas à ce début littéraire s'il ne présentait le passionnant intérêt de toutes les œuvres où l'on sent que l'écrivain est pour ainsi dire en marche, et qu'il cherche, avec acharnement, ses guides et sa voie. Notons d'abord que M. Chiesa, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, a commencé par le pessimisme. C'était, à vrai dire, un pessimisme-état d'âme, et non pas un pessimisme foncier, à base philosophique. Mais il avait pour conséquence naturelle d'« enlaidir la laideur » et de voiler la beauté des choses. Le volume abonde en visions d'ombre et de ténèbres ; les chaumières d'un village y sont comparées à un troupeau affamé et dispersé ; les

[1] Ce sont des lettres où le jeune écrivain raille finement les fausses grandeurs de la République de l'hyperbole, c'est-à-dire du Tessin, Ce nom *Repubblica dell'iperbole* a fait fortune, et revient encore aujourd'hui dans nos journaux. La *Piccola Rivista*, fondée en 1899, cessa de paraître à la fin de 1900. Elle ne fut pas remplacée, et le Tessin manque encore à présent d'une revue exclusivement artistique et littéraire.

Digitized by Google

tintements même de l'angélus tombent sur les toits « comme des larmes de plomb. » A côté de ces traits sombres et réalistes, qui sont un des caractères du dernier romantisme italien, on sent dans certaines poésies de *Preludio* l'influence bien manifeste de d'Annunzio. Vers de langueur et de volupté, images sensibles et sensuelles, tout cela rappelle d'assez près la *Chimera* et le *Poema paradisiaco*. *Preludio* est, en somme, semblable à certaines journées d'orage, pleines de souffles et de parfums. On y admire de temps en temps comme des éclaircies d'une surprenante splendeur. Au-dessous de ce qui est peut-être mode ou souvenir littéraire, on sent quelquefois comme le jaillissement d'une source claire et abondante. Aujourd'hui encore, après les œuvres presque parfaites de la maturité, on s'aperçoit, en relisant les meilleures pièces de *Preludio*, que le jeune poète possédait déjà une personnalité très vigoureuse. C'est un trait essentiel de son tempérament que d'être moins séduit par la grâce facile et légère que par la forte et virile beauté. M. Chiesa ne voudra jamais modeler de ces statuettes fragiles et délicates qui, en Italie, ont fait la réputation, sinon la gloire, de certains poètes ; mais il saura tailler, dans le marbre ou le granit, des œuvres beaucoup plus durables.

II. Le poème de l'histoire.

J'appelle *Calliope* poème de l'histoire, quand peut-être il vaudrait mieux l'appeler poème de l'humanité. La première dénomination n'est meilleure que parce qu'elle indique d'une manière précise l'étendue de la vision du poète. *Calliope* est l'évocation des époques historiques de l'humanité. Il ne commence point par la création pour aboutir au jugement dernier comme la *Légende*

Digitized by Google

des siècles ; il se borne au Moyen âge, à la Renaissance et à l'Epoque moderne. A ces trois moments, qui sont d'une importance capitale dans l'histoire et le progrès du genre humain, correspondent les trois parties du poème : *La Cattedrale, La Reggia, La Città*. Et il y a à cette division simple et régulière une raison profonde, beaucoup plus profonde même que le simple ordre chronologique. « Je ne suis pas philosophe, écrit M. Chiesa dans sa préface, mais je crois savoir que, dans l'histoire des hommes, deux sentiments se succèdent, se contrarient ou se confondent : le « sentiment religieux » et le « sentiment royal. » A ces deux expressions j'attribue le sens le plus large. Les mots « sentiment religieux » devraient signifier, dans mon intention, l'ensemble des effets que l'idée d'infini produit dans les âmes ; le terme « sentiment royal », par contre, l'état d'âme de celui qui considère le monde comme une série de choses finies et concrètes, simple objet de conquêtes actuelles ou futures pour l'homme. Dans la *Cattedrale* je me suis efforcé de représenter une des époques historiques où l'homme, ayant peu de confiance en sa force humaine, en eut davantage en celle de Dieu : une de ces époques où l'homme se sentit moins roi et, par conséquent, plus esclave. La *Reggia* (le palais royal) devrait au contraire représenter l'époque où l'homme fut plus sûr de lui-même, plus libre de toute contrainte, plus puissant et plus désireux de conquête. Dans la *Città*, dans le poème de notre époque, j'ai cru pouvoir faire place aux deux sentiments dont je parlais tout à l'heure. Certains aspects de la vie d'aujourd'hui m'ont apparu comme des signes ou des effets du sentiment royal ; d'autres comme des conséquences ou des transformations du sentiment religieux.... Pour exprimer d'une manière frappante ces trois moments historiques,

Digitized by Google

j'ai choisi comme symbole le monument d'architecture le plus remarquable de chacun d'eux. Car l'architecture est de tous les arts celui qui représente le plus directement la formule de la pensée et, pour ainsi dire, la statique de l'âme. Les différentes lignes et les différents aspects de la cathédrale nous disent mieux que toute œuvre de peinture ou de sculpture l'âme passionnée, fantaisiste, et, en même temps, syllogistique du moyen âge.... De même, le palais royal avec ses tours, ses jardins, ses prisons, ses portiques et ses fontaines, représente merveilleusement l'époque de la Renaissance ; et notre vie moderne, admirable par son ampleur plutôt que par sa concentration, trouve une image parfaite dans ces immenses métropoles dont l'architecture n'est point régie par de grandes ou de petites lois, mais par la loi titanique, certaine bien qu'insaisissable, qui gouverne l'architecture des forêts et des montagnes. »

Telle est la conception fondamentale, tel est le dessein général du poème. M. Chiesa qui, à côté du souci éminemment romantique de l'histoire, sent toujours le besoin de la belle régularité classique, a donné à son œuvre une construction simple, ferme et vigoureuse. Le poème du Moyen âge comprend soixante sonnets ; le poème de la Renaissance, cinquante ; et le poème de l'Epoque moderne exactement cent dix, comme si le présent était véritablement le résultat idéal des innombrables expériences du passé. *Calliope*, en somme, n'est nullement une œuvre très complexe : aussi est-elle sobre, de cette sobriété artistique qui est l'indice le plus certain de la richesse. Autour de la cathédrale se groupe toute l'activité, toute l'humilité, toute l'inquiétude d'une humanité qui se croit irrémédiablement faible et profondé-

Digitized by Google

ment misérable. Autour du palais royal, par contre, brille d'une vive lumière la gloire de quelques individus privilégiés — princes, poètes ou artistes — qui se sentent souverains de leur royaume terrestre. Et dans la métropole moderne gronde continuellement la vie nouvelle : tantôt claire et souriante, tantôt trouble, grimaçante et tumultueuse. Le sentiment religieux n'est plus aujourd'hui crainte obscure ou mystérieux effroi devant l'infini, mais croyance sereine en une justice qui gouverne et juge les actions des hommes, aspiration profonde à la bonté, à la pitié, à l'égalité. De même, le sentiment royal n'est plus seulement désir de possession et de brutale domination, mais aussi désir de science, c'est-à-dire de richesse spirituelle. « Le savant de notre temps, remarque M. Chiesa, renouvelle le saint d'autrefois par son amour désintéressé des choses et des idées. » L'équilibre des deux grands sentiments du passé dans la vie contemporaine est la cause de sa splendeur, de sa richesse et de sa beauté. Malheureusement, il n'est point stable ; il se rompt de temps en temps ; et alors la ville monstrueuse se tait tout à coup, et derrière les barricades se préparent la révolte et la révolution.

Sans qu'il soit nécessaire de donner ici une analyse complète du poème de M. Chiesa, on voit facilement, par tout ce qui précède, qu'il contient des évocations historiques d'une ampleur immense. Il en résulte quelquefois comme une disproportion entre la rigidité du cadre et l'abondance ou l'étendue de la matière ; mais, d'autre part, l'œuvre reste ainsi simple, unie et limpide. Du reste, le symbole y intervient toujours, et il donne à chaque événement particulier une portée générale et universelle. Dans la *Cattedrale*, la reine qui s'agenouille

Digitized by Google

devant l'évêque pour recevoir le sacre traditionnel devient l'image de la vie humaine, esclave du sentiment religieux :

« La reine, pâle, tremblante, éperdue, offrit au sacre son visage pur et sa poitrine intacte. Et tandis que les doigts du prêtre l'effleuraient, d'abord sur le front, et ensuite sur le sein, à la place même du cœur, son beau corps de femme incliné et frissonnant était une image parfaite de la vie. »

Dans la *Reggia*, le prince audacieux et violent incarne admirablement le sentiment royal, lorsque, se dressant sur les ruines du moyen âge, il s'écrie :

« Si une époque se brise, une autre époque surgit; sur les ruines du passé je bâtirai un palais inébranlable. »

Et dans la *Città*, voici une caravane qui s'en va âprement vers la richesse et vers l'avenir. Mais, si quelqu'un tombe, un ami se courbe fraternellement sur lui, le console et le soulage :

« Il y a des hommes qui se chargent volontiers du fardeau de leurs semblables, et s'en vont par le monde, accablés des peines d'autrui, et pourtant légers, heureux et satisfaits.... Et à tous les assoiffés qu'ils rencontrent, ils offrent une coupe toujours pleine ; car leur âme se désaltère sans cesse à une amphore divine. »

Des trois parties du poème, j'ai traduit — avec une très grande liberté d'ailleurs — ces trois courts passages qui m'ont semblé particulièrement représentatifs. Ils montrent, en effet, que le « poème de l'histoire » se fonde, en réalité, non point sur l'érudition, mais sur la sensation historique. En cela encore, M. Chiesa se rattache à l'école du grand Manzoni. Il ne méprise pas les faits positifs, mais il cherche surtout à les comprendre,

Digitized by Google

à les pénétrer, à les dépasser. D'autre part, ces citations font voir à l'évidence que, derrière la limpide vision du poète, la perspective s'ouvre sur ce qu'on pourrait appeler les vastes paysages de l'esprit humain. Que M. Chiesa nous ait donné une reconstruction complète du passé, on peut en douter, et peut-être ne l'a-t-il pas voulu ; mais, assurément, il nous a donné une histoire très efficace, très vivante et très poétique de l'âme humaine à travers les âges. En ce sens, la cathédrale, le palais royal et la ville moderne ne sont point des constructions de marbre, de pierre ou de fer, mais des monuments d'humilité, de force, de science et de liberté. Ainsi le poème de l'histoire atteint à la hauteur d'un véritable poème de l'humanité.

Après cela, on comprend aisément que dans la littérature italienne contemporaine, M. Chiesa occupe une place à part. *Calliope*, c'est l'œuvre d'un solitaire qui, méprisant ou, du moins, dédaignant les formes fragmentaires de poésie qui prévalent aujourd'hui, essaie de se bâtir, pour sa propre joie et pour la joie des autres, un poème de grande envergure. Jamais jusqu'ici, ni en Italie ni ailleurs, les époques historiques de l'humanité n'ont été réunies en une vision d'une telle symétrie et d'une telle harmonie. Bien plus, jamais jusqu'ici — ou, du moins, très rarement — l'âme du passé n'a été étudiée, au-dessus des contingences nationales, d'un point de vue purement et simplement universel. En cela, peut-être, sa qualité de Suisse n'a point nui à M. Chiesa ; car je ne crois pas qu'un Italien puisse célébrer la Renaissance — époque de servitude pour l'Italie — sans se préoccuper plus ou moins des conditions politiques de son pays.

Aussi, lorsque *Calliope* parut en 1907, la grande cri-

Digitized by Google

tique italienne se trouva en face d'une œuvre éminemment originale, nouvelle et personnelle. M. Bontempelli, en qui le critique se double d'un robuste poète, écrivait dans une revue : « Que font les critiques ? Je pense qu'avant de prendre la plume, ils s'attardent dans la méditation de cette haute et pensive beauté. » En effet, les éloges sont venus ensuite, nombreux et affectueux. Domenico Oliva, dans la *Stampa* de Turin, salua bientôt « une littérature qui surgit enfin dans cette partie italienne de la Suisse qui est unie à l'Italie par des liens indissolubles : le langage et le sang. » Et vraiment, si l'avenir nous réserve cette grande faveur d'avoir un jour notre histoire littéraire, c'est par *Calliope* qu'elle devra commencer. Et l'on dira alors, avec une entière justesse, que M. Chiesa, dans la *Cattedrale*, la *Reggia* et la *Città*, s'est montré le digne héritier du génie de ces artistes probes et laborieux qui partaient autrefois de notre clair pays pour aller doter les villes étrangères de palais et d'églises, de mausolées et de fontaines.

GIUSEPPE ZOPPI.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

TRÈS RIGOLO, AH, AH ![1]

L'adjudant Vandamme, le blanc qui commandait le poste solitaire de Bamanga, entre la septième et la sixième cataracte, baîlla longuement et bruyamment. Puis, ayant quitté son grabat, il s'étira et sortit de la hutte où règnait une chaleur étouffante.

A peine s'était-il assis devant sa table, sous la véranda primitive, qu'une petite boule de poils ébouriffés, d'où sortait un nez rose et dans laquelle deux points noir vif scintillaient comme des diamants, lui sautait sur l'épaule. Son singe ! Cependant que d'un élan son chien, un affreux caniche indigène, jaune pissenlit, bondissait sur ses genoux où, commodément, il s'installait en grognant.

Dans la pénombre de la hutte, en même temps, infatigable, la voix horriblement criarde d'un perroquet répétait avec volubilité : « Très rigolo, ah, ah!... Très rigolo, ah, ah !... »

— Non, mais a-t-on jamais vu des clients pareils ? sacrait le blanc. Allez écrire un rapport avec cette ménagerie autour de vous !

Ce que disant, il faisait dans la direction de son

[1] D'un volume à paraître incessamment aux éditions Spes, à Lausanne.

Digitized by Google

épaule un geste sans conviction qui devait signifier : Allez-vous en ! mais dont Kiki ne se préoccupait pas le moins du monde. Puis, d'une voix peu persuasive, le blanc prononçait : « Bobby, à bas ! » en s'adressant au roquet qui, par politesse, remuait faiblement sa queue en trompette, mais se gardait bien de descendre.

Vandamme n'insista pas. Au fond, il était ravi. Il adorait sa ménagerie, comme il disait. Et la ménagerie le lui rendait bien....

— Tant pis, déclara-t-il, j'écrirai plus tard !

Une ombre, tout à coup, fit lever la tête au blanc. Monté du village indigène, un pagayeur ouagénia, chétif et malingre, apparaissait dans la lumière crue. Gauchement, il esquissa le salut militaire.

— Bouâna, annonce-t-il, une pirogue de blanc est arrivée à Rokula, descendant le fleuve.

Et, s'interrompant, il prêta l'oreille. Assez indistinct, le roulement du tambour indigène, en amont, se percevait.

— Entends-tu ? Elle quitte le relai, ajouta le noir. Les gens de Rokula signalent son départ. Elle sera ici tout à l'heure.

L'adjudant, cependant, s'était levé. Suivant une sorte d'escalier primitif, taillé dans la marne, il descendit à la rive. Puis, assis sur un tronc couvert de mousse, au bord de l'eau, il attendit tranquillement l'arrivée de la pirogue.

Tournant le promontoire, celle-ci apparut bientôt, se détachant sur les frondaisons vert clair de la rive. Fendant l'eau de sa proue aiguë, elle avançait rapidement sous la poussée d'une demi-douzaine de pagayeurs qui ramaient vigoureusement, au son d'une cantilène monotone, marquant la cadence. Entassés à l'arrière, on dis-

Digitized by Google

tinguait des coffres multicolores, — l'un d'eux jetait dans l'eau une tache rouge vif, — un lit de camp, des fusils et une « cantine » dont le métal poli reluisait au soleil.

L'esquif, enfin, accosta. Du toit primitif — quatre tiges de bambou surmontées de larges feuilles de bananier — qui en occupait le milieu, un Européen de haute taille émergea. La face glabre, les yeux clairs, il avait des cheveux d'un blond ardent qui faisaient avec son teint hâlé un vif contraste. Un sourire sur les lèvres, s'exprimant en un français légèrement teinté d'accent étranger, il se présenta à l'adjudant qui s'était porté à sa rencontre, la main à la visière de son casque colonial :

— Enquist, capitaine, dit-il.

Les deux hommes se serrèrent la main. Et, les ordres donnés aux pagayeurs, ils gravirent doucement le sentier, côte à côte.

— Alors, vous rentrez, capitaine ? demanda Vandamme. Vous avez de la chance. Moi j'en ai encore pour seize mois. C'est long !...

— Oui, j'ai fini. Et encore suis-je resté cinq mois de trop, pour surveiller la réparation des chaudières du *Volta*. D'ici une année, d'ailleurs, je serai de nouveau au Congo. Et si possible à Logandu, dans mon vieux Loulaba. L'Europe, bon pour les vieilles femmes ! déclara-t-il, dédaigneux.

Les deux blancs, en devisant, avaient gagné la hutte dans laquelle l'adjudant fit entrer son hôte. Sur la table grossièrement équarrie, dont les pieds trempaient dans de vieilles boîtes de conserves remplies d'eau, — les termites étaient d'une voracité légendaire, dans ce coin-là, — une carafe d'eau fraîche et la bouteille d'Angostura étaient rangées l'une à côté de l'autre. Le boy, de

Digitized by Google

ses grosses pattes maladroites, ayant débouché la fiole, Vandamme remplit les tasses émaillées qui tenaient lieu de verres.

— Vous continuez demain matin, je pense, capitaine ? s'informa-t-il. A la vôtre, en attendant. Et bon retour ! ajouta-t-il en élevant à la hauteur de ses yeux le « cop » bosselé.

— J'ai déjà donné les ordres pour que vos malles et votre cantine soient transportées en aval de la chute, poursuivit-il. Demain matin, vous ferez la route par la fraîcheur. C'est assez long, mais le sentier n'est pas mauvais. Je vous accompagnerai jusqu'à Kéoué, si vous le permettez.

— A pied !... Hem !... Ça ne me dit rien, grommela le Suédois. J'ai bien envie de faire la descente en pirogue. Trois heures de gagnées, ajouta-t-il.

La soirée se passa tranquillement. Vandamme, qu'une vague inquiétude oppressait, fit une tentative pour dissuader de son projet le blanc téméraire. Mais, devant la réponse très sèche du Suédois, il n'insista pas.

Et l'on parla d'autre chose.

✦

A six heures du matin, le lendemain, Enquist, que Bonga attendait, embarquait dans une pirogue dont le *fiti* de l'endroit, le soir avant, avait enduit la proue d'une médecine magique destinée à apaiser les esprits des chutes.

— Un peu pâle, j'ai mal dormi !... confia le capitaine à son compagnon qui lui serrait la main ; puis il s'accroupit à l'avant du léger esquif.

A l'adjudant qui tentait une suprême objurgation, il répondit non, d'un hochement énergique de la tête.

Et la pirogue se détacha du bord, au milieu des

Digitized by Google

hurlements des Ouagénias invoquant les fétiches. Agitant la main, le Suédois fit un geste d'adieu et cria quelque-chose. Le grondement des rapides empêcha Vandamme de comprendre.

A peine la pirogue avait-elle quitté la rive que l'adjudant, au galop, gagnait le promontoire rocheux d'où Enquist et lui, le jour précédent, avaient contemplé les chutes. Le visage pourpre, haletant, baigné de sueur, il s'assit sur une pierre.

Le soleil, masqué par les hautes parois de roc, tapissées d'une verdure sombre comme des tentures funèbres, n'arrivait pas jusqu'au fleuve. Une lumière blonde, cependant, dorait le bouquet des palmiers couronnant la rive opposée dont les escarpements noirs tranchaient sur le ciel rose.

A peine l'adjudant avait-il eu le temps de souffler que la pirogue apparaissait à une centaine de mètres en amont, bondissant au milieu des remous.

Solidement campé sur ses jambes cagneuses, le haut du corps légèrement penché en avant, Bonga, à la poupe, donnait par ci par là un vigoureux coup de pagaye pour maintenir l'embarcation dans le courant longeant la rive gauche. Enquist, accroupi à l'avant, était pieds nus. Des deux mains, il se cramponnait au bordage. Tout à coup, au milieu d'un jaillissement d'écume, l'esquif tournoya. D'un effort prodigieux qui fit ployer comme un roseau la massive pagaye, le batelier noir redressa la pirogue, déjà à moitié remplie d'eau et qui reprit le chenal, où elle fila comme un trait. Mais, alourdie par l'eau qu'elle avait embarquée, elle était moins docile à la manœuvre. Vandamme, avec anxiété, le remarqua. En vain Bonga, dont on voyait l'échine puissante s'infléchir en un effort continu et presque

Digitized by Google

surhumain, tentait-il de corriger la dérive. Avec une vitesse effroyable, la pirogue approchait de la barrière rocheuse, courant droit sur la crête des rocs noirs et déchiquetés contre lesquels l'eau rugissait, guettant sa proie. Le Suédois, qui s'était rendu compte, lui aussi, du danger imminent, gesticula. Et tout d'un coup, il se leva à demi.

Vandamme, involontairement, poussa un cri.

Avec un craquement sec que l'on perçut distinctement en dépit du fracas des eaux, la pirogue, sens devant derrière, alla s'écraser contre le roc. Dans les tourbillons d'écume, dans le chassé-croisé des lames tourbillonnantes comme l'eau d'un chaudron, l'adjudant distingua confusément deux corps qui se débattaient, des bras jetés en l'air. Une tête, quelques secondes, apparut dans l'écume.

Vandame, immmobile, les pupilles dilatées, la bouche grande ouverte, avait, dans un geste instinctif, tendu les bras comme pour porter secours aux naufragés.

Puis, subitement, avec un geste fou, il se précipita vers le village, en hurlant des mots sans suite. Les Ouagénias, consternés, étaient rassemblés sur la rive. Quand le blanc leur donna l'ordre de mettre une pirogue à l'eau pour tenter le sauvetage, ils se bornèrent à hausser les épaules. Vandamme jura, prêt à les battre. Mais, bientôt revenu au bon sens, il se rendit compte lui-même de l'absurdité de ses exigences.

Il n'y avait rien à faire. Après un dernier coup d'œil au fleuve dont les eaux, par cette belle matinée, miroitaient gaiement aux rayons du soleil, il rentra dans sa hutte. Sur la table, la tasse dans laquelle Enquist avait bu son café du matin était encore remplie à demi. Des essaims de mouches tourbillonnaient alentour.

Digitized by Google

Deux jours plus tard, les Ouagénias de Kéoué, que l'on avait prévenus, découvraient, dans une petite anse où les remous l'avaient poussé, le cadavre du blanc, la tête fracassée, le corps froissé et meurtri. L'ayant retiré de l'eau et déposé sur un lit de fougères, à l'ombre d'un grand zéphia, les indigènes dépêchèrent aussitôt un des leurs vers Vandamme qui, trois heures après, arrivait. Muet, la tête découverte, il contempla longtemps le cadavre sur la face livide duquel, aux rais capricieux du soleil transparaissant entre les branches, des tressaillements semblaient courir. L'épaule, que la chemise lacérée par les rocs laissait à nu, portait une blessure béante. A la main droite deux doigts cassés pendaient, lamentables.

Vandamme, cependant, rentré au poste, rédigeait son rapport, sous la barza. Par la porte entr'ouverte on distinguait, allongée sur des ballots de guinée, une forme humaine que recouvrait le pavillon bleu étoilé d'or de l'Etat; le cadavre d'Enquist, que son compagnon avait fait porter dans la hutte. Le lendemain, deux soldats du poste creuseraient une fosse quelque part dans la forêt, aux abords de la station. Car il n'y avait pas encore de cimetière à Bamanga, chose extraordinaire. Le malheureux Suédois « étrennait. »

Le soir tombait. Autour de la hutte le silence était profond. Vandamme, son rapport terminé, fumait mélancoliquement sa pipe. Suivant des yeux les méandres de la fumée bleuâtre, le regard perdu dans le vague, il songeait sans doute à celui qui, raide et muet, était couché à côté. A cet Enquist, si loquace deux jours auparavant, à cet Enquist si heureux de revoir l'Europe, quoi qu'il en eût dit.

Digitized by Google

....Il l'avait voulu !....

L'adjudant, profondément, soupira. Il se leva, fit quelques pas autour de la maison. La nuit était venue. Dans les rocouyers de la rive, une luciole piquait d'un point éclatant le feuillage sombre. Mêlé au grondement des rapides, une plainte mélancolique, le gloussement du *jack-bird*, tapi dans les buissons, retentissait par intervalles.

Vandamme, après un coup d'œil au ciel criblé d'étoiles, regagna la barza où il se rassit, dans le silence. Longtemps il demeura perdu dans une douloureuse rêverie. A côté de lui son chien, que les moustiques tourmentaient, gémissait doucement. De l'intérieur où gisait le cadavre, pas un bruit n'arrivait. De temps à autre, cependant, on entendait le perroquet claquer du bec. La lampe à huile de palme qui éclairait la barza projetait à travers la fenêtre grande ouverte de faibles rayons de lumière sur le lit mortuaire, où l'on distinguait vaguement le bleu et le jaune du pavillon.

Vandamme, insensiblement, avait glissé au sommeil. Sur son front moite, de grosses gouttes de sueur perlaient.

Tout à coup, cependant, il sursauta, en se frottant les yeux. Sortant du coin d'ombre où gisait le mort, une voix stridente avait déchiré la nuit :

— ...Très rigolo... ah, ah !...

RENÉ GOUZY.

Digitized by Google

LES ANGLAIS EN PALESTINE

Pourquoi la Palestine a-t-elle si extraordinairement souffert et souffre-t-elle encore de la guerre ? Deux circonstances nous l'expliquent : la première, c'est qu'étant, depuis des siècles, sous la domination musulmane, elle est toujours restée un pays bien au-dessous de la moyenne sous tous les rapports, par conséquent elle était peu préparée au terrible choc ; la seconde, c'est que celui qui a rempli les fonctions de commandant de l'armée d'occupation, Djemal Pacha, était bien parmi tous les Turcs l'être le plus funeste et le moins propre à relever les courages.

Fervent adepte de la manière forte, ce général s'était bien vite aliéné l'estime et l'affection de toute la population ; Arabes, Arméniens, juifs et chrétiens le détestaient ; les premiers surtout qui le considéraient comme un ennemi de leur race, et Djemal ne faisait rien pour détruire cette inimitié qui croissait de jour en jour ; nombreux furent en Palestine et en Syrie les soulèvements contre son autorité, mais toujours impitoyablement réprimés ; ces soulèvements ont presque toujours été soigneusement dissimulés au cours de la guerre ; nous ne citerons que l'accueil enthousiaste qui fut fait à la flotte française à Beirout, et les émeutes sanglantes de Damas ;

Digitized by Google

on comprend qu'après avoir souffert sous un commandement abhorré, la Palestine ait reçu avec joie et avec un soupir de soulagement Anglais et Français, qui apparaissaient comme des libérateurs.

Les relations entre Turcs et Allemands, grâce surtout à Djemal Pacha, étaient également très tendues et pourtant on ne cessait de parler, dans les journaux du kaiser, de la position brillante et de l'avenir plein de promesses du gouvernement ottoman en Terre-Sainte. On trompait le peuple sur les événements d'Orient comme sur ceux d'Occident ; le major Enders, les professeurs Jäckh et Delitsch avec d'autres écrivaient des récits tellement fantastiques que ceux qui étaient au courant de la situation se demandaient si ces hommes connaissaient les choses turques en Palestine.

Evidemment déjà, bien avant la guerre, le pays était dans un état voisin de la misère ; le Turc ne faisant rien pour sa prospérité et se bornant à une exploitation honteuse et sans scrupules ; mais ce fut bien autre chose quand la guerre l'atteignit ; toutes les récoltes, par exemple, déjà à peine suffisantes pour nourrir la population, durent servir à l'alimentation de l'armée. Les bêtes de somme, chevaux, mulets, ânes et chameaux, furent pris pour le militaire ; tout était réquisitionné, rien n'était payé ; aussi ce fut bien vite le marasme le plus complet, le commerce s'arrêta, plus de marchandises exportées, par conséquent plus rien à vendre, et si quelque objet passait en contrebande, on ne pouvait se le procurer qu'à des prix fabuleux.

Avec cela manque complet de sécurité tant à la ville qu'à la campagne ; les pillards de grand chemin et ceux de grande envergure, comme Djemal, s'en donnaient à cœur joie ; des listes de proscription, couvertes surtout

Digitized by Google

de noms d'Arabes, étaient constamment mises à jour ; on poursuivait les victimes comme un vil gibier et sous les prétextes les plus futiles, les mahométans surtout ; on les jetait en prison, on les astreignait à des travaux qui les tuaient.

Ces cruautés sévissaient principalement dans les environs de Jérusalem et de Jaffa, et dans les montagnes du Liban ; ici, la population essentiellement agricole, fut tellement opprimée que tout travail des champs fut presque complètement suspendu ; en 1918, le 30 % seulement de la surface labourable était exploité.

Autre calamité : la valeur de l'argent turc baissa d'une façon déplorable (le cinquième, même le dixième de la valeur nominale) ; or, comme le paysan ne livrait sa marchandise que contre argent comptant, il fallait payer ce qui valait d'ordinaire un franc cinq ou dix fois plus.

Ajoutons à cela les invasions perpétuelles de sauterelles qui ravageaient ce que les envahisseurs avaient laissé, la difficulté des communications, puisque le chemin de fer du Taurus n'était que partiellement construit et que toute relation de ce côté-là avec Constantinople et l'Europe était impossible.

La famine devait être une conséquence inévitable de ces multiples circonstances ; à Jérusalem même on rencontrait dans les rues des malheureux décharnés et qui se traînaient avec peine, ces paroles à la bouche : « *Ja Rabbi, dschu 'ahu !* » (O Dieu ! que j'ai faim !) Puis les épidémies de toutes sortes, de la petite vérole jusqu'au choléra ; dans certains villages le 40 % des habitants disparut.

Pour cacher ces détresses aux survivants et pour ne pas les décourager, on procédait de nuit aux enterrements, du reste vite expédiés ; entassés sur un grand char, les

Digitized by Google

cadavres étaient jetés dans une fosse commune, recouverts d'un peu de terre et on laissait aux hyènes et aux chiens sauvages le soin de faire le reste.

Dans ces conditions il est tout naturel que la population palestinienne n'ait pas été enthousiasmée pour une guerre conduite par le Turc oppresseur, et le fait que l'alliance avec l'Allemagne menaçait de rendre plus longue et plus cruelle cette oppression amena le peuple à porter sa haine et sa méfiance sur le grand allié lui-même.

Pour toutes ces raisons, les troupes britanniques furent reçues avec enthousiasme ; on voyait en elles et dans leur commandant les seuls agents capables de remettre de l'ordre dans le désarroi général et de ramener un peu de prospérité.

Et les Anglais, en effet, n'ont pas trompé l'attente de leurs nouveaux sujets ; dès leur arrivée ils se montrèrent de sages et bons administrateurs, plus préoccupés de bander les plaies saignantes que de profiter de leur victoire.

Celles qu'ils soulagèrent d'abord, ce furent les grandes victimes de la guerre qui s'appellent les veuves et les orphelins ; avant 1914, ils étaient déjà nombreux en Terre-Sainte, car les luttes dans les Balkans, la guerre de Tripoli avaient ravi une bonne partie de la population masculine ; mais jamais le gouvernement ottoman ne s'était inquiété de ces malheureux, sinon pour leur ravir le peu qu'ils possédaient.

Et les écoles ! On sait ce qu'elles valaient au temps des pachas ; aujourd'hui et grâce aux Anglais, elles sont reconstituées ou en voie de l'être jusques dans les plus petits villages de la Palestine ; partout il y aura des élèves et des maîtres, l'instruction étant décrétée obliga-

Digitized by Google

toire ; tout ne se fait pas en un jour, c'est évident ; il faudra former un personnel enseignant, construire des bâtiments scolaires là où rien n'existait jusqu'à aujourd'hui ; et le fait que la population palestinienne est d'un cosmopolitisme désespérant ne facilitera pas les choses, du moins dans les villes ; mais les Anglais ont surmonté bien d'autres obstacles !

Avec les écoles les établissements de bienfaisance surgissent aussi un peu partout ; ici encore le Turc s'était montré absolument inactif, manque d'argent, absence de pitié, les deux sans doute ; du reste, ce faisant les Britanniques continuent une tradition que plusieurs puissances européennes avaient introduite en Orient et plus spécialement en Palestine ; on connaît les hôpitaux et les orphelinats érigés par les Français, les Allemands, les Américains et d'autres nations. Seulement, les Anglais feront la chose d'une façon plus systématique et plus générale.

Toute cette activité si nécessaire relèvera les courages et agira avant tout sur le moral de la population ; il en est une indispensable également, celle qui cherchera à combler les besoins matériels et économiques ; et c'est ici que de sérieux efforts ont été et seront faits.

Il s'agit tout d'abord de relever l'agriculture ; elle ne fut jamais brillante sous le régime turc, les Anglais lui donneront une impulsion nouvelle ; le palmier, qui a toujours été une des grandes ressources du pays (déjà au temps des patriarches et des rois), avait subi pendant la guerre une diminution effroyable ; on avait besoin de bois pour remplacer le charbon qui ne venait plus du nord pour les locomotives, les machines ou le chauffage ; on a pris ce qu'on avait sous la main ; il n'est guère resté que les arbres situés en dehors des voies de

Digitized by Google

communication et dont le transport eût été trop coûteux ; c'est surtout la région méridionale qui a dû consentir de réels sacrifices ; à Ramlé, par exemple, les Anglais ont trouvé en arrivant après la retraite des Turcs en 1917 des milliers de tonnes de bois de palmier que les fugitifs avaient abandonnées sur les grands chemins, à Sichem, à Nazareth de même. Il y a donc lieu de remplacer tous les disparus et c'est ce que font les nouveaux occupants du pays, de sorte que bientôt il n'y paraîtra plus.

Une autre préoccupation de ces derniers, c'est l'amélioration de la nourriture du peuple ; le Palestinien fut toujours assez primitif dans ce domaine ; mais ce fut désastreux lorsqu'il s'agit d'entretenir des centaines de mille hommes en plus de la population normale ; en se retirant, les armées turques laissèrent quantité de provisions ; on les a distribuées aux indigènes à des prix excessivement bas, ce qui, soit dit en passant, a produit un excellent effet sur ces infortunés forcés depuis quatre ans à faire une cure de faim ; les denrées viennent maintenant abondantes depuis l'Egypte, puisqu'il n'y a plus aucune restriction à l'importation.

Une des causes de la misère au pays des patriarches fut toujours le manque absolu d'hygiène ; les nouveaux conquérants vont changer complètement les conditions hygiéniques ; ils ont commencé déjà : désinfections multipliées, vaccination générale ; à la campagne nettoyage des puits et à la ville entretien méthodique des rues ; les médecins vont chercher les malades dans leurs demeures, distribuant largement les remèdes qui arrêtent les épidémies et pratiquant les opérations qui rendent la santé.

Il semble que le programme soit déjà assez vaste et

Digitized by Google

cependant, dans ces contrées où tout est à créer, l'activité des Anglais va plus loin encore.

Les voies de communication étaient dans un état déplorable ; il a fallu les rétablir et en construire de nouvelles ; mais c'est surtout dans le domaine des chemins de fer que les progrès sont sensibles : 500 km. de lignes nouvelles (à voie normale), tellement que maintenant le Caire est relié à Damas (par le fait même à Bagdad et à la Mecque), c'est la ligne principale qui passe par Haïfa ; une autre relie Jérusalem à Constantinople ; au pied du Carmel de gigantesques travaux ont commencé pour faire de Haïfa un port de premier ordre ; Jaffa, qui fut si longtemps le port de la Palestine et de Jérusalem, sera détrôné.

Dans cette dernière ville les changements seront considérables aussi et ce ne sera pas du luxe ; un comité s'est formé composé de représentants de toutes les nations et confessions et à la tête duquel se trouve le général Storr, avec le but de reconstruire totalement la Ville Sainte ; sans doute l'antique cité entourée de murs en 1517 sous le sultan Soliman demeurera comme un vaste musée témoin des temps passés ; mais la ville extérieure sera modernisée ; des plans européens et américains prévoient de larges rues, des canalisations, l'électricité, tout le confort d'aujourd'hui ; comment se réaliseront-ils dans cet amas de masures sans forme et jetées au hasard sur le sol ? Il n'y aura qu'une solution, c'est de tout raser.

Les lieux saints, qui n'étaient qu'insuffisamment protégés, seront sérieusement garantis par des travaux de protection ; de même tous les monuments bibliques autour de la ville ; on ira plus loin ; des fouilles seront entreprises pour remettre au jour quantité d'antiquités

Digitized by Google

jusqu'ici enfouies et perdues pour la science ; des archéologues anglais, américains et français se sont déjà mis à l'œuvre, reconnaissants du reste envers le gouvernement ottoman de ce que, en défendant toute recherche archéologique, il se soit fait, inconsciemment il est vrai, le conservateur d'une multitude d'objets précieux.

Toute cette activité et ces modifications paraissent aux indigènes comme un rêve ; habitués à l'incurie des autorités d'autrefois, peu gâtés, indignement exploités souvent, la sollicitude qui leur est témoignée à eux et à leur pays, le bienveillant intérêt qui les entoure et le soin que mettent les conquérants à améliorer leur situation morale et matérielle, tout paraît à ces gens peu blasés extraordinaire et merveilleux, et nous qui connaissons la persévérance des Britanniques comme la perfection de leurs méthodes nous pouvons prédire aux Palestiniens qu'ils ne sont pas au bout de leurs étonnements et qu'ils pourront se féliciter chaque jour davantage du changement de régime.

E. KRIEG, pasteur.

Digitized by Google

CHRONIQUE ITALIENNE

La complexité du moment. — Deux prosateurs. — Deux poètes. — Deux histoires de la littérature.

Les conditions présentes de l'Italie peuvent sembler, à première vue, si complexes et si embrouillées qu'elles rendent bien malaisée une rapide revue telle que la veulent ces chroniques. La complication est peut-être plus apparente que réelle. Quoi qu'il en soit, essayons de montrer certains facteurs qui concourent à créer cette trépidante agitation des esprits, dont sortira peut-être un ordre de choses nouveau et plus stable.

Mettons en première ligne le pénible problème adriatique, bien qu'il ne soit sans doute pas le principal et qu'en tout cas il ne doive pas être pris isolément. Somme toute, il ne s'agit pas seulement de demander pour l'Italie quelques territoires et quelques populations, ou pas seulement d'assurer au pays une juste et équitable compensation pour les efforts héroïques qu'il a soutenus. Il s'agit aussi et davantage de ne pas offenser certains principes fondamentaux de justice, de ne pas trahir ce qui était une attente légitime, de ne pas détruire ce qui était une foi ardente et ingénue. Fiume, Zara, l'Istrie, les îles stratégiques ont causé moins de troubles en Italie que l'évidente froideur des relations anglaises et françaises, et l'évidente partialité de M. Wilson. L'Italie a le sentiment d'être victime d'une énorme ingratitude. Et cela, parce que la sympathie pour la France et la foi dans la cause des Alliés avaient donné à la nation l'impulsion première pour intervenir dans la guerre. Si les Français savaient quels trésors d'amitié ils ont négligés et dilapidés en Italie !

L'Italie a aussi le sentiment d'être sous la menace d'une grande injustice, car M. Wilson met un zèle trop frappant à

Digitized by Google

appliquer à la solution des problèmes italiens des critères essentiellement différents de ceux appliqués aux autres questions.

Wilson ! Personne, de mémoire d'homme, n'avait été l'objet de réceptions aussi triomphales que celles qui furent faites à Rome et à Milan au « Président des quatorze points. » Réceptions désintéressées, car alors personne ne supposait chez cet Américain l'intention de s'acharner sur les problèmes adriatiques. Il ne faut pas oublier ces ovations délirantes. Elles voulaient dire : « Gloire à vous qui nous donnez une paix durable et la sécurité que nos fils ne reverront pas les maux soufferts par nous ! » Ces réceptions nous expliquent l'aversion générale de l'Italie pour la paix qu'on est en train de manipuler à Paris. Ils se trompent beaucoup, les gens qui croient que les Italiens sont contre la politique des Quatre seulement ou principalement à cause de déceptions nationales. Eût-on cédé à l'Italie toutes les côtes de l'Adriatique, la paix de Paris n'aurait pas suscité l'enthousiasme, mais la tristesse et la défiance.

Tristesse et défiance que les socialistes et les anciens neutralisants s'efforcent d'employer à leurs fins. Une partie des nationalistes vise à faire de la polémique antifrançaise ; je ne vois pas trop pourquoi, car il pourrait bien arriver que MM. Clemenceau et Pichon cessent un jour — peut-être assez rapproché — d'être la France.... Un nouveau courant dans le sens démocratique se dessine parmi les jeunes : Wilsoniens contre Wilson en matière internationale ; républicains et socialistes-réformistes dans les questions internes.... Et puis il y a les solitaires, les égarés, ceux qui hochent la tête, ceux qui attendent demain.... D'aucuns, non dépourvus d'un certain optimisme, disent : « Ne nous affligeons pas trop. Tout ce remue-ménage des hommes de Paris ne durera pas. Dans une couple d'années, à Paris ou ailleurs, se tiendra le vrai congrès de la paix. »

Ce qui peut sembler assurément très étrange est l'ingénuité, pour parler ainsi, ou l'aveuglement de certaines obstinations. On voit, par exemple, des gens qui s'obstinent à croire qu'on renoncera à un projet aussi épouvantablement radi

Digitized by Google

cal que celui sur la réforme des impôts présenté par le ministre Meda. Il en est d'autres qui s'obstinent à prétendre qu'avec un peu d'astuce on pourra renvoyer aux calendes grecques le scrutin de liste et la représentation proportionnelle. On en voit qui s'obstinent à penser qu'une fois fermée la parenthèse ouverte par la guerre, Montecitorio et le reste de l'Italie reprendront la période demeurée interrompue il y a quatre ans. Mais ce sont des obstinations destinées à cesser bien vite. Espérons qu'il ne sera pas même nécessaire de recourir à un de ces chocs qui ébranlent même les cerveaux les plus durs et les plus routiniers.

Journées traversées par des souffles ardents, des nuages et des éclairs, comme lorsque la tempête va se déchaîner. Mais parfois le ciel le plus orageux s'éclaircit sans désastres.

Et puis, une foi belle et sereine règne dans tous les esprits. J'ai entendu à peu près ces paroles chez des personnes très différentes de mentalité et d'idées politiques : « Quoi qu'il arrive, nous autres Italiens, nous sommes une race forte, saine, pacifique, supportant des maux qui paraîtraient intolérables à d'autres, sûrs d'avoir raison demain si, aujourd'hui, les hommes et les choses s'entendent pour nous donner tort. »

Oui, le peuple italien montre ce grand miracle d'être le plus ancien et en même temps le plus jeune peuple d'Europe.

— Alfredo Panzini, dont j'ai eu l'occasion de signaler plusieurs fois, dans ces chroniques, l'activité féconde et très personnelle, publie chez l'éditeur Treves un nouveau livre : *Il viaggio di un povero letterato*. En 1915 déjà, la *Nuova Antologia* avait donné, mais incomplètement, ces pages savoureuses qui, sans être un récit ou tout au moins un roman, ont le pouvoir d'enchaîner l'attention du lecteur et de soutenir la sympathie du commencement à la fin. Panzini nous dit tantôt fugitivement, tantôt avec des détails minutieux, les rencontres, les hasards, les motifs d'observation que lui a fournis son voyage en Vénétie, en Toscane et en Romagne. Plusieurs pages ont, à première vue, l'aspect un peu décousu et familier de certaines annotations je-

Digitized by Google

tées là sans autre but que celui d'aider la mémoire. Mais il n'en est pas tout à fait ainsi. Quand on y repense, il s'en dégage des figures vivantes et légères. Parfois la prose de Panzini, sans jamais monter sur des échasses, fait des pas plus amples et harmonieux. Il y a dans plusieurs de ces chapitres, comme le remarquait Renato Serra, un beau rythme. Et, dans tout le livre, il n'y a peut-être pas tant le pressentiment des temps tragiques qui sont arrivés (pressentiment qui s'affirme et vibre davantage dans d'autres livres) que l'âme subtile et émue de l'auteur, son humanité variée, son talent à dire naturellement des choses singulières et parfois profondes, sans faire jamais de ces signes malheureux par lesquels d'autres auteurs, moins discrètement, cherchent à attirer l'attention des auditeurs : « Faites bien attention : je vais dire une chose très belle.... »

Il y a assurément, parmi les contemporains, des écrivains plus denses, plus nerveux, plus éclatants que Panzini ; des écrivains sachant échafauder leurs récits avec plus de méthode. Mais on en trouve difficilement donnant une impression plus intense de sincérité, de limpidité et inspirant plus de sympathie.

Il me faut noter de très rares qualités d'artiste chez un écrivain que je crois jeune, qui — en tout cas — est encore peu connu : Bruno Cicognani. La bibliothèque de la *Voce*, à Florence, s'est enrichie de deux volumes de Cicognani : *Gente di conoscenza* et *Sei novelle di nuovo conio*. Ce sont certes des livres qui ont bien plus de mérite que tant d'autres favorisés par une meilleure fortune. C'est un Toscan, mais non pas de ceux qui, comme jadis (et parfois encore maintenant) vous étouffent sous l'avalanche de leur volubilité et vous rendent fou en vous persuadant que vous n'arriverez plus à parler italien, ni même à le comprendre entièrement. Il n'est pas davantage de ces Toscans à la manière moderne qui vous épouvantent par leur parlotte pittoresque. C'est un Toscan de meilleure trempe : riche sans faste, spirituel sans méchanceté, particulariste sans subtilités. Il raconte, souvent à la première personne, des sou-

Digitized by Google

venirs d'enfance ; il dessine des silhouettes bizarres d'originaux. Et presque toujours il réussit (je ne sais s'il le veut ou non) à couler dans les interstices du récit cet or fantastique qui est un élément très rare dans la nouvelle italienne et qui, quand on le trouve, traduit presque toujours le parti pris et se fond si mal avec la couleur naturelle des personnages et des choses. Ici, pas. Par exemple, dans la nouvelle intitulée *Bechèsce*, on respire un peu de cette odeur de brouillards qui est le charme de certains récits russes. Nous sommes pourtant à Florence. On ne constate pas non plus de falsification. Seulement, les choses connues et habituelles sont revues d'un œil plein d'une nouvelle puissance ingénue.

— Peu de volumes de vers dans ces premiers mois de l'ère nouvelle. Mais était-elle vraiment nouvelle ? Non pour ce qui concerne l'art, lequel dans sa transformation suit aussi certaines lois particulières. Ailleurs déjà j'avais prévu que le simple fait de la guerre influerait peu sur l'art. Mais on aurait tort d'exclure toute influence. En attendant, il est certain que ces quatre années de guerre ont définitivement épuisé ou détruit certaines dispositions d'esprit et certains éléments qui commençaient à être vivaces et agissants à la veille du grand cataclysme. De tous ces mouvements qui, en 1914, déterminaient le soi-disant futurisme et les autres formes juvéniles d'art, il ne reste pas grand'chose, et ce qui reste a un peu l'air de s'être survécu. La guerre a attiré et consumé dans son énorme flamme ce qui était fureur de révolte, même de décomposition, rêve de palingénésie dans les écoles d'avant-guerre d'alors. Aujourd'hui on sent, aussi dans le domaine de l'art, un désir de paix. Je veux dire un désir d'apaisement, de sérénité, d'intimité. Ce qui ne signifie pas, cela va sans dire, un simple retour à la manière traditionnelle.

Au demeurant, il y a des auteurs qui tâtonnent, errent avec circonspection, qui persistent à cheminer sur les voies maitresses jalonnées par les siècles, qui hésitent à prendre les raccourcis ou à ne pas faire, de propos délibéré, un pas hors de la

Digitized by Google

route. Il y en a qui, sans parti pris, se laissent conduire par leur instinct, lequel est toujours le meilleur guide, et cela uniquement dans le domaine artistique. Un recueil de vers où il me semble précisément reconnaître la très grande valeur de l'ingénuité et de la sincérité est celui intitulé *Crisalide*, par Diego Valeri (Ferrare, Taddei). De Valeri j'ai déjà loué, dans ces chroniques, le volume *Umana*, paru il y a deux ou trois ans. Ici on retrouve la même mélancolie délicate et tendre, qui s'exprime aussi de temps en temps avec la voix de la passion, représente les choses comme enveloppées d'un voile d'une exquise pâleur et sait tout dire, même les sentiments les plus rares, sans effort, avec un naturel qui n'est cependant jamais de la négligence ou du bavardage. La poésie de Valeri sait même se soutenir (je ne dis pas toujours) par la trame d'une musicalité complexe et profonde.

Parmi les livres de poésie récemment parus, il faut rappeler le petit volume de Nino Oxilia intitulé *Gli orti* (Milan, Alfieri & Lacroix). Vers posthumes : l'auteur est un de ces glorieux tombés durant l'épique retraite sur la Piave. Il avait vingt-huit ans. « Vingt-huit ans, écrit Renato Simoni dans une belle préface fraternelle, un cœur généreux, un esprit libre, une imagination pittoresque, une renommée fraîche et jeune, un corps agile et robuste, une santé florissante, un visage serein attirant la sympathie.... » Et il tomba au moment le plus horrible de toute la guerre.

Ce ne sont pas des vers définitifs, assurément, ni empreints d'une égale valeur. Si le jeune poète avait survécu, il nous aurait sans doute donné dans quelque temps une marque plus complète et plus personnelle de sa valeur. On sent ici l'influence de ceux qu'il nomme à juste titre des « poètes crépusculaires »: Sergio Corazzini et Guido Gozzano. Et, dans d'autres essais, on sent l'anxiété, commune à tant de jeunes de la dernière génération, de tirer vivante, palpitante et rapide, la poésie même des fréquentations les plus tyranniques. De nombreux vers ont un fond érotique, mais cependant rien de morbide ; cette joyeuse

Digitized by Google

et exubérante volonté d'amour naturelle à la jeunesse, dût-elle même dépasser un peu les limites permises. Mais, en même temps, une préoccupation intense, bien qu'intermittente, des choses supérieures, une vaste mélancolie, un sérieux viril. Et même les mots à peine susurrés ou restés suspendus aux lèvres prennent une singulière puissance d'émotion entendus ainsi, dans le silence de cette voix qui nous aurait dit tant d'autres choses meilleures et plus importantes.

— On sait comme sont devenues arides, pendant la dernière période du dix-neuvième siècle, les études d'histoire de la littérature en Italie. Peut-être était-il nécessaire, après presque un siècle d'interruption et de langueur, de reprendre les recherches, de revoir et de compléter les matériaux rassemblés par les grands érudits du dix-huitième siècle. Mais les nouveaux critiques tenaient les yeux fixés sur les Allemands plus que sur les glorieuses traditions nationales et sur l'exemple de Muratori ou de Tiraboschi. Pour vouloir être rigoureusement scientifiques, ils se dépouillaient soigneusement de toute attitude artistique et de toutes ces qualités humaines sans lesquelles la science pure n'est pas même possible. A d'incertaines divagations esthétiques, morales, politiques sur les grandes œuvres de la littérature se substituèrent les mesquines investigations sur les écrivains et les écrits les plus minuscules, le culte des détails, la défiance à l'égard de tout ce qui pouvait être considération étrangère à la philologie, l'indifférence pour le contenu artistique des œuvres littéraires. Aujourd'hui, heureusement, les choses ont changé. Il faut reconnaître que, sinon le premier mouvement, du moins le premier bon exemple à retourner vers les plus généreuses et humaines traditions de l'histoire littéraire italienne vient de Benedetto Croce. Il réussit à tirer de l'oubli la grande œuvre critique de De Sanctis et, principalement par ses études sur la littérature moderne, il montre combien il était nécessaire d'apporter dans l'examen de l'activité littéraire un ensemble d'aptitudes et de connaissances et pas seulement quelques ou de nombreux renseignements.... Il suffit d'ouvrir les

Digitized by Google

nouveaux fascicules de la grande revue de ces disciplines, le *Giornale storico della letteratura italiana*, pour y trouver les signes des temps nouveaux. On y parle même des écrivains du dernier siècle : de Carducci, de Pascoli, etc., chose qui à une certaine époque aurait été considérée comme absurde et scandaleuse. Dans l'avant-dernier fascicule, on donne le compte-rendu d'un livre de G. Papini sur Carducci. Tout se renouvelle et, dans le cas particulier, avec bonheur. Et il me plaît de signaler deux histoires récentes de la littérature italienne, marquées, elles aussi, des signes nouveaux. *La novella fronda*, de Giuseppe Piazzi, (Milan, Trevisini), s'applique à rétablir en une unité organique les lettres, les arts, la civilisation. L'ouvrage, en trois volumes, est orné de plusieurs planches reproduisant des œuvres d'art parmi les plus célèbres. Et aujourd'hui a paru chez l'éditeur Hœpli, à Milan, le premier volume d'un ouvrage de Michele Scherillo, *Le origini e lo svolgimento della letteratura italiana*, qui se propose de « réorganiser les salles de cet immense musée, d'en disposer les précieuses collections d'une manière plus attrayante et plus décorative, même plus rationnelle. » Car, ajoute Scherillo, « on est riche et l'on ne sait pas résister à la manie d'être fastueux. On veut éblouir par la quantité et même au détriment de la qualité. Et puis, on est savant et le *cicerone* n'arrive pas à contenir sa science et ses préférences. Mais tout cela est ostentation de « parvenus » ; or nous comptons au contraire parmi les plus anciens de l'Europe. »

Somme toute, le manuel de Scherillo (qui est assurément un des plus savants professeurs italiens) se propose de renfermer dans des cadres bien tracés et discrets les immenses matériaux recueillis par les chercheurs, de façon à ce que le lecteur puisse voir les grandes lignes, se rendre compte des proportions, éviter le péril des errements et de l'ennui. Et, à en juger par le premier volume, les intentions de Scherillo ont été pleinement réalisées. Aucune lecture sur les sujets traités ne pourrait être plus substantielle et plus intéressante.

FRANCESCO CHIESA.

Digitized by Google

CHRONIQUE RUSSE

L'amiral Koltchak. — L'attitude du Caucase pendant la guerre et pendant la révolution. — Tchkeïdzé, Tsertelli, Tchenkelli. — Petites républiques. — Ahronian, premier président de la République arménienne. — Arméniens et Kurdes. — Mœurs caucasiennes. — Le *kindjal*, la *tcherkeska*, le *bachlik*. — Brigandage. — Zelim Khan. — Tiflis et Vladicaucase. — Kazbek et Elbrouz. — Le réveil d'un volcan. — La Crimée. — Yalta. — Aloupka. — Le palais de Vorontsov. — Bagatelle. — Un rêve. — Livres.

Les Alliés offrent à la Russie un nouveau tsar : sa majesté Koltchak. Je n'attends rien de bon du nouveau dieu de l'Entente. Ce n'est pas l'amiral Koltchak qui pacifiera la Russie affamée et meurtrie ; tout au plus pourra-t-il contribuer à rendre plus tragique la paix mondiale qui finira bien un jour ou l'autre par être bâclée. Fatigués, les Quatre se sont dit : « Il faut en finir.... La Russie a aidé la France à attendre l'effort britannique et l'effort américain, il serait peu convenable de la tenir plus longtemps à l'écart.... Il faut entrer en relations officielles avec un gouvernement quelconque.... Koltchak est là, prenons Koltchak.... »

La reconnaissance de Koltchak par les Alliés marquera le commencement d'une nouvelle crise de la guerre civile en Russie. On regrette, dans certains milieux, Kérensky. Koltchak pourrait bien faire regretter Lénine. Je ne demande qu'à me tromper.

Elle a bien travaillé, la Conférence de la paix ! On n'en attendait guère un rétablissement d'un jardin d'Eden, mais le chaos broussailleux qu'on nous présente après tant de labeur est vraiment surprenant.

Il est plus surprenant encore qu'aucun membre de la Conférence n'ait eu l'idée de dire à ses collègues : « Nous voulons pacifier les peuples ? Commençons par supprimer les frontières qui les divisent. » En attendant que ce rêve se réalise, — tout est possible, — que de frontières partout et que de républiques !

Digitized by Google

On cite des villes russes de trente mille habitants, on cite même des villages qui se sont déclarés en républiques indépendantes. Rien qu'au Caucase on en trouve plusieurs.

Lorsque s'ouvrit la guerre mondiale, toutes les nationalités du Caucase, dont l'annexion totale à la Russie ne date que de 1859, répondirent à l'appel de la patrie. Tchkeïdzé et Tsertelli, que l'Assemblée de Moscou — août 1817 — acclama comme les véritables chefs de la révolution, sont Caucasiens. A la conférence de Pétrograd d'octobre 1917, le Géorgien Tchenkelli, député à la troisième Douma d'Etat, socialiste-démocrate, minimaliste, déclara que « la Géorgie tout entière est à la disposition de la grande révolution russe, et que les Géorgiens ne sauraient distinguer leur sentiment national du sentiment national qui unit tous les Russes. » A la même conférence, Tsertelli rappela les députés au sentiment de la grande patrie commune et les adjura de ne pas oublier les intérêts qui touchent la sécurité de la Russie. Le Caucase a protesté contre la paix séparée de Brest-Litovsk et en face de la désagrégation toujours grandissante de l'empire, il jugea bon de s'organiser pour sauver sa propre indépendance. La Constituante géorgienne, dont la première réunion a eu lieu le 28 novembre 1917, à Tiflis, a décidé d'ajourner jusqu'à la convocation de la Constituante russe la proclamation définitive d'une république fédérative du Caucase, faisant partie de la fédération panrusse. Trois jours après la dissolution de la Constituante de Pétrograd par les maximalistes, la République du Caucase a été proclamée, représentant la fédération des républiques autonomes géorgienne, arménienne et musulmane. Depuis, d'autres républiques se sont formées, notamment dans le Caucase du nord. Le 12 mars 1919 a eu lieu à Tiflis l'ouverture solennelle de l'assemblée constituante de la Géorgie. Elle a adopté et ratifié intégralement l'acte de l'indépendance, déclarée le 26 mai 1918 par le Conseil national. J'ai entendu de la bouche même de M. Ahronian, le premier « président de la République arménienne », l'histoire émouvante de la fondation de cette république.

Digitized by Google

La vie politique du Caucase est plus compliquée que celle des autres régions de l'ancienne Russie, la population y est bien plus hétéroclite. Les Arméniens, les Géorgiens, les Tartares ont beaucoup souffert et continuent à souffrir non seulement de leurs discordes de races, mais encore de leurs divisions intestines. Les Kurdes reprochent aux Arméniens leur impérialisme. Les Arméniens invoquent des droits à la plus grande Arménie, parce qu'au temps de Tigrane, cinquante ans avant l'ère chrétienne, il existait un royaume d'Arménie. Les Kurdes objectent que les territoires arméniens, qui appartenaient essentiellement à l'Empire romain, furent reconquis par Pompée durant la vie même de Tigrane et que la grande Arménie, peuplée également d'autres races autochtones, ne peut pas être considérée comme le berceau ethnique des Arméniens.

Le Caucase offre un grand mélange de races et de langues. Les peuples du Caucase sont un exemple rare de la constance que mettent certaines nationalités à conserver leurs anciennes mœurs. Plus on pénètre dans l'intérieur des vallées, plus on y découvre les usages antiques, les vieilles coutumes. Aucune des races primitives n'est restée plus fidèle à ses antiques mœurs que celle des Circassiens. Il y a un siècle et demi, à peine, la constitution de la Circassie était encore purement féodale : les princes, les nobles, les affranchis, les serfs formaient les classes bien tranchées. Malgré cette distinction de castes, la liberté était entière. La Circassie n'avait ni villes, ni bourgs, ni villages proprement dits. Chaque Circassien, voulant vivre isolé, se bâtissait, à une certaine distance de son voisin, une demeure. Encore à présent, on voit ces maisons en bois ou en clayonnage recrépi de terre glaise ; le toit est fait de planches recouvertes de paille assujettie avec des perches. Une grande cheminée, quelques rayons pour y disposer les ustensiles de ménage, des clous en bois pour y suspendre les armes et les habits forment tout le luxe de l'intérieur d'une de ces habitations du peuple. Le Circassien défriche le terrain qui entoure sa maison pour y semer du millet ou du froment, ayant bien soin de conserver

Digitized by Google

une guirlande d'arbres autour de son champ pour le défendre et pour lui procurer l'humidité nécessaire sous ces climats. Vues de la mer, rien de plus pittoresque que ces pentes de vallées boisées dans lesquelles s'encadrent tous les champs de diverses nuances de verdure. On ne voit que rarement les maisons cachées sous le feuillage.

Il y a presque autant de païens que de chrétiens et de musulmans parmi les Caucasiens. On rencontre encore des montagnards qui adorent de vieux chênes ou d'autres arbres. La veille de certaines fêtes on trouve des indigènes qui allument, près des églises, de grands feux de paille autour desquels tous sautent pour effrayer le diable.

Qu'ils soient originaires de la Circassie, de la Géorgie, de l'ancienne Mingrélie, les Caucasiens ont tous une pureté de traits, une fierté de prestance; ils sont vifs, braves, hospitaliers et terriblement insouciants. Leurs costumes sont les plus riches et les plus pittoresques qui soient au monde, et ils savent les porter avec un chic inimitable : une *tcherkeska*, longue capote noire ou de couleur, fermée d'un rang d'agrafes; une ceinture de cuir à ornements d'argent, à laquelle est suspendu le *kindjal*, poignard à double tranchant, sangle la taille; la coiffure se compose du *papak*, bonnet en astrakan, et d'un *bachlik* gracieusement jeté sur les épaules. C'est tout un art que de savoir draper le bachlik, capuchon en poil de chameau ou en drap qui, depuis le quinzième siècle, a survécu à tous les caprices des modes et qui est porté instinctivement au Caucase par les femmes et les hommes. Les pieds sont chaussés de superbes bottes de cuir de couleur, ou de *tchokbas*, babouches souples en chevreau, à semelles molles et à bouts terminés en pointes relevées. Enfin, la *bourka*, manteau imperméable en laine longue. Le Caucasien porte sur lui tout un arsenal de poignards, de pistolets, de cartouches; il est rare de rencontrer un Caucasien sans son kindjal, il ne le quitte jamais.

Le Caucase connaît encore le brigandage. Il y a une dizaine d'années, le nom de Zelim Khan semait la terreur dans le pays. J'ignore si on est parvenu à le capturer : pendant des années

Digitized by Google

on le poursuivit vainement à travers les forêts et les montagnes de la Tchetchnia. Une légende s'est formée sur cet insaisissable abrek et sa bande. En 1910, il enleva un riche marchand de moutons, un nommé Mieziatsev. Pour le libérer, il exigea et obtint une rançon de 18 000 roubles. La même année, il attaqua en plein jour la trésorerie du gouvernement à Kiazbar. Des rumeurs sur la préparation du coup de main l'avaient précédé. Une compagnie se tenait sous armes dans le bâtiment de la trésorerie. A midi, Zelim Khan entra avec sa troupe à Kiazbar, après un combat en ordre enleva 41 024 roubles, remonta à cheval et se sauva avec ses fidèles. Toujours en 1910, Zelim attaqua, dans la gorge d'Oussin, le détachement du prince Andronikov et tua ce dernier, ainsi que plusieurs cosaques. Dans des endroits inabordables, au milieu de rochers déserts, Zelim possédait des grottes organisées pour y habiter. Après une affaire particulièrement curieuse, le commandant des troupes du Caucase, le prince Karaoulov, entra en pourparlers avec le brigand, par l'intermédiaire d'un berger, pour sa reddition. Zelim répondit : « Va dire au chef que je me rendrai s'il me montre un papier du tsar disant qu'on abrogera toutes les amendes infligées à des innocents et qu'on libérera tous ceux qui sont emprisonnés à cause de moi. Sinon, aujourd'hui même, je m'en irai de cette grotte, malgré tout et malgré tous. » En effet, à l'aube, Zelim disparut. Un homme vêtu d'une bourka et d'un bachlik et tout couvert d'armes sortit de la grotte, en s'élançant du rocher dans le précipice. Les cosaques, abasourdis au premier instant, se lancèrent à sa poursuite, et l'incident mit un trouble indescriptible dans le camp des assiégeants. On découvrit plus tard que l'abrek qui se jeta dans le précipice n'était qu'un mannequin. Au moment où les cosaques s'élancèrent après la poupée, Zelim Khan sortit tranquillement de la grotte et disparut dans les sentiers de montagne. Zelim se considérait lui-même comme le vengeur du tsarisme ; dans ses lettres adressées à un coreligionnaire, il expliquait ses actes de brigandage par des vengeances de race. Depuis la conquête du Caucase le gouvernement tsariste n'a pas introduit la moindre amélioration dans

Digitized by Google

la vie économique et sociale du pays. Pour la faute d'un seul, le gouvernement répondait par l'exil de familles entières, par des punitions corporelles collectives, etc.

Le voici libre et indépendant[1], le Caucase « au front chenu », suivant l'expression de Lermontov. Elle est très belle, la chaîne imposante qui s'élève entre la mer Noire et la mer Caspienne, comme si la nature avait voulu fermer hermétiquement cet isthme par une muraille gigantesque. Je n'aime pas Tiflis[2], la capitale de la Transcaucasie, je lui préfère la ville de Vladicaucase et son boulevard d'où l'on peut contempler le panorama du Caucase avec ses neiges étincelantes. Le soir, au coucher du soleil, le Kasbek se dessine avec une telle netteté dans la limpidité de l'atmosphère qu'on croirait en être à deux pas. Sa cime solitaire semble être couronnée d'une auréole lumineuse. Et quelle joie quand on aperçoit l'Elbrouz, — il dépasse de 800 mètres le Mont-Blanc, — avec son immense masse d'une blancheur immaculée !

Au moment où j'écris ces pages, une nouvelle sensationnelle nous arrive de Russie : la cime de l'Elbrouz fume depuis plusieurs jours. Les glaciers millénaires situés au-dessus de la limite des neiges fondent en torrents tumultueux qui coulent au pied de la montagne. La dépêche ajoute sur un ton inquiétant : « On s'attend au réveil de l'activité du volcan. » Est-ce l'Ahmuan, la divinité mythologique du mal que Dieu a terrassée et enchaînée sur le Caucase, qui essaie de s'en arracher ? Pour ma part, j'attribue le réveil inattendu du volcan à la propagande funeste de Lénine et de Trotzki.

Je parcourus le Caucase et la Crimée en 1890. Je n'ai jamais eu le temps d'utiliser les notes ramassées pêle-mêle au hasard de mes randonnées.

Avant la dissolution de la Constituante de Pétrograd et la paix séparée de Brest-Litovsk, la petite république de la Crimée a été elle aussi sur le point de s'organiser. Un accord a été conclu entre les diverses nationalités qui la peuplent. Depuis, la

[1] Les Anglais étendent de plus en plus leur influence sur les régions riches en mines de naphte du Caucase.

[2] Tiflis, en géorgien, signifie chaud.

Digitized by Google

Crimée a vu l'occupation allemande et maintenant elle est sous la domination des bolchévistes. J'espère qu'il me sera possible, un peu plus tard, de raconter l'histoire de la prise trop brusque d'Odessa, de Sébastopol, de toute la Crimée.

Reliée d'une part au Caucase par les plis sarmatiques de la péninsule de Kertch, de l'autre côté aux Balkans par sa grande zone occidentale de hauts plateaux calcaires, la Crimée est une presqu'île délicieuse : des pentes boisées, piquetées de villas avec des vérandas à l'italienne, des sites ravissants, des ravins où surgissent les sources, les lauriers, les grenadiers, les oliviers ; au pied des escarpements, aussi bien qu'à l'issue des vallées, des villages en bordure de la côte environnant ce bijou qu'on nomme Yalta. Le tout est inondé de lumière sous le chaud soleil du midi ; tels sont les caractères de la côte méridionale de Crimée. Si on la suit en naviguant à petite vitesse jusqu'à Théodosia, la patrie du célèbre mariniste Aïvasovsky, on jouit tout le temps d'un panorama admirable.

Yalta [1] est une petite ville balnéaire, placée au milieu d'un croissant de montagnes dont les deux pointes forment le cap Nikita et le cap Aï-Todor. Tout, tout près de la mer, la grande rue suit la courbe lâche de ce croissant et borde ainsi toute la ville comme une sorte de quai. La forte avancée de la mer Noire fait de Yalta une véritable contrée maritime avec parties culminantes vigoureusement dressées en face de la dépression marine qui en baigne le pied. C'est l'un des pays les plus originaux et les plus pittoresques non seulement de la Crimée, mais de la Russie méridionale, exception faite du Caucase. Le district, qui dépasse à peine en surface 1500 kilomètres carrés, condense à courte distance une telle variété d'aspects qu'il est peu de pays capables d'offrir sur un si petit espace la juxtaposition ou mieux le contraste de formes aussi différenciées.

Les environs de Yalta sont splendides. Je ne m'étais permis de visiter ni le palais de *Livadia*, résidence d'été de la famille impériale, ni le palais d'*Orianda*, propriété du grand-duc Cons-

[1] *Yaïla*, terme tatare, veut dire : pâturage. La plus haute cime des monts de Crimée est le Roman-Koch, 1543 m.

Digitized by Google

tantin. L'idée même de mettre les pieds dans un palais des Romanov me paraissait monstrueuse à cette époque. Je n'oublierai jamais *Aloupka* avec son immense palais, — deux cents chambres, — toujours inhabité, des princes Vorontsov ; c'est l'un des plus beaux sites de l'univers.

Deux pièces dans ce palais sont particulièrement remarquables : la bibliothèque et la salle à manger. La bibliothèque est assez riche : tous les chefs-d'œuvre de la littérature française, collections rares, livres choisis, mais ni catalogues ni conservateur. Je pensais à cette bibliothèque quand plus tard je lisais Pétrarque : « Si ces livres pouvaient parler, quelles plaintes sur leur sort ne nous feraient-ils pas entendre ? Combien témoigneraient-ils de regrets d'être condamnés à l'inutilité et à l'esclavage [1] ? »

La salle à manger contient une tribune pour orchestre, des portraits de famille, une grande vasque de marbre dans laquelle l'eau jaillit pure et fraîche.

La terrasse qui longe le palais, du côté du rivage, étincelle de l'éclat de tous ses marbres et de la lumière qui l'embrasse et la caresse. Une vue merveilleuse s'ouvre sur la mer à travers les buissons de roses et les branches de figuiers. Un escalier monumental, dont chaque ressaut de la rampe est orné d'un lion en marbre blanc dans une attitude différente, descend au parc inférieur, qui est un enchantement.

Je crois qu'un séjour à Aloupka pourrait bien transformer rapidement le pessimiste le plus endurci en un optimiste le plus convaincu. Etre le gardien du palais — inhabité — d'Aloupka et pouvoir compléter le grand livre de la nature par une vingtaine de petits livres soigneusement choisis, quel rêve ! Mais il ne faut pas trop rêver et il faut savoir se contenter de peu. Je connais quelqu'un qui, vivant en ermite et se croyant sceptique sinon pessimiste, — l'été dernier, alors que la menace allemande pesait si lourdement sur Paris, angoissé, bombardé, — trouvait le moyen d'arracher à la vie des moments délicieux : il allait par-

[1] Egregios multos in vinculis tenes libros, etc. Pétrarque, *De Lib. cop.*, 43.

Digitized by Google

fois le matin à Bagatelle — bois de Boulogne — lire du Platon dans le texte ; il ne s'accordait pas bien souvent ce plaisir, mais il savait le savourer ; tout est là : on peut parfaitement oublier non seulement ses propres tristesses, mais aussi la détresse générale de la société et de l'humanité. Le conseil de Renan [1] n'est pas non plus à dédaigner : « La grande consolation de l'homme, en présence des maux incurables de la société, c'est d'imaginer une cité idéale, dont il supprime toutes les misères et qu'il dote de toutes les perfections. » Essayez. Avec un peu d'imagination on arrive à tout et partout, à Aloupka ou ailleurs.

OSSIP-LOURIÉ.

P.-S. — Je ne puis que mentionner, pour y revenir plus tard, quelques ouvrages : *La Russie bolchéviste*, par Etienne Antonelli (Bernard Grasset, Paris) ; *L'enfer bolchévik*, par Robert Vaucher (Perrin & Ce) ; *Huit mois de révolution russe*, par René Herval (Hachette & Ce) ; *La vérité sur les bolchéviki*, par Ch. Dumas (Edition franco-slave, Paris) ; *En Yougoslavie*, par Charles Rivet (Perrin & Ce) ; *Le baiser de l'Antéchrist*, roman inspiré du bolchévisme, par Levis Mirepoix (Plon-Nourrit & Ce) ; *Les bolchéviki*, par Etienne Buisson (Fischbacher) ; *La Russie commerciale et industrielle*, trad. de l'anglais par G. Mis (Dunod & Pinat).

O.-L.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Les questions de l'anesthésie et de la gangrène gazeuse devant la conférence chirurgicale interalliée. — L'utilisation des gaz asphyxiants contre les insectes nuisibles. — Une importante expérience relative à l'hérédité des caractères acquis. — Les infections inapparentes : une notion à retenir. — La margarine et le lard de baleine. — Ce qu'on peut tirer des algues. — Publications nouvelles.

A diverses reprises, au cours de la guerre, une conférence chirurgicale interalliée pour l'étude des plaies de guerre s'est réunie, pour un amical échange d'observations et d'idées. De

[1] *Histoire d'Israël*, t. III, p. 490.

Digitized by Google

façon générale elle se réunissait pour discuter plus spécialement un certain nombre de questions fixées à l'avance et sur lesquelles portait l'effort principal. La quatrième session a eu lieu quelques jours après l'armistice et la première des questions qui étaient posées était celle de l'anesthésie en chirurgie de guerre. Il y a eu là une sorte de referendum, un plébiscite — avec cette particularité que les votants étaient tous qualifiés et compétents — sur une question qui a son importance en tous temps. Et la conférence a décidé que l'anesthésie générale doit être largement utilisée en chirurgie de guerre, constituant la méthode de choix. Ceci n'a rien qui doive surprendre beaucoup, d'ailleurs. Ce qui pourra étonner quelque peu les personnes qui n'ont pas suivi l'évolution des dernières années, c'est l'ordre où la conférence a classé les agents anesthésiques. Elle assigne le premier rang au protoxyde d'azote associé à l'oxygène, au gaz hilarant. Le second revient à l'éther, et particulièrement l'éther chauffé pour diminuer les risques de congestion pulmonaire par évaporation de la vapeur ; au troisième rang vient le chloréthyle ; au dernier, le chloroforme. Le chloroforme est de plus en plus en défaveur, car, la conférence l'a dit expressément, « le chloroforme doit être déconseillé. » Il ne faut pas le regretter : le chloroforme a sur la conscience bon nombre de morts — en admettant qu'il ait une conscience. Pour les grands blessés et shockés les méthodes anesthésiques recommandées sont le protoxyde d'azote associé à l'oxygène, le chloréthyle, et l'anesthésie locale. L'éther chauffé est plus spécialement utilisé par les Anglais et les Américains. On a reconnu que l'anesthésie par inhalation est dangereuse pour les blessés soumis à l'action des gaz toxiques et de l'hypérite : dans leur cas il convient d'avoir recours à la rachianesthésie ou à l'anesthésie locale. En cas d'activité chirurgicale intensive on peut commencer l'anesthésie par le chlorure d'éthyle et la prolonger par l'éther. L'anesthésie locale ou régionale n'est indiquée que pour les opérations limitées et bien réglées, et en période d'activité réduite ; elle est, en toutes circonstances, indiquée dans la chirurgie du crâne et celle de la face. Le fait principal, dans les décisions prises par la confé-

Digitized by Google

rence, est la condamnation du chloroforme. C'est décidément un agent trop dangereux.

Sur une autre question la conférence est arrivée à des conclusions qu'il faut signaler. Sans doute, celles-ci n'intéressent que l'état de guerre, car la gangrène gazeuse, qui fournit le thème à discuter, ne se rencontre que très rarement en chirurgie du temps de paix. Mais ces conclusions montrent qu'il a été fait, à ce sujet, de bonne besogne, et on sait que la plus grande partie de celle-ci a été accomplie en France. La conférence a reconnu les résultats favorables fournis par la sérothérapie antigangréneuse ; elle a reconnu la nécessité de la sérothérapie polyvalente préconisée par les chirurgiens et bactériologistes. Actuellement le sérum se prépare avec quatre espèces bactériennes, mais il faut envisager la possibilité d'avoir à immuniser contre d'autres germes encore. La sérothérapie préventive pratiquée à l'armée française dans les conditions diverses par des médecins différents a nettement diminué la fréquence de la gangrène gazeuse ; la sérothérapie curative a également donné des résultats très encourageants. Celle-ci doit être très précoce ; les doses doivent être considérables et répétées. La conférence a ajouté que la sérothérapie constitue un adjuvant de l'acte opératoire : sans doute, il s'agit ici de la sérothérapie curative. On ne va pas songer à un acte opératoire dirigé contre une gangrène gazeuse qui n'existe pas encore, mais que l'on combat préventivement au moyen de sérum. Sur les diverses autres questions traitées à la conférence voir le *Bulletin de l'office international d'hygiène publique* (mars 1919).

— L'emploi de gaz asphyxiants, lacrymogènes ou corrosifs par l'armée boche a obligé les chimistes français à beaucoup d'études et de recherches sur ces armes d'un nouveau genre. Et certains ont pensé que ces gaz bons à tuer des hommes — et même des femmes et des enfants, comme cela a eu souvent lieu — pourraient servir aussi à combattre des insectes nuisibles aux récoltes. C'est ainsi que M. Gabriel Bertrand a voulu étudier la toxicité de la chloropicrine pour les insectes, et la possibilité de l'employer comme parasiticide. Les parasites des végétaux

Digitized by Google

ont pullulé ces dernières années : les cultivateurs, occupés à combattre une autre vermine, n'ont pas mené la guerre aussi contre les insectes déprédateurs. De sorte qu'il y a maintenant beaucoup à faire dans cet ordre d'idées. La chloropicrine, produite par l'action du chlorure de chaux sur l'acide picrique, paraît pouvoir convenir. D'après les expériences faites par M. Gabriel Bertrand, une exposition de cinq ou dix minutes dans une atmosphère renfermant un ou deux centigrammes de chloropicrine par litre tue chenilles, larves et insectes en quelques heures au plus. Elle pourrait très bien remplacer l'acide cyanhydrique que les Américains emploient souvent comme insecticide. Comme elle est soluble dans l'eau et toxique pour les infusoires et amibes, peut-être pourrait-elle servir à stériliser le sol, en agriculture, et, en médecine, à stériliser les selles des malades.

— M. A. Laveran a communiqué à l'Académie des sciences une expérience particulièrement intéressante pour la biologie.

En 1910 on avait remarqué qu'en traitant les animaux infestés par le trypanosome de Bruce au moyen de divers produits chimiques, l'oxazine en particulier, on obtenait des trypanosomes monstrueux en ce sens que chez eux le blépharoplaste ou centrosome était atrophié. En outre, les descendants de ces trypanosomes acentrosomiques paraissaient présenter la même monstruosité. Le « caractère acquis » (consistant en une perte d'ailleurs) était-il héréditaire ? M. Laveran se posait la question dès 1911 et commençait aussitôt une expérience qu'il a continuée à travers toute la guerre, pendant sept ans de suite. Il employa l'oxazine à obtenir une variété acentrosomique du trypanosome d'Evans, après 21 passages par souris traitées. Il constata que l'oxazine et l'acridine aussi ont une affinité remarquable pour la substance du centrosome qu'elles attaquent *in vivo* et *in vitro*, de sorte que la disparition du centrosome semble résulter d'une action directe, oxydante, de ces agents.

Une fois sa variété tératologique obtenue, M. Laveran voulut

Digitized by Google

voir jusqu'à quel point elle resterait telle. Il commença alors une expérience qui devait durer fort longtemps, consistant à faire passer ses trypanosomes anormaux de souris en souris pour obtenir des générations successives qu'il examinait, naturellement, au fur et à mesure au point de vue de leur anomalie. En 1916, M. Laveran annonçait à l'Académie des sciences qu'après 450 passages, tous les trypanosomes se trouvaient encore acentrosomiques : il pensait que la disparition du centrosome était probablement définitive. Pourtant il ne considéra pas l'expérience comme terminée, et la continua. En quoi il eut raison. Car au 945e passage, en octobre 1918, il constatait que nombre de trypanosomes avaient un centrosome bien distinct (91 %). Au 955e passage les trypanosomes centrosomiques étaient plus nombreux encore (95 %) et à partir du 978e passage, en janvier 1919, les trypanosomes se montraient tous pourvus de centrosomes normaux. Comme le dit M. Laveran, cette longue expérience prouve combien il faut être prudent, lorsque chez un être vivant on a obtenu une modification se reproduisant par hérédité, avant de déclarer que cette modification est définitive. « Si j'avais arrêté l'expérience avant le 945e passage, j'aurais pu croire que j'avais obtenu une race de *Try Evansi* bien caractérisée par la disparition des centrosomes, voire même une espèce nouvelle ; il n'en était rien et c'est seulement alors que le virus était conservé depuis 7 ans dans mon laboratoire que les centrosomes ont reparu. » Si l'expérience avait tourné dans l'autre sens, c'était un fait important en faveur de l'idée de l'hérédité des caractères acquis. Mais il s'est tourné contre l'idée, comme dans beaucoup d'autres expériences, du reste.

— Il faut se faire à l'idée des infections inapparentes. Déjà la notion des porteurs de germes y aide. Nous savons tous que des sujets peuvent être d'importants réservoirs de germes pathogènes — typhoïde, diphtérie, etc. — sans présenter de signes du mal. Mais ils ont eu celui-ci, et en ont guéri : seulement ils restent infectés et infectants. La chose est sans inconvénients

Digitized by Google

pour eux, car ils sont immunisés par la première atteinte, mais elle en a pour l'entourage qui ne se méfie pas d'une contagion à laquelle il est sans cesse exposé.

Or voici que manifestement un organisme peut être rempli de germes pathogènes sans que rien fasse soupçonner la proximité de ceux-ci. Cela ressort des expériences communiquées à l'Académie des sciences par MM. Nicolle et Lebailly. Le typhus exanthématique, qui atteint son apogée comme netteté et comme malfaisance chez l'homme adulte, est déjà atténué chez l'enfant ; chez le singe il se réduit encore, et chez le cobaye le typhus n'est appréciable que par la courbe thermique. Parfois même un cobaye inoculé ne présente pas de fièvre. Or l'expérience montre que le sang de ce cobaye en apparence réfractaire est virulent. Un cobaye qui ne présente aucun symptôme peut donc servir de réservoir au virus — encore inconnu — du typhus. Il en va de même pour le rat, blanc ou gris. Chez ces deux animaux il peut y avoir infection latente, c'est-à-dire présence et conservation d'un microbe pathogène, sans aucune manifestation extérieure de l'infection, sans aucun symptôme morbide, sans rien qui inspire la défiance. Faut-il considérer ces animaux comme réfractaires, ou bien convient-il plutôt d'admettre que chez eux le mal évolue et guérit sans que rien n'en paraisse au dehors ? En tout cas il y a là ce que MM. Nicolle et Lebailly appellent une infection inapparente.

Le cas qui vient d'être signalé serait-il unique ? Il n'y a pas de raison de le croire. Il est plus légitime de supposer qu'on trouvera des cas parallèles. Et ce qui arrivera, en fin de compte, c'est probablement que l'on s'apercevra que des animaux vivant en contact avec l'homme, en apparence parfaitement sains et inoffensifs, se trouvent être des réservoirs permanents de microbes divers, dangereux pour l'homme, qu'ils tuent, alors qu'ils n'ont qu'une action imperceptible, et qui échappe à l'attention, sur les animaux. L'hypothèse est parfaitement justifiée, et l'idée nouvelle résultant des faits observés par MM. Nicolle et Lebailly a son intérêt pratique et scientifique à la fois, et servira peut-

Digitized by Google

être un jour à expliquer des faits jusqu'ici restés sans interprétation.

— On sait que durant la guerre la baleine a pris une place parmi les denrées alimentaires. Elle l'a plutôt reprise, car il y a quelques siècles, cinq, six ou sept, on consommait la viande de baleine en France et ailleurs. On s'y est remis, en Scandinavie notamment, et l'opinion générale a été favorable à cette nouvelle denrée. Mais les Danois n'ont pas laissé perdre la graisse dont le mammifère marin est abondamment vêtu. Ils ont, d'après le rapport de la *Fish Commission* des Etats-Unis, utilisé 20 000 tonneaux de graisse de baleine à faire de la margarine. Et en Norvège, on installe des usines pour la même fabrication. La margarine obtenue aurait bon goût et se garderait bien. On dit toutefois que ce gras de baleine serait encore mieux employé à faire du lard. Rien n'empêche de faire l'un et l'autre. Aux Etats-Unis il se fait beaucoup d'expériences, paraît-il, sur les huiles de poisson. Il y a des poissons gras ; il y a des organes fort gras, dans les poissons, — le foie de la morue est un exemple classique, — et on se demande s'il ne serait pas possible de rendre ces huiles comestibles. A en juger par l'huile de foie de morue, ce ne sera pas précisément aisé. Au moins elles pourront servir à graisser les machines.

— Beaucoup de recherches ont été faites en vue de l'utilisation à des fins diverses de ressources variées dont on ne tirait pas parti. Nous avons signalé celles de M. A. Le Chatelier sur les plantes utilisables en tant que source de cellulose et de papier ; voici, maintenant, sous forme du *Bulletin de l'Institut océanographique* (N° 350), une étude de M. P. Gloess sur *Les plantes marines et leurs utilisations*, qui est fort intéressante et substantielle. Dans une première partie M. Gloess montre quelle utilisation des plantes marines en général est possible, comme engrais, comme sources d'azote, de potasse, de phosphate, de margarine et du reste. Dans la seconde il traite de l'utilisation des zostères, dont on peut tirer de la cellulose et du papier, avec un engrais potassique azoté comme sous-produit. Puis il

Digitized by Google

indique le parti à tirer des algues rouges ou floridées au point de vue de la gélose (agar-agar), et enfin il consacre la plus grande partie de son travail aux algues brunes, utilisables dans l'alimentation (algine), dans l'industrie (algines et alginates), comme mordant, imperméabilisant, encollant, hydrofuge, etc.

La mer est riche en produits chimiques infiniment variés que les plantes marines incorporent à leurs tissus : on peut donc demander à ces dernières beaucoup de substances ayant des applications très diverses. Mais jusqu'ici on n'a pas poussé bien loin l'effort industriel dans cette direction, et M. P. Gloess a fort bien fait de résumer la question comme il vient de le faire et de façon aussi complète.

— Publications nouvelles : Voici un beau livre de physique, *La théorie électrique moderne, théorie électronique*, de M. N. R. Campbell, traduction de l'anglais (2e édition) par M. A. Corvisy, avec corrections et additions de l'auteur (A. Hermann et fils, Paris). Ceci n'est point un ouvrage de vulgarisation : « On suppose chez le lecteur une connaissance assez complète de la physique plus ancienne », dit l'auteur dans sa préface. C'est un livre pour physicien de profession, et un livre fort intéressant, parce que très varié, et touchant à quantité de questions de grande généralité. — Les biologistes et médecins liront avec profit la *Contribution à l'étude des vitamines* du Dr G. Houlbert, thèse de doctorat éditée par la Librairie littéraire et médicale, 2, rue Casimir Delavigne, Paris. C'est un résumé, une mise au point, au moment présent, d'une question fort complexe et controversée, intéressant la physiologie et l'hygiène à un haut degré. L'auteur a consulté grand nombre de travaux (sa bibliographie est bonne) et a su en tirer l'essentiel. Lecture facile, matières bien ordonnées et conclusions d'ordre pratique irréprochables. On peut discuter la nature des vitamines et même leur existence, mais non les conclusions relatives à la nutrition qui résultent de tous les travaux effectués. La *Bibliothèque Universelle* a publié un excellent article du regretté Combe sur les vitamines, peu avant sa mort : ceux qui l'ont gardé pour le relire liront bien aussi pour le compléter le travail de M. Houlbert.

Digitized by Google

La *Revue de métallurgie* a publié à part un fort intéressant *Mémoire sur le traitement thermique des obus* (*application de la méthode Taylor*), par M. Léon Guillet (avec introduction et notes de M. Henry Le Chatelier). Vous direz peut-être que l'on va moins fabriquer d'obus. C'est possible. Mais l'exposé de la méthode au moyen de laquelle on a improvisé une fabrication nouvelle et très perfectionnée restera toujours précieux, comme exemple, et aussi comme résumé de résultats acquis concernant divers problèmes de métallurgie, la trempe en particulier. Aussi le métallurgiste adonné aux travaux les plus pacifiques trouvera-t-il profit à lire ces pages relatant une œuvre de guerre. — *La sélection humaine*, par M. Charles Richet, est une œuvre de philosophie et de biologie, d'anthropologie et de médecine. C'est un plaidoyer en faveur de l'eugénique aussi, de l'amélioration de la race en favorisant les unions appropriées et en empêchant les unions indésirables ; c'est la défense de la sélection appliquée à la reproduction humaine. Et l'idée est juste. Non moins juste est cette idée que nous dépensons beaucoup d'argent à faire vivre des ratés, des débiles, des déchets d'humanité. « Tous les produits de déchets de l'humanité sont pieusement recueillis. » Et c'est un crime social de laisser se reproduire tous ces êtres tarés. Volontiers M. Ch. Richet irait jusqu'aux moyens radicaux ; et, à tout prendre, pourquoi pas? La société a ses droits au moins autant que les individus. Mais il craint la réprobation publique et se contente de demander l'interdiction du mariage pour les ratés. Mais il leur laisse l'union libre.... Et demain l'union libre sera sur le même pied que le mariage. M. Ch. Richet voudrait aussi voir défendre les mariages entre races différentes. Il est certain que les métis n'ont rien de bon : en eux la race blanche est toujours abaissée, détériorée. Tous les peuples sont frères, dit-on : c'est là une erreur physiologique de politicien et de primaire, propagée généralement par les représentants des races inférieures, d'ailleurs. La sélection humaine s'impose, dit M. Ch. Richet, et ses arguments ont leur force. « Quelle abomination ! diront d'aucuns. Et l'amour, qu'en faites-vous? » A quoi M. Richet pourra répondre : « Mais qu'en

Digitized by Google

avez-vous fait vous-même? Où est-il? Quel rôle joue-t-il? » On pourra beaucoup discuter le livre de M. Richet. Mais ceci est certain : c'est que le jour où une communauté entrera dans cette voie, les autres y seront obligées, elles aussi, en raison des avantages sociaux qui se manifesteront. — Voici deux livres intéressants à consulter sur la mentalité du « peuple de héros. » Le psychologue y trouvera profit. Ce sont *Quatre ans avec les barbares. Lille pendant l'occupation allemande*, par Martin Mamy (Paris, Renaissance du Livre), et *Sedan sous la domination allemande*, par Ph. Stephani (Bernard Grasset, Paris). On y voit la férocité et la bestialité, manifestées de tant de façons, provenant en réalité d'une incertitude morale permanente, se traduisant tour à tour par la férocité, quand la fortune paraît favorable (et pour la forcer), et par une obséquiosité sans nom quand les choses vont autrement. On y voit comment et quand le Boche a torturé, brûlé, assassiné, outragé femmes, enfants, vieillards, et comment, à sa cruauté, il a joint une puérilité qui reste un des traits dominants de la « nation de penseurs. » Mais ce qu'il faut lire par-dessus tout, ce sont les deux rapports présentés au royaume de Serbie, que vient de publier l'éditeur Bernard Grasset : *Le traitement des prisonniers et des blessés par les Germano-Bulgares*, et le *Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises*, tous deux par le Dr R.-A. Reiss. Ce sont des volumes odieux à lire, à faire vomir : mais il faut se maîtriser ; il faut tout lire et aller jusqu'au bout, afin de savoir à quel degré de bassesse et de lâche cruauté peut tomber l'homme, dans certaines races, au vingtième siècle, afin de savoir les abominations commises et sur quoi se fonde le mépris incommensurable qu'ont ceux qui savent pour les auteurs de ces actes affreux, dignes de singes alcooliques, mais qui auraient quelque science. Notons d'ailleurs que les Austro-Hongrois ne sont pas seuls coupables : les Allemands ont collaboré. Les rapports de M. Reiss sont accompagnés d'un album de photographies. Il n'a pas suffi aux bourreaux de faire ce qu'ils ont fait : ils en ont eux-mêmes pris des photographies, sans doute pour s'en délec-

Digitized by Google

ter plus tard et prolonger le plaisir. Ce sont ces photographies que reproduit M. Reiss. Encore une fois, lisez et regardez. Il *faut* savoir. Mais il faut du courage pour lire jusqu'au bout ces exploits d'hommes dits chrétiens et civilisés.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

La paix avec l'Allemagne est faite. — D'autres paix restent à faire. — Le bolchévisme et l'Entente.— Changements de ministères et agitations intérieures.

La paix avec l'Allemagne, la puissance qui a déchaîné la guerre et qui l'a soutenue avec une indomptable énergie aussi longtemps que la victoire lui a paru possible, sera signée au moment où paraîtront ces lignes. C'est la grande nouvelle du jour. Et quand on réalise ce qu'a été cette guerre, dont les horreurs font pâlir toutes les anciennes souffrances de l'humanité, dont la durée fait apparaître comme lointains tous les souvenirs d'autrefois, on se réjouit à la pensée que cette sinistre page est définitivement tournée. Mais tout de suite une question se pose : la paix sera-t-elle durable ?

Il y a des paix boiteuses qui durent et d'autres, fort bien faites, que l'on rompt promptement. La question de justice n'est que secondaire : une paix est d'ailleurs toujours juste pour celui qui la dicte et injuste pour celui qui la subit. Les traités ne sont que la constatation d'un état de forces : ils sont respectés aussi longtemps que cette situation se prolonge, contestés dès qu'elle a pris fin. Au facteur interne de relèvement ou de décomposition se joignent toute sorte de circonstances extérieures : alliances ou renversement d'alliances, combinaisons politiques, complications militaires. Il en a au moins toujours été ainsi dans l'histoire. Maintenant on parle de la Société des nations, qui stabilisera l'état de choses de demain et rendra dans

Digitized by Google

l'avenir la revanche impossible. Comme nous n'avons, nous autres Suisses, rien à réclamer à qui que ce soit, nous avons toutes les raisons de souhaiter que les peuples oublient le jeu tragique de la guerre.

La paix de Versailles en vaut à peu près une autre : je le disais le mois dernier. L'Allemagne, qui s'apprêtait à traiter durement les nations vaincues, — elle avait d'ailleurs déjà commencé, — est seule à s'étonner que, quand le sort des armes a tourné contre elle, on l'oblige à des restitutions et lui impose des garanties. Elle a protesté de voix éclatante, dénonçant l'acte qu'on lui présentait comme le plus grand crime de l'histoire. Les contre-propositions, rédigées par le comte Brockdorff-Rantzau et ses conseillers juridiques, partaient de bases toutes différentes : celles que peut réclamer un peuple qui n'a été qu'à moitié vaincu. La Conférence de Paris a tenu bon sur le fond comme sur la procédure. Elle n'a changé que des détails au texte primitif ; elle a exigé une réponse dans un délai donné. Elle a de plus jugé bon de joindre au protocole une lettre d'envoi où elle justifiait sa rigueur en rappelant au peuple allemand la série de violences et de crimes que lui et ses gouvernants avaient commis. Là-dessus, nouvel accès d'indignation plus bruyant encore que le précédent.

Pendant quelques jours, les nouvelles les plus contradictoires nous sont parvenues. Tous les personnages officiels affirmaient, en s'appuyant de souvenirs bibliques et de serments, qu'ils ne signeraient jamais. Au dehors, bien des gens étaient disposés à le croire. Il paraissait probable, pourtant, que si l'Allemagne en 1918 avait préféré capituler plutôt que de s'exposer à l'invasion, ses opinions n'avaient pas changé en 1919. D'autant moins que les préparatifs de l'Entente étaient impressionnants : si le lundi 23 juin l'Allemagne n'avait pas accepté, la guerre recommencerait sur terre, sur mer et dans les airs, avec le blocus comme auxiliaire.

De fait, au moment décisif, le gouvernement de Weimar a cédé, avec l'approbation de l'Assemblée nationale. Mais il ne cesse de déclarer qu'il ne s'incline que devant la violence, pour

Digitized by Google

éviter des malheurs pires ; les journaux annoncent que cela ne durera que « jusqu'à ce que le peuple allemand soit assez fort pour rompre ses chaînes humiliantes » ; et pour inaugurer l'ère de réconciliation les marins allemands coulent leurs navires de guerre captifs qu'un article du traité livrait à l'Entente.

Ces débuts n'ont rien d'encourageant ; mais, comme je le disais tout à l'heure, ce n'est pas de cela que dépend la durée d'un traité.

— Malheureusement, la paix n'est pas faite. Après l'Allemagne, c'est l'Autriche qui est la plus avancée. Or les délégués autrichiens ont attendu des semaines à Saint-Germain-en-Laye et, quand on s'est décidé à leur remettre un traité de paix, le texte n'était pas complet : les clauses financières, dont l'importance est capitale, manquaient ; les frontières n'étaient même pas fixées sur tout le périmètre. Innovation intéressante dans les annales de la diplomatie qui, jusqu'ici, n'avait pas l'habitude de présenter un protocole par petits paquets.

Il y en a déjà assez, cependant, pour se rendre compte que le sort réservé à l'Autriche est des plus tragiques. Les frontières sont rognées ; tous les territoires contestés sont attribués aux adversaires : la Tchéco-Slovaquie conserve les riches districts du sud de la Moravie, l'Italie annexe le haut Adige jusqu'au Brenner, les Yougo-Slaves se campent dans les régions minières des Alpes orientales. Quatre millions d'Autrichiens allemands vont vivre sous la domination étrangère. Ce qui reste de l'empire des Habsbourg n'est plus qu'un petit pays de six millions d'âmes, muni d'une capitale énorme : Vienne qui, avec ses fonctionnaires innombrables et désormais sans emploi, ses banques immenses qui travaillent à vide, ses sièges sociaux d'entreprises répandues sur toute la surface des deux anciennes monarchies, etc., ne sait plus à quoi employer ses forces ni que faire d'elle-même. Dans son ensemble, l'Autriche allemande, sans produits agricoles, sans richesses naturelles, sans industries, ne peut vivre ; elle est destinée à s'appauvrir rapidement, puis à s'endetter, si tant est qu'elle trouve des prêteurs.

Or, quelque sympathie qu'on puisse avoir pour les voisins

Digitized by Google

de l'Autriche qui s'agrandissent à ses dépens, il y a dans cette abaissement profond d'un peuple quelque chose d'excessif. On ne peut, à moins de parti pris, conserver beaucoup d'illusions sur l'innocence de la nation allemande : si elle a été mal renseignée par ses chefs, elle a dépassé les bornes permises de la crédulité, elle a fermé ses oreilles à l'évidence et ses yeux à la lumière, elle les a soutenus sans se lasser, elle les défend aujourd'hui encore : elle est pleinement responsable avec eux.... L'Autrichien est beaucoup moins noir. Il ne s'est pas identifié avec ses maîtres qui d'ailleurs le consultaient fort peu. Il n'a jamais, comme son voisin du nord, triomphé bruyamment, cruellement. Tandis que l'Allemand se complaisait à l'idée de conquêtes infinies et de partages prodigieux, le Viennois ne souhaitait que le retour de la paix qui lui rendrait la gaie vie d'autrefois.... Et maintenant, tandis que l'Allemagne, bien que rudement traitée, conserve les possibilités d'un relèvement, l'Autriche est mutilée de telle sorte que mort devra s'ensuivre. Sa seule ressource, c'est l'union avec le « Reich » républicain ou monarchiste. Ce geste, qu'elle ne désirait pas, lui est interdit pour l'instant. Il se produira fatalement plus tard, pour le plus grand malheur de peuples divers.

A l'égard de la Turquie, on avait ébauché un plan. Les Quatre ne laissaient aux Turcs que quelques vilayets de l'Anatolie. Ils avaient partagé tout ce qui restait de l'empire ottoman, y compris la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, en zones d'influence qu'ils s'étaient généreusement adjugées, admettant toutefois la collaboration de la Grèce. Mais brusquement on s'est aperçu qu'on n'était pas libre de faire tout ce qu'on voulait. Le sultan, en sa qualité de commandeur des croyants, est un gros personnage ; son humiliation ne pourrait que provoquer des mouvements dangereux parmi les innombrables musulmans sujets de l'Angleterre et de la France.... Alors on a décidé que le grand-seigneur conserverait un trône assez brillant et un Etat assez respectable ; mais là s'est arrêtée la capacité constructive des chefs de la conférence. Ils n'ont plus osé toucher à l'empire ottoman.... Cependant ils ont jugé bon, pour

Digitized by Google

se donner l'air de faire quelque chose, d'appeler dans leur voisinage un certain nombre d'hommes d'Etat turcs qui, eux aussi, attendent dans l'oisiveté qu'on veuille bien leur dire ce qu'ils ont à faire.

Quant à la Bulgarie, personne n'en a parlé jusqu'à présent. Cet État vit comme séparé du monde. Pourtant, si durant six ans l'attitude de son gouvernement a été particulièrement odieuse, si l'armée, là comme ailleurs, a fait son métier durement et cruellement, la nation peut invoquer, aussi bien que l'Autriche, beaucoup mieux que l'Allemagne, les circonstances atténuantes. Avant et après l'entrée en guerre, elle n'a cessé de réclamer la paix ; et dès qu'à l'homme à tout faire qu'était M. Radoslavof a succédé un ministère ayant quelque souci de l'opinion publique, des négociations se sont ouvertes qui ont préparé la défaillance finale. Il sera bon de se souvenir, un jour ou l'autre, qu'il existe un peuple bulgare.

— Et la guerre dure encore alors même que, dans tout l'occident de l'Europe, les cloches ont sonné pour célébrer la paix. A l'est d'une ligne qui couperait le continent en deux portions inégales, partant du golfe de Finlande pour aboutir à l'Adriatique, il y a un peu partout des gens qui se battent. Sur certains points la lutte est de grande envergure.

La république des Conseils qui a son siège à Budapest a passé par de fort mauvais moments. On annonçait sa chute tous les jours. Elle a survécu comme de juste et, sitôt en possession de quelque force, elle l'a utilisée pour attaquer les troupes de couverture de la république tchèque et les chasser d'une partie de la Slovaquie. L'affaire a été d'ailleurs assez bien menée : on sentait la présence d'officiers allemands.... La conférence de Paris, ouvertement bravée, a élevé la voix. Deux lettres sont arrivées, signées de M. Clemenceau, qui avaient la prétention d'être des ordres, voire des ultimatums. Elles sommaient les Hongrois de se retirer derrière la frontière provisoire fixée par la conférence et, sans doute pour avoir plus de portée, elles invoquaient des services rendus. Elles ont confirmé ce que nous savions déjà, savoir que c'est de Paris qu'est venu l'ordre aux Roumains et

Digitized by Google

aux Yougo-Slaves d'arrêter leur offensive contre la république bolchéviste ; elles ont dit aussi ce que nous ne savions pas : que le conseil des Quatre était sur le point de convoquer des délégués de Budapest pour leur indiquer les termes d'un traité.

On est donc en passe de reconnaître officiellement le régime du sieur Bela Kun qui, en un temps relativement court, a fait une somme intéressante de mal et en face duquel on témoignait au début d'une horreur attristée ; mieux que cela, on l'a protégé.... Comme on pouvait s'y attendre, les bolchévistes de Budapest ont répondu par de bonnes paroles qui ne sont suivies d'aucune réalisation. Entre temps, ils s'occupent de faire une constitution qui assure la dictature du prolétariat, organisent une ardente propagande dans le monde et continuent joyeusement la guerre contre les Tchéco-Slovaques.

En Russie on se bat, en Esthonie, sur les bords de la Dvina et aux environs de Pétrograd. Plusieurs fois on a annoncé la chute de l'ancienne capitale ; mais on raconte tant de choses !... De fait il ne semble pas que l'attaque progresse ; les effectifs sont trop petits et le plan manque. Il en est de même du général Dénikine qui remporte de magnifiques victoires, mais reste toujours à la même place ou à peu près. L'amiral Koltchak devait atteindre Moscou avant la fin de l'été ; en attendant il s'est fait battre et a perdu Oufa.

Quelle étrange politique que celle de l'Entente en face du bolchévisme ! Elle s'est déclarée nettement opposée à la secte sanglante et destructrice. Elle a reconnu Koltchak moyennant un certain nombre d'engagements de sa part. Elle assure à tous les opposants des subsides et des munitions. Mais alors que, à plusieurs reprises, il aurait suffi d'un léger effort pour en finir avec la bande à Lénine, jamais cet effort n'a été fourni. Les villes du midi ont été évacuées et cela dans des circonstances honteuses. Sur tous les fronts les renforts ont été diminués.... Même on a l'impression que, plus d'une fois, les bolchévistes de Moscou, comme leurs frères de Budapest, ont été protégés quand ils voyaient approcher le juste châtiment de leurs répugnants forfaits.

Digitized by Google

Il y a là une page obscure d'une histoire qui n'est pas faite. Le bolchévisme est défendu par les socialistes de tous pays qui, tout en désavouant vertueusement les destructions et les crimes, éprouvent une invincible sympathie pour ces gens qui maltraitent et exterminent les bourgeois. Mais il a plus que cela.... Le gouvernement de Lénine est extrêmement large de promesses. Il est prêt à abandonner toutes les richesses naturelles de la Russie pourvu qu'on lui permette d'achever son œuvre d'extermination au dedans, et de poursuivre sa propagande au dehors. Il compte d'ailleurs que la révolution universelle l'affranchira promptement de tous ses engagements. La haute finance internationale, qui ne croit pas la catastrophe si proche, s'intéresse puissamment à ce régime qui distribue presque pour rien les concessions ; elle souhaite de ne pas le voir disparaître. Jusqu'à quel point des influences financières agissent-elles sur la Conférence de Paris et secondent-elles la campagne socialiste ? C'est ce qu'il est difficile de dire ; mais l'action existe et on sera bien étonné un jour, quand une multitude de choses entourées d'obscurité seront venues à la lumière, de constater combien mal nous avons été informés d'événements qui se passaient sous nos yeux.

— Les longues négociations pour la paix ont leur contre-coup sur la politique parlementaire.

En Allemagne, le ministère est tombé. Son chef, l'ancien compagnon Scheidemann, avait déclaré le traité insupportable et inacceptable, Il s'était plu à dire que sa main se sécherait plutôt que de le signer. Le comte Brockdorff-Rantzau était aussi résolument hostile à l'acte qu'on lui avait remis à Versailles. En présence du mouvement pacifique qui gagnait l'assemblée et la nation, ces hommes n'étaient décidément plus à leur place. C'est l'ancien ministre du travail, Bauer, qui devient chef du gouvernement ; il est soutenu par les socialistes Hermann Müller, David et Noske, par Erzberger qui porte encore l'étiquette du centre, et quelques autres. Les nouveaux venus ne sont pas plus admirateurs du traité que leurs prédécesseurs ; ils ne sont pas plus disposés à l'exécuter : ils se sont moins engagés, voilà tout.

Digitized by Google

La querelle pour l'Adriatique, qui se renouvelle toujours alors qu'à plusieurs reprises on l'a déclarée réglée, et les difficultés intérieures de l'Italie ont coûté la vie au ministère Orlando-Sonnino. Il avait rendu les plus grands services. C'est lui qui avait relevé la nation et réorganisé la résistance au lendemain de Caporetto. L'histoire lui tiendra compte de son énergie et de son courage.... Il était fortement attaqué depuis quelques semaines : les uns lui reprochaient son intransigeance à Paris dans sa lutte avec Wilson ; les autres lui en voulaient de ne pas défendre assez énergiquement les intérêts nationaux, et la vie dans les villes restait hors de prix et le travail ne reprenait pas. Les mécontentements divers se sont unis contre le gouvernement. La Chambre qui, il y a quelques semaines, applaudissait frénétiquement le président du Conseil, l'a renversé à une écrasante majorité. C'est dommage.... Et la combinaison nouvelle, que dominent MM. Nitti et Tittoni et où figurent plusieurs giolittiens de marque, ne vaut pas mieux que celle qu'elle remplace. Il s'en faut !

En Angleterre, la situation parlementaire de M. Lloyd George est très solide ; mais de troublants problèmes sociaux s'agitent ; le gouvernement, si populaire il y a quelques mois, est fortement pris à partie par l'opinion publique. La question d'Irlande aussi reparaît au premier plan. Depuis que le Sénat américain a cru pouvoir s'en occuper et que le président Wilson a décidé de recevoir une députation de la prétendue « île sœur », les loyaux Anglais éprouvent un sentiment d'insécurité. Ils supplient le ministère d'adopter un système quelconque, mais d'agir. M. Lloyd George ne demanderait certes pas mieux ; mais, lié par des promesses, inquiété par des pudeurs, impuissant à apaiser les partis, il ne peut trouver une solution juste à une affaire viciée par les siècles qui n'en comporte pas. Le temps s'écoule et les attaques redoublent contre le premier ministre qui, voici tantôt six mois, a obtenu le plus beau succès électoral qu'on ait enregistré dans le Royaume-Uni.

En Amérique, M. Wilson n'est pas ménagé non plus. Ses adversaires disposent du Sénat et lui inpirent des résolutions

Digitized by Google

hostiles. Des politiciens malintentionnés s'appliquent à agiter le pays. Il est grand temps que le président revienne s'installer à la Maison-Blanche qu'il aurait sans doute mieux fait de ne quitter jamais.

D'ailleurs, l'agitation est partout : revendications ouvrières, grèves, troubles qui souvent dégénèrent en bataille.... C'est cette rupture de l'équilibre de la vie, cette fièvre, ce bouleversement que l'on constate après toutes les guerres et qui cette fois dépassent les limites connues ; car la crise s'est propagée dans l'espace et s'est prolongée dans le temps avec une intensité sans exemple dans le monde.

Comme on le voit, il reste quelque travail à faire et les hommes qui, depuis cinq mois, s'emploient, avec beaucoup de bonnes intentions et de l'esprit pratique parfois, à remettre de l'ordre dans le chaos, auraient tort de croire le moment venu de se reposer sur leurs lauriers.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 25 juin 1919.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

La paix et le lendemain de la paix. — Les appréhensions de M. Edgar Milhaud. — L'attitude de la Suisse et l'opinion de M. le colonel Feyler. — Le centenaire de Gottfried Keller. — Le *Fanion des sept braves*. — *Notre histoire*, par M. G. de Reynold. — L'*Histoire de la Société de Zofingue*, par M. Ch. Gilliard. — L'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse pour 1918*. — L'avalanche des livres.

Parlons livres... foin de la politique !

Pourtant, la paix est signée ! Et nous ne dirions mot d'un des plus grands événements de l'histoire universelle ?

Réjouissons-nous donc avec ceux qui sont dans la joie. Mais notre fête, nous l'avons eue le 11 novembre 1918. Journée inoubliable de délivrance et de lumière, de soleil sur nos têtes et dans nos cœurs. Quelle couleur brillante aux drapeaux, quel accent dans les voix ! Ce n'est pas seulement la suspension des hostilités, la fin de la tuerie, c'est la victoire que nous avons

Digitized by Google

célébrée ; victoire de la cause juste, victoire éclatante de la civilisation sur la plus atroce barbarie et sur la perfidie la plus révoltante.

Voilà de quoi nous nous sommes réjouis au plus profond de notre âme. Aujourd'hui, nous voudrions saluer l'établissement définitif du droit, l'abolition pure et simple de la guerre. Il ne faut pas moins qu'un tel résultat pour récompenser tant de sacrifices, pour tenir parole aux morts et pour prévenir la déception dangereuse des masses populaires. On ne fait pas impunément resplendir l'idéal aux yeux des peuples pour le replier ensuite comme on roule un drapeau le soir de la cérémonie. « Je vois l'abîme auquel marchent les peuples et je ne puis m'empêcher, dit M. Edgar Milhaud, de faire entendre, après tous les appels demeurés sans effet, un dernier appel [1]. »

L'abîme ? C'est peut-être bien cela. Mais le chemin pour s'en éloigner ? M. Milhaud réunit en un fort volume une série d'articles et d'études qu'il a publiés au jour le jour depuis que le problème de la paix s'est compliqué de celui de la Société des nations. C'est déjà de l'histoire, car la face des choses a changé. Ai-je besoin de dire que l'éloquence, ni la clarté, ni la fermeté de doctrine ne manquent au livre de M. E. Milhaud ? Oui, la grande paix séculaire, assise sur la démocratie universelle, c'était bien là, aux heures les plus tragiques des années terribles, la vision réconfortante et libératrice. C'est bien pour cela que les héros se sont offerts à la mort. Mais suffit-il aujourd'hui de constater que le traité de paix ne consacre point l'harmonie des volontés, n'atteint pas à la justice intégrale, n'apporte pas toutes les réparations légitimes ?

A qui la faute ? Comment s'y prendre, dans les conditions de fait qui s'imposent ? Le livre de M. Milhaud est trop court d'un article au moins : de l'article qui eût répondu à ces questions. Veut-il la Société des nations ouverte à tous, tout de suite, avec l'Allemagne qui s'y précipiterait pour la saboter ? Peut-il se faire, en ce point, la moindre illusion ? Hors de là, y a-t-il

[1] Edgar Milhaud. *Plus jamais ! L'organisation de la paix. Le pacte de la Société des nations. Les amendements nécessaires.* Genève. Sonor, 1919.

Digitized by Google

autre chose qu'une ligue de nations, formée pour leur commune défense ?

Restent les parlements, les peuples, dit M. Milhaud. Ne voit-il pas que tout dépend de la sincérité de l'Allemagne et que l'Allemagne n'est pas sincère, ne l'a pas été un seul instant ? Si je le comprends bien, c'est une campagne pour le désarmement, pour le rapprochement des peuples, pour le droit des démocraties qu'il lui paraît indispensable de recommencer. Il est peut-être superflu de la mener dans les pays de l'Entente et chimérique, pour le moment, du moins, d'en espérer le succès dans l'empire des Hohenzollern. La perpétuation de l'alliance entre les vainqueurs de la grande guerre, le front financier unique, l'intervention de tous contre l'agression dont un seul d'entre eux serait menacé, telles sont les garanties sûres, concrètes, efficaces, de la paix. Le traité ne les établit qu'en partie. La Société des nations ne peut être universelle aujourd'hui, mais elle peut, elle doit être universellement respectée, pourvu qu'elle se fasse respecter. Elle peut attirer les nations à elle, l'une après l'autre. L'illusion était de croire que tout pouvait se faire en un jour. Ce n'en est pas une que d'espérer la réalisation progressive et, peut-être, accélérée, de ce projet grandiose, de cette ébauche de l'humanité future, dont nous ne détournerons plus les yeux.

C'est pourquoi nous ne pouvons que donner raison entièrement au colonel Feyler quand il plaide pour l'accession immédiate de la Suisse à la Société des nations. Je n'y mettrais, pour ma part, qu'une condition, mais *sine qua non*, c'est que la solidarité des associés soit mieux définie et, particulièrement, l'intervention immédiate de tous pour chacun, en cas d'agression. Le pacte n'est pas clair à cet égard et, pour nous, il n'est point suffisant ; la paix n'est pas assez garantie parce que le droit n'est pas assez armé. M. Léon Bourgeois s'en est expliqué nettement à la Conférence de la paix et n'a pas reçu satisfaction.

La discussion de M. le colonel Feyler porte, d'ailleurs, sur un autre sujet. Ce qu'il démontre, c'est l'inanité du fameux

Digitized by Google

argument qui consiste à borner l'action militaire de la Suisse à la garde des Alpes, sous prétexte que ce poste est d'une importance essentielle.

Nous ne pouvons, au nom de la neutralité, refuser de concourir à la consolidation de la paix. Que serions-nous désormais dans le monde? Le Conseil fédéral a vu juste quand il a estimé que les clauses générales du pacte ne suffisent point pour nous; il nous faut un statut personnel, qui précise nos obligations, nos droits et les garanties certaines, efficaces et immédiates qui protégeraient notre indépendance. L'exposé du colonel Feyler est une contribution partielle, il n'embrasse point le débat dans toute son étendue; pour l'objet défini qu'il s'est proposé, il me semble que l'auteur a atteint son but[1].

Et dire que je ne voulais pas toucher mot de la politique. Est-ce y revenir ou y demeurer que de rappeler l'œuvre de Gottfried Keller? Nos confédérés de la Suisse allemande vont célébrer le centenaire de ce grand artiste, né le 19 juillet 1819, à Zurich, et mort le 15 juillet 1890. Nous nous associons de grand cœur à l'hommage qu'ils rendent à sa mémoire. A eux de nous dire ce qu'il a été pour eux, l'influence qu'il a exercée dans leurs révolutions politiques et sur leur évolution morale. La lecture de ses nouvelles et de ses romans ne nous permet point de mesurer son action, qui paraît avoir été très forte; mais elle nous fait admirer la robustesse et la saveur de son talent. La maison Payot vient de publier un choix de ses nouvelles[2] dont je dirais qu'il est heureux et que la traduction française en est agréable, si ce recueil n'était composé de traductions extraites de la *Bibliothèque universelle* et si je ne craignais de déplaire à M. Charly Clerc. Dirai-je donc le choix fâcheux et la traduction pitoyable? Mais voici que les *Basler Nachrichten*, qui doivent s'y connaître, font un éloge flatteur de l'un et de l'autre. Renvoyons M. Charly Clerc à s'entendre avec les *Basler*

[1] Colonel F. Feyler. *La Ligue des nations et la neutralité de la Suisse.* Lausanne, *Revue militaire suisse*, 1919.

[2] Gottfried Keller, *Le fanion des sept braves.* Préface de Virgile Rossel. Lausanne, Payot, 1919.

Digitized by Google

Nachrichten et souhaitons-lui de faire oublier la traduction qu'il désapprouve par le mérite incomparable de la sienne, puisqu'il en préparait une en même temps que la maison Payot rééditait l'ancienne.

Dans l'introduction, M. Virgile Rossel résume la vie de Gottfried Keller et analyse sa manière avec la compétence exceptionnelle d'un pur Romand, nourri, cependant, aux lettres de la Suisse allemande. Il nous fait voir en lui le Suisse passionné aux affaires publiques, le moraliste, l'humoriste plein de saveur. A distance, certains traits nous frappent davantage parce que nous apercevons mal le détail, et ce sont des caractères d'art. Même dans la fantaisie, ces hommes de plume se ressentent de leurs ancêtres qui ont porté le morgenstern. Gottfried Keller, Böcklin, Spitteler, écrivains, peintres, musiciens, ils ont tous un air de famille, une solidité, une carrure, une façon de se mettre tout entiers dans ce qu'ils font, de tout dire pour être sûrs de se faire comprendre, de trancher les couleurs, d'appuyer sur le dessin, qui leur donne à eux et à leurs œuvres un accent de conviction et une véritable originalité.

Ce *Fanion des sept braves,* études de mœurs de la petite bourgeoisie, encore qu'elle traîne un peu, comme le concret y abonde, comme nous entrons de plain-pied avec les personnages, et quelle intarissable bonne humeur ! Pourtant j'aime mieux le le *Bailli de Greiffensée* pour le mouvement, la liberté du caprice, la diversité des physionomies et la vivacité du récit. Au surplus, voyez par vous-mêmes. Je serais fort surpris si vous ne ressentiez, en tournant la dernière page, une envie de lire *Henri le Vert* et *Les gens de Seldwyla.*

La maison Sonor publie, en dix-sept planches de M. J. Courvoisier, accompagnées d'un texte dû à M. G. de Reynold, un résumé de l'histoire suisse à l'usage des « jeunes. » Belles images, hautes en couleur, variées, d'un dessin habile ; texte habile également, où tout converge vers les idées d'union et de liberté, et qui est peut-être tout ce qu'on pouvait dire et faire avec si peu d'espace et pour des enfants. Je crains qu'il n'entre un peu de convention dans cette manière de présenter notre histoire. Nos histoires

Digitized by Google

serait mieux dit, mais c'est ce que l'auteur ne veut pas dire ; il n'entend point que la Suisse soit une réussite, mais une formation en quelque sorte prédestinée. L'intérêt pédagogique exige-t-il une telle simplification de la réalité ? Ne cherchons pas querelle à M. de Reynold et admirons les images en feuilletant le texte. Cet album est un bon livre de plus. Et il ne faut pas être trop méticuleux en matière de bons livres.

C'est une histoire partielle de la Suisse que la monographie de M. le prof. Ch. Gilliard sur la société de Zofingue [1]. Avant de la lire, je n'aurais pas cru, quoique nous ne l'eussions point, qu'elle nous manquât. Réellement, elle nous manquait. Je me dispense de noter les mérites secondaires de cette œuvre, la clarté, la simplicité de l'ordonnance, l'agrément du style, la richesse de l'information et la rare modestie de l'auteur. Une histoire de la jeunesse, des jeunes générations de la classe cultivée, le tableau de toutes les répercussions des événements politiques et des agitations de la vie publique sur ces esprits en formation, la description attentive et impartiale des réactions qui se sont produites chaque fois dans la pensée de la future élite, quel curieux sujet, quel spectacle révélateur, et suggestif, et vivant ! M. Ch. Gilliard a tenu bien au delà de ses promesses, puisqu'il ne nous en fait point au début. Il a élargi son cadre autant qu'il convenait sans rien exagérer et nous le suivons jusqu'à sa conclusion, inclusivement, celle où il plaide en faveur de la génération contemporaine. Voici la thèse : en se définissant association patriotique, en se refusant à prendre parti dans les dissensions politiques, sans cesser de prêter attention à tous les débats d'intérêt public, la société d'étudiants de Zofingue a été l'un des agents de notre prospérité nationale.

La Suisse contemporaine lui doit une de ses traditions les plus salutaires, celle de la bonne volonté, la tendance au rapprochement des esprits, le désir de s'entendre.

Voilà qui est bien vu et bien dit. Si c'est vraiment cela que

[1] Charles Gilliard, chargé de cours à l'université de Lausanne. *La Société de Zofingue*. Cent ans d'histoire nationale. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1919.

Digitized by Google

la génération montante a voulu et veut, tant mieux pour la Suisse de demain, car il faut bien que nos conflits se résolvent et que nos antagonismes cessent, ne fût-ce que pour faire place à d'autres.

Représenter la permanence de l'esprit d'union pour en sous-tendre, en quelque sorte, les divergences du jour, rien de mieux, quand ce ne sont que les divergences d'un jour. On ne saurait pactiser, cependant, en toute circonstance. Quand les fondements de l'honneur, de la justice ou de la société sont ébranlés, le premier point, ce me semble, est de les rétablir. Il ne faudrait pas que l'esprit d'union se prononçât comme un axiome éternel dans le vide absolu.

Quant à l'autre jeunesse, la plus nombreuse, qui, elle aussi, est demain, c'est-à-dire la grande énigme et le grand espoir, de bons esprits s'occupent d'elle avec diligence. Il arrive qu'on s'en occupe trop, quand on s'en occupe mal. Mais les hommes dont je me permets de vous signaler les expériences, les observations et les réflexions sont de ceux qui pèsent les problèmes et ne les résolvent point à la précipitée. L'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*[1], qui a paru à la fin de l'année passée et dont je n'ai pu faire mention jusqu'à présent, faute de place, contient deux études d'une particulière importance, l'une de M. Ernest Briod, sur l'*Ecole d'hier et l'école de demain,* l'autre de M. Julien Fontègne sur l'*Orientation professionnelle de la jeunesse.*

L'école d'hier, trop « livresque », l'école de demain, rapprochée, non de la « nature » mais de la vie, c'est-à-dire adaptée aux nécessités de la carrière pratique et développant, non plus l'esprit, selon la définition abstraite, mais l'esprit qu'il faut, les qualités intellectuelles et morales, y compris le bon sens, dont l'homme aura constamment à faire usage. Tout cela, dira-t-on, par les travaux manuels ? Cette innovation, déjà usée par tant de discussions vaines, serait si féconde en miracles ?

C'est que le mot « travaux manuels » signifie tout un pro-

[1] *Annuaire de l'Instruction publique en Suisse, 1918,* publié par J. Savary, directeur des Ecoles normales du canton de Vaud. Lausanne, Payot, 1918.

Digitized by Google

gramme, et une méthode, et une inspiration. Mais il faudrait un chapitre où je ne puis dire qu'un mot. Que ce soit au moins un mot d'encouragement et un souhait de réussite.

Le problème de l'orientation professionnelle de la jeunesse devient plus grave à mesure que devient plus pressante la nécessité d'obtenir de chaque travailleur, prolétaire ou autre, le rendement maximum avec un effort limité. On a étudié la question en France, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, depuis une quinzaine d'années. L'Institut J.-J. Rousseau, à Genève, a un « cabinet d'orientation professionnelle. »

Les principales données du problème, les observations de tout ordre, anatomiques, physiologiques, sociales, psychologiques, les essais tentés en France, en Belgique, en Italie, tout cela, M. Fontègne le condense pour la commodité et le grand profit du lecteur, en y ajoutant des réflexions du plus sérieux intérêt.

Sous la direction de M. J. Savary, l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse* continuera et enrichira la tradition que M. François Guex avait créée.

Et voilà que je fais une infidélité aux poètes! Me permettront-ils de leur dire qu'ils ne se sont guère surpassés, depuis quelque temps? La chose étant dite, je n'aurai pas besoin de la leur redire quand je parlerai de leurs récentes productions. Tout au plus quelques nuances dans l'éloge. Mais il y a des psychologues, il y a des ouvrages de science, de littérature!

Notre pays imprime avec fureur! Lit-il avec voracité? Où va, grands dieux, où va tout ce qu'on met noir sur blanc? C'est à désespérer d'écrire!

MAURICE MILLIOUD.

Digitized by Google

Sommaire de la livraison de **juin** 1919.

Dr **E. Chuard** L'avenir de l'agriculture. — Dr **F. Blanchod.** Aux Indes. — **Comte Albert du Bois.** Dans l'essor de l'Aigle aux plumes d'or. — **Victor Giraud**. Histoire de la Grande guerre. (*Seconde et dernière partie.*) — **Louis Leger**, de l'Institut. Les hymnes nationaux et religieux du peuple polonais. — **Paul Sirven.** Le second voyage de M. Micromégas. (*Cinquième partie.*) — **D. Baud-Bovy**. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. (*Sixième et dernière partie.*) — **A. Vierne**. Plaidoyer pour les auteurs dramatiques. A propos d'un concours. — **Pierre Burnier.** La vie économique en Suisse.

Chroniques allemande, américaine, scientifique, politique et suisse romande. — Revue des livres.

SULZER

CHAUFFAGE CENTRAL

BUREAU DE LAUSANNE

Rue du Midi, 11.

Camions

ARBENZ

Zurich

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSE

ET

REVUE SUIS

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCV — N° 284. — Août

P. Maillefer . . . . La grève générale et l'amnistie
Conseiller national national . . . . . .
Henry de Varigny . . Les symbiotes, chimistes de la vie
Albine Papaa . . . . L'île au charme ensorceleur. (*Seco*
Marc Peter. . . . . Genève et les combats pour la S
Conseiller national *conde et dernière partie.*) . .
Paul Sirven . . . . Le second voyage de M. Microm
tième partie.) . . . . . .
Dr Latt. . . . . Le cardinal Mathieu Schinner et s
avec l'Angleterre. (*Seconde et der*
Giuseppe Zoppi . . . L'œuvre littéraire de Francesco
conde et dernière partie). . . .
Henry Prior . . . . . Une lettre inédite du général Am
Harpe . . . . . .
Mahmoud Afschar . Le problème persan et la paix .

Chronique allemande. (*A. Guilland.*) — **Chronique de R**
— **Chronique scientifique.** (*Henry de Varigny.*) — **C**
romande. *Maurice Millioud.* — **Chronique politique.** (

Revue des livres . . . . . .

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

L'AUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVE

23, Avenue de la Gare, 23. (Tél. 454.)

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principau
DE L'ABONNEMEMT : Suisse . . . un an, fr. **26** —
Etranger . » fr. **30** —

Prix d'une livraison : **2 fr. 50**

Digitized by Google

OMEGA

la montre préférée

En vente chez les meilleurs horlogers du monde entier.

FABRICATION — GARANTIE

MEUBLES PERRENOUD

CERNIER (NEUCHATEL)

CHAUX-DE-FONDS, NEUCHATEL, GENÈVE, BERNE

ATELIERS DE CONSTRUCTION

OERLIKON

BUREAU DE LAUSANNE

LAUSANNE, Gare du Flon — Escaliers du Grand-Pont.

Maison exclusivement suisse.

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

LUSTRES ET LAMPES DE LUXE

Visitez nos salons d'Exposition.

Digitized by Google

LA GRÈVE GÉNÉRALE

ET L'AMNISTIE AU CONSEIL NATIONAL

M. le syndic de Lausanne a bien voulu nous autoriser à publier le discours si précis, si fortement documenté, qu'il a prononcé au Conseil national dans la session de juin. Il importe, pour la cause de la vérité et de la justice, que les informations recueillies par M. Maillefer et tirées en grande partie des journaux socialistes eux-mêmes soient portées à la connaissance du public et consignées dans un texte qui demeure. Il importe que ces faits restent gravés dans notre mémoire, à l'abri des déformations tendancieuses et des dénégations intéressées. (*Réd.*)

Plus on discute de la grève générale, moins on arrive, semble-t-il, à se rendre un compte exact de ses causes et de ses origines. Les auteurs responsables de cet acte criminel en ont donné tant d'explications diverses et contradictoires que l'on a peine à s'y reconnaître. Pour les uns, la déterminante unique est la mobilisation ordonnée par le Conseil fédéral et son refus de retirer les troupes de Zurich. Les chefs auraient déclenché la grève pour briser cette résistance de l'autorité supérieure. Pour d'autres, au contraire, elle est due uniquement au malaise politique et économique, à la mauvaise humeur des mas-

Digitized by Google

ses. Nous avons eu aussi naguère, par la bouche de M. Grospierre, l'explication bon enfant, optimiste ; au dire de son auteur, nous devrions avoir une infinie reconnaissance pour les meneurs socialistes : la grève a été un exutoire ; en la décrétant, les meneurs ont évité le pire, un soulèvement des masses, le chambardement général, la guerre civile. Tant il est vrai que, si la vérité est une, l'erreur est multiple et que, s'il n'y a qu'une façon d'être exact, il y en a mille de ne pas l'être.

La vérité est plus simple : la grève générale a été une des nombreuses explosions violentes provoquées sur divers points de l'Europe par les chefs et les organisateurs de la révolution sociale et du socialisme nihiliste et anarchiste. Elle a été l'un des combats partiels dont l'ensemble réalisera le grand plan de bataille destiné à renverser l'ordre actuel et à lui substituer la dictature nouvelle du prolétariat.

Nier ces faits, c'est fermer les yeux à l'évidence même. Nous avons toujours eu des socialistes en Suisse : leur action révolutionnaire cependant n'a été énergique, coordonnée, effective, que depuis le triomphe de l'anarchie à Pétrograd et à Moscou. La révolution suisse est la fille de la révolution germano-russe.

Pour le démontrer, nous n'avons qu'à nous adresser aux révolutionnaires eux-mêmes. Lénine a séjourné en Suisse dans l'intimité de nos chefs socialistes ; il a exercé sur eux son emprise et leur a laissé les instructions précises que nous connaissons aujourd'hui. Plus tard, ces chefs eux-mêmes ont fait le pèlerinage de Moscou ; ils sont allés se retremper à la source de la pure doctrine, recueillir les renseignements et les ordres du maître. Le moment venu, on pourra donc s'en servir.

Digitized by Google

L'anarchiste Bertoni l'avoue cyniquement : « Faire se terminer la guerre en révolution, voilà notre programme, qui pose avant tout une question de force. »

Le 2 novembre dernier, le soviet central de Moscou a lancé à travers le monde son fameux radiogramme :

« Le prolétariat européen est devenu l'explosif prêt à faire sauter et à anéantir le monde de la bourgeoisie ; joignez-vous à nous grâce aux ondes invisibles de l'éther. »

Les socialistes suisses ont fait tous leurs efforts, en 1918, pour bien manier l'explosif. La grève du 11 novembre a été la résultante de cette active et féconde campagne, conduite à coups de tentatives de chantage, de menaces, d'ultimatums.

En janvier, le comité du parti élève des protestations menaçantes à propos des mesures prises contre les déserteurs et les réfractaires, puis contre le service civil ; il demande la démobilisation de l'armée, la confiscation des denrées. Il menace de la grève dans les vingt-quatre heures.

Tôt après, il élève de nouveau la voix ; il prend cette fois la défense du pseudo-réfractaire Münzenberg.

En mars 1918, le mouvement s'accentue. Le soviet d'Olten est à peu près constitué. Il traite d'égal à égal avec le gouvernement. Il s'agit du prix du lait : nouvelles menaces, nouvel ultimatum. Le Conseil fédéral paraît faiblir un moment. Il faut d'urgence convoquer le parlement. Celui-ci remet les choses au point, mais l'alarme a été chaude.

En juillet, le Conseil fédéral autorise les cantons à dissoudre les rassemblements et à réprimer les émeutes; fureur des socialistes, menaces nouvelles.

Digitized by Google

Mais les jours annoncés par le prophète anarchiste Bertoni s'approchent. A la fin de l'été se dessine la grande offensive des Alliés contre l'Allemagne ; bientôt luira la paix « libératrice des forces du prolétariat. » Il faut se hâter. Dès les premiers jours d'octobre, sous prétexte d'un mouvement de salaire parmi le personnel des banques, la révolution gronde à Zurich. Pendant douze heures, l'émeute est maîtresse de la ville. Platten y règne, y roule en auto, brassard rouge au bras, accorde ou refuse des sauf-conduits.

L'accalmie n'est pas longue. L'armistice est imminent, la *Tagwacht* fourbit ses armes : « A la conclusion de la paix des nations, les forces prolétariennes deviendront libres pour la révolution internationale et sociale » (novembre 1918). Elle annonce un prochain ultimatum exigeant la démobilisation, la journée de huit heures, le renouvellement du Conseil national. A ceux qui redoutent pour la révolution suisse l'intervention étrangère, le *Volksrecht* de Zurich adresse ces paroles rassurantes et prophétiques : « La Suisse n'est pas encore la mer Noire, elle ne peut être mise à la raison par une flotte de l'Entente, *on en aura la preuve un de ces prochains jours.* » (5 novembre 1918).

La preuve ne tarde pas, en effet. Le 9 novembre, l'émeute sévit à Berne. Des fonctionnaires de la ville, en uniforme, violent le domicile privé, attentent à la liberté des citoyens, pénètrent dans les boutiques, exigent la fermeture des établissements. L'autorité, complice, ferme les yeux.

La place est ébranlée, il ne reste plus qu'à donner l'assaut. Grimm intervient. Il pose au Conseil fédéral un ultimatum en trois points : démobilisation, libération de

Digitized by Google

Münzenberg, autorisation pour une assemblée à Zurich sur la place du Fraumünster. Le Conseil fédéral refuse. La catastrophe éclate.

Grève spontanée ? Quelle odieuse contrefaçon de la vérité ! Plusieurs prétendus signataires du fameux manifeste d'Olten ont déclaré après coup, surtout lorsqu'ils étaient aux prises avec la justice, qu'ils avaient ignoré, ou pas entendu, ou mal compris. Un grand nombre de corps de métier n'ont pas chômé ; dans beaucoup d'autres, le chômage a été très partiel ; chez la plupart, la résolution de faire grève a été emportée par quelques voix de majorité seulement. Le personnel des postes, télégraphes, téléphones s'est opposé à la grève, est resté fidèle au devoir. La Fédération vaudoise des traitements fixes a protesté de son attachement à l'ordre. A Lausanne, la grève des cheminots fut une surprise, arrachée à une assemblée qu'avait lassée la longueur des débats et dont beaucoup de bons éléments s'étaient retirés ; les sept mille cheminots du premier arrondissement furent arrêtés dans leur travail, la plupart contre leur gré, par une majorité d'une trentaine de voix sur quatre cents votants. Le 13 novembre, six cents cheminots, réunis à Berne, votèrent, à l'unanimité moins deux voix, un blâme au président et au secrétaire de leur association. Plusieurs autres sections protestèrent contre les procédés du comité directeur. Sauter déclara au procès que la grève avait été déclarée sans qu'eussent été consultées les associations du personnel. Brönnimann fut obligé d'avouer qu'il avait reçu, le 12 novembre, une série de télégrammes des sections de Genève, Olten, Fribourg et d'autres protestant contre la grève.

Vouloir faire de la grève un accident fortuit, l'explo-

Digitized by Google

sion locale de l'exaspération du prolétariat suisse, c'est trahir odieusement les faits. Au demeurant, dans le feu de l'action, alors que l'on croit à la victoire, on ne se prive pas de déclarations significatives. Le *Volksrecht* s'écrie triomphant :

« Dans toute l'Allemagne et en Autriche, nos amis, nos frères triomphent. Ils ont pris possession du pouvoir politique. En France s'annonce le réveil du prolétariat. En Hollande nos compagnons ont imposé la démobilisation de l'armée. De la révolution russe, de la révolution allemande sortira la révolution européenne. Voilà pourquoi aucune puissance au monde ne pourra plus contenir ou arrêter le grand bouleversement politique, auquel nous aussi, nous Suisses, nous participons en ce moment. » (12 novembre 1918.)

On ne saurait mieux dépeindre la situation, ni indiquer mieux la place de la révolution suisse dans la révolution mondiale.

Aujourd'hui, dans le recul propice de l'histoire, on jette sur ces aveux et sur ces faits le voile de la pudeur. Le bolchévisme n'est plus en odeur de sainteté, on le désavoue, — oh ! du bout des lèvres seulement. On en conserve le ton et les méthodes. Au procès du soviet d'Olten, c'est le compagnon Nobs qui vient déclarer :

« Les associations ouvrières ne groupent pas la majorité du peuple, mais elles représentent les intérêts de la majorité. Elles ont donc le droit de défendre ces intérêts, même contre ceux qui font partie de la majorité, mais qui ne sont pas conscients de la solidarité de leurs intérêts. »

Et un socialiste romand proclame et fait voter par toute une assemblée populaire à Lausanne :

Digitized by Google

« Il est des heures où la minorité peut sentir, même contre la majorité, que la minute qui passe est grosse d'espoirs et demande une audace suprême.

» A ce moment-là, on ne peut condamner sans appel une fraction du prolétariat ou la minorité prolétarienne qui tente d'instaurer son idéal ou de réaliser un progrès radical, alors même que cette minorité se croit ou se sent en désaccord ou mal soutenue par la majorité. » (*Droit du Peuple*, 5 avril 1919.)

« Les méthodes démocratiques ne sont point à rejeter ni à méconnaître, au contraire. Elles sont celles que choisiraient toujours les masses si elles étaient toujours libres dans leur choix, mais le recours à une dictature imposée par les circonstances ne peut être écarté par une décision de principe à laquelle les circonstances pourraient infliger demain le plus cruel des démentis. » (*Ibidem.*)

Lénine lui-même ne dirait pas mieux.

Et cependant les chefs s'insurgent et s'irritent quand on les convainc d'accointances avec les révolutionnaires du dehors. On est frappé en lisant les débats de constater l'insistance presque maladive avec laquelle les accusés ou leurs défenseurs — alors que rien ne les y oblige — éprouvent le besoin de dire et de faire dire, de répéter et de faire répéter que l'on n'a jamais, au grand jamais, reçu de l'or étranger. Et, pour le prouver, le camarade Dürr déclare au tribunal que la caisse de son syndicat regorge, qu'elle est riche de plusieurs millions. Il est vrai que notre collègue Naine nous avait déclaré en novembre : « Nous ne sommes rien pourtant. Nous n'avons ni fusils, ni canons, ni baïonnettes, nous n'avons pas même de l'argent. »

Singulière contradiction ! J'aime mieux la franchise de cet autre socialiste lausannois qui disait : « J'ai touché de

Digitized by Google

l'or étranger pour ma propagande, c'est vrai, mais cet or s'est purifié entre nos mains, il a servi la bonne cause. »

C'est tout récemment, en vertu d'un mot d'ordre nouveau, que certains révolutionnaires suisses se désolidarisent d'avec le bolchévisme. Mais le bout de l'oreille apparaît à chaque instant.

Le socialiste Platten s'est déclaré nettement bolchéviste, il a eu la franchise de son opinion. Cette déclaration ne lui a pas nui auprès des camarades. Nous les avons toujours vus ensemble, ici-même, fraterniser en toute bonne et solide amitié. Et ce n'est pas ici seulement. La *Tagwacht* le cite aussi parmi les hommes de confiance de la classe ouvrière. Platten est encore pour beaucoup l'homme prédestiné, le Messie. Voici ce que dit de lui le journal socialiste lausannois :

« Enfermer Platten, ou bien l'expulser par dénaturalisation ou encore lui interdire de revenir en Suisse? Car « les éléments » d'ordre considèrent la présence de Platten sur notre sol » comme un véritable danger public. » Oui, chéri. Mais, hélas! si on enferme Platten, tout aussitôt des petits Platten sortiront de terre, ils surgiront des usines, ils pousseront comme des champignons. Il y en aura partout, il y en aura des tas, des cohortes, des escadrons, des régiments, des multitudes. Platten, enfermé, deviendra un symbole. Platten, dénaturalisé, deviendra un martyr. Platten, interdit, deviendra un apôtre. On pourrait le tuer et ce serait une action méritoire de la part des gardes civiques. Mais, mort, il parlera encore. Cela s'est vu quelquefois dans l'histoire. » (*Droit du Peuple*, 14 mars 1919.)

Il n'y a rien là qui implique un désaveu.

En effet, Platten a fait des petits. Sa postérité croît et multiplie. Ce sont les Küng et les Traber, ce sont les Jungburschen de Bâle, de Berne, de Zurich qui attaquent

Digitized by Google

les bastilles bourgeoises, en attendant de piller les magasins et les banques.

Et la preuve ultime, s'il en fallait une, des alliances révolutionnaires et anarchistes serait fournie jusqu'à l'évidence précisément par les derniers troubles de Zurich. Ils ont été fomentés, ordonnés, pourrait-on dire, par le communisme allemand. On a en effet distribué à profusion dans toute la ville, le 13 juin, une feuille volante. Elle était partagée en deux par une ligne diagonale allant de bas en haut. Dans la moitié supérieure, une proclamation du parti communiste *allemand* ordonnait de manifester (on sait ce que veut dire manifester dans ces milieux-là) pour l'anniversaire de la glorieuse martyre Rosa Luxembourg. Dans la partie inférieure, les socialistes zuricois invitaient leurs adhérents à *manifester* (on sait comment ils ont manifesté !)

La démonstration est faite. Alors nous composerions avec cette puissance monstrueuse et funeste? Non pas ! Nous parlerions d'arrangement, de conciliation? Nous serions singulièrement dupes. Nous ferions preuve d'une insigne faiblesse, pour ne pas dire lâcheté, nous commettrions une grave injustice.

C'est une grossière duperie de croire que le socialisme révolutionnaire désarmera jamais. Résistez-lui, vous recueillerez injures et menaces. Cédez-lui, vous récolterez des injures encore avec l'expression de son profond mépris. Opposez-vous, c'est de votre part une violente provocation. Obéissez, vous courbez l'échine sous son fouet vengeur.

Toute concession n'est qu'un prétexte à nouveaux désordres, à nouveaux troubles. Le maître Lénine a donné la formule, les disciples la suivent aveuglément. « La

Digitized by Google

bourgeoisie, dit-il, s'empressera de faire des concessions. Et nous profiterons de chacune de ces concessions, même les plus minimes, pour accroître et fortifier notre lutte pour l'expropriation intégrale de la bourgeoisie. »

Jamais les partis dits bourgeois n'ont marché aussi fort dans la voie des réformes sociales. Les délibérations du parlement en sont la preuve. Quelques-uns, et d'excellents esprits, trouvent que l'on va même un peu vite en besogne. Les ouvriers, les travailleurs savent, nous en sommes persuadés, reconnaître ses efforts ; les dirigeants, jamais.

Les événements de ces derniers jours sont bien la démonstration évidente de l'intransigeance socialiste. Le parlement vote les lois les plus progressistes, le Conseil fédéral abandonne trois mille accusations pour délits relatifs à la grève ; il est même un moment disposé à entrer en matière à propos de l'amnistie; il retire la garnison de Zurich. Réponse : la révolution à Zurich, trois morts et vingt blessés ; grève à Genève, une grève qui aurait pu dégénérer en conflit général.

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. Quand nos révolutionnaires voudront trouver un prétexte, ils le trouveront sans peine ; un ouvrier renvoyé, un soldat puni : grève partielle, puis grève locale, puis grève générale. Avant même que l'amnistie soit liquidée, le camarade Grimm prépare un dixième ultimatum : le Conseil fédéral a levé des troupes pour garder la frontière et empêcher l'invasion des indésirables ; le comité socialiste proteste, fulmine. Lisez la *Tagwacht* du 23 juin: « Ces troupes sont une manifestation contre la révolution allemande (*sic*), un servile aplatissement devant les impérialistes de l'Entente (*sic*). » Et à Bâle un soviet de soldats envoie

Digitized by Google

des protestations au Conseil fédéral et au gouvernement de Bâle. Ainsi, du 1er janvier au 31 décembre, tout est prétexte à chicanes, à menaces, à mises en demeure. L'amnistie ne calmera personne ; l'accorder sous prétexte d'apaisement serait se rendre victime d'une singulière duperie.

Ce serait en outre la pire des faiblesses. Les socialistes ne se font pas faute de railler la lâcheté vraie ou prétendue des bourgeois. « Vous êtes enragés de peur, nous disait Naine, en novembre. » Et il continuait en ces termes :

« Eh bien, est-ce qu'il nous a punis ? Est-ce que vous nous punissez ? On verra cela ce soir ou demain matin. Nous avons signé le manifeste que vous connaissez. Nous avons fait appel à la solidarité des travailleurs qui sont en grève et nous sommes prêts à le faire encore. J'ai fait le pari, messieurs les conseillers fédéraux, que vous n'oserez pas pour ce fait nous arrêter. Faites-moi perdre mon pari, faites-nous arrêter et j'avoue que vous monterez dans mon estime... ah ! pas bien haut encore ! » (*Droit du Peuple*, 22 novembre 1918.)

M. Naine a gagné son pari !

Et, dès lors, c'est une suite ininterrompue de menaces, de tentatives d'intimidation, de chantage : avant le procès, pendant le procès, après le procès. Avant, c'est le *Droit du Peuple*, à Lausanne, qui écrit : « Inutile d'aiguiller le fanatisme populaire sur le comité d'Olten. Nous ne les laisserons pas condamner. » Au procès, c'est Farbstein, défenseur de Grimm, Nobs, Huggler et Ilg : « Il dépend du tribunal que le calme se rétablisse dans le pays ou que de nouvelles luttes éclatent. » C'est le témoin Frank de Zurich : « Prenez garde que le procès ne se termine en sanglante tragédie. »

Enfin le procès est jugé : on parle d'amnistie. C'est

Digitized by Google

encore à coups de menaces qu'on cherchera à l'extorquer : « Les mesures prises par le Conseil fédéral (l'abolition de certains procès, le retrait des troupes) laissent entrevoir une lueur de raison, mais cela ne suffit pas », dit la *Tagwacht :*

« Si l'abolition n'entraîne pas la remise des peines prononcées (lisez contre Grimm, Nobs, Schneider, Platten), alors la situation se corse ; les travailleurs auront bien leur mot à dire, à savoir s'ils consentent que Grimm, Schneider, Platten et Nobs soient ainsi sans autre jetés parmi les détenus des pénitenciers. Les condamnés ne feront pas la plus petite démarche pour obtenir une remise de la peine, mais ils s'opposeront à ce qu'on les enferme avec des voleurs et des meurtriers. Les travailleurs ne le permettront pas. Ils vont s'apprêter (*sich rüsten*) pour le cas où il en serait ainsi. Doucement, messieurs les bourgeois, assez de ce jeu périlleux. Le peuple travailleur laissera-t-il jeter au cachot ses hommes de confiance? » (*Tagwacht*, fin mai 1919.)

Pour appuyer ces menaces, une réunion des hommes de confiance du parti, tenue à Berne le 1er juin, proteste. Les ouvriers du bois veulent la grève immédiate et un ultimatum réclamant :

1° Amnistie complète et cessation des instructions pénales.

2° Suspension des expulsions pour causes politiques.

3° Semaine de 44 heures.

4° Droit de contrôle des travailleurs sur les entreprises. (*Tagwacht*, 2 juin 1919.)

La résolution suivante est votée :

« L'assemblée proteste avec indignation contre l'arrêté d'exécution du Conseil fédéral.

» Elle ressent comme une brutale provocation que les hommes de confiance des travailleurs soient arrêtés et incarcérés comme de vulgaires criminels. Elle exige de la fraction socia-

Digitized by Google

liste du Conseil national de faire immédiatement les démarches pour une totale amnistie pour tous les accusés et condamnés dans le procès de la grève générale et déclare que *le refus d'amnistie, étant donné l'état des esprits de la classe ouvrière (der erregten Stimmung)*, aurait des conséquences telles qu'elle doit décliner la responsabilité des événements qui pourraient en résulter. » (*Tagwacht*, 2 juin 1919.)

Nous voilà dûment avertis. Dans ces conditions nous ne pouvons céder, nous repoussons l'amnistie.

En l'admettant nous ne commettrions pas seulement un acte de faiblesse, mais une injustice.

La pays ne verra-t-il pas dans ce traitement de faveur un défi lancé à la justice ? MM. les socialistes parlent souvent de justice d'exception. Elle existe, cette justice, mais c'est en leur faveur. Le bourgeois soupçonné de frauder le fisc, le journaliste accusé faussement d'espionnage, le petit soldat coupable d'une légère infraction à la discipline sont, sans autre, appréhendés, arrêtés, incarcérés, ils doivent subir, de longs mois durant, le cachot, l'isolement, le secret, et eux qui déclenchent la plus redoutable des catastrophes vont, viennent, plastronnent, bravent, menacent. Voilà bien la justice d'exception !

Et pendant ce temps, les plus petits, les convaincus, les naïfs, ceux qui se sont laissé entraîner ont comparu, ont été condamnés, ont subi leur peine. C'est Anderfuhren, à Saint-Blaise, qui téléphone à Berne, *à son gouvernement*, — pour en avoir des ordres, — qui arrête un train au passage, monte sur la locomotive et empêche le convoi de partir; il s'en tire avec six mois d'emprisonnement et deux ans de privation des droits civiques. C'est le chef de gare d'Anet, qui y va de ses quinze jours.

Digitized by Google

C'est Humbert-Droz, qui escalada les clôtures de la gare à la Chaux-de-Fonds et déboulonna les rails : trois mois d'emprisonnement. C'est, en pays zuricois, la municipalité qui a refusé de transmettre les ordres de marche. C'est le secrétaire Spreng à Zurich : trois mois d'emprisonnement et deux ans de privation des droits civiques pour avoir engagé des ouvriers à arrêter un train. C'est, à Lausanne, Gloor, étudiant, un convaincu, qui a cherché à détourner des soldats de leur devoir : trois mois d'emprisonnement. C'est, à Lausanne encore, Victor Cottier qui est condamné à vingt-un jours d'emprisonnement et à un an de privation des droits civiques, et qui en tire les conséquences immédiates : conseiller communal et député au Grand Conseil, il se démet immédiatement de son mandat. Et voilà la justice : à Lausanne, un comparse expie sa faute par la perte de son mandat ; à Berne, les condamnés paient d'audace, circulent la tête haute, pérorent au parlement.... Et l'on dit : « *Raide* comme la justice de Berne ! »

Ce n'est pas que ces condamnés me fassent pitié, que je veuille défendre leur cause, que je trouve leurs peines injustes ou même trop sévères. Mais on ne peut s'empêcher quand même de constater l'inégalité la plus flagrante dans ces milieux socialistes où l'on prêche la démocratie de la sainte égalité.

Qui donc, dans le parti socialiste, a parlé, pour ces condamnés, d'amnistie ? A-t-on fait campagne en leur faveur, tenu des meetings, lancé des ordres du jour comminatoires ?

Pas que je sache.

Et si les socialistes sincères doivent, en commentant ces faits, se livrer à de singulières réflexions, qu'en pense

Digitized by Google

le reste du peuple ? Qu'en pensent nos paysans, nos industriels, nos artisans, les employés restés fidèles, les soldats qui ont fait leur devoir, les compagnes, les pères, les frères, les fils de ceux qui sont tombés ?

Le seul scrupule que l'on puisse avoir, c'est que le châtiment suive la faute de si loin, c'est que, le délit ayant été commis le 11 novembre et auparavant, nous soyons arrivés au 25 juin, et que les prévenus, condamnés aujourd'hui, jouissent encore de leur pleine liberté, alors que tant d'autres, moins compromis, sont encore en prison ou même ont subi la totalité de leur peine. Mais à qui la faute ? Les socialistes, lorsqu'ils sont au pouvoir, sont les amis de la justice et des procédures les plus expéditives. Mais lorsqu'ils sont aux prises avec la justice de leur pays, ils savent déployer les ressources des avocats les plus retors ; ils épuisent les artifices de la procédure, et jamais défense n'a été plus fertile en expédients pour allonger, retarder, différer l'heure fatale du règlement de comptes. Si bien qu'à deux reprises on a transporté les débats au sein des chambres fédérales et que l'on a failli désorganiser les travaux de notre parlement pour quelques avocats trop habiles ou pour quelques accusés trop fertiles en ressources.

Aujourd'hui encore, nous délibérons, alors que le jugement devrait être exécuté.

Ces agissements procèdent d'une tactique habile et d'une savante psychologie. A mesure que le temps passe, les faits s'estompent dans un lointain vague, l'oubli, apanage de la nature humaine, fait son œuvre ; il s'établit une certaine prescription du mal qui rendra l'indulgence plus facile.

Eh bien, non ! nous nous refusons à oublier ; notre

Digitized by Google

peuple se refuse à cette veulerie morale. Il n'est point rassuré pour l'avenir, il ne le sera que lorsqu'il pourra compter sur l'inébranlable fermeté de ses mandataires ; et, quant au *passé*, ses blessures saignent encore.

Pour ma part, j'ai conservé un souvenir ineffaçable. C'était le 1er février de cette année : on avait organisé dans la cathédrale de Lausanne une cérémonie pour honorer les soldats morts au champ d'honneur, sacrifiés à la grève générale. On y avait réservé une place aux parents des défunts. Là se voyaient, vêtus de noir, des vieillards aux mains noueuses, des vieilles courbées par l'âge, des jeunes femmes en deuil, des enfants orphelins. Lorsque les ministres de la parole divine, le pasteur protestant et le pasteur catholique, évoquèrent la mémoire des jeunes soldats victimes du devoir, une houle de sanglots fit frémir la foule et l'émotion fit saigner tous les cœurs. Celui qui a vécu cette minute ne l'oubliera jamais.

Ces affligés, ce sont les vrais juges en définitive. Leur douleur est discrète, ils n'ont ni rancune, ni animosité, ni haine, ni acrimonie. Mais ils se souviennent. Nous leur devons, non pas la vengeance, mais la *justice*.

P. MAILLEFER,
conseiller national.

Digitized by Google

LES SYMBIOTES

LES CHIMISTES DE LA VIE

Une théorie nouvelle vient d'être exposée qui présente un vif intérêt scientifique. C'est celle que développe M. Paul Portier, professeur à l'Institut océanographique, dans son livre *Les symbiotes*, résumant divers travaux et mémoires publiés par lui ces dernières années. Elle pourra paraître révolutionnaire; mais ceci est indifférent. La vérité est toujours révolutionnaire, sans que d'ailleurs tout ce qui est révolutionnaire soit la vérité. En deux mots, l'idée de M. P. Portier est celle de l'universalité de la symbiose. Tous lichens; l'être est double : il est lui-même, et il consiste aussi en de petits collaborateurs qui sont les symbiotes, petits collaborateurs répandus dans tout l'organisme et principalement dans certains organes, très plastiques, très agissants, capables de vivre isolés, d'ailleurs. Ces bactéries seraient les seuls êtres simples; tous les autres seraient doubles ou multiples.

Mais alors, c'est la ruine des idées de Pasteur ? Nullement. Pasteur a soutenu que les germes *pathologiques* viennent du dehors, n'existent pas normalement dans l'organisme; il a soutenu le caractère aseptique du milieu intérieur, l'absence d'*organismes septiques;* il n'a pas nié l'existence d'autres formes microbiennes, dont on

Digitized by Google

n'avait du reste pas l'idée. Pourtant il a, dans une certaine mesure, semblé pressentir la symbiose. Il croyait que l'organisme privé des nombreux microbes intestinaux vivrait mal, ou même ne vivrait pas du tout. L'expérience, réalisée depuis, montre de façon générale qu'il vit mal. Les microbes intestinaux toutefois ne sont pas les symbiotes.

Comment M. Portier est-il arrivé à la notion des symbiotes ? Son point de départ a été dans l'étude des chenilles mineuses des microlépidoptères (genre *Nepticula*, par exemple). Ces chenilles habitent les galeries qu'elles creusent dans l'épaisseur des feuilles : elles sont absolument aseptiques. Elles vivent de cellules végétales broyées dont le contenu est accessible aux sucs digestifs.

D'autres chenilles, comme celle de la *Gracilaria syringella*, sont aseptiques aussi durant le début de leur existence : mais il vient un moment où elles quittent leur mine pour vivre au dehors. Vivant alors de cellules plus résistantes, elles les broient mal. Or, en quittant leur mine elles s'infectent, et leur tube digestif est plein de microbes vivant des débris cellulosiques qu'ils solubilisent. Le microbe a sa part, la cellulose ; l'insecte la sienne, le contenu des cellules mis en liberté et que ses sucs digestifs attaquent. Nous voyons ici le début d'une association.

La suite nous est fournie par les insectes xylophages vivant de bois. Or le suc digestif de ceux-ci n'attaque pas la cellulose. Et pourtant la larve se développe, grâce à des microbes. Par leur cytase ceux-ci vivent du bois, et bien. Après quoi ils servent à faire vivre la larve. Chez les chenilles de *Nonagria*, de *Sesia* on voit ces microbes repus pénétrer dans les cellules épithéliales de l'intestin et s'y liquéfier : il y a digestion intracellulaire

Digitized by Google

du microbe par la cellule intestinale. Certains passent dans le sang; les leucocytes, qui ont faim, les interceptent et absorbent. Il en est de plus heureux ; échappant à la destruction, ils s'enkystent dans les tissus. Ils passent volontiers dans les œufs, s'y multiplient. Et quand l'œuf se développera, la larve disposera de son microorganisme symbiotique : la symbiose est héréditaire. La nature semble l'avoir voulu, car les tissus où il y a le plus de ces symbiotes, de ces microorganismes auxiliaires, sont les réserves de graisses avoisinant les glandes reproductrices. Ces inclusions existent chez tous les insectes en plus ou moins grand nombre ; on les trouve aussi chez tous les vertébrés où on les a cherchés.

On voit ce que sont les symbiotes dans la pensée de M. Portier : des microbes utiles vivant en communauté avec les organismes plus élevés, recevant de ceux-ci des avantages, et leur rendant des services aussi, pour la nutrition.

La recherche des symbiotes chez les vertébrés, faite avec toutes les précautions exigées par la bactériologie, semble-t-il, est presque invariablement fructueuse. Ce sont surtout les glandes reproductrices et le pancréas qui fournissent des symbiotes ; le foie presque jamais. La culture de ces symbiotes a été réalisée : elle est plus facile pour ceux des vertébrés inférieurs. M. Portier indique les méthodes de culture à adopter ; il a observé la nécessité de milieux assez concentrés, et constaté la nécessité d'une température de 40° C. environ pour les symbiotes des oiseaux et mammifères, et de 25° C. pour ceux des vertébrés inférieurs. On sait que la culture a lieu par le voile qui se développe sur la surface. Mais évidemment le passage du tissu au milieu de culture constitue pour le symbiote une période critique qu'il ne

Digitized by Google

franchit pas toujours. Point curieux à retenir : un tissu donne d'autant mieux une culture de symbiotes qu'il vient de passer par un état de fonctionnement physiologique intense. Affaire de chimisme ? On ne sait encore.

De quoi a-t-il l'air, ce symbiote, dans la culture ? Il est fort polymorphe. Généralement c'est une bactérie de longueur moyenne, mais en variant les milieux de culture on obtient la transformation en bacilles courts, et même en microcoques, ou bien en gros microcoques sphériques ; ou encore en bacilles courts très mobiles, ou en filaments immobiles. Un antiseptique réduit le tout en fragments. Grande malléabilité morphologique, par conséquent.

Cette malléabilité se retrouve dans le domaine physiologique. La température optima varie avec l'origine du symbiote. Vient-il d'un batracien ? 25° C. lui suffisent. D'un oiseau ou d'un mammifère ? Il lui en faut 42° ou 45°. Il se forme donc des races adaptées au milieu thermique ; mais avec le temps et des passages ménagés, tout symbiote de toute origine s'adapte aux deux extrêmes, et même à des températures de 50 et 60 degrés. Le caractère acquis subsiste un certain temps seulement.

La résistance à la chaleur est assez grande. En milieu humide le symbiote meurt à moins de 100° C. Mais on peut le dresser à résister à 110° et 117° c. A l'état sec il résiste à 140° ; mais à 150° C. il meurt en une demi-heure. Tous les antiseptiques le tuent à une dose qui varie et au bout d'un temps variable aussi. Si l'on arrête l'expérience avant la mort, on a un symbiote dont la culture est plus difficile et retardée et qui donne des formes aberrantes.

Quelles sont les propriétés bio-chimiques des sym-

Digitized by Google

biotes ? Dans l'esprit de M. Portier ce sont toutes celles que l'on connaît aux organismes dans lesquels ils vivent. Est-ce établi ? On conçoit que la réponse ne pourra être donnée qu'à la suite d'un très grand nombre d'expériences variées. C'est de ce côté qu'il reste le plus à faire. Mais il semble bien que la démonstration soit en bonne voie.

Si les symbiotes jouent dans la nutrition le rôle que suppose M. Portier, ils doivent présider à deux sortes de phénomènes : simplification, analyse, démolition, et édification ou synthèse ; tout cela se produisant par étapes successives, par stades intermédiaires. Le font-ils ? Il le semble bien.

Leur fournit-on des hydrates de carbone ? Ils rendent des corps très oxydables réduisant la liqueur de Fehling, comme fait l'organisme. Ils transforment la glycérine en dioxyacétone ; ils semblent bien transformer les matières protéiques en acides aminés, comme fait l'organisme. Au point de vue synthétique, avec un nitrate et du saccharose ils fabriquent un polysaccharide voisin du glycogène : comme l'organisme. En réalité, dit M. Portier, dans cette affaire, ce sont les symbiotes qui font la besogne, non l'organisme même.

Il y a lieu de poursuivre les recherches dans l'ordre d'idées dont il s'agit, et ce sera long.

Ce qui ressort déjà, en dehors des grandes indications générales précédentes, c'est que le symbiote travaille en fonction des conditions physiques et chimiques où il est placé.

Il convient d'ajouter dès maintenant que les symbiotes pénètrent dans l'organisme le plus probablement par la voie digestive, avec les aliments. Mais on peut les inoculer expérimentalement, en culture, sous la peau ou

Digitized by Google

dans le système sanguin. Aucune réaction, innocuité absolue : le fait est abondamment démontré.

Nous verrons plus loin comment M. Portier s'y prend pour établir, en outre, que ces organites, qui ne sont pas nuisibles, sont utiles. Pour le présent achevons l'étude de la distribution des symbiotes dans l'organisme.

Il sont particulièrement abondants dans la graisse entourant certains organes, avons-nous vu ; et ils manquent notablement dans certains organes aussi, comme le foie. Mais si les symbiotes jouent un rôle aussi considérable que celui qui leur est attribué, on est étonné de ne pas les voir plus répandus. M. Portier vous répond qu'ils le sont. Que même on les a vus et étudiés avant lui, mais en les méconnaissant; qu'ils existent dans toutes les cellules. Il le faut bien, si la thèse de M. Portier est exacte, si les symbiotes sont réellement les agents de tout le chimisme de la vie.

Nul ne doute de l'importance de la besogne faite dans les cellules. Qu'il s'agisse de création de réserves, ou bien de transformation de celles-ci en énergie, qu'il s'agisse de synthèse ou bien d'analyse, la besogne doit être faite ou bien par la masse intracellulaire, ou bien par une partie plus ou moins différenciée de celle-ci.

Voici longtemps que l'on distingue à l'intérieur des cellules deux groupes d'éléments. Les uns sont de petites réserves de graisse, ou d'hydrates de carbone, ou de matières protéiques, résultat, évidemment, de l'activité créatrice, de la puissance synthétique. Les autres sont de très petites inclusions (2 ou 3 millièmes de millimètre), bien connues maintenant malgré les difficultés d'observation, et qui ont reçu des noms divers : bioplastes et mitochondries entre autres. Trécul les avait, dès 1858, figurées dans les cellules végétales ; il les

Digitized by Google

nommait vésicules, sans trop leur attribuer de fonction ; Schimper, en 1880, les baptise bioplastes ou leucites et leur attribue une fonction d'élaboration.

Beaucoup de travaux ont été publiés sur ces inclusions : *elles existent dans toutes les cellules animales et végétales*, sauf chez la plupart des bactéries. Généralement ce sont de petites sphères, souvent aussi des filaments composés de grains, ou même des sortes de bâtonnets. Le nombre, par cellule, en paraît assez fixe. Ce sont là, dit M. Portier, mes symbiotes. Il est vrai, les différents observateurs attribuent des réactions très diverses aux mitochondries. Mais ceci ne peut surprendre. Elles font des besognes diverses, on les surprend tantôt au repos, tantôt au travail : elles doivent réagir de façon différente. La même mitochondrie doit réagir de façons diverses selon son travail actuel, selon l'état physiologique de l'animal aussi. D'où viennent-elles ? De leurs parents : de mitochondries préexistantes. On a du reste été témoin de leur multiplication.

A quoi servent les mitochondries ? Les histologistes ont émis les opinions les plus diverses : l'un d'eux, en particulier, y a vu des appareils d'élaboration ; M. Guillermond a montré qu'elles élaborent de l'amidon, par exemple; M. Policard, qu'elles élaborent de l'hémoglobine ; M. Mulon, du pigment, et ainsi de suite. La mitochondrie, pour M. Portier, c'est la partie de la cellule présidant à l'élaboration, à la synthèse. Et la mitochondrie est un symbiote, c'est *le* symbiote, organisme indépendant, mais vivant aussi en commensalisme avec les êtres plus élevés. La mitochondrie, c'est une bactérie, assez polymorphe d'ailleurs, dit M. Portier.

Il n'y a pas à dissimuler que les histologistes protestent bruyamment contre la tentative d'annexion faite

Digitized by Google

par M. Portier. Ont-ils raison, ont-ils tort ? C'est ce que l'avenir montrera. En attendant, ils nient qu'on puisse cultiver *in vitro* les mitochondries, comme l'affirme M. Portier, assurant que les mitochondries végétales sont cultivables. Mais les animales ? Assurément, comme il a été dit plus haut. Encore cela dépend-il du moment. Et il semble que toutes ne le sont pas. Au reste, il doit en être ainsi, dit M. Portier. Il n'y a pas plus de raison pour que les mitochondries puissent toujours se reproduire qu'il n'y en a pour que l'homme ou l'animal possèdent toujours cette prérogative. Le motif, toutefois, est autre. Chez l'homme et l'animal, l'âge apporte la perte du pouvoir reproducteur. Chez la mitochondrie, c'est l'accomplissement du rôle physiologique qui détermine le même résultat. Il faut se rendre compte de ce rôle et comprendre que lorsqu'on dit qu'une mitochondrie élabore un produit quelconque, c'est à son intérieur que se fait cette besogne : elle devient un sac contenant ce produit. A cet état de simple enveloppe, et même avant d'en être arrivée là, la mitochondrie a perdu sa propriété de se diviser en deux. La mitochondrie non encore spécialisée se reproduit ; celle qui est devenue une réserve ne se reproduit pas.

Ceci explique que si certaines mitochondries se cultivent comme des bactéries, d'autres ne le font pas. Le moment où elles auraient pu, et où elles se sont effectivement multipliées est passé. Elles sont engagées dans la voie spéciale, occupées à la besogne particulière.

Celles qui se laissent cultiver, parce qu'on a pu les saisir à un moment où elles n'étaient pas déjà occupées à se transformer en des réserves quelconques, quelles réactions bio-chimiques présentent-elles ? Sont-ce des réactions identiques à celles dont l'organisme est le siège ?

Digitized by Google

Assurément. Cette mitochondrie ne se présente pas comme un microbe saprophyte, indifférent, ou comme un microbe pathogène quelconque qui ne se trouve pas dans des conditions à exercer sa néfaste activité ; elle est agissante et ses réactions bio-chimiques sont celles que nous avons l'habitude d'attribuer à l'être vivant. Car enfin la mitochondrie se fait elle-même, elle se développe : elle a donc l'aptitude à fabriquer du protoplasme, de la substance vivante, fort complexe. Comme activité chimique, on ne peut rien demander de plus élevé. Chacun sait encore que les bactéries des nodosités des légumineuses fixent l'azote. Et ainsi de suite. Par là les symbiotes nous apparaissent comme opérant la besogne essentielle de la vie.

Les opérations vitales sont de deux sortes ; d'une part destruction de réserves et libération d'énergie ou activité fonctionnelle, qui est ce que tous voient sans peine : c'est le côté visible et bruyant du processus ; de l'autre, repos fonctionnel, qui ne fait pas de bruit et au cours duquel s'élaborent les réserves et se fait la synthèse. « La vie, c'est la création », disait Claude Bernard. Ces deux phénomènes se passent tour à tour dans la même cellule, dans le même symbiote, dit M. Portier, avec cette réserve toutefois que le symbiote y laisse sa peau ; non seulement il a fabriqué un aliment, il s'est en totalité transformé en aliment et sera intégralement consommé le moment venu ; les filles qu'il a engendrées auparavant lui succéderont dans cette fonction, dans ce sacrifice, et feront comme lui.

Aux dépens de quels éléments les symbiotes élaboreraient-ils les produits jusqu'ici considérés comme résultant de l'activité cellulaire ? Mais aux dépens de tous les éléments qu'utilisent les bactéries, leurs sœurs : sœurs

Digitized by Google

ayant plus ou moins mal tourné, dépourvues d'instinct social, plus anarchiques que disciplinées. Et on sait quel est le pouvoir d'élaboration des bactéries : il est tel qu'au lieu de se demander ce qu'elles font, on devrait plutôt demander ce qu'elles ne font pas.

Elles se font elles-mêmes et c'est énorme. Quelques spores que l'on jette dans un milieu chimique approprié, composé même de matières inorganiques, et voilà un pouvoir de synthèse extraordinaire qui se manifeste par l'édification de complexus divers, de substances très complexes et différenciées. La bactérie fabrique du protoplasme, de la matière albuminoïde, en partant des corps inorganiques simples, azote, phosphore, etc. Cela est de notion courante. Et il semble n'y avoir dans la nature aucun composé organique qu'une variété ou une autre de bactérie ne puisse désintégrer en ses éléments plus simples qu'elle remet en circulation, à la disposition de ses sœurs, à la sienne même. Il y a là une toute-puissance de synthèse d'une part et de désintégration de l'autre qui est frappante, une plasticité extraordinaire aussi. Tout ce que peut la vie, elles le font ; aussi est-il naturel de leur faire jouer dans la vie un rôle fondamental : à elles, et à leurs frères les symbiotes, bactéries adaptées, assouplies, disciplinées. Ces symbiotes, comment M. Portier les voit-il fonctionner ? Ils peuvent tout. C'est bien. Mais prenons un cas concret, une partie de ce tout. Comment se figurer leur fonctionnement ? Par exemple, quel rôle jouent-ils dans la nutrition de l'individu avec lequel ils vivent, la cellule, et de l'organisme, de l'association de myriades de cellules et de myriades plus nombreuses encore de symbiotes composant un être ?

Il y a des êtres se suffisant à eux-mêmes au point de vue de la nutrition : ce sont les bactéries ; de façon gé-

Digitized by Google

nérale, ces êtres *autotrophes* ne possèdent ni symbiotes ni mitochondries : ils sont à eux-mêmes symbiotes ou mitochondries et tirent de l'inorganique de quoi fabriquer de l'organique, leur protoplasma. Et tous les autres êtres vivants, tant animaux que végétaux, sont *hétérotrophes* et renferment des symbiotes. Autrement dit, les bactéries ou symbiotes indépendants fabriquent de l'organique aux dépens de l'inorganique, — et aussi des déchets de l'organique ; — les autres êtres, eux, selon la conception de M. Portier, sont nourris par les bactéries apprivoisées, par les symbiotes, qui, eux, tirent les éléments de leur substance, et des produits qu'ils fabriquent, du suc cellulaire. Parasités par les symbiotes autotrophes, ils sont aussi nourris par eux. Ce sont des commensaux. Chacun de nous est une association, un cas de symbiose.

Alors quel est le rôle de la cellule ? Elle semble d'abord limiter le nombre de ses symbiotes ou mitochondries. Elle semble aussi, par son cytoplasme et son noyau, créer le milieu chimique où baigne le symbiote et dont il tire les matières premières nécessaires à son activité. Peut-être un jour, dit M. Portier, si nous savons réaliser les conditions de milieu, de culture voulues, *in vitro*, pourrons-nous faire fabriquer par le symbiote tous les produits qu'on rencontre dans les tissus des organismes. Le symbiote fabrique de tout, à l'intérieur de la cellule; sans doute certaines substances de préférence dans telles cellules, et d'autres dans telles autres. De ce tout, tels éléments sont excrétés dans la cellule, puis expulsés par elle ; d'autres sont digérés sur place, avec le symbiote devenu empaquetage d'une provision alimentaire, par la cellule, quand celle-ci travaille, se contracte, produit de la chaleur, de la lumière, etc., ou simplement se répare. Peut-être bien le symbiote opère-t-il

Digitized by Google

une synthèse à partir de certains éléments jusqu'à un certain niveau, et la cellule poursuit-elle cette synthèse, à partir des éléments fabriqués par le symbiote. Le cytoplasme et le noyau seraient capables de synthèse en opérant sur des éléments déjà élevés fournis par le symbiote. La cellule se nourrirait indirectement de produits élaborés par les symbiotes transformateurs apportés avec les aliments chez les animaux.

Puisque nous parlons de la nutrition, il faut ajouter que les symbiotes paraissent avoir des rapports avec la question des vitamines.

Cette question a été magistralement exposée ici même par le Dr Combe, de Lausanne, peu avant sa mort. Retenons l'essentiel, à savoir que les hommes et la volaille nourris de riz poli sont atteints de béri-béri ou de polynévrite ; que l'usage du riz non décortiqué dissipe le mal et qu'enfin il semble bien que divers aliments trop purifiés (graines décortiquées) ou bien stérilisés par la chaleur (conserves de viandes et légumes) manquent de certains éléments, peut-être de tels acides aminés, disait C. Funk, indispensables à la nutrition. Autant il est facile de provoquer le scorbut et le béri-béri, maladies dites de carence, par l'emploi d'aliments où certains éléments ont été supprimés ou tués, autant il est facile de combattre ces maladies par l'usage de ces éléments, même en très petite quantité.

Il s'agit de savoir de quoi il y a carence. Les physiologistes, généralement, pensent qu'il manque certains acides aminés, certaines albumines : des acides aminés indispensables à la vie, d'où le nom de vitamines, amines vitales. M. Portier, lui, croit à une carence de symbiotes, à une « asymbiose. »

Les arguments qu'il fait valoir ne sont pas sans inté-

Digitized by Google

rêt. La stérilisation des aliments tue les vitamines, comme on sait. Mais, dit-il, elle tue les symbiotes, comme il l'a expérimentalement prouvé, et dès lors il convient d'expliquer les phénomènes de carence non par manque de vitamines mal définies, mais par manque de symbiotes. Les symbiotes meurent à 120° C. environ : c'est la température qui tue les vitamines, dans la théorie des vitamines. Il est assurément plus raisonnable de croire au trépas des symbiotes, qui est chose facile à constater, qu'à des désintégrations d'une vitamine qui ne fond qu'à 233° C. Assurément l'argument se tient.

Que M. Portier répondra-t-il à M. C. Funk invoquant l'expérience consistant à traiter du pain à l'alcool et à le donner aux souris, lesquelles en meurent ? M. Funk dit que l'alcool sépare et entraîne les vitamines. Il le semble bien. Car, si l'on ajoute le résidu alcoolique au pain, les souris ne meurent plus. Que dit M. Portier ? Il répond que l'alcool a entraîné les symbiotes. Ceux-ci sont abondants dans le son. Si l'on traite du son à l'alcool et si le résidu d'évaporation de ce liquide est employé à ensemencer un milieu de culture, on obtient une abondante culture de symbiotes. Ceux-ci résistent à l'alcool, comme on sait, et aussi à la cuisson, au-dessous de 120° C. environ. La réponse est admissible.

Enfin, on sait que la décortication des grains de riz, de céréales, provoque des phénomènes de carence. Phénomène d'avitaminose, disent C. Funk et d'autres encore. Non pas : phénomène d'asymbiose, dit M. Portier. Les symbiotes existent vivants, dans le son et dans les téguments des graines. Ailleurs, dans la graine, ils sont déjà transformés en sacs à réserves; leur rôle actif est achevé. Si donc on donne à un animal des céréales privées de son et de téguments, on lui donne un aliment sans

Digitized by Google

symbiotes. Ce qui manque, ce qui détermine les phénomènes de carence, ce n'est pas l'absence de vitamines, c'est celle de symbiotes, dit M. Portier.

Mais, dira-t-on, l'administration de vitamines, sous forme d'un produit cristallisé, ressuscite la volaille « avitaminée », atteinte de polynévrite. Ce produit ne contient pas de symbiotes. Alors ?... N'allez pas croire M. Portier démonté par cet argument. Il répond que sans doute la vitamine — une base pyrimidique en l'espèce — est un des produits de l'activité des symbiotes. On peut obtenir le même résultat en administrant de la vitamine ou des symbiotes. En fait, une expérience est à faire ici : montrer qu'une culture de symbiotes traitée chimiquement fournit de la vitamine. Théoriquement, ce serait le moyen le plus économique de se procurer beaucoup de vitamine. L'expérience n'a pas été faite. Mais MM. Bierry et Portier en ont fait une autre qui revient presque au même. A des animaux carencés, sur le point de succomber à l'avitaminose, ils injectent des symbiotes vivants. Aussitôt, résurrection, tout comme avec une injection de vitamines.

H. DE VARIGNY.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

L'ILE AU CHARME ENSORCELEUR

SECONDE PARTIE [1]

V

Balsenq lui dit un jour :

— Vous n'allez pas, je pense, continuer à vivre en sauvage sans fréquenter les blancs. Il n'y a pas que des Tahitiens, ici, et que des Tahitiennes. Il faut que vous rendiez visite au gouverneur, aux fonctionnaires, aux négociants. Et puis, il y a le « jour » de la femme du gouverneur (Balsenq disait : « Madame le gouverneur ») où vous ne pouvez manquer de vous montrer au moins une fois.

— O Balsenq, mon ami, que vous êtes donc un vilain trouble-fête ! Vous venez me parler visites, « jours » et autres corvées quand mon âme est là-bas, au ruisseau de Teaharoa où se baigne la fée des eaux.... Songez, Balsenq, que je suis un petit commerçant, un boutiquier, et qu'il ne sied guère, peut-être, à un aussi mince personnage de se présenter aux réceptions de « Madame le gouverneur. »

— Et pourquoi pas ? J'y vais bien, moi, le forçat libéré, l'ancien communard. Vous y viendrez avec moi, pas plus tard que demain.

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

Dans un salon au mobilier de velours rouge, désespérément officiel et banal, la femme du gouverneur recevait les hommages du Tout-Papeete. Femmes de fonctionnaires, peu nombreuses. Femmes de négociants, Françaises, Anglaises, Américaines, avec de très jolies filles, nées et élevées dans l'île, et dont la grâce un peu nonchalante rappelait celle des belles Tahitiennes. Des officiers de marine, élégants dans leur tenue blanche, mais ennuyés de cette réception aux allures bourgeoises. Ils échangeaient quelques mots avec la maîtresse de la maison que l'un d'eux appela, dans un badinage légèrement protecteur, « notre gracieuse souveraine. » Et puis, très vite, ils s'en allaient retrouver au dehors leurs « femmes de la plage. »

Nulle conversation possible dans ce milieu trop divers où se rencontraient toutes les nations et un peu toutes les classes de la société. On parlait de l'arrivée prochaine du courrier qui est, à Papeete, le grand événement de chaque mois. On parlait du 14 juillet tout proche et des fêtes qui devaient avoir lieu.... Ainsi, guindée, sans élan, sans chaleur, la causerie se traînait et, dans les intervalles de silence, les notes harmonieuses d'un himené chanté tout à côté, dans l'ancien palais des Pomaré, venaient seules rappeler à Alain qu'il ne se trouvait pas dans le salon le plus bourgeois de la plus provinciale ville de France.

Avec bonheur il se retrouva au bord de la mer calme et sereine, endormie sous le ciel étoilé, tandis qu'à pas furtifs les Tahitiennes passaient dans l'ombre du chemin, formes claires à peine devinées. Ce qu'il avait vu de la société ne l'incitait guère à s'y mêler et, une fois la visite à la « gracieuse souveraine » sortie de sa mémoire, il oublia les autres, les Françaises, les Anglaises et les

Digitized by Google

Américaines qui avaient trouvé moyen, en trois mots de conversation, de lui glisser qu'elles aussi avaient un « jour » et seraient bien heureuses de l'y voir.

Comme Alain attendait un matin son tour d'audience dans le cabinet du gouverneur, des paroles irritées parvinrent jusqu'à lui :

— Et je vous dis, moi, qu'ils y viendront tous, à la fête. Hommes et femmes, jeunes et vieux. Je ne veux pas qu'un seul reste en arrière.

— Mais, monsieur le gouverneur, vous n'avez pas vu encore le 14 juillet à Papeete. Vous ne pouvez savoir ce qui s'y passe. Quand la fête dure plusieurs jours, comme c'est l'habitude, cela dégénère en orgie, en bacchanale. Et la plupart des jeunes filles, des fillettes que nous avons à grand peine préservées du mal, en reviennent perdues.

— Eh ! que m'importent vos fillettes ? Je veux des fêtes brillantes, vous entendez ? Et pour cela il me faut tous vos gens, ceux de Tahiti et ceux de Mooréa. Il en viendra de Raïatéa, de Huaniné.... Je ne veux pas laisser dire que la fête de cette année a été moins populaire que celles organisées par mes prédécesseurs. Si, après, il y a parmi vos paroissiens quelques naissances peu régulières, je m'en moque. Cela repeuplera l'île, où la population diminue.

Tête basse, les deux visiteurs sortirent. C'étaient les pasteurs de deux districts éloignés, deux Français aussi bons patriotes, sans doute, que monsieur le gouverneur. Mais ils avaient le tort de ne pas comprendre de la même façon la morale et le bien des peuples.

Digitized by Google

VI

Les indigènes vinrent en foule fêter, à Papeete, la République française (Repupurita farani), que la plupart d'entre eux prenaient pour une grande dame. Son buste n'ornait-il pas tous les salons officiels ? Ils vinrent de tous les districts de Tahiti. Ils vinrent de Mooréa et d'autres îles. D'heure en heure, d'immenses pirogues à vingt rameurs, des baleinières, des côtres débarquaient jeunes femmes, jeunes hommes, enfants et même des vieux tout courbés. De tous côtés retentissaient les chants, les cris de joie. Et les beaux messieurs blancs se mêlaient à la foule, dévisageant les femmes, faisant leur choix.... Dès le premier jour, des fillettes aux grâces naïves, aux grands yeux rêveurs, se trouvèrent vêtues de soie, drapées de châles magnifiques. Plus d'une ne devait jamais rentrer dans la case lointaine au bord de la mer endormie. Elle grossirait le bataillon des « femmes de la plage », et les *tané papaa* pourraient ainsi varier leurs plaisirs, multiplier les amourettes.

Le soir, sous les grands arbres des chemins, à peine dissimulés dans l'ombre des feuillages, des couples s'enlaçaient, des idylles se nouaient, si l'on peut appeler idylles semblables aventures.

Il y eut d'abondantes distributions de vin aux frais du gouvernement, et des cris troublèrent la fête, des rixes entre ces Tahitiens de si paisible humeur.

Cela dura six jours. Concours d'himenés, régates de pirogues et de baleinières, courses à pied et à cheval, jeux divers, illuminations, fête vénitienne.... Ce fut très beau, très brillant, très bruyant.

Et quand les pirogues et les baleinières eurent emmené tout le monde, les hommes à peine dégrisés et beaucoup

Digitized by Google

de fillettes en larmes, on envoya en France un rapport magnifique :

« La fête du 14 juillet a été célébrée, cette année, à Papeete, avec un éclat inaccoutumé. De partout les indigènes étaient venus en foule, témoigner de leur attachement inébranlable à la France et à la République.... »

Le gouverneur se frottait les mains :

— Non, mais voyez-vous ces pasteurs qui voulaient garder au bercail fillettes et jeunes femmes ?

Pour les blancs il y eut, un des soirs de la fête, grand bal offert par le gouverneur.

On avait ouvert, pour l'occasion, le palais inoccupé depuis la mort du roi Pomaré, où les salons étaient plus vastes que ceux du gouvernement. Des jeunes filles indigènes avaient fait de ces grandes salles nues un berceau de verdure, comme une forêt tahitienne où les fleurs à profusion se mêlaient aux palmes des cocotiers, aux touffes légères et vaporeuses du reva-reva. Par les portes grandes ouvertes sur la véranda, des senteurs de fleurs et de fruits mûrs arrivaient avec les souffles frais du vent de la montagne. Des phrases d'himenés chantés partout dans la ville se mêlaient au bruit monotone de la mer sur le récif. Il semblait qu'une immense tristesse montât de la foule en délire qui remplissait les rues et les jardins. Mélancolie de cette joie de commande, malsaine, grossière parfois.... C'était, sous l'influence des civilisés, la facilité naïve des mœurs devenant licence, orgie.... La race supérieure entraînant au vice répugnant les enfants simples et un peu légers qui avaient confiance en elle, comme en une grande sœur très sage.

Dans les salons brillamment éclairés, les blanches et les créoles se mêlaient aux Tahitiennes, filles ou femmes

Digitized by Google

de chefs, invitées par politique. Les blanches avaient arboré des toilettes de France et paraissaient gênées, guindées, dans la robe ajustée et le corset; aussi les danseurs allaient-ils de préférence aux demi-blanches, fines et ravissantes sous la longue robe légère ornée de fleurs naturelles.

Pauvres petites blanches qu'on négligeait ! Elles avaient passé tant de jours à combiner, à confectionner leur toilette à la mode ! Pour beaucoup d'entre elles, ce bal du 14 juillet était la seule chance de trouver un époux, de séduire un de ces brillants officiers qu'elles voyaient de loin, toujours empressés auprès des Tahitiennes. Certaines mères, dans cette chasse au mari, n'avaient plus aucune retenue, jetaient leur fille à la tête du premier venu, le cajolaient, l'enjôlaient, jusqu'aux fiançailles... mais rarement plus loin, hélas. Et l'on citait ainsi d'éternelles fiancées qui, depuis des années attendaient le retour du bien-aimé, annonçaient périodiquement ce retour et le mariage tout proche.... Ce qui ne les empêchait pas, du reste, de flirter avec d'autres, de chercher, par manière de précaution, un fiancé possible, prêt à remplacer l'ancien quand décidément l'absence se prolongerait au delà des limites permises.

Les créoles, ayant plus de charme, avaient souvent plus de chance ou plus de savoir-faire. Plus d'une avait réalisé ses ambitions, quitté la douce vie dans le soleil et les fleurs pour s'en aller en France au bras d'un mari. Là, dans quelque port de mer, elle vivait, souvent triste et isolée, l'existence sans joie des femmes de marins.

Humbles fleurettes transplantées, qui dépérissaient très vite et souvent mouraient de ne plus entendre dans les nuits parfumées la mer chanter sur le récif.

Alain, dans un coin de la salle, interrogeait Balsenq,

Digitized by Google

se faisait renseigner sur les uns et les autres. Tout à coup il tressaillit, serrant plus fort le bras de son compagnon. Deux femmes entraient, escortées par le gouverneur et son chef de cabinet. L'une était tout en noir, majestueusement belle dans sa longue robe tahitienne de soie épaisse, ses beaux bras dorés voilés de tulle. Ses lourds cheveux noirs en deux tresses épaisses descendaient presque à ses pieds et, sur son oreille, un *tiaré Tahiti*, un gardénia simple d'une blancheur éclatante, était sa seule parure.

Alain avait reconnu tout de suite l'allure un peu hautaine de la femme entrevue au repas des naïades, à Mooréa. Et derrière elle, le cœur battant, il vit venir son ondine au sourire éclatant. Elle était tout de blanc vêtue, sans autre ornement que des gardénias simples dans l'étoffe légère de sa robe. Elle avait relevé ses cheveux en un sombre diadème qu'étoilaient les fleurs blanches et riait dans sa joie de vivre, d'être jolie, et de danser. Il semblait à Alain qu'elle était comme l'âme de Tahiti, un peu légère, amoureuse de plaisir, rêveuse, et par instants voilée de mélancolie. Tout de suite elle fut entourée, fêtée, et s'envola, légère et souple, dans une valse avec un lieutenant de vaisseau.

— Qui donc sont ces deux femmes? demanda Alain à Balsenq. A Mooréa, je les ai vues vivre en sauvages, se baigner au ruisseau et manger avec leurs doigts. Et voici qu'elles sont femmes du monde et semblent, parmi ces bourgeoises, deux grandes dames égarées.

— C'est Marau, la reine, et sa sœur Manihinihi. Quand la valse sera terminée, je vous présenterai. Vos naïades, mon cher, sont des mortelles, et, quoique princesses, vous les trouverez très abordables et même fort aimables.

Avec un fier sourire, un peu froid, Marau l'invita à

Digitized by Google

l'aller voir un jour; Manihinihi fut gracieuse, rieuse et charmante, comme elle l'était avec tous. Plus blanche de peau que sa sœur aînée, elle avait un teint mat où brillaient ses grands yeux sombres. Son sourire joyeux montrait ses dents, toutes petites et bleutées comme celles d'un enfant. Avec un rire malicieux, elle parla de Mooréa et de l'air malheureux qu'avait eu, certain jour, un passant affamé qu'on n'invitait pas à dîner.

— Quand vous viendrez à Teaharoa qui est un district à moi, je vous promets, puisque vous aimez ce qui est tahitien, un repas de poisson et de feïs, sur une nappe verte.

Peu à peu la salle se vidait. Mélancoliques et résignées, les jeunes filles attendaient que vinssent les invitations à danser. Mais la plupart des danseurs s'étaient éclipsés.

— Sortons, dit Balsenq, vous verrez le vrai bal.

Sous les vérandas, dans la lumière diffuse qui venait de la salle, et dans le jardin, aux douces clartés de la nuit tahitienne, des couples valsaient, furieusement enlacés. Tous les officiers, tous les fonctionnaires avaient rejoint là les femmes de la plage, le troupeau des épouses momentanées. Couronnés de fleurs comme elles, ils avaient mis de côté toute la dignité un peu méprisante qui leur était accoutumée et s'amusaient comme des fous. Certains, mettant le buffet au pillage, organisaient des soupers sous les arbres du parc. Et l'on entendait partout sauter les bouchons de champagne, au milieu des rires, des chants et des baisers.

— Puisque nous sommes là, dit Alain, et que nous ne dansons pas allons donc visiter le reste du palais.

Au premier étage, à peine éclairé, des pleurs d'enfants s'entendaient, mêlés aux bruits de la fête. Dans une

Digitized by Google

grande salle, sur des matelas étendus, un peuple de tout petits pleurait, dormait ou gazouillait, sous la garde d'une vieille Tahitienne. Dans un coin, une jeune femme en toilette de bal, allaitait un gros poupon en lui chantant tout bas une vieille berceuse de France.

— C'est la garderie, dit Balsenq, le bal des tout petits que leurs mères ne peuvent laisser au logis puisqu'à Tahiti les bonnes d'enfants sont chose inconnue. Elles viennent entre deux danses consoler ceux qui pleurent et regarder dormir les autres. Au matin, elles les emporteront bien au chaud sous leur châle et les marmots ne s'en trouveront pas plus mal de cette nuit un peu bruyante.

Dans d'autres pièces à côté on avait entassé en hâte tous les vieux meubles, tout le bric-à-brac enlevé aux salles de bal. Des dorures étalées sur un lit brillaient dans la pénombre.

— N'y touchez pas, fit Balsenq qui s'était approché. C'est l'uniforme du défunt roi Pomaré.

— Et pourquoi donc n'y faut-il pas toucher ?

— Parce que tout objet ayant appartenu à Pomaré est sacré, *tabou*, après sa mort comme de son vivant. A les toucher malgré cette interdiction, vous attrapperiez la lèpre, disent les Tahitiens. De même le visiteur trop hardi qui se permettait de tendre la main au roi devenait infailliblement lépreux, tandis que si le roi le premier tendait la sienne il n'y avait aucun danger à la prendre.

— Pomaré n'était-il pas l'époux de la reine Marau ?

— Oui, mais elle a divorcé très vite. C'était un mariage politique, une de ces unions où sont sacrifiées les filles de sang royal en Océanie aussi bien qu'en Europe. Marau était de la famille des Tati, aussi puissante à

Digitized by Google

Tahiti que celle des Pomaré. Et c'étaient entre les deux partis des guerres continuelles. Un amiral qui passait là voulut tout arranger. Sur ses conseils, la vieille reine Pomaré fiança son fils à la fille aînée des Tati. Marau n'avait pas vingt ans et venait de passer plusieurs années en pension à Sydney. Le rusé amiral faisait ainsi coup double et, en ramenant la paix dans l'île, il mettait sous l'influence française, par les Pomaré, toute la partie de la population dont les sympathies étaient restées anglaises. Le roi était un ivrogne, un brutal, parfois presque un fou furieux comme l'étaient d'autres fils de la vieille reine. Marau, au contraire, fine, intelligente, distinguée et instruite, souffrit le martyre, fièrement, sans se plaindre. Lorsque les désordres du roi commencèrent à faire scandale, même parmi les Tahitiens, l'amiral fit prononcer le divorce. Depuis, Marau vit dans une petite maison au bord de la mer avec ses sœurs. On a dit qu'un amour passionné pour un Français l'avait consolée de son triste mariage. Elle était bien libre, après tout. Et puis, elle est Tahitienne et ne pouvait passer toute sa vie sans aimer. Mais son existence depuis son divorce a toujours été très simple et très digne.

A côté de l'uniforme aux ors ternis, mangé aux vers, du roi défunt, un gros livre gisait, jeté là parmi un tas de vieilleries.

Balsenq le prit avec respect :

— C'est la Bible de la vieille Pomaré. Pauvre femme ! Elle admettait malgré sa piété sincère les mœurs faciles des Tahitiens qui sont, en somme, ce que les a faits leur pays, leur climat. Mais ce qui se passe cette nuit autour du palais l'eût indignée.

Au petit jour, dans le jardin de la reine, des couples

Digitized by Google

erraient encore parmi le désordre des soupers improvisés. De la porcelaine, des pièces d'argenterie, traînaient dans l'herbe avec des guirlandes fanées et des bouteilles vides. Peu à peu tous partirent, les femmes et les officiers, pour aller au marché, où il est de mode, à Papeete, de commencer la journée après avoir dansé toute la nuit.

VII

Dans un petit salon très simplement meublé, Alain prenait le thé entre Marau et sa sœur Manihinihi. Des nattes fines couvraient le sol et, parmi quelques meubles de bois léger, des choses tahitiennes étaient les seuls ornements. Grandes huîtres perlières à la nacre éclatante où brillaient, énormes, les chicots, les perles attachées à la coquille. Fins écrans tressés de pia, vieilles armes de bois sculpté, et partout, dans les fleurs, les flots toujours agités de légers rubans soyeux, le *reva-reva* des jours de fête. Beaucoup de livres mêlés à ces primitives décorations témoignaient de l'extraordinaire dualité de la reine.

Marau lisait et parlait avec une égale facilité le français, l'anglais et l'allemand. Elle était à la fois artiste et lettrée, et Alain vit avec stupéfaction, ouverte sur le piano, la partition d'un opéra de Wagner.

Avec cela, restée Tahitienne dans l'âme, passionnément, religieusement Tahitienne. Elle n'avait abandonné aucune de ses habitudes de simplicité archaïque, marchait nu-pieds, mangeait avec les doigts, assise à terre, sur une natte, et vivait en communauté absolue avec son peuple de suivantes et de servantes.

Et puis, venait un Européen, c'était la grande dame, un peu altière, reine malgré son divorce, et qui savait

Digitized by Google

recevoir comme dans les salons de Paris où, des mois entiers, on avait jadis fêté sa beauté et son charme de Tahitienne.

Manihinihi, elle, ne lisait pas Schopenhauer et n'eût pu déchiffrer une page de Wagner. Elle parlait le français, pas toujours très correctement. Mais tout ce qu'elle disait était si joliment dit, avec un si merveilleux sourire, qu'on était sous le charme dès qu'elle ouvrait la bouche. Et Alain ne pouvait se décider à quitter le petit salon modeste où rayonnaient tant de grâce et tant de simple dignité.

Un voyageur à l'esprit chagrin a dit un jour que les seules bêtes malfaisantes des paradis d'Océanie étaient les blancs. L'esprit chagrin n'avait pas tout à fait tort. Alain s'en aperçut lorsqu'il voulut se mêler à la vie des civilisés de Papeete. On se déchirait à belles dents, on se haïssait farouchement et la guerre sévissait, incessante, entre les deux partis politiques qui se disputaient le pouvoir. Chacun recherchait, embellissait ou inventait sur le compte de son prochain les plus sombres histoires. Le voisin, averti, rendait la pareille, et ces contes passaient de l'un à l'autre, toujours revus et augmentés, de façon qu'à les écouter on se fût cru en pleine forêt de Bondy.

Tout cela était né le jour où un gouvernement trop paternel dota la colonie d'un Conseil général. Tout le monde voulut en être, et chacun usa de son mieux de l'influence qu'il pouvait avoir sur les Tahitiens devenus électeurs. Les uns firent un parti politique ayant pour chef nominal le prince Hinoï, Terii-Hinoïatua-Pomaré, neveu et héritier du roi défunt.

Un bon garçon, Hinoï, calme et tranquille, et Tahitien

Digitized by Google

dans l'âme. On l'alla chercher dans sa maisonnette, auprès du palais désert. On l'arracha à sa vie joyeuse et facile, à ses hymnes, à ses amours, pour l'entraîner dans la ronde infernale. Il alla comme agent électoral dans ses propres districts et fut chargé d'enseigner à ses fidèles sujets les beautés du suffrage universel. D'autres mirent dans leur jeu Marau et les siens. Ainsi les Européens rallumaient à leur profit la guerre centenaire entre les deux familles tahitiennes.

Il se passa d'assez vilaines choses, et ceux-là mêmes qui auraient dû donner de bons exemples aux grands enfants que sont les Tahitiens leur en donnèrent de très mauvais. On leur apprit à mentir, à frauder, et trop souvent les bureaux de vote virent des scènes honteuses. Pour les gens des districts, voter était une amusette, et ce Conseil général, invention des *papaa*, dépassait leur compréhension. N'avaient-ils pas toujours leurs grands chefs, les uns Hinoï, les autres Marau et les Salmon, à vénérer et à servir ? Le reste leur importait peu. *No atou*, disaient-ils en haussant les épaules. Et cette intraduisible expression d'indifférence absolue était toute l'âme tahitienne en deux mots.

« Qu'importe !... le soleil éclaire dans les bois les fruits et les fleurs. La mer chante sur le récif et les femmes sont jolies.... Qu'importe le reste !... *No atou.* »

Les partis religieux, protestants, catholiques et saints des derniers jours, qui étaient une secte de mormons, se mêlèrent à la bataille, au grand chagrin de beaucoup des pasteurs. Ceux-ci jugeaient avec raison que la politique n'a rien à faire au service de Dieu et qu'un Conseil général ne rendrait ni plus sages, ni même plus heureux les simples enfants de Tahiti.

On vit un instituteur des écoles protestantes arborer,

Digitized by Google

pour sortir, chaussettes rouges et souliers à boucles, afin de faire pièce à l'évêque dont les bas n'étaient que violets. Et l'on se chuchotait à l'oreille : « Les protestants seront les plus forts. Ils ont un archevêque dans leur manche. »

Du coup, l'évêque fit savoir qu'il n'assisterait plus aux dîners officiels à moins d'y occuper la première place, à la droite de « madame le gouverneur. » L'instituteur rétorqua que, comme président des Eglises tahitiennes, cette place d'honneur était la sienne. Le chef de cabinet se fit des cheveux blancs et beaucoup d'ennemis à régler ces questions de protocole sans pouvoir contenter personne.

Tout cela n'était au fond qu'une reprise de la vieille lutte entre l'influence française et l'influence anglaise. Et, si Hinoï était franchement attaché à la France, les Salmon, eux, étaient Anglais de cœur et rêvaient de voir passer un jour à l'Angleterre Tahiti et les archipels. Marau, fine, un peu rusée, cachait son jeu. Mais on sentait parfois, sous l'indifférence voulue, percer son dédain pour la France et tout ce qui était français. N'écrivait-elle pas en anglais son histoire de Tahiti, dont elle voulait faire un monument à la gloire de son pays, colonie française pourtant ?

De tout cela, Alain ne se tourmentait guère. De plus en plus, il s'éloignait de ses semblables, ne fréquentait que Balsenq et deux ou trois familles de négociants où celui-ci l'avait présenté. Là on vivait entre soi, très simplement, mais largement, ainsi que le permettaient les fortunes chaque jour augmentées. Les jeunes gens avaient leur place dans la boutique paternelle et les jeunes filles étaient tenues un peu à l'écart, loin de la vie trop librement tahitienne qui s'ébattait autour du kiosque de la

Digitized by Google

musique. Les pères étaient pour la plupart d'anciens soldats de l'infanterie de marine, qui avaient fait leur temps à Tahiti. Une fois libérés du service, ils étaient revenus avec leurs jeunes femmes dans ce paradis loin duquel ils ne pouvaient plus vivre. Ils avaient fait fortune assez rapidement et comptaient marier leurs filles aux fils de leurs voisins, pour continuer la race d'honnêtes travailleurs.

Balsenq aurait voulu qu'Alain trouvât de son goût l'une des jeunes filles et fît, lui aussi, souche de Tahitiens blancs. Mais Alain secouait la tête. Sa naïade le tenait toujours attaché à ses longues tresses. Il la cherchait le soir, aux lueurs tristes des lanternes éclairant sur la place l'étalage des marchands de couronnes. Et quand elle le permettait, rien ne l'enchantait plus que de poser sur les cheveux de Manihinihi les cordons de tiarés parfumés. Il lui semblait qu'il l'attachait à lui par ces chaînes fleuries, qu'elle était un peu sienne sous sa couronne blanche. Mais lorsque venait toute sa cour, tous les officiers et les jeunes fonctionnaires, elle acceptait d'autres couronnes, courbait la tête en riant sous leur poids. Elle faisait la coquette avec tous, en libre fille d'Océanie, sans que jamais l'un d'eux osât seulement effleurer le bout de ses doigts.

On disait.... Mais la calomnie était la plaie de Papeete. Ne lui avait-on pas donné un nom de maladie, la « fièvre du corail », parce que tous en étaient atteints ?

Ce qu'on disait de Manihinihi, on l'avait dit de toutes les femmes jolies et un peu libres. Alain n'en voulait rien croire et pourtant se répétait qu'elle était Tahitienne et que, pour ses pareilles, l'amour est toute la vie.

Digitized by Google

VIII

A chaque fin de trimestre, le vieux Tatari venait à Papeete toucher la petite pension que lui faisait le gouvernement.

Il arrivait un matin en baleinière, l'habit bleu barbeau bien brossé, les boutons astiqués. Un petit vieux charmant sous son grand chapeau de paille tressée. Si correct et si drôle en ses manières surannées qu'on se l'arrachait, que tout le monde voulait lui offrir un repas ou un rafraîchissement.

Tatari se défendait de son mieux, mangeait du bout des dents, buvait du bout des lèvres. Mais il arrivait parfois, le soir, au Cercle, qu'il s'échauffât un peu. C'était alors à qui le ferait boire davantage, à qui inventerait des mixtures nouvelles pour le griser. Et quand ils avaient réussi à tourner tout à fait cette pauvre tête blanche, que le petit vieux, si digne à l'arrivée, titubait quelque peu en regagnant sa baleinière, c'était, parmi les jeunes messieurs, des rires à n'en plus finir, des gorges chaudes :

— Avez-vous vu le vieux Tatari? Il avait du vent dans les voiles, cette fois-ci.

IX

Alain prospérait dans son commerce et devenait « quelqu'un » à Papeete. Il avait cheval et voiture et, le dimanche, s'en allait très loin, sur la route du tour de l'île, passer la journée dans quelque vallon, se baigner et rêver au bord de l'eau frissonnante.

Son cheval s'appelait Philippe et très vite était devenu son ami. Philippe méprisait son écurie et jamais n'y vou-

Digitized by Google

lut entrer. Il vivait en liberté dans l'enclos et dès qu'il y voyait arriver son maître, venait frotter contre lui sa grosse tête avec un tendre hennissement. Pour sa nourriture il avait aussi ses idées à lui. L'herbe tendre, un peu d'avoine, c'était bon pour l'ordinaire, mais Philippe avait trouvé mieux. Il savait, parmi les cases environnantes, découvrir le four canaque, le tas de pierres chaudes sous lequel on rôtit maïorés et bananes, poisson ou cochon de lait. Ces fours sont en même temps garde-manger, et l'on y laisse un jour ou deux les fruits cuits mijoter sous des feuilles parfumées.

Philippe, du bout de son sabot, écartait les pierres encore tièdes et se régalait de bananes ou d'un beau maïoré cuit à point. Puis il revenait au petit trot trouver son maître, et les ménagères riaient de son manège tout en se fâchant un peu.

— Mais je le connais, votre cheval, dit un jour Matauhira, parente de Hinoï. Je l'ai longtemps eu à moi, et bien souvent nous avons fait le tour de l'île ensemble. C'est Mori-Aarhau, mon vieux Mori-Aarhau !

Mori veut dire : lumière ; *aarhau*.... Alain ne trouvait pas.

Manihinihi, qui caressait la bête, eut un frais éclat de rire :

— Mori-Aarhau ? Mais c'est du pétrole tout simplement. Pourquoi donc, Matauhira, appelais-tu ton cheval Pétrole ?

Matauhira n'en savait rien. Elle avait cru voir dans la robe du cheval des reflets comme en a le pétrole, expliquait-elle. Et puis, ce nom lui était venu à l'idée, elle n'en avait pas cherché d'autre.

Dès lors, le cheval eut un nom composé. Il s'appela

Digitized by Google

Philippe-Pétrole, parce que Manihinihi la première avait traduit son nom tahitien.

Philippe-Pétrole avec son maître et Balsenq partirent un beau jour pour faire le tour de l'île. Derrière la voiture on avait attaché une valise avec des effets de rechange, et c'était tout le nécessaire dans ce pays de large hospitalité. Ils partirent un matin clair, léger, si clair et si éblouissant que l'on pouvait à peine regarder la mer et les plages de sable blanc sous les cocotiers du rivage. La route longeait ces plages, au bord du lac tranquille bordé par le récif. Parfois le sable était remplacé par des bancs de corail d'un blanc de neige là où l'eau n'atteignait pas, ailleurs d'un beau vert sombre, brun ou rougeâtre, avec un fourmillement d'animaux étranges que la mer apportait et remportait sans cesse dans sa caresse lente.

De l'autre côté du chemin, c'étaient des bois de cocotiers, des colonnades légères de minces fûts et, formant dôme, les énormes panaches de feuilles au bruissement métallique. Contre un des troncs argentés, quelques morceaux de l'écaille fibreuse d'un coco étaient attachés. Cela signifiait que la propriété était « tabou » et que l'on priait les passants de n'en point emporter les fruits. Philippe-Pétrole trottait d'un pas égal et sans ardeur inutile. Sous les orangers qui bordaient le chemin, son sabot écrasait les oranges tombées qui répandaient un parfum de fruit mûr et cuit par le soleil.

Ils passèrent Faaa, et Alain, une fois de plus, évoqua Manihinihi et son rire clair. Elle avait vainement essayé de lui faire prononcer correctement ce nom, avec les trois « a » bien distincts, séparés par un coup de gorge dont les Tahitiens seuls ont le secret.

Digitized by Google

— Il ne faut pas manquer de nous reposer un instant chez Mme Pignon, dit Balsenq. Du reste, votre cheval, j'en suis certain, s'y arrêtera de lui-même. Tous les chevaux de l'île y vont tout droit.

Mme Pignon était une Française venue fort jeune à Tahiti avec son mari. Les époux, très travailleurs tous deux, avaient gagné une petite fortune en faisant, dans les archipels, le commerce de la nacre et des perles. Ils comptaient bien vivre un jour de leurs rentes dans la propriété qu'ils avaient achetée au district de Papenoo, mais leur goëlette, un soir d'orage, fut brisée sur les récifs de Manga-Reva et tout ce qu'ils possédaient fut englouti dans le naufrage. Devenue veuve, et afin de ne pas être à charge à sa fille mariée, Mme Pignon s'était retirée sur ce coin de terre de Papenoo qu'elle n'avait plus jamais quitté, pas même pour venir à Papeete. Elle vivait là des maigres bénéfices de son petit débit.

Au bord de la route, dans les bananiers opulents et les ibiscus aux grandes fleurs, c'était une simple cabane de planches à quelques pas de la maison d'habitation. Un comptoir, quelques rayons garnis de bouteilles en étaient tout le mobilier. Mme Pignon avait orné les parois avec des découpures de journaux illustrés que d'année en année elle avait collées là. On y retrouvait, grossièrement illuminés, toutes les catastrophes, tous les crimes fameux dont, pendant quelques jours, le monde s'était ému. Et c'était bizarre et triste, ce rappel de tant d'horreurs dans la sereine paix de ce coin perdu.

Tandis que les voyageurs bavardaient avec l'hôtesse, tout heureuse de voir des Européens, on entendit un grand bruit de feuilles arrachées. Mme Pignon bondit :

Digitized by Google

— Je parie, dit-elle, que votre cheval est après mes bananiers.

Puis, ayant regardé au dehors :

— Naturellement ! C'est Mori-Aarhau, le plus malfaisant de tous les canassons de l'île.

La bonne bête malfaisante avait tout doucement tiré la voiture après elle dans l'enclos et, à grands coups de dents, se régalait des jeunes feuilles tendres avec un froissement de soie qu'on déchire.

A Paea, ils s'arrêtèrent à la chefferie. Il y avait là deux chambres avec des lits, un peu durs, mais très propres, pour les Européens qui passaient. Le chef leur apporta des poulets, des bananes et des poissons qu'ils refusèrent, voulant dîner chez Pierre-Charles.

Pierre-Charles, l'homme au nez coupé !

Celui-là était un demi-blanc qu'un accident quelconque avait privé de son appendice nasal. Il n'était pas beau, le pauvre homme, ni très soigneux non plus de sa personne. Mais souvent on venait de Papeete en voiture, le soir, dîner chez lui pour rentrer ensuite au clair de lune.

Comme Alain et Balsenq avaient longuement erré au bord de la mer après un bain délicieux, la nuit était tombée lorsqu'ils arrivèrent chez Pierre-Charles.

— Les poules sont couchées, leur dit celui-ci par manière de bienvenue. Il me sera difficile de vous faire à dîner. Cependant je vais voir s'il y a moyen d'en tirer une.

Il prit son fusil ; un gamin portant une lanterne le suivit au dehors et l'on entendit dans les arbres de grands caquetages de volailles effarouchées. Puis un coup de fusil, et Pierre-Charles rentra, plumant déjà la bête.

— Dans un quart d'heure, vous pourrez vous mettre

Digitized by Google

à table. Mais je vous avertis que j'ai un pensionnaire. Vous plaît-il de dîner avec lui ?

Ce pensionnaire était le peintre G., qui depuis plusieurs années errait de Tahiti aux Marquises en quête de sujets. Il s'en allait au hasard de sa fantaisie, vivait dans une case indigène et peignait d'étranges choses aux tons violents qu'il mettait ensuite sécher devant sa porte. Les indigènes qui passaient s'en amusaient beaucoup.

— G.? Mais c'est un grand peintre, dit Alain qui lisait les articles de critique dans les journaux au Cercle.

— Possible, fit Pierre-Charles. Il dit qu'en France on paie très cher ses tableaux. Mais c'est malheureux, dans tous les cas, qu'il ait appris à peindre les cocotiers l'année qu'ils avaient la maladie. Il met partout des arbres jaunes. Pourtant, un cocotier, c'est vert, n'est-ce pas, messieurs ? On a des yeux, que diable ! Et on sait distinguer les couleurs ! Lui pas. Les femmes, il les fait rouge-brique avec de grands yeux bêtes.

L'artiste arrivait et les poulets étaient cuits. Le dîner se passa en discussions de toute sorte. Le peintre trouvait la vie bête et ne la supportait qu'au milieu des peuples primitifs, loin de toute civilisation. Et comme Alain déplorait la rareté des courriers :

— Jamais je n'attends de lettres, dit le peintre, et jamais non plus je n'en écris. Je ne sais même pas si les miens, en France, sont vivants, et franchement je n'en ai cure. Vivre pour soi est la seule façon de passer tranquillement son existence.

Il traita Balsenq de rêveur, n'osant le traiter d'imbécile, parce qu'il voulut parler d'altruisme.

— Laissez donc ces sornettes, mon pauvre monsieur. Vous êtes très naïf et très jeune, malgré vos cheveux

Digitized by Google

gris. Il faut n'aimer que soi si l'on veut être heureux. Tout le reste est mensonge ou bien hypocrisie.

Ce scepticisme amer leur gâta la soirée, et très vite ils laissèrent là l'artiste et ses théories, que Pierre-Charles écoutait bouche bée.

— Je vous l'avais bien dit, fit celui-ci en les reconduisant. Il n'est pas comme tout le monde. D'abord, quand on peint des cocotiers jaunes....

Sous la voûte des grands arbres, où filtraient des rayons de lune, ils regagnèrent la chefferie. La mer était comme un grand miroir très uni, murmurant un peu au delà du récif, où doucement elle se soulevait. Les feuilles de cocotiers ondulaient sous la brise comme de grandes palmes d'argent balancées au passage d'un souverain. Le silence était absolu dans la forêt sans oiseaux et dans les cases tout dormait. Seul, près de la chefferie, Philippe-Pétrole, avec un grand bruit d'étoffes qu'on déchire, se régalait de feuilles de bananiers.

VAHINÉ PAPAA.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

GENÈVE

ET LES COMBATS POUR LA SAVOIE

en août et septembre 1793.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Les délégués partis, le Comité de sûreté continue à prendre des mesures pour la sécurité de la ville, car on apprend, le 1er septembre, que l'avant-garde française, forte de 500 hommes, s'est rassemblée à Bonneville pour attaquer les Sardes qui défendent Cluses. Cette avant-garde sera suivie d'une armée de 3000 hommes environ, qui doit se porter bientôt sur Sallanches. Le comité envoie des citoyens « sûrs et dévoués » qui surveilleront les mouvements de troupes et l'aviseront immédiatement dans le cas où les Français repoussés chercheraient à se replier sous les murs de Genève. Puis on organise une garde spéciale au hangar, tandis que le citoyen Roch est chargé de présider une nouvelle compagnie de bombardiers qu'il conduira sur le bastion de Saint-Antoine pour l'exercer à jeter des bombes et des obus et à faire usage des pierriers.

Le 2, le comité prend connaissance d'une lettre du citoyen d'Ivernois, avocat, informant le président Janot qu'un ancien militaire français, retiré, lui a écrit pour

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

l'aviser et le convaincre de l'extrême importance dont Genève leur devient en ce moment et pour inciter sérieusement les Genevois à se tenir en garde contre toute surprise. D'Ivernois conclut en disant qu'il lui suffit de donner cet avis pour être persuadé que le comité, dont le patriotisme lui est connu, prendra les mesures les plus promptes pour mettre la place en état de défense. Janot fait observer à cette occasion qu'en effet divers rapports lui sont parvenus et que tous tendent à faire craindre qu'on ne cherche à tenter une surprise sur la place et que toutes ses mesures sont prises pour être informé rapidement du mouvement des troupes. Et sur sa proposition, on décide de garnir d'artillerie les flancs des bastions donnant sur les fossés secs et de distribuer toutes les munitions nécessaires, tandis que le citoyen Gavin est envoyé près de Saint-Jeoire pour surveiller les opérations entre Français et Piémontais.

Le même jour, le comité reçoit une lettre de Constantin et Bourdillon, datée du 9 septembre et écrite de Berne, après une conférence d'une heure avec M. Willading, banneret de Berne, la troisième personne de l'Etat et homme très considéré. « On s'étonne, disent-ils, de ce que les Piémontais n'ont pas déjà repris entièrement la Savoie en saisissant le moment du siège de Lyon. » Willading leur ayant demandé s'ils croyaient qu'on eût fait la révolution à Genève au cas où les Suisses fussent restés, en décembre 1792, Bourdillon répondit : « Je ne sais pas, mais ce dont je suis parfaitement persuadé, c'est que par là nous avons sauvé notre indépendance. » « Il n'a rien répliqué, ajoutent les députés, mais on en peut augurer qu'ils sont très mécontents de nous et que jamais ils ne s'intéresseront en notre faveur. Nous avons

Digitized by Google

vu quelques individus qui pensent que les Suisses garderont le plus longtemps possible la neutralité, leurs moyens étant faibles. Quant à Genève, il paraît que, si les Français ou les Piémontais s'emparent de nous, ils ne s'en mêleront pas. »

Ces nouvelles n'étaient certes pas rassurantes, et le lendemain Janot apprenait pire encore.

Dans la nuit du 11 au 12 le président du Comité de sûreté recevait, en effet, la copie d'un manifeste du roi de Sardaigne, accompagnée du billet anonyme suivant, daté de Turin, 4 septembre :

« Cette détermination relative à Genève, je la tiens par la voie du bureau de la guerre, je l'ai jointe à celle de la Savoie, elle n'est pas encore publique à Turin ; et sûrement elle ne le sera qu'après son exécution.

» Les troupes sardes, malheureusement, font de grands progrès, un courrier extraordinaire arrive dans ce moment et apporte la fâcheuse nouvelle que Nice offre de rendre la ville, moyennant une capitulation honorable, il paraît qu'on la leur accordera.

» Mon cher ami, comme je prends intérêt à tout ce qui vous regarde, je saisis vivement l'occasion de vous rendre service, je vous envoie ce manifeste, je souhaite qu'il vous parvienne avant son exécution, car vous êtes l'un des principaux notés pour perdre la vie ; avertissez tous vos collègues, n'oubliez pas les ministres Gase, Anspach et Delaplanche, car ils sont tous aussi notés que vous. Adieu, malheureuse victime de la liberté ! Je ne me signe pas. Vous en sentez la raison, tout ce que je désire, c'est que le ciel me permette de vous embrasser un jour. Excusez-moi si je vous écris si mal et si peu en ordre ; mais je n'ai que le temps de mettre la lettre à la poste. Dieu veuille qu'elle arrive à temps ! »

L'inconnu qui avertissait ainsi les Genevois rappelait le Savoyard qui avait, en 1602, informé leurs ancêtres

Digitized by Google

des projets qu'ourdissait contre eux le duc de Savoie. Le manifeste joint à sa lettre était intitulé : « Détermination du rôi Victor-Amédée relativement à la ville de Genève »; il était daté de Turin, 23 août, et comportait les quatre articles suivants :

« ARTICLE 1er. L'ancien gouvernement sera restauré et les lois seront rétablies telles qu'elles étaient en l'année 1789.

» ARTICLE 2. Le Roi exige la punition des traîtres qui ont livré des armes à ses ennemis.

» ARTICLE 3. Tous les biens des chefs révolutionnaires seront confisqués, et versés dans le trésor de la République, et leurs personnes transférées dans les prisons pour y être jugées des crimes dont elles seront les auteurs.

» ARTICLE 4. La République recevra dans ses murs 4000 hommes de troupes de sa Majesté sarde, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli et que justice et satisfaction lui soient rendues. Elle assure sur son honneur qu'elle maintiendra de tout son pouvoir l'indépendance de la République, et elle accorde secours et protection à tous les bons Genevois. »

Le Comité de sûreté fut effrayé surtout des conséquences que pouvait avoir la publicité de cette menace qui ne manquerait pas de décourager les patriotes et de ranimer les espérances des aristocrates. La colère des uns et les provocations des autres produiraient sans doute de nouveaux troubles qui risqueraient de compromettre l'indépendance de la République. Sagement, les membres du comité prêtèrent le serment de garder le secret, tout en prenant les mesures que comportait la la situation.

Le 13, il est arrêté en effet : 1° de placer dans les corps de garde des Ravelins de Neuve et de Rive un détachement de la bourgeoisie qui sera chargé spéciale-

Digitized by Google

ment d'une surveillance sur la garnison de garde à l'avancée, avec laquelle il n'aura aucune communication directe ; 2° de faire fermer les portes de la ville par des maîtres serruriers patriotes genevois, chaque soir, et sous l'inspection du chef de poste ; 3° de faire enlever incessamment deux tas de terre dressés contre la face droite du bastion de Saint-Antoine, qui pourraient mettre les assaillants à l'abri du canon du bastion du Pin qui doit la défendre.

Ce n'est que le 6 novembre, une fois le danger écarté, que le Comité d'administration était mis au courant de cette communication, mais sous le secret également. Et les Genevois ne devaient connaître le manifeste du roi de Sardaigne que le 13 avril 1714, quand Janot présenterait le rapport du Comité de sûreté au Conseil général. « Dans ces moments difficiles, dira-t-il, la détermination du roi pouvait enhardir les ennemis de la révolution et porter dans les âmes timides la crainte et le découragement. Le comité préféra garder pour lui seul toutes les angoisses et les épargner à ses concitoyens. L'on comprendra facilement que toutes ces circonstances contribuaient à affermir les membres du comité dans sa résolution de défendre la cause de l'égalité et de la liberté à tout prix. »

Le 14 septembre, les Comités recevaient une longue note de Soulavie datée du 7, en réponse à la mise en demeure qu'ils avaient adressée au résident, le 30 août, à propos des prêtres et des émigrés.

Soulavie déclarait, « avec cette loyauté et cette franchise républicaine dont le soussigné ne s'écartera jamais », qu'on doit distinguer à Genève les administrateurs d'avec les administrés.

Digitized by Google

En ce qui concerne les premiers, le résident se faisait un plaisir de reconnaître que les comités fondateurs de la liberté et de l'égalité genevoise n'avaient pas cessé de travailler avec lui au progrès de la révolution des deux nations et qu'au lieu de tolérer les prêtres déportés et les émigrés ils les avaient chassés de la ville avec zèle. C'est pour les mettre à portée de servir encore la cause populaire que Soulavie représentait aux comités des faits dont la collection peut intéresser les nations françaises et genevoises et qu'il réunissait en deux groupes. C'était d'abord la chaîne ininterrompue de contre-révolutionnaires attachée d'un bout à Lyon et de l'autre à Turin, formée en Valais de 500 prêtres déportés, dans le Pays de Vaud des émigrés et des prêtres, à Genève de quelques ci-devant Magnifiques et de beaucoup plus d'adhérents. Genève est le point d'appui de cette traînée de traîtres, c'est l'entrepôt visible des lettres et projets, c'est le rendez-vous des aristocrates qui font des tournées, paraissent et disparaissent en un moment, insultant cette terre de la liberté et les lois des deux nations, dans les auberges, quelquefois dans les cafés, souvent dans les rues, au point que Soulavie a entendu chanter deux fois sur la voie publique des airs contre-révolutionnaires ! D'ailleurs, depuis que les Piémontais menacent ces contrées, quelques émigrés genevois qui vomissaient, à Lausanne, les imprécations les plus atroces contre les deux nations sont rentrés dans leur mère patrie pour s'y coaliser avec les Magnifiques sédentaires qui, quoique plus moroses ou plus réservés, ne travaillent pas moins au retour de l'ancien gouvernement et ne manquent ni d'argent ni d'armes pour cela. Ce sont enfin les riches Genevois qui ont trafiqué tout l'or nécessaire aux Brissotins pour l'insurrection de Lyon.

Digitized by Google

En second lieu, c'est la singulière situation topographique de la République de Genève qui peut rendre à la première occasion la cité de Genève fatale à la République française.

De quelque côté, en effet, que Soulavie tourne ses regards hors des murs de Genève, il ne voit que les éléments d'une Vendée : au midi, l'ignorance et le fanatisme des paysans du Mont-Blanc ; au nord, l'adroite et savante tactique des Bernois, la rage des prêtres déportés et des émigrés français et genevois ; à l'orient, l'armée piémontaise ; au couchant, les muscadins de Lyon. « Toutes les classes d'ennemis communs, disait le résident aux Comités, menacent à la fois votre cité et ma patrie d'un incendie prochain. Vous ne voulez pas que votre cité, cette mère des révolutions religieuses et républicaines, soit l'entrepôt des combustibles. » Il faut au contraire apprendre à l'Europe que les jours glorieux de Genève vont commencer.

Soulavie se défendait d'ailleurs de vouloir s'immiscer dans le gouvernement genevois, il contestait avoir entendu ou écouté aucun détracteur de la République de Genève. « Sans doute, disait-il, j'ai pu conférer quelque fois avec des républicains ombrageux, faciles à la suspicion et dont les conceptions grossissent aisément les objets, mais ordinairement c'est l'amour le plus pur de la liberté qui est le principe de ces exagérations qui ne peuvent être criminelles. »

Enfin, le résident laissait aux réflexions et à la sagesse des Comités les dix articles suivants :

1° Factions intérieures contre la liberté. Elles vont devenir bientôt des moyens favorables aux vues de notre ennemi commun.

Digitized by Google

2° Désarmement et exil des patriotes genevois de 1782 par les Magnifiques et dépôt d'armes en leurs mains.

3° Les richesses entre les mains de nos ennemis et l'habitude du gouvernement.

4° Collection périodique de lettres contre-révolutionnaires clandestines levées à Genève, portées dans l'intérieur de la France et reportées en réponse de France.

5° Emigrés genevois qui vont, viennent et retournent ici.

6° Possibilité de trahisons qui depuis si longtemps sont à l'ordre du jour.

7° Possibilité de succès des Piémontais dans le Mont-Blanc.

8° Vraisemblance que l'ennemi voudrait hiverner à Genève, seule place convenable du pays, les Alpes devant être bientôt fermées par les neiges.

9° Insuffisance non de courage genevois, mais insuffisance de sa population pour défendre la ville assiégée.

10° Artillerie suffisante dans les places que l'ennemi aurait conquises avant d'effectuer le projet d'attaquer Genève.

Soulavie concédait en terminant qu'il y avait assurément dans ces possibilités des malheurs qui n'arriveront pas, mais leur possibilité ordonne, disait-il, à des administrateurs sages et prévoyants de ne pas attendre le malheur pour avoir avec soi le remède.

Après avoir entendu la lecture de ce singulier mémoire, les Comités furent perplexes. Sans doute, la réponse de Soulavie satisfaisait en partie à la justification demandée par eux; d'un autre côté, le résident énonçait toute une série de faits qui semblaient autant de motifs et de pré-

Digitized by Google

textes futiles pour légitimer d'avance ce qui pourrait être fait contre la république. Toutefois, comme Soulavie ne présentait ses allégations que sous forme de réflexions générales sur lesquelles il se bornait à attirer l'attention des Comités, sans conclure, ceux-ci décidèrent de ne pas lui répondre, tout en cherchant ce qu'ils pourraient faire pour déjouer ses intrigues. On racontait, en effet, que Soulavie s'était rendu à Gex ou à Fernex et que là, ayant mis sous le secret du serment les officiers de la municipalité, il leur avait représenté la convenance qu'il y aurait à ce que la République française eût une garnison à Genève. Le résident aurait fait part également de ce projet à plusieurs Genevois qu'il avait mandés auprès de lui. Et l'on croyait savoir qu'il disposait pour ses projets de gens que l'on connaissait « pour être dévoués à ceux qui nous agitent. »

Après avoir prêté serment de ne rien divulguer de tous les faits, les Comités s'ajournèrent au surlendemain, 16 septembre, et ce jour-là, reprenant la discussion, ils décident « d'envoyer à Bousquet et Reybaz une personne prudente et sûre pour leur porter la dernière note du résident avec un mémoire contenant tous les faits qui ont précédé cette note afin que nos députés puissent par cet ensemble juger de notre véritable position actuelle et détourner, s'il est possible, les dangers qui nous menacent. » Quelques jours après le Comité de sûreté, à qui incombait le choix du délégué, désignait Guérin, qui partit le 24.

Bientôt cependant la situation s'était améliorée. Loin d'évacuer la Savoie, les Français songeaient à un retour offensif. Le 16 septembre on apprend qu'un combat sans résultat a eu lieu à Cluses, et le lendemain les

Digitized by Google

Français entrent dans cette ville se préparant à chasser les Piémontais de la vallée de Chamonix. Les comités avaient reçu en outre une lettre de Bousquet qui les rassurait également. « Les bruits que l'on fait courir, écrivait-il le 10 septembre, sur la destination de l'armée des Alpes, me paraissent destitués de fondement. Jamais la République française ne se portera à une démarche aussi injuste que contraire à ses vrais intérêts contre un peuple libre et son ami. Quand je vois qu'auprès du gouvernement français l'on cherche à calomnier Genève, qu'auprès de Genève l'on cherche à calomnier la France, je ne puis m'empêcher de soupçonner violemment que cette marche est le résultat d'un complot très perfide tramé par des ennemis des deux nations dont il faut extrêmement se défier. »

Et le 18 septembre, Constantin et Bourdillon rentraient à Genève en apportant une lettre de Barthélemy, qui écrivait, le 12 septembre, au Comité de sûreté :

« Citoyens,

» J'ai reçu la lettre signée de votre président que vous avez bien voulu m'écrire le 6 de ce mois. Les citoyens que vous avez chargés de me la remettre vous diront avec quel intérêt je me suis entretenu avec eux de l'objet important dont elle traite, celui que par devoir et par sentiment je prends, citoyens, à la prospérité de votre République m'animera constamment. J'ai fait plusieurs fois des démarches indirectes pour parvenir à effectuer le rétablissement de la correspondance entre elle et les deux premiers cantons. Quoique je n'y aie pas réussi, mes soins m'ont du moins conduit à reconnaître qu'ils conservent de l'affection pour votre Etat et qu'ils font des vœux pour son indépendance et pour son bonheur.

» Aujourd'hui que votre position, citoyens, devient fort déli-

Digitized by Google

cate, je suis persuadé qu'ils concevront des alarmes sur les projets du roi de Sardaigne dans le cas où il ferait des progrès dans le département du Mont-Blanc, mais les moyens de mettre obstacle à ces projets seraient pour eux fort embarrassants.

» Le Corps helvétique veut moins que jamais s'écarter de son système qui est de ne prendre aucune part aux querelles des grandes puissances. S'il se mettait en avant pour arrêter les vues possibles de la cour de Turin, il craindrait d'être entraîné plus loin que ses maximes ne lui permettent. D'un autre côté, il ne lui convient point du tout que votre ville cesse d'exister libre et indépendante.

» Il serait donc très important de parvenir, à la faveur de ce double intérêt, à faire reprendre quelques fils de la correspondance. Je vais renouveler mes tentatives dans cette vue, en même temps que je vous invite, citoyens, à profiter de toutes les occasions qui se présenteront de donner à la Suisse des témoignages de bon voisinage et d'amitié.

» Vous conclurez de ma lettre que, quoique je croie bien que les cantons ne se sont pas encore très familiarisés avec l'utile révolution qui s'est effectuée dans votre gouvernement, j'estime qu'ils ne sont pas dans des dispositions défavorables pour le maintien de l'indépendance de votre République.

» Je suis heureux, citoyens, de pouvoir dans cette occasion vous assurer du zèle qui m'attache à vos intérêts [1]. »

En attendant le résultat des démarches de Barthélemy, on continuait à Genève à suivre avec intérêt les mouve-

[1] Barthélemy avait annoncé le 14 septembre à Deforgues la démarche des Genevois en ces termes : « Le Comité de sûreté de la République de Genève m'a envoyé deux députés pour me consulter sur les dispositions du Corps helvétique et surtout des deux premiers cantons à l'égard de cette ville dans la situation difficile où elle se trouve. Quoique la correspondance ne soit pas rétablie, je n'ai aucun lieu de douter que les deux premiers cantons ne conservent toujours de l'affection pour cette ville et de l'intérêt pour son indépendance. Il ne leur convient point qu'elle passe sous une domination étrangère. »

Digitized by Google

ments de l'armée française que commandait alors le fameux général Santerre. Mais les Genevois trouvaient les progrès des Français trop lents et le défaut de connaissances militaires du brasseur parisien n'échappait point à leur sens critique. Le président Janot ne laissait pas de communiquer ses impressions à ce sujet tant à Dubuisson qu'à Barthélemy. Le 24 septembre, il écrivait au premier:

« L'armée du Faucigny a repris la ville de Cluses, elle devrait déjà avoir repris celle de Sallanches. L'esprit de la troupe est bon, mais, d'après tous les rapports, le citoyen Santerre, général de brigade, qui commande ce corps, ne me paraît avoir aucune capacité. Je ne le connais point, plusieurs de mes concitoyens qui se trouvèrent dans ses batteries pendant l'action en jugèrent ainsi. Il est certain qu'il plaça mal ses batteries, qui épuisèrent ses boulets sans succès ; à midi, il ne lui restait pas un coup à tirer. Les Piémontais, dont le gros de l'armée était composé de paysans, ont plutôt abandonné Cluses qu'ils n'en ont été chassés. Les paysans se sont dispersés pendant la nuit et le lundi matin 800 hommes de ligne se sont retirés à l'approche de 200 hussards français.

» Un fait vous peindra ce général. Le citoyen Soulavie lui avait procuré pour guide le citoyen Bourrit, membre de notre Assemblée nationale, le meilleur guide des Alpes, qui a dressé lui-même des cartes de passage ; il n'en a voulu faire aucun usage.

» J'apprends dimanche qu'il voulait marcher lundi sur Sallanches, mais il voudrait le prendre sans perdre du monde. La neige qui est tombée cette nuit, si elle ne rend pas son opération impossible, ne la favorisera pas. Il a donné trop de temps à l'ennemi pour se reconnaître ; il fallait marcher sur lui le lendemain de la prise de Cluses.

» Telles sont, citoyen, mes observations uniquement dictées par le désir de servir votre cause, qui est la nôtre. »

Digitized by Google

Enfin, le 29 septembre, Janot recevait le billet suivant du poste de l'avancée de Rive :

« Citoyen président,

» Victoire complète. Les Français sont dans Sallanches depuis ce matin. Ils ont pris beaucoup de butin à l'ennemi, entre autres une pièce de canon. Les Piémontais ont pris la fuite du côté de Mégève, route de Tarentaise ; les hussards les ont poursuivis. Demain vous aurez les détails.

» Nous sommes respectueusement

» Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

» BOURGUIGNON et STRUBING. »

Et le 1er octobre Janot écrivait alors à Dubuisson et à l'ambassadeur pour leur annoncer la prise de Sallanches en même temps que la destitution de Santerre :

« Je m'empresse de vous informer que le général Santerre, commandant l'armée du Haut-Faucigny et dont je vous avais parlé, a été arrêté et conduit à Grenoble. Samedi l'armée de Cluses, commandée par le citoyen Verdelin et où était en personne le citoyen Simon, représentant du peuple, a fait ses dispositions pour attaquer les avant-postes et se porter sur Sallanches. Les opérations ont réussi, la redoute qui était au-dessus du pont de Saint-Martin a été emportée et dimanche, à dix heures du matin, l'armée de la République est entrée dans Sallanches. Une partie de l'artillerie et des bagages de l'ennemi est restée au pouvoir des Français et l'armée piémontaise a été mise en déroute. Si une colonne française fût arrivée à temps, l'ennemi était complètement entouré. On a fait quantité de prisonniers et entre autres un nommé Carron, officier du régiment de Genevois, et un capitaine d'artillerie qui avait fait construire les retranchements et la redoute. Cette dernière a été emportée parce qu'un déserteur a conduit les Français par un sentier d'un accès difficile et le poste, se voyant pris à dos, a lâché le pied.

Digitized by Google

» Maintenant l'on va s'occuper de chasser les Piémontais de la vallée d'Abondance. »

Le lendemain, on apprenait en effet que les combats se poursuivaient dans la vallée d'Abondance où les Piémontais se repliaient également.

Le 12 octobre, Soulavie annonçait officiellement aux comités la prise de Lyon et l'évacuation complète du département du Mont-Blanc par les Piémontais chassés par l'armée victorieuse de la République française. Le résident profita ensuite de l'occasion pour témoigner aux Genevois combien il était sensible aux mesures de précaution prises par eux pour repousser toute attaque de la part de l'armée des rebelles émigrés échappés de la dite ville de Lyon.

Ainsi l'orage s'éloignait, tandis que Barthélemy, inlassable, continuait ses bons offices pour rendre le gouvernement français favorable à la petite république et pour renouer les relations entre Berne et Genève. Le 23 septembre, il avait écrit à Deforgues :

« Je vous ai mandé il y a peu de temps que le Comité provisoire d'administration de Genève avait envoyé ici deux citoyens de cette ville pour s'entretenir avec moi des dispositions des Suisses et de ce que je pensais qu'ils feraient si, nos troupes venant à évacuer le département du Mont-Blanc (on croyait alors que nous étions dans cette intention), celles du roi de Sardaigne auraient assez de succès pour s'emparer de Genève. Je ne pouvais admettre cette dernière supposition ; cependant, pour fixer un peu mes idées et pour connaître celles de l'Etat de Berne, je l'ai établie dans une de mes lettres à un magistrat bernois fort éclairé à qui je puis me confier. Je vous envoie sa réponse, qui peut ne pas être indifférente. »

Digitized by Google

Et le 2 octobre il répétait aux Comités :

« Vous n'avez point perdu l'affection des deux cantons. C'est à la manifester, c'est à s'expliquer et à reconnaitre votre présente constitution qu'il faudrait les amener. J'y donne mes soins. Mais la force de la crise des affaires générales de l'Europe, l'incertitude des événements, le souvenir des dangers auxquels les cantons se sont vus exposer à la fin de l'année dernière me paraissent les déterminer à se vouer au silence sans cesser cependant d'avoir l'œil sur votre indépendance. Zurich surtout semble se tenir sur l'observation et, sa réserve influant en quelque sorte sur les dispositions de Berne, celui-ci se laisse aller à la partager et éprouve peut-être de l'embarras à se prononcer pour vous comme à ne pas se prononcer. Je souhaite beaucoup, citoyens, de pouvoir parvenir à fixer ses irrésolutions et à les fixer d'une manière favorable pour votre patrie. J'ai la confiance que je servirai en même temps les intérêts de la mienne.

» Agréez les assurances de mon zèle et de mon attachement.

» BARTHÉLEMY. »

Enfin, le 9 octobre, Barthélemy envoyait de Baden à Janot la copie d'une lettre qu'il avait reçue de son correspondant bernois :

« J'ai frappé, disait-il, à de bonnes portes à Berne. Voici ce qu'on m'a répondu. Les observations viennent d'une personne bien sage, bien éclairée et bien disposée pour votre République. Je ne laisserai échapper aucune occasion de m'occuper de vos intérêts. J'y trouverai un motif de plus, citoyens, dans mon empressement à vous convaincre de la vérité, de tous les sentiments de considération et d'attachement que je vous ai voués. »

La lettre jointe à ce billet était du conseiller bernois de Frisching, qui écrivait le 5 octobre à l'ambassadeur :

« J'ai eu quelques connaissances que les Comités de Genève feraient des plaintes contre Soulavie ; il est fâcheux pour Votre

Digitized by Google

Excellence d'être obligée de desservir des agents français qui lui feront autant d'ennemis personnels.

» Je savais aussi que les comités presseraient V. E. de s'intéresser auprès des deux premiers cantons pour que la correspondance soit reprise. Je déplore, pour ma part, de ce qu'on n'a pas répondu dans son temps aux comités de Genève. Ce ne fut pas mon sentiment de rester dans le silence, mais je crois que V. E. ne ferait que s'exposer désagréablement par cette démarche. Rien n'est préparé pour cela ; leur gouvernement n'a pas encore la consistance nécessaire, leur constitution n'est pas achevée ; le projet trouve même de grandes contradictions dans leur Assemblée nationale. Le déplaisir que l'on aurait de voir que des puissances voisines étrangères, qui ne sont pas bien assises elles-mêmes, voudraient s'immiscer dans nos affaires domestiques, porterait à causer de nouveaux embarras qu'il faudrait éviter et attendre une circonstance favorable et heureuse qui se présentera une fois pour leur rendre le service qu'ils demandent[1]. »

Le 12 octobre, Janot clôturait cette correspondance par des remerciements bien mérités à l'adresse de l'ambassadeur :

« Nous vous rendons mille grâces de vos soins pour notre pauvre République, lui disait-il, ainsi que pour la communication qui est jointe à votre lettre du 9 courant ; elle en a un si grand besoin et vous êtes son ange tutélaire. L'époque où notre constitution sera adoptée par le Souverain nous paraît la seule où nous puissions frapper à la porte des Suisses, ce qui pourra avoir lieu dans six semaines. »

[1] Barthélemy écrivait encore à Deforgues le 12 octobre : « Je joins ici les extraits de deux lettres de Berne. Vous verrez par la première qu'il n'est pas aisé de rétablir la correspondance entre ce canton et Genève, non qu'en général tout Berne ne s'intéresse au bien-être et à l'indépendance de cette république, mais la difficulté tient à un conflit de considérations particulières que le temps seul pourra réunir. »

Digitized by Google

Les relations de Genève avec Berne et Zurich devaient reprendre en effet après la mise en vigueur de la nouvelle constitution, mais Janot se trompait en croyant que l'œuvre de l'Assemblée nationale pourrait être adoptée dans les six semaines. Par contre, il avait bien raison de dire que la République avait grand besoin de protecteurs. Sans doute, avec les Piémontais en fuite s'en étaient allés les derniers espoirs d'une restauration de l'ancien régime pour ses partisans, mais entre-temps de nouveaux conflits avaient surgi entre les Comités et Soulavie.

Sous prétexte d'empêcher que Genève ne devînt pour la France un foyer dangereux de contre-révolution, le résident la bloquait complètement en refusant le visa des passeports et en intriguant auprès des municipalités voisines pour mettre obstacle au transit des denrées entre les mandements de la République et la ville.

MARC PETER.

Digitized by Google

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS

SEPTIÈME PARTIE [1]

XIX

Cependant le savant professeur se mit à leur parler du non-moi, car il faut savoir qu'il y a aussi un non-moi. Il leur fit voir que le moi ne pourrrait jamais se poser, et demeurerait éternellement suspendu dans le vide, ainsi que le génie de la nation des Borusses avec lequel il ne fait qu'un, s'il ne recevait, à point nommé, une petite secousse qui l'avertît qu'il y a quelque part un non-moi auquel il s'empresse de s'opposer, car, dit l'atome, on ne se pose qu'en s'opposant.

L'homoncule démontra ensuite que ce non-moi, qu'on peut appeler la matière et même le diable, n'est autre chose que le génie de la nation des Gaulois, nation adonnée aux plaisirs les plus grossiers et tout à fait impropre à la métaphysique. Il s'étendit longuement sur ce sujet et conclut cette seconde partie de sa leçon en disant que le moi devait absorber le non-moi ; puis, comme il avait parlé avec chaleur, il absorba lui-même

[1] Pour les six premières parties voir les livraisons de février, mars avril, mai, juin et juillet.

Digitized by Google

quelques verres de bière, car il y en avait une bonne provision dans la petite barque.

Pendant qu'il buvait, M. Micromégas s'entretint avec son compagnon :

— Monsieur le secrétaire, lui dit-il, vos pansaturniens ont-ils imaginé d'opposer le moi au non-moi ?

— Oui monsieur, dit le secrétaire.

— Monsieur, dit M. Micromégas, vos pansaturniens croient-ils que les êtres qui vivent sur les autres globes sont le non-moi, la matière et même le diable, et les jugent-ils incapables de faire de la métaphysique ?

— Monsieur, dit le secrétaire, je vous ai déjà dit que mes pansaturniens étaient des aliénés.

— Monsieur, reprit l'animal de huit lieues, vos pansaturniens professent-ils que le moi doit absorber le non-moi ?

— Hélas ! monsieur, dit l'animal de mille toises, c'est leur doctrine.

— Tant pis ! dit le Sirien ; je crains fort pour les habitants de vos cinq lunes.

— Monsieur, s'écria le secrétaire en agitant son microscope, les habitants de nos cinq lunes peuvent dormir tranquilles, car les pansaturniens sont des gens bien inoffensifs. Ils assurent à la vérité que le moi doit absorber le non-moi, mais ils veulent dire par là qu'il nous appartient d'enseigner la vertu aux hôtes des autres globes. Ils disent que le peuple saturnien a une mission qui est de répandre dans l'univers la pensée saturnienne et de faire du monde entier un monde saturnien, c'est-à-dire, pour employer les termes dont ils se servent, un monde vivant libre et divin. Les pansaturniens, monsieur, sont les apôtres fort orgueilleux d'un évangile très ridicule, mais ce ne sont pas des conquérants.

Digitized by Google

— Hé ! monsieur, dit le Sirien, l'homoncule de cette petite planète où nous sommes qui a inventé d'opposer le moi au non-moi, et de faire absorber le second par le premier, n'était peut-être aussi que l'orgueilleux apôtre d'un fort mauvais évangile, mais vous voyez assez que ses disciples ont d'autres ambitions. Qui sait ce que feront les petits-neveux de vos pansaturniens le jour où ils auront de gros....

M. Micromégas n'avait plus qu'un mot à dire, mais il ne put le faire entendre. Le professeur de l'Université Wilhelmine-Augusta-Frederika-Kunégonde avait fini de boire.

XX

— Messieurs, dit-il, en essuyant sa barbe qui était toute pleine de bière, le philosophe qui démontra que le moi qu'on appelle aussi l'absolu, le bien et Dieu lui-même, n'était autre chose que le génie de la nation des Borusses n'avait fait qu'une petite découverte au prix de celle que nous devons à l'un de ses héritiers. Cet autre métaphysicien, encore plus illustre que le premier, fit voir en effet que le moi n'est pas seulement le génie des Borusses, puissance invisible et surnaturelle, mais qu'il se réalise excellement, si j'ose ainsi parler, dans une certaine force qui est l'Etat borusse.

— Quoi ! monsieur ! dit le secrétaire, l'Etat borusse serait Dieu ? Dieu serait l'Etat borusse ?

— Oui, monsieur, dit le philosophe.

— Voilà qui est bien étrange, dit le nain de Saturne.

— Monsieur le nain de Saturne, dit l'homoncule, le grand homme dont je vous parle prouva métaphysiquement que l'idéal est radicalement identique au réel. Vous avez vu que l'idéal, ou Dieu, ou le moi absolu était

Digitized by Google

un moi borusse. Le réel est l'Etat borusse avec ses magistrats, ses officiers et sous-officiers, son gracieux souverain et ses maîtres de philosophie. Vous voyez donc que l'Etat borusse est l'Esprit divin vivant et agissant au milieu des peuples de cette modeste sphère que vous honorez aujourd'hui de votre présence. Si je vous racontais l'histoire des homoncules depuis l'époque où nous sommes jusqu'à la création du monde....

— Permettez-moi de vous interrompre, dit M. Micromégas ; pourquoi racontez-vous l'histoire des homoncules en commençant par la fin ? C'est la méthode des écrevisses.

— Les écrevisses ont raison, dit le philosophe. Il faut partir du plus grand événement de l'histoire qui est le règne du roi Poing-de-Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche, et remonter pas à pas vers les temps les plus reculés, en négligeant ce qui n'a aucun intérêt ; on remarque aussitôt que tout a été fait dans le monde en vue du règne de Poing-de-Fer et de la victoire qu'il remporte en ce moment. La preuve historique de notre divinité vient ainsi s'ajouter à la preuve métaphysique que je vous ai donnée tout à l'heure. Vous souvenez-vous, ajouta-t-il, que, lors de votre dernière visite, le royaume des Borusses n'était qu'un tout petit royaume dont vous pûtes faire le tour en moins de deux minutes ?

— Cela est vrai, dit M. Micromégas ; il n'était pas beaucoup plus grand que mon mouchoir de poche.

— Aujourd'hui, reprit l'homoncule, il vous faudrait un quart d'heure pour le parcourir de l'est à l'ouest, et à peu près autant pour le traverser du nord au sud ; je dis en marchant d'un bon pas.

— Il faut donc croire, dit le Sirien, que vous vous êtes arrondis aux dépens de vos voisins ; c'est une cou-

Digitized by Google

tume assez ancienne chez les homoncules. Je pense aussi que vous avez une bonne armée.

— Monsieur, dit le professeur, cela prouve surtout que notre Etat est Dieu. Il est vrai, dit-il encore, que nous avons la force, mais sachez que la force est divine et qu'il n'est rien de si divin que la force.

— Oh ! monsieur, dit le nain de Saturne, pas même le droit et la justice ?

— Ceux qui alléguent le droit et la justice, dit l'homoncule, montrent par là qu'ils sont des faibles et des impuissants ; la force est tout ; sans la force il n'y aurait ni droit ni contrat ; la force est Dieu ; nous sommes la force, nous sommes Dieu.

Le philosophe s'arrêta de parler pour se rafraîchir.

— Monsieur, dit l'animal de Sirius à son confrère, vos pansaturniens croient-ils que l'Etat saturnien est Dieu ?

— Ma foi ! monsieur, dit le secrétaire, j'avais bien envie de rire tout à l'heure quand j'ai entendu cet homoncule nous soutenir que l'Etat borusse est Dieu, mais il m'est revenu à l'esprit que les pansaturniens en disent autant du nôtre.

— Monsieur, dit le Sirien, vous me faites trembler.

— Rassurez-vous, monsieur, dit l'animal de mille toises, nos pansaturniens sont de doux rêveurs qui poursuivent leur chimère sans penser à mal. Ils ne disent pas que la force est Dieu.

M. Micromégas répondit :

— C'est qu'ils n'ont pas de gros canons. S'ils en avaient, continua-t-il en s'animant, tout serait perdu. Il n'est rien de si redoutable, monsieur le secrétaire perpétuel, qu'une raison transcendante attelée à un gros canon.

Digitized by Google

— Monsieur, dit le nain, je conviens à présent qu'il peut y avoir une philosophie de l'assassinat et une métaphysique de l'incendie.

XXI

Le professeur, qui s'était abondamment rafraîchi, reprit la parole :

— Messieurs, dit-il, il faut maintenant que je vous enseigne à quoi nous employons cette force divine qui est en nous.

— Nous le voyons assez, dit le Saturnien, vous détruisez vos semblables.

— Il est vrai, dit l'atome, mais c'est pour leur apprendre à vivre.

— Monsieur le conseiller intime, dit M. Micromégas, qu'entendez-vous par là ?

— Monsieur le docteur, dit l'atome, nous organisons cette planète.

L'indigène de Sirius demanda ce qui signifiait ce terme qu'il entendait pour la première fois.

— Messieurs, dit l'atome, si l'on considère les rapports que les homoncules ont entretenus les uns avec les autres depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, on remarque sans peine que notre espèce n'est parvenue que très lentement à former des sociétés parfaites, et encore faut-il ajouter que cette perfection dont je parle ne se rencontre que dans la seule nation du roi Poing-de-Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche.

Au commencement, continua-t-il, les homoncules nos ancêtres, étaient tous des *solistes*, par où il faut entendre non qu'ils s'amusaient à jouer des *solos* ou des *solis* de harpe, de violon ou de trombone, mais que chaque homoncule vivait seul ou n'entrait en commerce avec

Digitized by Google

ses semblables que pour leur disputer une nourriture des plus grossières ou la possession éphémère d'une compagne aussi misérable que lui. Telle fut la condition des premiers habitants de ce globule environ cent millions de siècles avant le déluge, ainsi que l'a prouvé le savant homoncule Ostwald dans un opuscule fondamental.

— Nous avons eu aussi un déluge, dit le Sirien, mais je veux que le grand diable me croque si je soupçonne ce que faisait la famille Micromégas dans ces temps lointains. J'admire d'autant plus, dit-il encore, le savant homoncule Ostwald d'avoir si bien débrouillé comme on vivait sur votre taupinière cent millions de siècles environ avant votre petite inondation.

— L'âge des solistes, poursuivit l'orateur, est le premier des quatre âges, et l'homoncule Ostwald prouve encore d'une façon irréfutable qu'à ce premier âge succéda le second qu'il appelle fort justement l'âge *grégaire*. Vous savez trop de latin, messieurs, pour ne pas voir tout de suite que l'âge grégaire est l'âge des troupeaux. Durant cette seconde période de leur histoire les homoncules comprirent qu'ils avaient intérêt à s'unir les uns aux autres pour se défendre contre les bêtes féroces ou contre d'autres homoncules et pour défricher des terres incultes. On les vit donc se grouper à la façon des buffles et des hippopotames et ils vécurent ainsi des millions d'années, beaucoup plus heureux que n'avaient été leurs pères. Cependant le savant homoncule observe que le *grégarisme* n'est pas sans inconvénients. Dans le temps dont je vous parle on ne faisait pas de distinction entre le vermisseau qui était propre aux mathémathiques supérieures ou à la poésie et celui qui n'avait que des muscles. Des atomes qui auraient pu inventer le théorème de Clausius ou écrire l'histoire du docteur Poing se voyaient

Digitized by Google

contraints de porter des fardeaux comme de vils manœuvres.

M. Micromégas voulut qu'on lui expliquât le théorème de Clausius et il le trouva fort joli. Il demanda ensuite ce que c'était que le docteur Poing, et il déclara que l'histoire du docteur Poing était très ennuyeuse, puis se tournant vers son compagnon :

— N'admirez-vous pas, lui dit-il, que le plus bel ouvrage de ces atomes soit justement l'histoire d'un poing ?

— Le troisième âge, reprit le philosophe, est celui que le grand Ostwald appelle l'âge des individus. La plupart des hôtes de notre planète y sont encore plongés et ne paraissent pas désirer d'en sortir. Ce qui distingue cet âge de ceux qui l'ont précédé, c'est que chacun peut y cultiver son esprit, suivre sa vocation, exercer ses talents en toute liberté.

— Voilà justement, dit M. Micromégas, l'âge où nous vivons dans notre planète; nous n'en sommes pas trop mal satisfaits.

— Monsieur, dit le vermisseau, vous vivez donc dans l'âge des énergies éparses et des forces perdues. Sachez que les colosses de votre étoile et les homoncules de la nôtre ne seront vraiment heureux que lorsqu'ils seront sortis de l'âge des individus pour entrer dans l'âge de l'organisation. Dans ce dernier âge qui commence à peine....

M. Micromégas interrompit le personnage :

— Enseignez-nous, lui dit-il, pourquoi vous appelez l'âge des individus l'âge des énergies éparses et des forces perdues.

— Imaginez, dit l'autre, un pays où il y aurait une grande quantité d'hommes intelligents et vigoureux qui travailleraient sans concerter leurs efforts et chacun de

Digitized by Google

son côté ; ne voyez-vous pas que ces hommes-là ne rendront jamais à la communauté le même service que lui vaudraient quelques ouvriers moins forts et moins intelligents dont les efforts auront été dirigés dans le même sens, de telle sorte que le pays dont je parle pourrait justement être appelé le pays des énergies éparses et des forces perdues? Energies éparses et forces perdues, voilà pourtant, monsieur le docteur, le spectable risible que nous offrent toutes les nations de ce globule, excepté le nôtre, et j'ai grand peur que dans Sirius et dans Saturne vous ne soyez pas mieux partagés.

M. Micromégas et son compagnon avouèrent qu'il y avait en effet bien des forces perdues et passablement d'énergies éparses dans Sirius et dans Saturne et plus encore dans la Voie lactée, où ce défaut est très sensible.

— Mais, dit le nain, une bonne police pourra sans doute avec le temps porter remède aux maux dont vous parlez, sans qu'il soit nécessaire d'inventer pour cela un âge nouveau et de sortir de l'époque des individus, qui est l'époque de la liberté.

XXII

A ces mots tous les homoncules se mirent à ricaner si bruyamment que la membrane auditive de M. Micromégas et celle de M. le secrétaire perpétuel, qui sont pourtant l'une et l'autre d'un cuir assez épais, en furent douloureusement ébranlées.

— Messieurs, dit alors M. Micromégas, vous avez tort de rire. La liberté dont nous vous parlons n'est peut-être qu'une illusion dont nous aimons à nous repaître dans Sirius et dans Saturne, mais cette illusion est bienfaisante. Un peuple qui se croit libre est capable de grandes choses ; quant à vous, chez qui le nom seul de liberté

Digitized by Google

provoque un ris immodéré, outre que vous manquez au respect que vous devez au grand âge de M. le secrétaire perpétuel, vous témoignez par là que vous êtes nés pour la servitude et que vous n'en sortirez probablement jamais.

Ce discours aurait ému les atomes si M. Micromégas l'avait prononcé de sa plus grosse voix ; mais comme il avait parlé très doucement, ils n'en furent point effrayés.

Le savant professeur répondit que la liberté était un concept purement négatif ; puis il entreprit de faire admirer les beautés de l'âge nouveau.

— Messieurs, leur dit-il,

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ;

dans l'âge de l'organisation il n'y a plus ni hommes ni femmes, mais une grande machine dont les homoncules de l'un et l'autre sexe sont les roues, les poulies et les bielles.

— Quoi ? dit le nain de Saturne, vous qui me parlez vous ne seriez qu'une petite roue !

— Oui, dit l'atome ; c'est l'Etat qui travaille en moi ; je vois tout en lui ; c'est lui qui fait tout ; il m'a assigné ma tâche selon mes capacités ; je suis une petite roue qui tourne sur son petit pivot sans rien voir au delà de son petit cercle ; il faut que chacun soit à sa place.

— Sans doute, reprit le nain ; mais croyez-vous qu'il soit bien digne d'un animal à deux pieds, sans plumes et qui pense de tourner sur un pivot ?

— La petite roue que je suis, dit l'atome, est une roue dentée qui s'engrène dans une autre petite roue et celle-ci dans une troisième, et ainsi de suite, et toutes ces petites roues et d'autres plus grandes forment par leur assemblage la machine la plus parfaite et la plus puissante

Digitized by Google

qu'on ait jamais vue dans aucune planète. Je frémis de joie et d'orgueil, autant qu'une petite roue peut frémir, quand je pense que je suis pour quelque chose dans le travail formidable que cette grande machine accomplit tous les jours et surtout dans ce moment-ci.

L'animal de Saturne demanda combien il y avait de roues dentées dans la nation du roi Poing-de-Fer qu'on appelle aussi Poudre-Sèche.

— Il y en a des millions, dit l'homoncule, mais il y a aussi, comme je vous l'ai dit, des bielles, des poulies, des écrous et des manivelles. Certaines roues dentées font de la philologie comparée, d'autres font du commerce ; nous avons des manivelles diplomatiques et des poulies philosophiques. C'est le chef-d'œuvre de la raison et de la mécanique.

M. Micromégas demanda si le roi Poing-de-Fer était une roue dentée, une poulie ou une manivelle. Le professeur lui révéla que c'était la manivelle suprême. M. Micromégas voulut alors savoir qui faisait tourner cette manivelle. On fut étonné d'avoir à lui apprendre qu'elle tournait toute seule grâce à la force divine qui était en elle.

— Je suis surpris, dit le nain de Saturne, qu'une nation de roues dentées et de manivelles ait pu inventer le téléphone, le cinématographe et les sous-marins ; l'esprit d'invention est pour l'ordinaire le privilège des génies solitaires qui se font une route où personne n'a marché avant eux. Une poulie n'invente rien.

— Aussi faut-il avouer, dit l'homoncule, que si l'on excepte le navire où vous nous voyez, ainsi que les supercanons, nous n'avons presque rien inventé. Le téléphone, le cinématographe et le sous-marin sont dus à

Digitized by Google

d'autres nations. Il est vrai que nous savons fort bien nous approprier les inventions d'autrui et les utiliser pour la guerre qui est notre grande industrie.

— Monsieur le philosophe, dit alors M. Micromégas, quand vous aurez organisé ce globule tout entier, que ferez-vous ?

— Nous ferons des canons encore plus gros que ceux que vous avez vus, dit le philosophe, et nous entreprendrons la conquête du système solaire.

— Et quand vous aurez conquis le système solaire ? dit M. Micromégas.

— Nous l'organiserons, dit l'homoncule.

— Et quand vous l'aurez organisé ? dit le Sirien.

— Alors, monsieur, dit l'atome, tout l'univers travaillera pour nous et ce sera la paix allemande, la paix divine.

PAUL SIRVEN, *doyen suisse.*

Digitized by Google

LE CARDINAL MATHIEU SCHINNER

ET SES RELATIONS AVEC L'ANGLETERRE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

« Wolsey déclara qu'il ne pouvait m'accorder aucune audience pendant les deux jours suivants, continue Giustiniani ; mais tard dans la nuit, malgré l'heure avancée, il fit encore chercher l'ambassadeur impérial. La cause de cette excitation était due sans doute à une divergence d'opinion entre les deux cardinaux, provoquée par l'arrogance de Schinner ou l'arrivée de nouvelles contredisant ses affirmations dont une bonne partie sont hasardées. »

Brewer, l'éditeur du *Calendar of State Papers* pour cette période et auteur d'un excellent ouvrage, *Le règne d'Henri VIII*, écrit à propos de cet incident : « Comme nous connaissons mieux les lettres de Sion que celles de Giustiniani, nous inclinons plutôt à croire que la colère de Wolsey avait été causée par l'insolence de Maximilien qui lui attribuait l'insuccès de la dernière campagne d'Italie, l'accusant de n'avoir pas répondu assez tôt aux impérieuses demandes d'argent. » Il est

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

aussi possible que Wolsey s'indignât des calomnies que Schinner répandait sur Pace et Galeazzo en prétendant qu'ils gaspillaient les sommes qui leur étaient confiées ou les employaient à des fins personnelles au lieu de les affecter à appuyer la politique royale auprès des Confédérés.

Il est encore plus probable que Wolsey ne se sentait pas disposé à entrer dans les visées ambitieuses de Schinner qui devaient conduire à de folles prodigalités.

D'après une minute écrite de la main de Schinner, on peut deviner quel était ce plan de génie qui devait empêcher Vérone de tomber aux mains des Français. En premier lieu, le roi d'Angleterre avançait 40 000 couronnes à l'empereur et, en échange, il recevait Vérone en fief. Puis vers Noël l'empereur devait se rendre au Brabant pour déposer le gouverneur Chièvres dont les sentiments hostiles à l'Angleterre étaient connus. Le roi Henri devait, lui aussi, aller en Flandre pour y recevoir la couronne impériale de Maximilien lui-même. Ainsi Henri deviendrait « le héros de toute la chrétienté ». L'empereur combattrait sous ses drapeaux et lui donnerait en fief, par-dessus le marché, le duché de Milan. Comment Wolsey aurait-il pu entrer dans des projets aussi chimériques ?

Giustiniani s'efforçait de pénétrer les secrets de Schinner ; il s'approcha du trésorier, qui lui répondit que le but de Sion était une paix générale, et « il ajouta encore quelques mots entre ses dents signifiant que l'alliance de l'Angleterre avec Venise était moins étroite que celle avec l'empereur ». Le jour suivant Giustiniani vit le nonce du pape qui devait en savoir davantage,

Digitized by Google

car il avait été jadis le secrétaire de Schinner. Son opinion était qu'il s'agissait d'une nouvelle campagne contre Dijon. Le même jour encore (20 octobre) le rusé Vénitien ouvrit deux lettres du nonce qui lui apprirent la formation d'une nouvelle ligue entre l'Angleterre, l'Espagne et l'empereur avec des réserves en faveur du pape et des Confédérés. Le tout était une machination de Schinner « qui propose toujours ce que le roi aime le mieux entendre. »

« Sion est d'excellente humeur et très occupé, continue Giustiniani (22 octobre), il écrit sans interruption de 2 heures du matin à 4 heures du soir et expédie une quantité de lettres. Sion a obtenu du roi tout ce qu'il a voulu. Les deux cardinaux et l'ambassadeur impérial confèrent journellement. On a promis à Schinner le premier évêché qui deviendra vacant. On le comble d'honneurs comme s'il était le pape lui-même. » (24 octobre.)

Le principal résultat des pourparlers, la nouvelle « Ligue pour la protection de l'Eglise », porte la date du 29 octobre. Ce document est signé par Wolsey, le duc de Norfolk et l'évêque de Durham pour l'Angleterre ; Sion, Tition et Decian pour l'empereur; l'évêque d'Elna pour l'Espagne. Chacun des trois alliés prépare une armée de 20 000 fantassins et 5000 cavaliers. L'Espagne et l'Angleterre fournissent les vaisseaux nécessaires. Le pape est invité à se mettre à la tête de la ligue. On accorde aux Suisses une pension annuelle de 30 000 florins dont une moitié est fournie par l'Angleterre et l'autre par l'Espagne. Les autres frais qui pourraient se présenter sont à la charge de l'empereur et du roi d'Espagne.

Le même jour Giustiniani apprend que 10 000 couronnes ont été envoyées en Allemagne. « Sion a rempli

Digitized by Google

la tête de ces lords de vaines espérances sur l'anéantissement de la France et de Venise. Un ambassadeur du pape est attendu pour signer le traité. »

D'autre part Giustiniani a appris que, sur les treize cantons suisses, neuf tiennent pour la France; c'est pourquoi il ne peut croire que Schinner ait promis 40 000 mercenaires. « C'est Wolsey qui met tout en branle. Lui et le roi Henri sont irrités contre la France. » Pour parer le coup, Giustiniani recommande à la France de s'assurer les Suisses et d'envoyer à Wolsey un riche présent, car, si celui-ci s'abstenait, le danger disparaîtrait. « Il ne devrait pas être difficile d'obtenir l'abstention de Wolsey, car presque tous les grands du pays sont contre sa nouvelle politique et comme le peuple murmure aussi à cause des nouveaux impôts, Wolsey a des raisons pour craindre des troubles. »

Pendant quinze jours entiers, on lui a refusé une audience, à lui, l'ambassadeur de la République de Venise. A qui en imputer la faute, sinon au cardinal de Sion qui veut le rendre impossible à Londres ? A quoi le Conseil des Dix répond : « Toutes ces nouvelles s'accordent avec le caractère exécrable de Schinner. »

Que l'on compare ce jugement des politiciens avec celui de l'humaniste Ammonius dans une lettre à Erasme de Rotterdam (1er novembre) : « *Videtur mihi homo ingeniosus* (*Sedunensis*) *impiger, acer, facundus, strenuus et admodum theologus.* »

Schinner traitait directement avec le roi à propos du voyage projeté de l'empereur aux Pays-Bas et de l'entrevue des deux monarques à Calais. Une convention à ce sujet datée du 2 novembre est également ébauchée par Schinner.

Digitized by Google

Notre cardinal quitta Londres dans la nuit du 8 au 9 novembre, chargé de riches cadeaux. Le roi lui avait donné 3000 ducats, Wolsey y en ajouta encore 1000. A midi il était à Canterbury et le même soir il envoyait à Wolsey un mémoire lui demandaut modestement une pension annuelle jusqu'au prochain évêché vacant, en considération des services rendus au roi d'Angleterre et pour subvenir à son entretien qui devrait correspondre à sa dignité.

Des avertissements furent envoyés de Bruxelles révélant des menées françaises contre la sûreté du cardinal. Pace écrivait de Zurich que le roi de France avait expédié deux de ses meilleurs capitaines dans le pays de Robert de la Marche (le Sanglier des Ardennes) pour s'emparer du cardinal. Le chef des postes de Canterbury avait appris que les Français avaient promis 40 000 écus à celui qui leur livrerait Sion mort ou vif. Ils avaient offert 1000 *scudi* au gouverneur de Gravelines pour son aide. Les Pays-Bas prirent d'avance des mesures pour la protection du cardinal. 300 cavaliers de l'ambassade impériale à Bruxelles furent envoyés à sa rencontre sous prétexte de visiter Gand et Bruges.

Dans une lettre du 15 novembre Schinner recommande à la grâce particulière du roi un officier qui l'avait accompagné de Londres à Bergues.

Il passa incognito et sans s'arrêter dans la ville de Bruxelles, ce qui y produisit une fâcheuse impression. Mais d'après une lettre non datée de Spinelli à Wolsey, il n'aurait pas passé par Bruxelles, mais par la Zélande et se serait arrêté pour la nuit à Arnhem. Ensuite il continua sa route sur Clèves où il passa le 19; 200 cavaliers du duc l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il fût hors de danger.

Digitized by Google

Une lettre de Wingfield du 28 novembre annonce son passage à Spire ; une autre, provenant de Hagenau en Alsace, décrit l'arrivée de Schinner à la cour impériale :

« Ce soir à 5 heures, le cardinal de Sion est arrivé ici. Sans la fête de Saint-André l'empereur serait allé personnellement, malgré le mauvais temps, lui souhaiter la bienvenue. Mais il lui envoya le maître des cérémonies avec les nobles de la cour et leur suite pour l'accompagner à son logis. Wingfield et l'envoyé papal se joignirent à eux. Pendant la nuit, l'empereur fit appeler chez lui le cardinal et Wingfield. Schinner fit rapport du résultat de son voyage. Il parla de « la grande amitié du roi pour l'empereur, raconta avec quels honneurs il avait été traité et accompagné en Zélande, bref il n'omit rien qui fût digne d'être mentionné. »

Wingfield était au comble de la joie, à l'ouïe de la bonté et de la générosité de son royal maître. Maximilien parla avec tant d'émotion de son amitié pour son « frère et fils » Henri que sir Robert « ne put de nouveau presque pas retenir ses larmes. »

Ce bonheur était trop grand pour durer longtemps. Le 6 janvier 1517, Schinner écrit à Wolsey qu'il aura soin de l'argent reçu « comme si c'était son propre sang ». Le 4 février, il assure que sa fidélité envers Wolsey et le roi Henri « grandira comme le grain de moutarde de l'Evangile ». Mais il avoue au nonce Chieregato (1er décembre) qu'il avait espéré extorquer bien davantage à ces chiches Anglais !

Maximilien n'était pas encore au bout de ses expédients pour obtenir des fonds, mais la source anglaise commençait à tarir, car, dit Giustiniani, « les hommes au pouvoir sont maintenant économes de leurs deniers, contrairement à leurs anciennes habitudes. »

Digitized by Google

Même le projet d'une expédition contre les Turcs ne fit aucun effet. Le roi Henri VIII rit de bon cœur de cette idée impériale d'exploits héroïques à ses dépens, « considérant que ce ne pouvait être qu'une affaire d'argent ». (Pace à Wolsey, 24 mars 1518.)

Il va sans dire qu'on ne se cachait pas le désappointement réciproque. Pendant un temps Schinner fut en disgrâce en Angleterre, mais, lorsqu'en juillet 1517, ensuite de ses démêlés avec Supersaxo, il dut retourner en Suisse, il offrit de nouveau ses services au roi et à Wolsey par l'entremise de Wingfield. Celui-ci écrivait : « Des intrigues françaises ont amené l'insurrection de Supersaxo dans le Valais et ont irrité les Confédérés contre le cardinal. Son retour en Suisse est une nécessité absolue. Si le roi Henri, la ligue ou le pape ont quelque désir, ils peuvent compter sur lui. » (Wingfield à Wolsey.)

Pendant un séjour que Schinner fit à Lucerne en août 1517, des agents français essayèrent encore de le gagner. Il fit donner à Henri VIII par Pace et Wolsey l'assurance de son inviolable fidélité : « Il préfère vivre dans la pauvreté plutôt que de manquer à la foi jurée, pourvu qu'il ne manque pas du nécessaire et qu'on n'oublie pas sa pauvreté. » (A Pace, 17 août 1517 : *deficiente pecunia arces deduntur.*)

En octobre 1517 sa détresse était si grande qu'il résolut d'envoyer son neveu à Londres réclamer sa pension (*causa pensionis suæ;* Pace à Wolsey, 8 octobre 1517).

A la fin de l'année, Pace fut rappelé en Angleterre et pendant que Wolsey était malade de la peste, il fonctionna comme secrétaire du roi. Sur sa demande la pension de Schinner fut renouvelée et augmentée et ainsi

Digitized by Google

l'influence de l'Angleterre en Suisse fut désormais assurée.

Au commencement de 1519 l'empereur Maximilien mourut. Le choix de son successeur et les intrigues qui y donnèrent lieu offraient à Schinner l'occasion de nouveaux lauriers. Henri VIII ne soutint pas longtemps ses prétentions, « voyant qu'on voulait seulement lui soutirer de l'argent pour l'Allemagne » (Boleyn à Wolsey, 29 janv. 1519). L'Angleterre appuya de toutes ses forces la candidature de Charles Ier d'Espagne contre celle de François Ier roi de France. Les Confédérés avaient les mêmes intérêts et les faisaient valoir avec vigueur. Sir Richard Pace vint encore une fois chez eux avant de se rendre auprès des princes-électeurs. De concert avec Charles, il obtint que Schinner assistât à la cérémonie comme légat du pape et son influence ne fut pas étrangère au résultat de l'élection. Le jeune empereur lui écrivit des lettres flatteuses et le combla de preuves de faveur. Le côté pécuniaire de « l'affaire » n'était pas moins satisfaisant pour Schinner. 1000 ducats lui furent remis d'Angleterre, Charles-Quint lui paya le 22 février 1519 un premier acompte de 1000 florins d'or et lui fit un présent d'égale valeur le même mois (Spinelli à Wolsey). Après l'élection il obtint pour Schinner l'évêché de Catane dont le produit annuel est estimé par Spinelli à 3000 ducats.

Schinner resta dans l'entourage de l'empereur jusqu'en 1521. Il fut invité à assister à l'entrée de Charles-Quint à Aix-la-Chapelle pour le couronnement (7 nov. 1520). Le 29 janvier 1521 il officia dans la cathédrale de Worms en présence de l'empereur, du cardinal Gurk de Salzbourg et de cinq princes-électeurs. L'amitié qui unissait

Digitized by Google

Charles-Quint et Henri VIII lui facilitait ses fonctions.

Cependant son ancien goût pour les aventures guerrières le fit retourner en Italie.

En novembre 1521, nous le retrouvons avec les Zuricois à la prise de Milan, Pavie et Plaisance. Le 13 décembre il arriva en compagnie du cardinal de Médicis à Rome où le pape Léon X venait de mourir.

Aussitôt commencèrent les intrigues des diplomates en vue du conclave. De nouveau Pace fut envoyé à Rome pour représenter les intérêts anglais, car Wolsey espérait que le choix tomberait sur lui-même et comptait sur l'influence de Schinner. « Le cardinal de Sion a parfaitement parlé, écrit Pace à Wolsey, mais il trouve beaucoup d'opposition, car la plupart des cardinaux ont des sympathies françaises. » Le cardinal Campeggio loue aussi le zèle de Schinner et de Pace (28 janvier 1522). Les dernières lettres de Schinner en Angleterre sont toutes adressées à Wolsey. Dans l'une il raconte la procédure de l'élection dont le résultat fut la nomination du cardinal Tortosa (Adrien VI) malgré l'opposition française du début. Schinner lui-même avait proposé Wolsey au conclave et loué ses qualités. Il espère que la prochaine fois ce sera le tour de Wolsey, car le saint-père est âgé. Lui-même (Sion) doit beaucoup de reconnaissance à Wolsey et pourtant il demande au roi de lui continuer sa pension par égard pour ses malheurs et son exil.

Wolsey entra en fureur lorsqu'il apprit le résultat de l'élection papale. Pace fut le premier à tomber en disgrâce. Il fut jeté dans la Tour de Londres où il perdit la raison et mourut. Ce premier ambassadeur de l'Angleterre en Suisse était un des hommes les plus intelligents

Digitized by Google

de son temps. C'était aussi un ecclésiastique, mais il ne partageait pas le manque de scrupules de ses grands contemporains. Pace était lié avec Erasme qui lui écrivait plus souvent qu'à aucun autre ami. Pendant son séjour en Suisse, Pace composa un traité de morale intitulé : *De fructu qui ex doctrina percipitur.*

Notre chroniqueur Anselm tient en haute estime l'ambassadeur anglais et Shakespeare a une louange à son adresse (dans *Henri VIII*, acte II, sc. 2).

La colère de Wolsey se tourna aussi contre Schinner, mais l'entêté Valaisan ne se laisse pas troubler. Dans une dernière lettre du 6 mars 1522, il résume encore tout ce qu'il a fait pour Wolsey. Le choix du pape étant l'œuvre du Saint-Esprit, tous doivent se soumettre à ses décrets. Lui-même a bien des peines : des soulèvements dans son diocèse, l'influence française toute-puissante chez les Confédérés. Il a perdu tout ce qu'il possède et attend des secours de Wolsey. En avril, Michel Sanderus, doyen de Breslau, vint à Londres pour faire hâter l'envoi des subsides. Schinner n'en eut plus besoin longtemps.

Le 27 septembre nous apprenons que la peste fait d'innombrables victimes à Rome et que Sion en a été atteint : *est tamen de illius vita, fracto ulcere, magna spes.*

On le croyait hors de danger lorsque son état s'aggrava tout à coup. Schinner mourut le 30 septembre 1522, de la peste ou peut-être d'empoisonnement (Anselm). Les informations anglaises penchent pour cette dernière supposition. (Wingfield à Wolsey, 23 octobre : « On dit que les médecins ont été soudoyés pour hâter sa mort. »)

Schinner fut enterré dans l'église Santa-Maria dell' Anima. Aucune pierre ne porte son nom. Qui l'aurait

Digitized by Google

pleuré ? Charles-Quint seul parut sentir sa perte. D'Angleterre pas un mot ne vint. Wolsey était bien aise de pouvoir rayer de sa liste ce pensionnaire exigeant. Les Français avaient de bonnes raisons de se réjouir de la mort de leur ennemi juré dont l'éloquence leur avait nui plus que les piques des Confédérés.

Même ses compatriotes éprouvèrent un sentiment de soulagement lorsque le fougueux cardinal eut terminé sa vie agitée. Anselm dit de lui : « S'il est aussi en faveur auprès de Dieu que chez les grands de la terre, il doit être un grand capitaine dans l'armée céleste. » Les peintres de son temps le représentaient comme prince de l'enfer et Zwingli l'appelait un renard et un loup. « On se jette sur un loup dévorant, mais comment se garder des loups qui corrompent les gens? Ils portent avec raison des manteaux et chapeaux rouges, car, si on les secoue, il en tombe des ducats et des couronnes ; si on les tord, il en sort le sang de ton fils, de ton frère, de ton père ou de ton ami. » Précisément à cause de Schinner, beaucoup de Confédérés riches et influents se tournèrent vers la Réforme (Anselm).

Et pourtant Schinner comme prince de l'Eglise n'était guère pire que la plupart de ses collègues cardinaux. Comme politicien il possédait toutes les qualités qui garantissent le succès ; le succès personnel surtout était pour lui un besoin constant. Rien ne pouvait modérer son ambition effrénée, pas plus que sa haine des Français, dit encore Anselm. Le caractère et la destinée de cet homme extraordinaire reflètent bien tous les vices d'une époque brillante à l'extérieur, mais profondément corrompue. Aux défauts des grands de son époque il joignait la mentalité d'un mercenaire suisse.

Digitized by Google

Le « long Suisse », Mathieu Schinner de Mühlebach dans le Haut-Valais, évêque de Sion, Novare, Catane, landgrave du Valais, marquis de Vigevano, est, malgré tout, une personnalité intéressante. Ce soi-disant serviteur de Dieu fut le ministre des grands de ce monde, l'ami intime et le conseiller de deux empereurs, le bras droit de trois papes et lui-même deux fois candidat au saint-siège ; quel autre Suisse parvint jamais à tant d'honneurs ?

Dr A. Latt,
Secrétaire permanent du groupe londonien de la Nouvelle Société Helvétique.

Traduit par E. et W. Waldvogel.

Digitized by Google

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE M. FRANCESCO CHIESA

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

III. Les poèmes de la vie intérieure.

Dans la vie moderne, si puissamment évoquée par la *Città*, on pourrait distinguer des moments de calme, de splendeur, de beauté, et des moments de lutte, de violence, de terreur. Il n'en est pas autrement dans la vie intime de chaque individu. Il y a des jours de joie et de lyrisme, où les âmes sont claires, sereines et lumineuses ; et il y a des jours où elles sont troubles, agitées, tourmentées. Du premier de ces deux états d'âme dérivent presque tous les poèmes des *Viali d'oro ;* du second, presque toutes les tragiques nouvelles des *Istorie e Favole*. Malgré cette différence, qui me paraît fondamentale ou, du moins, frappante, les deux livres sont très semblables, d'abord parce que, toujours, ils représentent la vie profonde des âmes, et, ensuite, parce qu'ils sont écrits en une langue nerveuse et frémissante, qui traduit avec énergie, sinon toujours avec limpidité,

[1] Pour la première partie, voir la livraison de juillet.

Digitized by Google

les claires joies ou les sombres tristesses du cœur humain. Je les réunis donc ici sous le nom de poèmes de la vie intérieure ; car, bien que les *Istorie e Favole* ne soient pas un recueil de vers, elles sont, d'un bout à l'autre, l'épanchement d'une âme pleine et comme débordante de poésie.

I Viali d'oro sont le chant ému et reconnaissant des « divinités intérieures ». *Preludio*, nous l'avons dit en commençant, était une œuvre de pessimisme. Mais, déjà dans ces pages lourdes d'angoisse, une pensée plus sereine perçait quelquefois. Est-ce que peut-être le bien pourrait émerger du mal, de même que les nénuphars émergent de la fange des marais ? C'est cette consolante idée qui est, pour ainsi dire, à la base des *Viali d'oro*. Le poète commence souvent par un cri de détresse et termine par un hymne de joie. Il sait désormais que l'âme humaine a des ressources infinies, des réserves inépuisables de bonheur. Il sait surtout que seule la vie intime compte véritablement. Pour lui « l'autre mer », cette mer de beauté et d'horreur dont parle Maeterlinck, est infiniment plus vaste, sonore et lumineuse que la mer réelle, sur laquelle glissent les navires des hommes.

Etant donnée cette préférence pour les phénomènes psychologiques, comment le poète pourra-t-il en faire une source de vivante poésie ? Rien n'est plus simple pour celui qui connaît le charme des longues méditations. Car, dans les heures d'extase profonde, l'homme le plus solitaire éprouve comme la sensation délicieuse de ne point être seul ; de son invisible compagnie il se fait une habitude, et aux images et aux idées qui lui sont le plus chères il prête le nom et le

Digitized by Google

visage de déesses. Ainsi, pour M. Chiesa, le travail acharné et consciencieux du poète s'élève à la hauteur lyrique dans un symbole d'une saisissante vérité. La Poésie est, pour lui, une déesse tantôt souriante et tantôt cruelle qui, par sa présence, lui donne le désir, presque le besoin, de la perfection, et le laisse faible et seul au moment de la réaliser. Et la constatation, quelquefois déconcertante, que notre joie se détruit par elle-même dès que nous voulons la modérer, devient l'ode à l'Allégresse. C'est, pour le poète des *Viali d'oro*, une jeune fille câline et capricieuse qui veut régner seule dans la maison de son hôte. Que si celui-ci ne peut supporter les clairs éclats de son rire argentin, elle disparaît, et l'on voit surgir à sa place, en longs habits de deuil, la sombre déesse de la douleur. La Grâce présente, elle, des traits moins arrêtés, peut-être parce qu'elle ne correspond à aucun mouvement précis de l'âme humaine. C'est la déesse qui se donne spontanément et presque insconciemment au mortel qui ne la cherche pas, et se dérobe irrévocablement à celui qui s'efforce de la décrire ou de la représenter. C'est, en même temps, celle par qui toutes les rumeurs du monde deviennent tout à coup musicales, et les lourds souliers des hommes effleurent plus légèrement les voies de la terre. Plus visible, plus souriante et plus humaine est la Beauté. M. Chiesa quitte ici ses symboles originaux, et chante la reine des déesses sous la forme parfaite des plus célèbres statues de Vénus. Dans la *Venere dei Medici*, son chant débute par des accents de volupté. C'est un moment d'inquiétude et d'agitation intérieure ; mais ce n'est qu'un moment. Bientôt la voix du poète s'éclaircit, et dans la *Venere di Milo* la beauté se confond presque

Digitized by Google

avec la force éternellement féconde, grâce à laquelle les fleurs et les fruits apparaissent toujours à leur heure, pour le soulagement et l'avantage des hommes. Mais, au-dessus de la Grâce, de l'Allégresse et de la Beauté se trouve une autre divinité qui est comme le soleil vivant de l'âme humaine. Le poète l'invoque sous le nom d'Apollon, dieu de la douce lumière, dans sa *Preghiera ;* et dans le court poème *Deo ignoto,* le chant des bienfaisantes puissances qui entourent les hommes s'élève à une hauteur toute nouvelle. M. Chiesa souhaite à l'humanité une religion unique et sereine, dans laquelle puissent se confondre harmonieusement les diverses croyances qui divisent les nations. C'est ici, je crois, le point culminant de l'inspiration du poète ; mais même au-dessous de ces odes graves et quelque peu philosophiques, combien de closes charmantes, émues ou gracieuses ! La poésie trouve dans la *Porta* une louange encore plus affectueuse et reconnaissante ; et dans la *Figurazione,* le ravissement du cœur et l'extase de l'âme sont rendus, en des strophes légères et admirablement musicales, par la peinture délicate et achevée d'un groupe d'enfants qui s'en vont à travers les campagnes fleuries, en chantant de claires chansons ingénues.

Mais voici qu'à un de ces moments de parfait équilibre et de merveilleuse harmonie, une déesse au rire sonore apparaît au poète, et chante et danse sous ses yeux. C'est cette douce étourdie que nous appelons la joie. Elle nous est nécessaire et agréable à certains jours de notre vie ; mais comment l'écouter et comment l'applaudir, lorsque nos yeux « se rassasient dans le cercle du prodige ? » Par les éclats de son rire, elle détruit notre enchantement, elle nous ravit notre bonheur. C'est

Digitized by Google

pourquoi le poète, se détournant un instant de sa contemplation, la prie, amicalement, mais fermement, de s'en aller. Dans sa bouche, toutefois, la réprimande est presque bénigne et affectueuse : on y sent toujours comme un demi-sourire, et elle s'accorde pleinement avec le ton général des *Viali d'oro*. C'est, au contraire, un reproche âpre et violent que M. Chiesa adresse à l'idée chrétienne dans son *Cristo bizantino*. Pour lui, l'homme qui pend des bras de la croix n'est pas le Christ, mais le croyant « qui a soif, et a peur de boire, se sent homme, et a peur d'être humain ». Cette idée, d'après laquelle le christianisme aurait détruit la joie dans le monde, est un motif cher à la poésie de Carducci, et, plus récemment encore, de M. d'Annunzio ; dans l'œuvre pourtant si personnelle de M. Chiesa, c'est la preuve que jamais ou presque jamais un écrivain ne réussit à être entièrement original et indépendant. Il se peut, du reste, que l'influence à laquelle je fais allusion ne soit point réelle : ce n'en est pas moins un lien qui rattache la poésie de notre poète à une tradition déjà longue et puissante. Quoi qu'il en soit, les *Viali d'oro* contiennent bien d'autres motifs de poésie, et demeurent une œuvre d'une valeur tout à fait exceptionnelle. Ce qui fait leur mérite, ce n'est pas seulement d'être une belle affirmation de calme et de sérénité, mais aussi et surtout d'être écrits en une langue d'une vigueur et d'un relief étonnants. Nous sommes loin ici de la forme lumineuse et comme éblouissante de M. d'Annunzio ; nous sommes aussi loin de la manière égale et châtiée de *Calliope*. Taine a parlé quelque part du « maudit alexandrin »; nous autres, nous n'osons point parler ainsi de notre endécasyllabe, mais plusieurs lui reprochent

Digitized by Google

âprement son enflure et sa sonorité. J'ignore si M. Chiesa est de ceux-ci : mais, assurément, il a voulu le plier, ce vers inflexible, à l'expression infiniment nuancée des clairs états d'âme exprimés dans son livre. Aussi on n'y rencontre guère de ces vers chantants et mélodieux qu'il déteste, paraît-il, de tout son cœur : mais on y trouve, à chaque page, quelque strophe admirablement et, quelquefois, étrangement harmonieuse. Dans une récente étude que j'ai consacrée à l'œuvre de M. Chiesa, j'ai caractérisé cette manière particulière par le mot de « exotisme dans les formes esthétiques ». Ici je suis violemment tenté de donner quelques exemples ; mais je n'ai qu'à renvoyer le lecteur aux vers surprenants de la *Grazia*, de la *Taverna*, de la *Voce* et, en somme, de presque tous les poèmes des *Viali d'oro*.

Les *Istorie e Favole* sont un recueil de nouvelles où l'âme des différents personnages nous apparaît ordinairement troublée et comme déchirée par ce que M. Chiesa appelle les « bêtes intérieures ». Non qu'il n'y ait point quelques moments de trêve ou de repos ; mais ils sont extrêmement passagers, et, au delà de leur morbide douceur, ils laissent pressentir l'âpreté de la lutte qui s'approche. Et cette lutte, c'est toujours un contraste intérieur. Ici c'est un croyant placé entre la crainte et la justice de Dieu et sa violente volupté (*Il palinsesto*) ; là, un soldat suisse énervé par la mollesse du sol italien, poursuivi par la mémoire du pays natal et, surtout, par la crainte de paraître ridicule à la belle châtelaine qui, de gré ou de force, lui a accordé sa souriante sympathie (*Il Barbaro*). Plus loin, c'est un artiste rude et vigoureux, placé entre l'amour de son art et l'amour d'une sereine créature qui, malgré elle, semble

Digitized by Google

le rendre plus doux, plus mou, plus langoureux (*La vergine maculata*) ; ou bien, c'est encore la fantastique aventure d'un jeune homme qui, chevauchant un cheval ailé, s'en va à la recherche du bonheur et, au bout de sa course, ne trouve que la sagesse (*Eliodoro e il Paradiso*).... Mais je m'en voudrais de raconter plus longuement le sujet de chaque nouvelle : car l'analyse, dans sa nécessaire brièveté, ne peut donner une idée exacte ou même suffisante de ce caractère constant d'intériorité, sur lequel il me paraît bon d'insister particulièrement. Réduite à son schéma essentiel, toute tragédie est un récit quelconque. Personne ne connaît et ne comprend *Andromaque* et *Bérénice*, qui n'ait lu ces tragédies d'un bout à l'autre. Sans vouloir établir un rapprochement qui serait je ne sais si plus inopportun ou plus extravagant, je dirais volontiers qu'il en est un peu de même pour les nouvelles de M. Chiesa. Je voudrais que chacun les lût avec une lente et solitaire réflexion[1] : car, si je vous expose, avec toutes ses péripéties, le long voyage du jeune Eliodoro, vous me direz : — C'est de l'Arioste ! C'est de la vie extérieure ! — C'est de l'Arioste ! J'y souscris : mais c'est un Arioste sur qui a passé le dix-huitième siècle avec son goût de raisonnement, et le dix-neuvième avec son goût de méditation. C'est de la vie extérieure ! Oui, mais seulement pour ceux qui ne regardent qu'à la surface. En réalité, si l'on écarte la splendeur du cadre, l'intérêt et, quelquefois, le piquant de l'aventure, qu'est-ce qu'on trouve à la base ? Tou-

[1] La *Semaine littéraire* a publié, en 1913, le *Barbare*. Mais pourquoi nos bons Suisses romands n'ont-ils pas encore songé à nous donner une traduction complète des *Istorie e Favole* ?

Digitized by Google

jours, absolument toujours, quelque détour caché du cœur humain.

Cependant il faut bien que je me rende à la fin, et que je l'avoue avec franchise : dans les *Istorie e Favole* le monde extérieur a aussi une grande importance. M. Chiesa sait quel soulagement les malheureux trouvent dans la lumière du soleil, dans la couleur des fleurs, dans le silence des montagnes. Il sait que, quelle que soit la « tempête intérieure », elle s'apaise souvent en présence d'un beau ciel sans nuages. Aussi ses nouvelles s'encadrent toujours dans les plus merveilleux décors qui puissent tenter la plume d'un écrivain. Le *Palinsesto* a pour théâtre quelque couvent silencieux, où, à côté de l'austère sagesse habite, comme souvent nous l'a montrée M. Anatole France, la volupté ; les séduisantes scènes du *Barbaro* se déroulent dans le magnifique château de Valfiore ; et le jeune Eliodoro avec son hippogriffe a pour lui le vaste monde, les plaines et les montagnes, la terre et le ciel. C'est dans ces paysages parfois nouveaux, parfois étranges, que les âmes tourmentées des hommes s'acheminent vers la mort. Presque tous les personnages du livre meurent au point culminant de leur tragédie intime ; mais l'atmosphère dans laquelle le poète les a placés est toujours si lumineuse, que leur funèbre sort n'excite jamais la pitié, toujours l'admiration.

Qu'est-ce à dire, sinon que M. Chiesa, en pur artiste, n'a que le souci de la beauté ? Qu'il décrive les subtils rouages du compliqué mécanisme humain, ou qu'il s'attarde à admirer le sourire des primevères, son but est toujours le même : faire sortir des âmes et des choses

Digitized by Google

toutes les étincelles de beauté qu'elles contiennent. En cela, son livre trouve une unité parfaite ; et il n'y a aucun contraste entre les éléments intérieurs et extérieurs dont je viens de parler. Je sais bien que, quelquefois, il semble trop se préoccuper de certaines idées ; mais comment s'en passer, en notre siècle ? Je sais aussi qu'il a mis en tête de *Calliope* cette phrase hautaine : « La volupté de l'homme n'est ni la table, ni l'argent, ni l'amour ; c'est le syllogisme. » Il n'en est pas moins vrai que, dans tous ses ouvrages, la préoccupation philosophique se subordonne toujours à la préocupation artistique. On dirait même que ce souci de l'art, ce soin continuel de nous montrer les choses et toutes les choses sans les amoindrir, finissent par nuire à l'art du poète. Son livre est certainement assez touffu et assez abondant. Toutes les pages nous charment, et aucune ne nous retient. La forme, elle aussi, se ressent de cet effort pour s'égaler aux choses. Il en résulte une certaine tension, une certaine raideur qui, à la longue, fatiguent l'esprit du lecteur. Mais le souvenir de ces graves et lumineuses nouvelles reste pour toujours. On dirait qu'il s'assimile à la substance profonde de notre âme. Peu de livres de prose comtemporains sont écrits si fermement, si noblement, si artistiquement.

Malgré cela, les *Istorie e Favole* nous sont moins chères que les *Viali d'oro*, moins chères surtout que *Calliope* [1]. Ou bien ma préférence pour la poésie m'abuse, ou

[1] M. Chiesa vient d'annoncer dans la revue bibliographique de son éditeur *L'Italia che scrive* (Roma, Formiggini) la réimpression de *Calliope*, des *Viali d'oro*, depuis longtemps épuisés, et des *Istorie e Favole*. En outre, il ne nous promet pas moins de trois ouvrages nouveaux : les *Fuochi di primavera*, poèmes en prose, qui doivent paraitre incessamment; les

Digitized by Google

bien ces deux autres ouvrages les dépassent de beaucoup. Quoi qu'on puisse en penser, ce sont là les premières œuvres vraiment littéraires que le Tessin ait données à la littérature italienne. Et les critiques l'ont tous reconnu : ces œuvres nous font le plus grand honneur. Du reste M. Chiesa est encore dans la force de l'âge, étant né en cette heureuse année 1871 qui nous a aussi donné notre plus éminent magistrat, M. Motta. Nous pouvons donc attendre de lui, avec une entière confiance, quelques nouvelles œuvres où, à côté de son grand talent, il fasse aussi preuve de cet esprit judicieux et harmonieux qui est comme l'image de notre pays clair et ensoleillé.

GIUSEPPE ZOPPI.

Novelle brevi, et un recueil de vers rimés et réguliers, conformes à son ancienne manière. Les admirateurs du poète attendent avec confiance et avec orgueil. Car, succédant aux beaux livres que je viens de louer ici, ces nouvelles œuvres ne peuvent qu'assurer à M. Chiesa une des toutes premières places et peut-être — après M. d'Annunzio — la toute première dans la littérature italienne d'aujourd'hui. G. Z.

Digitized by Google

UNE LETTRE INÉDITE

DU

GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LAHARPE

Le hasard nous a fait découvrir, dans un paquet de vieux papiers, une lettre autographe inédite du général de Laharpe, et il nous a paru que les lecteurs de cette revue nous sauraient gré de la leur faire connaître.

Elle n'apprendra rien à ceux qui ont étudié un peu en détail la vie du général ou qui ont lu la belle étude que le colonel Secretan lui a dédiée [1].

Ils savent quel homme était Amédée de Laharpe, ils connaissent son courage à toute épreuve, son abnégation, son esprit de justice, l'amour qu'il avait pour ses soldats, l'intérêt qu'il prenait à leurs besoins et à leur bien-être et l'ardeur qu'il mettait à les défendre contre les injustices et les prévarications des ordonnateurs et de leurs sous-ordres.

Comme on le verra par la date de notre lettre, elle fut écrite très peu de temps — exactement treize jours — avant la mort tragique du général. Nous sommes au lendemain des journées de Dego et de Montenotte, dans lesquelles Laharpe se couvrit de gloire et sauva le corps d'armée de Masséna.

Mais ses soldats manquaient de tout. Pas de vivres, pas de vêtements, pas de chaussures ! Vainement Laharpe avait jeté le cri d'alarme ; malheureusement les promesses et les ordres de Bonaparte n'avaient que peu ou point d'effet et l'on s'explique

[1] Colonel Secretan, *Le général Amédée de La Harpe*. Lausanne, Corbaz & C°; Paris, Marcoq aîné, 1899.

Digitized by Google

aisément les désordres et les pillages que cette triste situation devait fatalement occasionner malgré les répressions et les sanctions sévères du général en chef.

C'est le 7 floréal (26 avril), le jour même où il reçut de Bonaparte la nouvelle de la prise de Cherasco, que Laharpe, à bout de ressources et de patience, vient implorer pour la vingtième fois, la pitié de l'ordonnateur en chef, qui était alors Lambert, successeur de Chauvet, mort peu de temps auparavant.

ARMÉE D'ITALIE

La Niella del Bosco, le 7 Floréal
an 4me de la République Française.

Le Général-divisionnaire, commandant la 1re division
Au Commissaire-ordonnateur en chef.

J'ai reçu, citoyen, hier au soir ta lettre du 4. Elle est bien consolante sans doute, mais accoutumé depuis longtemps à être nourri comme payé (c'est-à-dire en paroles) ma sollicitude n'a pas diminué.

Aujourd'hui nous avons un pied de neige, il en tombe en force encore. Aucun soldat n'a pu rester au bivouac et nous sommes sans pain, alors j'ai bien vu que cette lettre était comme celles que j'ai reçues si souvent : de la fumée; j'aurais beau en faire faire des copies, en donner même une à chaque soldat, cela ne diminuerait pas la faim qui le presse.

Négligé depuis l'ouverture de la campagne, accoutumé à ne recevoir qu'après vingt lettres écrites, je m'étais donné des peines (*sic*) pour tâcher de me procurer du pain, j'avais réussi et j'en aurais eu au moins la demi-ration, mais obligé à le faire venir de très loin, à cause de la petitesse des villages, cette dernière ressource me manque à cause du temps. Voilà donc une division décidément sans pain, toute dispersée, dans l'impossibilité de la réunir par le temps qu'il fait. Hélas ! si seulement

Digitized by Google

chaque soldat avait le rebut des domestiques de tous les agents et autres qui sont au quartier-général, je m'estimerais l'homme le plus heureux ; mais ne manquant jamais de rien, n'étant jamais exposé aux intempéries de la saison, on ne peut connaître les souffrances que nous éprouvons. On nous a déjà laissés quarante-huit heures sans un morceau de pain, le pillage et les assassinats en ont été la suite. Le pain arrivé, des exemples terribles, le désordre a cessé. Aujourd'hui sans pain, un temps affreux, il va recommencer plus que jamais. Si au moins tous les crimes qui vont se commettre et que la faim fera faire pouvaient tomber sur la tête des coupables, je m'en consolerais. Du pain, du pain et du pain ! Si l'on ne nous en envoie pas, parce que nous sommes républicains, qu'on nous en envoie au moins par humanité.

Je ne suis point connu de toi, citoyen, ma lettre n'a point l'élégance du style parisien, je suis soldat franc et loyal, j'aime mon métier et mon devoir, rien ne me coûte pour soulager mes frères d'armes. J'ai juré une haine mortelle aux fripons, aux dilapidateurs des biens de la République et aux chouans, et malheureusement cinq années m'ont prouvé que hors les porteurs de bayonnettes, il y a bien peu d'hommes purs et de républicains.

Tu étais l'ami de Chauvet, c'est faire ton éloge ; j'aime à te croire aussi pur que cet homme l'était et dans ce cas, ma lettre te fera plaisir. Si je me trompe j'en suis fâché pour toi.

Salut et fraternité

LAHARPE.

P. S. — D'après la revue que j'ai passée des 70me et 99me demi-brigades et les états qui m'ont été remis, il manque 2500 paires de souliers et si on ne m'en envoie pas bientôt avec ce temps-ci, il en manquera sous peu 3000 paires au moins.

Digitized by Google

Telle est la lettre, si éloquente dans sa simplicité, que nous avons voulu sauver de l'oubli. Elle prouve surabondamment la haute valeur morale de celui qui l'a écrite et qui est, sans contredit, une des plus pures gloires militaires de la Suisse romande. Du reste, tous les historiens qui ont eu à s'occuper de lui se sont plu à reconnaître non seulement sa loyauté, sa générosité, et son absolue incorruptibilité qui était alors une rare exception parmi les généraux de Bonaparte, mais encore son courage extraordinaire et sa valeur de tout premier ordre comme chef d'armée.

Nous avons dit : « Tous les historiens », et ce n'est pas parfaitement exact. L'un d'eux a osé écrire : « Laharpe avait servi dans le régiment d'Aquitaine où je l'ai connu lieutenant-colonel. Bel homme de guerre, mais ayant assez peu de tête et pas beaucoup de courage [1] », et c'était le maréchal Marmont, duc de Raguse.

Nous ne discuterons pas cette phrase aussi injuste que venimeuse et qui s'explique trop si l'on réfléchit qu'elle a été écrite après les trois journées de 1830.

Il nous suffira de répéter ici ce que Napoléon a dit du général de Laharpe :

« C'était un officier d'une bravoure distinguée. Grenadier par la taille et par le cœur, conduisant avec intelligence ses troupes dont il était fort aimé [2].

» La République perd un homme qui lui était très attaché, l'armée un de ses meilleurs généraux et tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline [3]. »

En y ajoutant ce qu'il a dit de son détracteur : « Jamais défection n'avait [4] n'avait été plus avouée ni plus funeste ; elle se trouve dans le *Moniteur* et de sa propre main ; elle a été la cause immédiate de nos malheurs, le tombeau de notre puissance, le nuage de notre gloire [5] », il nous semble que le procès est jugé.

HENRY PRIOR.

[1] *Mémoires du duc de Raguse*. 1857. Paris, Parrotin. Vol. I, p. 150. — [2] Montholon, *Mémoires*. Vol. III, p. 209. — [3] *Lettre de Bonaparte au Directoire exécutif*, 20 floréal an IV. — [4] Celle de Marmont en 1814. — [5] Las Cases, *Mémoires*. Vol. VII, p. 281.

Digitized by Google

LE PROBLÈME PERSAN

ET LA PAIX

Le problème persan approche-t-il d'une solution ? C'est la question que tout Persan se pose avec inquiétude, en ce moment. C'est pour rechercher la solution de ce problème qu'une délégation persane se trouve actuellement à Paris.

Pour les peuples, comme pour les individus, l'incertitude est un malheur.

Maintenant qu'un grand congrès réuni à Paris se propose de résoudre les problèmes internationaux, le peuple persan désire que son sort soit également décidé.

On s'est demandé si le problème persan était résolu par le simple fait de la disparition momentanée de la Russie de la scène politique. L'élimination de ce facteur a certainement simplifié la situation. Mais comme nos malheurs n'étaient pas uniquement de provenance russe, le problème subsiste. Il faut en examiner les divers éléments avant de discuter les solutions proposées.

La situation de la Perse avant la guerre.

La Perse était un Etat indépendant au sens juridique du mot. Mais en fait, dans ses manifestations extérieures, — étant donnée l'influence prépondérante de la Russie et de l'Angleterre, — sa souveraineté était peu respectée

Digitized by Google

et souvent violée. Elle tendait à devenir de plus en plus une simple fiction diplomatique.

Il y avait ainsi une opposition entre l'état de fait et l'état de droit ; ce qui rendait anormale la situation de la Perse.

Voici quelques exemples de ces violations de notre souveraineté :

Un accord conclu entre l'Angleterre et la Russie, en 1907, partageait notre pays en zones d'influence économique.

Il est vrai que ce traité débutait par cette phrase :

« Les gouvernements de la Grande-Bretagne et de la Russie s'étant mutuellement engagés à respecter l'intégrité et l'indépendance de la Perse.... »

Et était suivi d'une note du gouvernement de Londres à celui de Téhéran où nous relevons les passages suivants :

« ...La Russie et l'Angleterre n'ont aucune espèce d'intention de menacer l'indépendance de la Perse ; leur objectif dans la conclusion de cet accord est d'assurer à jamais cette indépendance. Non seulement l'Angleterre et la Russie ne cherchent pas un motif d'intervention, mais leur but dans ces négociations amicales est de ne point s'autoriser l'une l'autre à intervenir en Perse sous prétexte de sauvegarder leurs intérêts personnels. Les deux puissances ci-dessus mentionnées espèrent qu'à l'avenir la Perse sera à tout jamais délivrée de la crainte d'une intervention étrangère, et jouira d'une complète liberté pour arranger ses affaires à sa guise, ce par quoi il ne peut que résulter un avantage et pour elle et pour tout le monde[1]. »

Malgré toutes ces assurances, on ne cessait de s'immiscer dans nos affaires intérieures. Nous désirons apporter à l'appui de notre dire un témoignage anglais. Trois

[1] Edw. Browne, *Persian Revolution*.

Digitized by Google

ans après la conclusion de ce traité, lord Lamington, un ancien gouverneur de Bombay, s'exprimait en ces termes à la Chambre des lords:

« Toute notre conduite est en contradiction non seulement avec l'accord anglo-russe, mais aussi avec l'assurance que le ministre d'Angleterre à Téhéran donnait aux autorités persanes, quand il leur disait que la Perse serait parfaitement libre de régler ses affaires comme elle l'entendait. »

Le document ci-dessus et les paroles que nous venons de citer devraient rappeler au gouvernement anglais ses promesses, et attirer l'attention du gouvernement persan.

A part l'accord anglo-russe de 1907, que la Perse fut contrainte de reconnaître en 1912, un certain nombre d'autres conventions nous avaient été imposées, beaucoup de concessions nous avaient été arrachées, les unes et les autres gravement préjudiciables à notre développement économique et portant atteinte à notre indépendance politique.

Ces conventions et concessions nous privaient de beaucoup de nos libertés et de nos droits, entre autres de contracter des emprunts à l'extérieur ou d'engager des conseillers étrangers sans en référer préalablement à nos puissantes voisines.

Depuis 1909 les Russes occupaient quelques-unes de nos provinces. Cette occupation avait eu lieu pendant notre révolution, sous le prétexte de ravitailler des sujets russes qui se trouvaient dans une ville assiégée[1]. Elle n'avait aucun caractère légal, et le gouvernement persan avait toujours protesté contre cette occupation.

Bref, par leur « pénétration pacifique », par leur occu-

Tauris.

Digitized by Google

pation militaire et par tout leur système politique en Perse, les Russes exerçaient une influence énorme sur le gouvernement persan. Si un ministère s'avisait d'entreprendre quelque réforme, sa chute était certaine. L'intrigue russe ne reculait devant aucun acte de terrorisme, — même l'assassinat. C'est ainsi que fut tué le fameux ministre des finances Sani-ed-Dovleh, dont l'assassin fut soustrait à la justice par le gouvernement russe[1]. C'est ainsi que fut congédié, à la suite d'un ultimatum des plus insolents, M. Morgan Shuster, un conseiller américain au service de la Perse. La pendaison de patriotes et de prêtres à Tauris[2] et le bombardement du sanctuaire le plus sacré des Persans à Meched[3] furent d'autres actes criminels des Russes en Perse. Il serait trop long de citer d'autres vexations commises à notre égard. Il est bien entendu que nous parlons des agents du régime tsariste et non point du peuple russe.

La Perse pendant la guerre.

La Perse se trouvait pendant la guerre également dans une situation annormale. Bien que neutre, son territoire était transformé en champs de bataille.

Au moment de l'entrée en guerre de la Turquie la Perse proclama sa neutralité. La Porte ottomane déclara ne pouvoir considérer cette neutralité comme efficace qu'au cas de retraite des troupes russes qui occupaient en ce moment certaines provinces persanes à la frontière turque. Le gouvernement persan exigea de nouveau l'évacuation des régions occupées. Mais les Russes refusèrent. De leur côté les Turcs entrèrent en Perse et des hostilités s'ensuivirent sur notre territoire. De la sorte la

[1] M. Shuster, *Strangling of Persia.*
[2] Edw. Browne, *Reign of Terror at Tabris. England's Responsability.*
[3] Edw. Bowrne, *Persian Press and Poetry.*

Digitized by Google

Perse innocente subit toutes les conséquences de la guerre : destructions, famine, misère, etc.

A la Conférence de Brest-Litovsk les Russes et des Turcs s'engagèrent à évacuer notre pays. Les premiers s'acquittèrent de leur engagement, mais ils détruisirent et pillèrent le pays pendant l'évacuation. Les Turcs refusèrent de se retirer, prétextant la présence des Anglais qui, d'autre part, dans leur avance vers la haute Mésopotamie, faisaient leur apparition dans la province persane de Kermanchah. En effet, les Anglais vinrent prendre la place des Russes. Ils envoyèrent au surplus à travers la Perse des troupes en Transcaucasie et dans la Transcaspienne.

A la suite de l'armistice avec la Turquie, celle-ci à son tour évacua la Perse.

En ce moment les seules troupes étrangères qui se trouvent dans notre pays sont des contingents anglais. Nous espérons, dans l'intérêt de la Perse et de l'Angleterre, que ceux-ci se retireront également.

Après cet exposé succinct de la situation de la Perse avant et pendant la guerre mondiale, voyons quel est l'aspect actuel du problème persan.

Le problème actuel de la Perse.

Nous disions que la situation politique de la Perse était anormale. Ajoutons que, si cette situation se prolonge, elle ne peut que produire des résultats plus fâcheux encore. *Le gouvernement persan doit insister auprès du Congrès de Paris pour qu'une solution définitive et acceptable soit donnée au problème persan. La Perse doit entrer dans la Société des Nations comme un Etat absolument souverain.*

Parlons franchement.

Digitized by Google

Pour le moment nos difficultés sont de deux sortes, à savoir : d'ordre intérieur et d'ordre extérieur.

Nos difficultés d'ordre intérieur sont surtout financières et administratives. Nous reconnaissons d'emblée que nous avons besoin pendant quelque temps encore de l'aide étrangère ; mais nous désirons une aide et non un maître. Nous avons besoin de professeurs, conseillers-légistes ou financiers, ingénieurs, etc. Nous avons d'ailleurs montré notre bonne volonté depuis longtemps en appelant à notre service un grand nombre de spécialistes étrangers, de la France, de l'Amérique, de la Belgique, etc.

D'autre part nous avons besoin d'argent pour exploiter nos richesses naturelles et construire nos chemins de fer, ce qu'on pourrait nous reprocher de n'avoir pas encore fait si les puissances intéressées ne s'y étaient opposées.

Quant à nos difficultés d'ordre extérieur, elles étaient l'œuvre de la Russie qui réussissait fréquemment à s'assurer l'appui de l'Angleterre.

Voici, par exemple, quelques passages de l'éditorial du *Temps* du 18 février 1919 (*Les droits de la Perse*) :

« ...Elle (la Perse) n'avait ni armée, ni gendarmerie, ni finances, ni chemins de fer.... Mais quelle était la cause de ces insuffisances ? Ce n'était ni le défaut d'intelligence, ni le manque de patriotisme.... Ne craignons donc pas de dénoncer la véritable cause du mal. La politique russe, aggravée encore par la rivalité de ses divers agents, consistait à maintenir la Perse dans un état d'impuissance et d'anarchie afin de préparer l'établissement d'un protectorat russe dans le nord du pays. Depuis 1907, la politique de la Grande-Bretagne s'était ralliée à ce fâcheux système, malgré les protestations d'Anglais compétents et clairvoyants.... C'est ainsi que la mission américaine de M. Shuster, après avoir tenté de reconstituer les finances persanes pendant l'été de 1911, fut chassée de Téhéran par un ultimatum du

Digitized by Google

gouvernement russe. La Perse était donc restée sans crédit, sans forces, sans foyer de vie nationale, — car la Russie ne tolérait point qu'il s'organisât un gouvernement constitutionnel à Téhéran.... »

Pour le moment nous n'avons pas d'inquiétude à l'égard de la Russie. Après la révolution russe le gouvernement persan dénonça tous les traités, conventions et concessions le liant à l'ancien gouvernement de la Russie. Il s'agit simplement de faire reconnaître par la Conférence de Paris le fait accompli.

La Grande-Bretagne est le seul Etat entre les mains duquel se trouve actuellement l'avenir de notre pays. La politique de cette puissance à notre égard constitue la grande inconnue du problème.

La politique de l'Angleterre en Perse.

Si l'on se reporte à l'histoire de la politique anglaise en Asie centrale, on remarquera que la diplomatie britannique s'inspirait, dans sa ligne de conduite en Perse, du principe de *la défense des Indes*. Sa préoccupation était de se prémunir contre toutes les aggressions. Elle poursuivait une politique de rivalité et d'équilibre vis-à-vis des autres Etats qui pouvaient menacer son empire asiatique ou lui faire opposition sur le terrain économique et commercial.

Lorsque Napoléon Ier se proposait d'attaquer les Indes par la Perse, l'Angleterre et la France entrèrent en rivalité à la cour du Schah.

Lorsque plus tard la Russie cherche à s'avancer vers le sud, c'est alors que commence *la rivalité anglo-russe* qui dure tout un siècle. Elle aboutit en 1907 à un accord : les deux puissances rivales partagent la Perse en sphères d'influence économique. Cependant la compétition russo-

Digitized by Google

anglaise n'en continua pas moins à exister, même pendant la grande guerre.

L'apparition de l'Allemagne sur la scène politique de l'Asie occidentale et centrale, qui fut une des causes du rapprochement anglo-russe, inaugura une troisième période : celle de *la rivalité anglo-allemande.*

Nous ne voulons pas entrer dans le détail de ces différentes périodes. Faisons ressortir cependant que cette politique de rivalité n'a été nuisible à la Perse que dans la dernière période, celle de la rivalité anglo-allemande, que nous aurions pu appeler aussi : période de l'accord anglo-russe. C'est en effet de cet accord que proviennent la plupart de nos malheurs.

Depuis l'effondrement de l'empire russe et la disparition de l'Allemagne de la scène politique en Moyen-Orient le danger qui menaçait la sécurité de l'Inde n'existe plus. Alors, si ce n'est plus une politique de rivalité et d'équilibre que poursuit la diplomatie britannique en Perse, ce sera une politique d'hégémonie... ou une politique de justice et de droit.

Si c'est une politique d'hégémonie et de force, si l'Angleterre persiste à maintenir ses forces militaires dans notre pays, alors, mécontents de notre sort, nous ne pourrons pas collaborer à la défense de l'Inde. Il y aura dans l'avenir une nouvelle cause d'inquiétude pour la Grande-Bretagne : celle de veiller à sa sécurité et à la tranquillité de la Perse.

En s'installant dans ce pays, l'Angleterre déviera de sa politique séculaire qui était de se tenir loin du danger. La mainmise anglaise en Perse équivaudrait à l'extension des frontières de l'empire des Indes au delà de ses limites actuelles. Car il ne faut pas oublier que le danger slave

Digitized by Google

peut renaître, soit sous son aspect actuel, soit sous sa forme ancienne.

Quant à la deuxième solution, s'il s'agit d'une politique de droit et de justice, ce qui serait dans l'intérêt même de l'Angleterre, celle-ci, pour se montrer véritablement notre amie, devrait annuler spontanément par un geste chevaleresque toutes les conventions et concessions qui portent sérieusement atteinte à notre indépendance et à notre développement. Elle devrait retirer ses troupes sans nous imposer des conditions quelconques, comme par exemple l'organisation de quelques « brigades de Cosaques » anglo-persans à la russe. En un mot, elle ne doit pas suivre les traces de la politique inhumaine du tsarisme.

↓

L'Angleterre a compté de tout temps un grand nombre d'amis chez nous. Mais il est clair que, si la nation persane a de la sympathie pour le peuple anglais, ce n'est pas un fruit de la politique de Sir Edw. Grey dans cette partie du monde, mais un résultat de la ligne de conduite séculaire de la Grande-Bretagne en Perse. C'est à cause de son appui aux libéraux et constitutionnalistes pendant notre révolution. C'est surtout par gratitude pour le professeur Edward Browne et ses amis qui ont si vaillement défendu notre cause, par la parole ou la plume, et à qui nous sommes éternellement reconnaissants.

↓

Nous ne devons naturellement pas méconnaître la situation particulière de la Grande-Bretagne en Asie. Nous savons d'autre part l'importance de la Perse pour la protection des colonies anglaises et des territoires qui seraient mis éventuellement sous son protectorat. Mais précisément pour cette raison nous croyons qu'une Perse

Digitized by Google

forte et amie sera mieux disposée à collaborer avec l'Angleterre qu'une Perse mécontente et impuissante.

Nous avons toujours pensé, avec beaucoup d'autres en Angleterre, qu'au lieu de conclure le traité de 1907 au détriment de la Perse, il aurait fallu conclure un traité avec la Perse aux dépens de la Russie à l'exemple des traités anglo-japonais de 1902 et de 1905. On répondra peut-être que la politique européenne était telle, et le danger germanique si pressant, que l'Angleterre, pour avoir l'alliance russe, était obligée de faire les plus grands sacrifices.... Mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui; et *une politique franche et amicale de la part de l'Angleterre à l'égard de la Perse peut seule se justifier.*

En conséquence il nous paraît que les conditions suivantes sont nécessaires à l'établissement d'une amitié durable entre les deux pays :

1° *Dénonciation de l'accord anglo-russe* de 1907 et annulation de toutes les conventions qui en ont été le résultat et qui portent sérieusement atteinte à notre indépendance politique et économique.

2° *Evacuation de la Perse* par les troupes anglaises, y compris les détachements dits gardes consulaires.

3° *Non intervention* dans la politique intérieure ou extérieure ainsi que dans les affaires militaires ou judiciaires de la Perse.

4° Revision de certaines conventions économiques antérieures à l'accord de 1907.

5° Conclusion d'un traité d'arbitrage général entre l'Angleterre et la Perse.

MAHMOUD AFSCHAR.

Digitized by Google

CHRONIQUE ALLEMANDE

Après la paix. — Les raisons de M. Théodore Wolff. — Un peuple désemparé. — Tendances séparatistes. — Le rôle de M. Erzberger. — Le démembrement de la Prusse. — Nouveau système financier. — Les vraies causes de la guerre. — La nouvelle constitution allemande. — Le rêve des vieux libéraux est-il réalisé ? — Ce qu'il faut dire au peuple. — La voix des poètes. — Philosophes et historiens.

Quand j'écrivais ma dernière chronique, la paix n'était pas encore signée et je me demandais si elle le serait jamais. Devant les conditions des Alliés nous assistions à un tel déchaînement d'effroi et de colère des Allemands que l'on pouvait douter qu'un gouvernement assumât jamais la responsabilité d'apposer sa signature à un document qui, au dire des plus modérés, consommait la ruine morale et économique du pays. Il y avait sans doute beaucoup de *bluff* dans l'attitude du plus grand nombre. Un des hommes qui, pendant la guerre, avaient montré le plus de bon sens et essayé de remonter les courants dangereux, Théodore Wolff, au grand étonnement de ses admirateurs, se révélait parmi les plus violents. Aujourd'hui que l'acte est paraphé, Théodore Wolff nous dévoile le secret de sa pensée. Pour lui il s'agissait surtout de créer un immense mouvement d'opposition qui pût donner à réfléchir aux peuples de l'Entente. « Il faut, disait-il, que Wilson soit forcé d'annoncer aux Américains qu'il a fait banqueroute ; il faut que Lloyd George et Clemenceau, sans apporter à leurs pays les milliards promis, déclarent à la classe ouvrière que l'armée ne peut pas être démobilisée, qu'il aut occuper pendant un hiver encore et pendant une période indéterminée le territoire ennemi. » De là son acerbe campagne contre les indépendants qui, seuls avec quelques rares libéraux, faisaient preuve de loyauté et de franchise. Il allait même

Digitized by Google

jusqu'à leur reprocher de pousser, par leur attitude, l'Entente à aggraver ses conditions de paix. Et si un Théodore Wolff en était arrivé là, on peut se rendre compte de ce que pensaient les autres !

Le fait est que l'insincérité n'a cessé de présider à toutes les négociations de paix. L'histoire n'en est point encore complètement connue, mais la vérité commence déjà à filtrer. On sait que depuis quelques mois le ressort du peuple était entièrement brisé. Un représentant de l'Assemblée de Weimar, appartenant au Palatinat, l'avouait à un rédacteur du *Temps* : « L'Allemagne, disait-il, est depuis la guerre en déliquescence. Il n'y a plus de ressort que chez quelques pangermanistes attardés ou chez les anarchistes, partisans de la dictature prolétarienne, c'est-à-dire du désordre. Notre pauvre armée elle-même, ce vieux mais solide rempart de l'autorité, s'en va en morceaux. Il n'y a plus que des bandes, rouges, blanches, ou même qui passent parfois d'un coup de tête d'un camp à l'autre. »

Or il est arrivé que chez ce peuple désemparé les tendances séparatistes se faisaient de plus en plus jour. On le remarquait surtout chez les populations de l'ouest et du nord.

Un correspondant de ces régions écrivait alors à la *Nouvelle Gazette de Zurich* : « Tout, plutôt que de subir les horreurs d'une invasion. Mieux vaut encore une paix séparée qui sauvera notre pays. L'union n'existe plus dans le peuple. L'ouest et l'est, le nord et le sud : chacun va de son côté. Si fort que soit le sentiment national dans notre peuple, il ne faut pas oublier que l'unité politique en Allemagne n'est pas une acquisition très ancienne, comme c'est le cas de l'Angleterre et de la France. La nôtre n'a pas cinquante ans d'existence. Si les tendances qui se sont manifestées sur les bords du Rhin et dans le Palatinat ne forment pas un terrain solide, du moins peuvent-elles être exploitées, selon les circonstances, par des groupes agissants, ayant intérêt à les voir triompher.... Il s'agit avant tout de sauver l'unité de l'empire. »

En sauvant l'unité de l'empire, les dirigeants de l'Allemagne

Digitized by Google

actuelle n'entendent pas sauver l'Allemagne prussienne. Rien, à cet égard, de plus instructif que les dispositions de la nouvelle constitution que l'Assemblée de Weimar est en train d'élaborer. Les os de Treitschke ont dû frémir dans leur tombe en entendant que la Prusse, dans le nouvel empire, cessera d'être le membre dirigeant ou la tête et que ses droits ne seront pas supérieurs à ceux des autres Etats. Il est hors de doute que le grand ouvrier de l'œuvre est Erzberger, le chef de ce parti du centre, et l'on comprend que les vrais Prussiens le vouent aux gémonies, comme vient de le faire Helfferich dans sa fameuse diatribe : « Dans le désarroi de l'affolement sans exemple qui régnait à Weimar, un homme a saisi le gouvernail et guidé vers le port de la honte le vaisseau de l'Etat sous le pavillon noir et rouge. Cet homme qui, pendant la guerre, a été le pire fléau de l'Allemagne, et qui a vraiment perdu l'empire, c'est Erzberger. »

S'il existe encore en Allemagne des gens qui croient aux menées ténébreuses « des hommes noirs », à la puissance occulte de « la bande de Loyola », ils doivent certainement se dire qu'Erzberger est de ces gens-là. Ce qu'on ne peut nier, c'est que le chef ultramontain n'ait agi avec une singulière habileté et que s'il a travaillé pour son pays, il a surtout travaillé pour Rome. Erzberger, dans les coulissses, a préparé la fusion du centre et de la démocratie-sociale d'où résulta la formation du gouvernement qui a consenti à signer la paix. Ce serait mal connaître le parti catholique allemand que de croire qu'il a travaillé uniquement dans l'intérêt de son pays : la plus grande gloire de l'Eglise a joué son rôle dans les négociations. La preuve en est dans l'importante concession qu'il a obtenue pour l'école, laquelle ne sera pas entièrement affranchie du contrôle de l'Eglise, comme les socialistes l'avaient inscrit dans leur programme. Il fallait aussi abaisser la Prusse, la grande puissance protestante de l'Allemagne, en obtenant son morcellement ou, mieux, le détachement des provinces en majorité catholiques, le pays rhénan et la haute Silésie dont on fait des républiques autonomes. Il n'est pas certain que le parti catho-

Digitized by Google

lique obtienne ces concessions ; pourtant un premier et important pas fait dans cette voie est la décision prise par la Commission constitutionnelle de l'Assemblée nationale de ne rien changer provisoirement aux dispositions du centre concernant l'instruction publique.

Pour ce qui concerne le démembrement de la Prusse, il répond aux besoins du moment qui tendent, tout en unifiant plus complètement l'Allemagne, à faire perdre à la Prusse la place prépondérante qu'elle avait dans l'empire. On veut, comme on dit, qu'elle se fonde dans l'Allemagne avec tous les autres Etats qui seront mis sur le même pied qu'elle. Cette unification, réclamée autrefois par les éléments de gauche et par le centre n'a jamais pu être réalisée à cause de l'opposition des éléments spécifiquement prussiens, autrement dit des groupes militaires conservateurs. Maintenant il n'en sera plus ainsi. L'armée réduite à 100 000 hommes ne constituera plus une force prépondérante dans le pays. D'autre part, pour les tâches futures de l'Etat allemand, une nouvelle organisation des finances et du système de l'impôt s'impose. Dans son discours-programme, Erzberger a surtout insisté sur ce dernier point. « La grande source des revenus de l'avenir, a-t-il dit, ne peut se trouver que dans un empire allemand fortement unifié », et il a ajouté que le moment était venu de mettre un terme aux privilèges financiers des Etats confédérés, « privilèges qui constituaient le plus solide appui du particularisme. » C'est évidemment la mesure la plus radicale de la révolution allemande, celle qui consomme définitivement la rupture avec l'ancien régime. Erzberger n'a pas caché que la politique financière de ce régime — celle que pratiquait Helfferich — avait plus que toute autre chose contribué à maintenir cet esprit guerrier en Allemagne qu'on pouvait rendre responsable de la guerre. C'est sur ces gens et la grande industrie gagnée à leurs vues que désormais devront peser les nouveaux impôts, lesquels ne sont au fond qu'une confiscation partielle de la grande fortune. L'opposition de la droite, on le conçoit, est très vive, mais cette droite tombée au

Digitized by Google

rang d'une minorité infime, n'aura plus une voix prépondérante dans la république allemande des socialistes et des catholiques. Décidément quelque chose est changé dans la nouvelle Allemagne et ceux qui pourraient en douter encore n'auraient qu'à considérer la constitution du nouvel empire que l'Assemblée est en train de discuter.

Il est intéressant de considérer cette constitution qui, si elle est votée, — et qui pourrait douter qu'elle le soit? — doit faire de l'Allemagne l'Etat le plus démocratique du monde. Treitschke aimait à dire que l'Allemagne, la dernière venue des grandes puissances, avait profité de toutes les expériences des autres Etats pour créer l'Etat modèle. C'était une ironie que de dire que l'Allemagne prussienne fût un Etat vraiment moderne ; il ne l'était que dans un domaine, le domaine social. Aujourd'hui il se montre novateur dans le domaine politique. L'empire de forme républicaine et démocratique aura à sa tête un président élu et révocable. Il n'y aura plus qu'une chambre représentant la nation entière et élue par le suffrage le plus populaire qu'on puisse imaginer, avec représentation proportionnelle et vote féminin. Enfin, chose plus essentielle encore, le peuple possédera le droit d'initiative législative et de referendum, qui existe en Suisse, mais n'a pas encore été appliqué ailleurs.

Ainsi se trouvent réalisés les rêves des démocrates de 48, les Karl Vogt, les Kinkel, les Schurz, les Herwegh, d'autres encore qui furent forcés de s'exiler et dont les idées ne furent plus tard guère en honneur en Allemagne. Il a fallu un concours inouï de circonstances pour provoquer un réveil libéral et républicain et, encore, à voir ce qui se passe en Allemagne, on peut se demander si le peuple aura jamais complètement les mœurs démocratiques que sa nouvelle constitution suppose. La révolution, en effet, ne consiste pas dans la proclamation d'une forme d'Etat ou de gouvernement quelconque, fût-ce la république la plus démocratique du monde, ni dans le renversement de l'autorité établie, fût-elle la plus avilie ; elle consiste dans un état d'âme collectif de la majorité populaire. Cet état d'âme

Digitized by Google

existe-t-il vraiment en Allemagne? On est en droit de se poser la question. Certes on le trouve chez quelques rares esprits libéraux, Gerlach, Fœrster, et chez des socialistes indépendants comme Bernstein et Kautsky ; mais, quand on voit l'impopularité dont ces hommes jouissent, il est permis d'avoir de l'inquiétude. Est-on assuré d'autre part que des républicains comme Fernau, Nicolaï, Grelling, Rœsmeyer qui, à cause de leurs idées, ont été obligés de s'expatrier, jouissent du moindre crédit dans leur pays? C'est pourtant à ces hommes que devrait être dévolu le soin de former les générations nouvelles et de les préparer aux devoirs de la démocratie. On ne se figure à quel point le peuple allemand, surtout depuis cinquante ans, a été déshabitué de se gouverner. Ayant remis à autrui le soin de ses affaires, il ne semble pas pressé de le reprendre. Pendant ce temps la bourgeoisie s'enrichissait et, lui, vaquait à ses affaires. Protégé par des lois sociales dont on ne peut nier la valeur, il s'est peu à peu, dans le bien-être, désintéressé de la pure politique. De là son apathie depuis qu'un gouvernement protecteur n'est plus là, de là aussi la facilité avec laquelle il prête l'oreille aux fallacieuses doctrines du bolchévisme. Toute l'éducation politique du peuple allemand est à refaire et ce n'est pas la moindre tâche de la nouvelle république. Je recommande à ce sujet les pages que F.-W. Foerster a écrites dans son livre *Politique mondiale et conscience morale* et les courageux articles de Gerlach dans son journal *Die Welt am Montag*. Il me sera aussi permis de dire que ceux qui prétendent qu'on doit d'abord lui ouvrir les yeux sur la culpabilité du gouvernement défunt n'ont pas tort. Parmi ceux qui se sont dévoués à cette tâche, il convient de signaler la *Vossische Zeitung* qui mène sur ce sujet une campagne grandement à son honneur. Voilà ce qu'écrivait récemment un de ses rédacteurs, Alexandre Redlich : « L'heure pénible où la paix est conclue devrait apporter la preuve que les Allemands ont aussi accompli leur révolution intime, leur révolution morale. C'est maintenant qu'il serait temps de nous arracher à l'ornière d'une vieille et fatale tradition.... Commen-

Digitized by Google

çons donc, enfin, à prendre ouvertement parti contre nous-mêmes. Ayons enfin le courage de voir à quel point notre malheur est grand et à quel point nous en sommes responsables. C'est le seul moyen de surmonter nos souffrances et de reconquérir le respect du monde. »

— Il semble que des poètes de la jeune génération se rendent mieux compte que les politiciens combien cette confession est nécessaire. En faisant connaître au peuple ses torts, ils veulent le régénérer et lui redonner espoir et confiance dans l'avenir. Qui veut aider ses frères, dit l'un deux, Oscar Loerke, doit leur apporter la bonté et non la menace. Les douleurs passeront et une humanité meilleure, sans doute après d'autres secousses encore, surgira. Le moment est venu d'oublier et de pardonner et surtout d'ouvrir ses yeux aux leçons que nous donnent la nature et la vie. Voici les dernières strophes d'une belle poésie où ce poète célèbre cette nature consolatrice, toujours belle et somptueuse et étalant ses trésors :

Dans la pluie, la forêt des arbres fruitiers se dresse nette et lisse,
L'éternité se lève du sol où elle a sa couche,
Et vient et se pose sur chaque fruit :
Tu n'as pas besoin d'étendre la main pour en prendre.

Les avenues vont comme des comètes vertes flottantes
Et leurs ombres ne s'enfoncent pas au travers des herbes
Jusqu'à la terre, car la terre brûle et resplendit :
Tu n'as pas besoin de chercher avec le pied et le bâton.

Lune et soleil se creusent dans l'éther :
Lumière mourante et roseaux sonores
Sont comme les trompettes de fête de l'univers.
Le bleu du ciel s'arque puissant dans l'espace :
Tu n'as pas besoin de verser des larmes.

— Ce qu'il faut aussi, c'est travailler et se remettre courageusement à l'ouvrage. On le comprend partout et la vie peu à peu reprend. La production scientifique, à vrai dire, ne s'était point arrêtée pendant la guerre, mais elle avait subi un ralentissement. Parmi les œuvres nouvelles signalons le neuvième volume

Digitized by Google

des *Oeuvres de Kant* que publie la maison Bruno Cassierer à Berlin. Ce volume comprend la première partie des lettres du philosophe. C'est M. Ernest Cassierer qui les a colligées et réunies. L'œuvre, d'une forme élégante et d'une typographie irréprochable comme toutes les productions de la maison Cassierer, nous donne le texte définitif de l'auteur. Ces lettres s'arrêtent à 1789 : elles sont adressées à Reinhold, le fidèle disciple de Kant à Iéna dont Schiller était alors le collègue, à Jung Stilling, et à F.-H. Jakobi. Elles ont un caractère intime qui ne semblait guère les destiner à la publicité, mais elles sont fort importantes, car elles nous font pénétrer à fond dans la pensée de Kant. Du reste, si enfermé qu'il parût dans sa tâche et dans ses habitudes, le solitaire de Königsberg suivait avec un intérêt passionné les grands événements politiques de son temps. Tout en se gardant de l'utopie, il croyait à la possibilité et à la nécessité d'organiser les sociétés humaines selon un idéal rationnel. Il sympathisa avec les Américains contre les Anglais dans la guerre de l'Indépendance et il salua avec enthousiasme l'aurore de la Révolution française, persuadé qu'elle ouvrait une ère nouvelle dans la vie de l'humanité, en affirmant que la pure idée du droit est capable de vaincre la force des préjugés. A cet égard Kant a beaucoup à apprendre aux Allemands d'aujourd'hui.

— Malgré la guerre, M. Alfred Stern a poursuivi sa grande *Histoire de l'Europe depuis les traités de 1815*, dont le premier volume a paru en 1894. J'ai annoncé la publication du septième en 1916 et le huitième, à ce que j'apprends, est terminé, mais la pénurie du papier et les difficultés de la main-d'œuvre en ont différé jusqu'à présent l'apparition. En attendant, M. Stern nous a donné une seconde édition des premiers volumes qui sont épuisés. Aujourd'hui il fait paraître celle du troisième (1901) qui est surtout consacré aux affaires de Russie[1]. Depuis

[1] *Geschichte Europa's seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden von 1871.* 3. Band. Zweite Auflage. Stuttgart und Berlin, Cottasche Buchhandlung, 1919.

Digitized by Google

la guerre, grâce à l'ouverture des archives russes, on a mis au jour quantité de documents relatifs aux libéraux russes, décembristes et autres, qu'on peut considérer à bien des égards comme les pères de la révolution russe de 1917. Grâce à ces documents qu'il a pu utiliser, bien des choses qui nous étonnent en Russie aujourd'hui nous deviennent claires. Tout se tient dans la vie d'un peuple qui toujours reste fidèle à ses origines et M. Stern, par le simple exposé des faits, jette un jour nouveau sur le mouvement bolchéviste actuel qui si souvent est lettre close pour nos âmes d'Occidentaux.

— Il faut espérer qu'en France on se remettra à étudier l'Allemagne et que nous aurons bientôt des livres qui nous tiendront au courant de ce qu'on fait, pense et dit de l'autre côté du Rhin. En attendant, M. Marc Henry évoque les souvenirs des nombreuses années qu'il passa dans les villes allemandes, Munich, Berlin et Dresde en particulier, où il organisa des tournées artistiques si courues. Aux volumes déjà publiés, *Au pays des Maîtres-Chanteurs*, *Trois villes : Vienne, Munich, Berlin*, il en ajoute un troisième, *Villes et paysages d'Outre-Rhin*, où il retrace avec humour et esprit la physionomie des villes hanséatiques, Hambourg, Lübeck et Brême, celle des villes saxonnes, celle de Prague si vivante et colorée, celle des bords du Rhin avec ses cités alertes et actives[1]. On voit juxtaposées deux Allemagnes qui n'étaient point fondues et dont l'une a fini par dévorer l'autre. Il n'est point dit que cette autre ne ressuscite plus. M. Henry semble du moins en caresser l'espoir : « J'oublie le présent brutal, dit-il, l'Allemagne vaniteuse, instable, énervée, pour ne songer qu'aux temps naïfs et sincères où la foi, l'héroïsme pétrissaient les cités à l'image d'un idéal humain. »

ANTOINE GUILLAND.

[1] Paris et Lausanne, Payot, 1919.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE ROUMANIE

Les progrès réalisés en Roumanie pendant la guerre.
Ce qui reste à faire.

A notre époque de démocratisation et d'aspirations générales vers une justice sociale meilleure, il est intéressant d'examiner comment un pays relativement petit a su résoudre toutes les questions brûlantes à l'ordre du jour, sans avoir eu recours à la révolution avec ses horreurs inévitables et ses conséquences funestes de chômage, famine, misère et effusion de sang. Nous parlons de la Roumanie. Avant la guerre, et même jusque tout dernièrement, ce pays était considéré, et non sans raison, comme un rempart de la réaction, comme le seul Etat en Europe qui s'opposait à la poussée irrésistible des idées et réformes démocratiques.

Mais les Roumains ont passé par de grands malheurs, par des souffrances indicibles.

Ils ont vu leur pays envahi par un ennemi cruel et impitoyable, leur armée trahie par les Bolchéviki, leur avenir entre les mains des Allemands qui, par le traité de Bucarest, préparaient l'esclavage définitif, politique et économique, de la Roumanie.

Toutes les classes de la population ont supporté les revers du sort avec la même endurance et le même courage admirables. Les paysans, les ouvriers, les bourgeois, tous ont payé leur tribut de sang ; tous étaient exposés au typhus exanthématique, à la misère, à la violence d'un ennemi hautain et vainqueur.

Il était tout naturel que, l'heure de la victoire arrivée, toutes les classes reçussent la récompense de leurs sacrifices et de leur attitude héroïque devant l'envahisseur. C'était une idée morale, qui ne pouvait pas échapper même au plus noir des réactionnaires ; mais c'était aussi une nécessité politique, une sage mesure d'Etat, un moyen unique de protéger le pays contre l'épi-

Digitized by Google

démie de bolchévisme et d'anarchie qui sévit à la frontière même de la Roumanie, dans les steppes immenses de la Russie.

Depuis la retraite des armées austro-allemandes, une ère nouvelle commença pour la Roumanie.

Le problème le plus grave était sans doute la question agraire. Le gouvernement l'a résolu rapidement, sans hésitation et sans marchandages, en s'appuyant sur une littérature spéciale considérable et sur les travaux des différentes commissions, qui depuis 1907 cherchaient des solutions pour améliorer la situation des paysans.

Le principe d'expropriation a été reconnu ; plus de 2 ½ millions d'hectares ont passé en possession des paysans qui, hier encore prolétaires de la terre, se sont trouvés d'un seul coup propriétaires de secteurs assez importants, suffisants pour subvenir à tous les besoins de leurs familles.

La question de l'indemnité n'offre pas de grandes difficultés. D'un côté le prix fixé par le gouvernement pour la terre expropriée a été très modéré ; d'autre part les paysans, grâce à la cherté des aliments, ont réalisé des gains considérables.

De sorte que la question agraire en Roumanie peut être considérée d'ores et déjà comme définitivement réglée.

Une autre préoccupation grave du gouvernement était la situation des minorités ethniques et religieuses. Ici aussi les tendances démocratiques ont prévalu. La Roumanie déclara solennellement qu'elle n'entendait pas suivre la politique de dénationalisation de ses anciens oppresseurs et elle reconnut le droit des populations allogènes à une vie libre et autonome.

Les droits politiques ont été accordés aux juifs ; les populations allemande, hongroise et autres ont vu reconnaitre formellement leur droit à une large autonomie nationale et culturelle.

Le principe du suffrage universel accordé au peuple roumain est aussi applicable aux minorités, de sorte qu'au parlement de la Grande-Roumanie elles seront représentées, en proportion naturellement de leur nombre respectif.

On comprend maintenant pourquoi, par exemple, la popula-

Digitized by Google

tion allemande du banat de Temesvar réclame unanimement le rattachement du banat à la Roumanie.

Tout en réalisant ces grandes réformes, qui n'étaient pas toujours le résultat de convictions et de bonne volonté des classes dirigeantes, mais qui, par la force même des choses, sont devenues urgentes et indispensables, le gouvernement avait la tâche difficile de faire face à toutes les nécessités et à tous les besoins journaliers du pays.

La Roumanie, après le départ de l'envahisseur, a traversé une crise terrible. Tout avait été pillé, saccagé, le matériel roulant était détruit, les machines enlevées, les stocks des céréales incendiés par l'ennemi furieux en fuite. Les finances publiques étaient dans un état critique, grâce au fardeau écrasant de deux années de neutralité armée et de deux années de guerre et à l'inondation de billets de banque émis par les autorités d'occupation.

Le gouvernement, fidèle aux nouvelles tendances démocratiques, frappa de nouveaux et lourds impôts les classes possédantes et tout particulièrement les nouveaux riches. Les fortunes réalisées pendant la guerre ont été taxées jusqu'à 80 %, fait inouï en Roumanie, où jusqu'ici seul le paysan pauvre et malheureux était considéré comme la vache à lait des autorités fiscales.

Des mesures énergiques ont été prises pour améliorer le change ; des sociétés nouvelles ont été créées, sous le contrôle direct et permanent de l'Etat, pour l'importation et la distribution régulière des matières premières.

Les voies de communication ont été réparées, les fabriques ont repris leur travail, des machines agricoles ont été mises à la disposition des paysans à des conditions avantageuses.

Le gouvernement s'attaqua aussi à la vieille maladie de la Roumanie : le fonctionnarisme. Des éléments nouveaux et capables ont été appelés à la gestion publique. Les fonctionnaires coupables de fraudes ou d'avoir failli à leur devoir sont traduits devant les cours martiales et la justice est impitoyable à tous les voleurs, quelle que soit leur situation hiérarchique.

Digitized by Google

L'enseignement public a fait des progrès considérables. Des sommes importantes ont été mises à la disposition du ministère de l'instruction publique et partout, dans les grands centres comme dans les villages, ont été créés des lycées, des écoles primaires, des bibliothèques populaires, des cours spéciaux pour les paysans et les ouvriers.

On peut dire, sans exagération, que ces quelques mois de fièvre créatrice ont été plus utiles à l'instruction publique en Roumanie que des années du travail « régulier » et bureaucratique des temps normaux.

Telles sont en grandes lignes les réformes qui ont été accomplies en Roumanie depuis l'armistice.

Certes, il reste encore beaucoup à faire et les éléments démocratiques ne se contentent pas des résultats déjà obtenus. Mais une chose est certaine et indiscutable : la Roumanie se transforme en pays démocratique avancé, capable d'accepter les formes et le contenu de la démocratie occidentale. Elle ne se contente plus d'être un facteur politique ou militaire non négligeable ; elle commence aussi à jouer un rôle culturel important, elle devient l'avant-poste de la civilisation européenne en Orient.

G. D.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La houille blanche et l'acier électrique. — Le charbon pulvérisé comme combustible. — Peut-on créer une fonction nouvelle ? — La photographie aérienne et l'archéologie. — L'action du temps météorologique et le cata-thermomètre. — Vaccination contre la pneumonie. — La brique creuse fermée. — Wagons de chemin de fer en ciment armé. — Publications nouvelles.

A ceux qui préconisent l'utilisation intégrale de la houille blanche en assurant que l'énergie hydraulique transformée en électricité peut faire tout ce que fait le charbon de terre, on a

Digitized by Google

souvent fait l'objection que la houille blanche ne saurait remplacer la noire en métallurgie. Cela paraissait vrai il y a quelques années ; ce ne l'est plus du tout maintenant. Non seulement le courant électrique permet des types de métallurgie qui étaient impossibles avec le charbon, mais la métallurgie courante, celle de l'acier, se fait très bien au moyen de l'électricité. C'est ce que M. F. Honoré fait voir dans un fort bon article sur l'acier électrique, publié dans *La science et la vie* (mai 1919). L'acier se fait dans le four électrique par milliers de tonnes : non par le four primitif de Siemens (1879), ni même celui de Moissan, imaginé par la suite, mais les fours électriques modernes, ceux des Héroult et des Girod entre autres. Et dans ces fours on ne fabrique pas seulement l'acier courant, mais encore les « aciers spéciaux » où au fer sont associés d'autres corps, manganèse, vanadium, tungstène et le reste. Grâce à des alliages on a pu constituer dans les aciers spéciaux toute une gamme de métaux présentant des proportions fort diverses, que l'on associe à volonté, en vue de fins variées, de fabrications spéciales.

Pour fabriquer ces aciers spéciaux, car tel est le nom que l'on donne à leur ensemble, il faut deux opérations distinctes.

Tout d'abord il faut créer l'alliage voulu, et qui est choisi en raison de ses propriétés. Cela s'obtient en traitant au four électrique un mélange de minerais, fer et chrome, ou nickel, ou tungstène, etc. La proportion du métal associé au fer varie beaucoup. Puis on prépare de l'acier au carbone ordinaire, en ajoutant une proportion déterminée du ferro-alliage : de la sorte on obtient les aciers les plus fins, les plus durs, les plus divers. La fabrication de l'acier au moyen de la houille blanche est chose définitive ; elle a pris sa place dans l'industrie, et une grande place.

— Il a été parlé, ici même, naguère, de l'utilisation de la houille sous forme pulvérulente. Il y a lieu de revenir sur la question qui a été étudiée de façon très intéressante dans un fort bon article publié par M. Damour dans une revue que nous signalons à l'attention de nos lecteurs, *Chimie et Industrie*.

Digitized by Google

C'est sous la forme pulvérulente que la combustion complète du charbon peut être le mieux réalisée, que l'on peut, le mieux, tirer du charbon toute la chaleur qu'il renferme. Le charbon pulvérisé, en raison de son extrême division, se comporte tout à fait comme un gaz, auquel on peut adjoindre la proportion d'oxygène nécessaire à la combustion : le réglage de celle-ci peut se faire de façon parfaite. Aussi la méthode a-t-elle pris un développement considérable aux Etats-Unis où le charbon pulvérisé sert au chauffage des fours à réchauffer et même des fours Martin. La combustion s'opère au moyen de brûleurs spéciaux admettant, en proportion déterminée, l'air et le charbon, permettant par conséquent d'obtenir à volonté, pour le temps que l'on veut, des températures très diverses, depuis 650° jusqu'aux plus hautes températures des fours.

Les usines employant le charbon en poudre lui trouvent un avantage sensible sur le gazogène : les frais de premier établissement sont moindres, et la production est très sensiblement accrue ; l'augmentation peut atteindre 50 %. En même temps l'économie de combustible varie de 20 à 45 %. Ne pas oublier que la pulvérisation supprime toute la main-d'œuvre coûteuse des houillères. Il est vrai, elle supprime toute possibilité de récupération de sous-produits ou d'azote. M. Damour pense que la méthode est applicable surtout dans les chaudières des grandes centrales électriques. Celles-ci continueront à exister, malgré le développement de la houille blanche : peut-être seulement changeront-elles de place, en s'établissant de préférence autour des puits de mine où elles utiliseront tout le poussier que produisent celles-ci. A coup sûr, il y a des manières plus économiques d'utiliser la houille que celles qui étaient pratiquées avant la guerre ; elles prendront une place importante dans l'industrie, et parmi elles la pulvérisation en tient déjà une considérable.

— Il est tout naturel qu'un biologiste, surtout s'il a quelques tendances évolutionistes, se pose une question qui ne vient guère à l'esprit du commun des mortels, et se demande s'il est

Digitized by Google

possible de créer une fonction nouvelle dans l'organisme animal. C'est ce qu'a fait M. A. Distaso dans une note curieuse qu'il a présentée à la Société de Biologie. Il s'est demandé s'il est possible, par exemple, de faire apparaître le lactase, un ferment, dans l'intestin du rat. Ce ferment n'existe pas chez le rat adulte. Nourri à la lactose, le rat présente une flore intestinale à *B. bifidus*, ce qui tient à ce que la lactose passe intégralement dans le gros intestin sans être dédoublée. Si le lactase apparaissait, la lactose serait dédoublée et la flore serait pareille à celle que l'on obtient en nourrissant l'animal avec du glucose et du galactose.

L'expérience a été faite à plusieurs reprises par M. Distaso et toujours avec le même résultat négatif. C'est-à-dire qu'en aucun cas on ne voit apparaître de lactase provoquant le dédoublement de la lactose, que cette dernière soit introduite dans l'organisme sous la peau ou comme aliment.

D'où la conclusion qu'il semble impossible de créer une nouvelle fonction dans l'organisme. On peut bien sans doute en développer une qui n'existe qu'en germe : mais faire apparaître celui-ci paraît impossible. On peut hypertrophier un organe, et on peut développer une fonction existante : mais on ne crée pas plus une fonction nouvelle en physiologie qu'on ne crée un organe nouveau en anatomie. Il ne peut y avoir qu'exagération d'un germe existant, non création du germe même. C'est du moins ce qui ressort de l'expérience. Mais d'autres expériences, autrement conçues, pourraient fournir une autre indication. Une seule expérience ne suffit pas à répondre à une aussi grosse question que celle dont M. Distaso a eu l'idée.

Notons un corollaire intéressant, au point de vue pratique, de la conclusion de l'auteur. C'est qu'apparemment il n'y a rien du genre de la création d'une fonction nouvelle dans la production des anticorps dans l'organisme. Ceux-ci se produisent naturellement, là où ils se produisent, et il n'y a pas à chercher à les obtenir là où ils ne se présentent pas. Pareillement, un organisme résiste plus ou moins à la virulence d'un microbe

Digitized by Google

parce qu'il est plus ou moins doué d'un moyen de résister. Mais on ne pourra provoquer le développement de la résistance chez un organisme qui n'en possède pas le germe. En fait, c'est une grosse question que pose M. Distaso, et qui pourra provoquer beaucoup d'expériences et de discussions.

— Un curieux article a été publié par le lieutenant-colonel G. A. Beazeley, du génie britannique, dans le *Geographical Magazine* (mai 1919). L'auteur raconte comme quoi, ayant été chargé de dresser la carte des environs de Samara, en Mésopotamie, et la première opération ayant consisté en la prise d'une vue du haut d'un avion, il est arrivé, à sa grande surprise, à dépister une ancienne cité ayant quelque 30 kilomètres de longueur, sur 3 ou 4 kilomètres de largeur, au maximum, ayant pu recevoir une population de 4 millions d'habitants environ. Les probabilités sont, dit M. Beazeley, que sans la photographie aérienne on n'eût certainement pas fait attention aux détails, en parcourant le terrain. Ce qui révèle l'ancienne ville, c'est l'ensemble du plan tel qu'il ressort de la photographie aérienne, et c'est l'ensemble qui fait remarquer les détails. La cité dont il s'agit ressemble tout à fait, comme plan, à une ville américaine moderne, par ses voies droites se coupant à angle droit. Au centre il devait y avoir des jardins publics, au nombre de quatre, circulaires, séparés par un bâtiment au centre du groupe.

A quoi tient le caractère particulièrement révélateur de la photographie aérienne ? A ce que de petites différences dans la coloration du sol sont enregistrées de façon très accentuée par la plaque sensible. La plaque voit certaines choses mieux que ne le fait l'œil.

Cette ville longeait le Tigre et a dû être construite avant l'époque du Christ. Peut-être Xénophon y a-t-il passé au cours de sa retraite.

M. Beazeley a constaté l'utilité et la sensibilité de la photographie aérienne dans d'autres cas encore, dans les mêmes parages. Ainsi, la photographie aérienne lui a révélé des forts détachés, en série, dans le désert ; à la vue directe, sur le ter-

Digitized by Google

rain, on ne remarquait rien. Ainsi encore la même méthode lui a fait découvrir tout un ancien système d'irrigation ; mais sa capture par l'ennemi l'a empêché de rapporter un plan d'ensemble. Le dispositif général est très régulier, toutefois, — d'après un dessin fait de mémoire, — dans la zone irriguée on distingue un village, une grande route, un pont traversant le canal principal. Il semble, par les faits que relate M. Beazeley, qu'on puisse attendre quelque chose du concours de la photographie aérienne en archéologie, et sans doute aussi en préhistoire. Certaines choses se voient mieux de loin, et en grand, que de près et quand on est dessus.

Au point de vue des méthodes, l'observation de l'officier anglais est d'un grand intérêt.

— Pourquoi le temps agit-il sur nous ? J'entends non le temps qui détruit tout, mais le temps météorologique qui, selon le cas, nous abat ou nous stimule. Evidemment, ce n'est pas purement question de température ou bien de pression, de calme ou d'agitation de l'air. C'est quelque chose de plus complexe, comme l'a reconnu M. Leonard Hill, un physiologiste anglais qui a présenté, à ce sujet, quelques observations intéressantes à la Société royale météorologique. Pour lui, en effet, ce qui joue le rôle principal, ce sont le pouvoir refroidissant et évaporateur de l'atmosphère, et la chaleur rayonnante du soleil, ou des autres sources de calorique. Et ayant voulu créer un instrument capable d'enregistrer les variations de ces facteurs pour les comparer aux variations de notre joie organique, aux hauts et bas de notre bien-être général, il a créé le cata-thermomètre. C'est, nous dit la *Revue générale des sciences*, un thermomètre à alcool à gros réservoir gradué entre 95 et 100 Fahrenheit, donnant une température moyenne de 36,5° C considérée comme représentant à peu près la température de la surface du corps. L'instrument est chauffé dans de l'eau à 80° C jusqu'à ce que le ménisque arrive à une boule située au sommet de la tige ; puis on mesure en secondes la vitesse de refroidissement de 100 à 95°. La moyenne de 3, 4 ou 5 de ces mesures donne la lecture du cata-thermo-

Digitized by Google

mètre sec. Puis on recommence après avoir recouvert le réservoir d'une enveloppe de mousseline humide ; et cette fois on a la lecture du cata-thermomètre humide. Ce qui frappe est l'extrême différence des lectures selon que l'on opère à l'intérieur ou à l'extérieur, et ceci concorde bien avec cette circonstance si souvent observée que le bien-être est bien plus grand dans l'une ou l'autre des conditions, selon les circonstances. Ainsi, le cata-thermomètre donne la même lecture à l'intérieur, en Angleterre, qu'à l'extérieur, à Ceylan. On comprend par là le bienfait du grand air, puisque le climat de Ceylan est mauvais pour les Européens, et on comprend que tant de personnes qui, à un moment donné, se trouvent bien, sur un point donné, de vivre à l'intérieur (ou à l'extérieur) se trouvent, à d'autres moments, mieux de vivre de l'autre façon.

— Une des grosses questions de la pathologie est celle des vaccins. Les principales maladies sont microbiennes ; un des principaux problèmes est donc de trouver le vaccin de celles-ci. Nous ne sommes plus en 1885, quand Peter écrivait : « Il n'y a rien de plus chimérique que l'idée d'une vaccination contre les maladies. Et non seulement l'idée est chimérique, mais encore elle est funeste. » Et pourtant la vaccine avait fait ses preuves contre la variole. On chercha donc et on trouva des vaccins. Mais il en reste à découvrir. Et aux Etats-Unis on se préoccupe fort de mettre la main sur un bon vaccin contre la pneumonie. La pneumonie est la maladie qui tue le plus de personnes chez les Américains, et la proportion des morts s'accroît chaque année, nous est-il dit dans le *British Medical Journal* (31 mai). Aussi a-t-on beaucoup étudié la pneumonie de l'autre côté de la mare aux harengs. En 1913, Douchez et Gillespie ont par la sérologie établi quatre types de pneumocoques. Les types I, II et III sont considérés comme fixes, bien qu'il y ait des formes atypiques de II. Un sérum curatif a été trouvé contre la pneumonie due au type I, mais les sérums fabriqués avec les autres types n'ont guère donné satisfaction. Depuis, F.-S. Lister a trouvé en Afrique d'autres types de pneumocoques et élaboré

Digitized by Google

aux dépens de ceux-ci un vaccin prophylactique donnant de bons résultats. La vaccination prophylactique, qui est l'idéal, car mieux vaut prévenir que guérir, a été largement pratiquée dans les camps militaires aux Etats-Unis. Les résultats sont encourageants. Au début de 1918, on a publié le résultat de la vaccination préventive de 12 519 sujets avec un vaccin établi aux dépens des types I, II et III. Résultat : pas un seul cas de pneumonie de ces trois types et l'incidence des cas de pneumonie du type IV a été bien moindre chez les vaccinés que chez les non vaccinés. La vaccination, toutefois, présentait deux petits inconvénients : la nécessité de trois inoculations chez des sujets déjà inoculés contre la typhoïde et la variole ; la production occasionnelle de petits abcès stériles au point d'injection.

On a constaté néanmoins que ces inconvénients disparaissent par l'emploi d'un lipo-vaccin, d'un vaccin où les pneumocoques sont en suspension dans l'huile et non dans un milieu salin. L'huile de coton avec 2 % de lanoline paraît constituer un véhicule particulièrement bon. L'absorption étant lente, on peut injecter une seule forte dose au lieu de trois moindres et avec ce corps gras les abcès par irritation sont moins fréquents. A l'automne dernier, 13 460 hommes ont été vaccinés avec le lipo-vaccin pneumococcique. Sur ce total, 104 seulement (0,7 %) ont présenté de petits accidents : c'étaient des nègres surtout (68 %) ; ils paraissent plus sensibles au vaccin. Il n'y eut que cinq abcès en tout. Ces résultats sont encourageants et le vaccin contre la pneumonie est en vue. Quand donc trouvera-t-on celui de l'avarie ?

— Dans *Chimie et Industrie*, où se trouvent beaucoup d'informations sur la plupart des sujets industriels, nous rencontrons des renseignements intéressants sur la brique creuse fermée. On ne dit pas comment se fait cette brique, comment on détermine le vide intérieur. Mais les avantages de celle-ci sont évidents. Elle comporte à coup sûr un meilleur isolement contre la chaleur et le froid : l'air fait matelas, mauvais conducteur de la chaleur. La brique creuse présente aussi moins de résonance et

Digitized by Google

d'humidité. Mille de ces briques donnent le même cube que 2150 briques usuelles, d'où économie de temps et de mortier dans l'exécution de la maçonnerie. Etant plus légères, elles coûtent moins à transporter. Un wagon de dix tonnes en contient 2600, permettant d'établir le même cube de maçonnerie que 5590 briques. La fabrication est plus économique : il faut moins de combustible pour le séchage et la cuisson.

— Le ciment armé a eu de grandes prétentions pendant la guerre. Il a voulu s'affirmer, devant la pénurie d'acier et de bois, et a invoqué des états de service qui ne sont pas méprisables. Aussi l'a-t-on employé à faire des chalands, ce qui est bien, et aussi des cargos, ce qui est peut-être moins heureux comme idée, semble-t-il. Les cargos en ciment sont peut-être bien lourds, de l'avis des experts. On verra bien, toutefois. Maintenant, depuis quelque temps, aux Etats-Unis, on l'emploie à faire des wagons de marchandises. Le premier brevet pris à ce sujet semble être celui qu'a demandé un ingénieur de Chicago, en 1909. Des wagons ont été construits récemment et ont été soumis aux essais, qui furent plutôt rigoureux. Toutefois, la résistance du wagon s'est montrée excellente. La construction en est aisée. Toute la partie ciment est à l'intérieur d'un cadre d'acier compartimenté, de sorte que le ciment n'est point exposé aux chocs frappant les angles. Pour construire le wagon, on emploie le canon à ciment qui projette le ciment de l'intérieur du cadre. Le ciment n'a nul besoin d'être peint, de là une économie appréciable, et il doit vivre plus longtemps que le bois. Bref, on attend beaucoup du wagon en ciment armé. Puisse-t-il tenir ses promesses : il faut économiser le bois.

— Un lecteur a demandé quelques renseignements sur l'utilisation qui est faite de la chaleur volcanique à Larderello. Nous avons parlé naguère de cette intéressante expérience, mais on peut y revenir. Les « soffioni » ou sources de vapeurs naturelles de la région des environs de Volterra servent à produire de l'énergie électrique. La vapeur chaude du sous-sol est employée à chauffer des chaudières dont la vapeur sert à faire mar-

Digitized by Google

cher des turbines. Mais des vapeurs des soffioni on extrait aussi l'acide borique. L'usine comprend actuellement trois groupes turbo-générateurs de 2500 kw. chacun. Le courant produit est distribué dans les environs par un réseau à la tension de 16 000 volts, en partie ; le reste est envoyé plus loin sous tension de 35 000 volts. Il est question d'accroître l'usine, et on espère pouvoir utiliser directement les vapeurs naturelles dans les turbines.

— Le grain, dans les greniers, a pour ennemis les souris et rats, divers insectes, des microbes et moisissures, et enfin l'échauffement. Des souris et rats on pourrait se garer avec un peu de méthode. On aurait plus de peine à combattre les calandres, mais le grand ennemi, c'est l'échauffement.

D'après M. Arthur Dendy (*Nature*, 20 mars, p. 55), le moyen qui protégerait le plus le grain contre ces divers ennemis serait celui qui consiste à le mettre à l'abri de l'air. En l'absence d'air renouvelé, les insectes périssent, comme les rongeurs, les microbes ne se développent pas et il n'y a pas échauffement. Il se fait un appauvrissement en oxygène et un enrichissement en acide carbonique. C'est-à-dire que le grain se protège lui-même, par ses moyens personnels, contre les différents ennemis dont il vient d'être parlé. Dans une enceinte close, le grain crée une atmosphère riche en acide carbonique où meurent les animaux, où les microbes ne se développent pas et où l'échauffement résultant d'une sorte de fermentation à l'intérieur du grain ne se produit pas. Il s'agit donc de construire des greniers hermétiquement clos, d'après M. A. Dendy. Les expériences de laboratoire parlent dans ce sens, en tout cas ; mais on aimerait voir exécuter une expérience industrielle de quelque envergure, avant de conseiller la généralisation du procédé.

— Publications nouvelles : Voici pour les naturalistes une très belle publication. C'est l'édition définitive, illustrée, des *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre, entreprise par la maison Delagrave, à Paris. C'est l'éditeur Delagrave qui a publié les uns après les autres les dix volumes qu'a écrits l'éminent naturaliste.

Digitized by Google

Il a jugé toutefois que ces volumes ne se présentaient pas comme doit le faire une œuvre aussi intéressante et durable, et il a entrepris de donner une édition définitive, illustrée et de belle typographie, de l'œuvre entière du naturaliste de Serignan. Le tome Ier vient de paraître ; dix autres suivront, le dernier étant fait de pages inédites, de correspondances et d'une vie de Fabre par son disciple, le Dr Legros. L'illustration comporte pour chacun de ces beaux volumes seize planches hors texte en héliogravure d'après les photographies de M. Paul-H. Fabre, fils de l'auteur. Voici l'œuvre du naturaliste présentée de façon digne de lui, en une édition de bibliothèque, de luxe, qu'elle méritait. Il paraîtra quatre volumes par an, sauf imprévu, au prix de 12 francs (14 fr. 40 avec la majoration temporaire). Nous ne saurions trop recommander cette belle publication aux naturalistes et aux amis de l'histoire naturelle. La lecture en est passionnante et nul ouvrage ne fait mieux voir quelles sont les ressources de l'homme en présence de la nature, quand il est doué de facultés d'observation. — Le psychologue et le médecin liront avec un intérêt soutenu *Les émotions à la guerre* du Dr M. Dide (F. Alcan, Paris). C'est une étude des réactions des individus et des collectivités dans la bataille. Etude basée sur des faits, racontés par quelqu'un qui en fut témoin, au lieu de poser entre ciel et terre, dans l'abstrait, et qui gagne beaucoup à être écrite par un médecin qui a vécu à l'avant, sur la ligne de feu même. Car sur bien des points l'opinion varie, selon que l'auteur a puisé ses documents dans la bataille, à vingt ou trente kilomètres en arrière ou plus loin encore. Des changements psychologiques se font, avec l'espacement plus considérable. Beaucoup de faits, beaucoup d'idées, une grande largeur de vues, voilà ce qui caractérise ce livre où tout lecteur trouvera quantité de choses de nature à l'intéresser et l'instruire. — Signalons encore au psychologue *De l'inconscient au conscient* (F. Alcan), où le Dr G. Geley se livre à une tentative hardie de philosophie scientifique où bon nombre de doctrines en faveur passent un fort mauvais moment. En effet, le Dr Geley conclut que les théo-

Digitized by Google

ries classiques de l'évolution et de l'individu sont fausses et que l'évolution n'est due ni à l'adaptation ni à la sélection naturelle (ceci, on le discernait déjà). L'auteur entreprend encore de montrer que l'individu physiologique est autre chose qu'un complexus de cellules et l'individu psychologique autre chose que la somme des consciences des neurones. Le lecteur devra se reporter au livre de M. Geley pour prendre connaissance de sa conception essentiellement idéaliste basée sur un calcul de probabilités.

Voici un peu de philosophie pratique pour tous les jours : *Formules d'expérience humaine* (Maloine, Paris), de M. Ch. Fiessinger : un recueil de pensées et de formules brèves sur l'homme, les savants, les institutions et les femmes. Les politiciens ne trouveront aucun plaisir à cette lecture. Livre substantiel et savoureux. — Sur les problèmes ardus du jour nous avons *Aujourd'hui*, par M. Devèze, député de Bruxelles (Berger-Levrault, Paris-Nancy) : une étude pour l'après-guerre économique, pour la forme sous laquelle va continuer la guerre ; une étude sur ce qu'il y a à faire pour l'organisation et la reconstitution économiques, pour l'enseignement, la direction des affaires, pour la syndicalisation, l'hygiène économique, les transports, la politique sociale, etc. L'œuvre à accomplir est énorme et d'une diversité infinie ; on ne saurait trop se pénétrer de cette idée, trop se renseigner sur ce qu'il y a à faire. — Dans le même ordre d'idées, *L'éducation physique de la race* (Flammarion, Paris), du Dr P. Tissié, nous donne les idées de ce praticien sur la grosse question de l'éducation physique et sur les principes généraux devant présider à celle-ci. L'auteur connaît son sujet et le pratique de longue date et nul n'est plus qualifié que lui pour nous donner cette sorte de philosophie du facteur conduisant à la santé, au travail et à la longévité. — Pour les physiciens, une brochure, *La théorie atomique*, de Sir J. J. Thomson, traduction par M. Ch. Moureu (Gauthier-Villars, Paris). C'est là un excellent petit résumé de la question par un physicien éminent, une magistrale étude dont M. Moureu a bien fait de donner une tra-

Digitized by Google

duction pour les lecteurs français. — Enfin, il n'est personne qui ne puisse s'intéresser à la *Revanche de la Kultur* de M. E.-R. Wagner (F. Alcan). L'auteur y envisage la guerre qui vient, non pas seulement la guerre économique, industrielle, mais la tentative de revanche hyperscientifique par laquelle le bochisme tentera l'asservissement du globe entier à la Kultur. C'est un rêve ou plutôt un cauchemar qui se produira sans doute. Mais, comme les cauchemars, celui-ci finira bien aussi : la tentative échouera au moment où elle semblera réussir. A faire lire aux incorrigibles niais qui ne veulent pas y voir clair.

Dans l'*Introduction à la chimie générale*, de M. H. Copaux (Paris, Gauthier-Villars), nous trouvons un exposé des lois fondamentales de l'atomisme et de l'affinité, destiné aux débutants de la chimie. On peut dire que beaucoup de lecteurs qui ne sont ni débutants ni chimistes trouveront grand profit à lire ce volume et à s'en assimiler la substance pour leur culture générale. — M. H. Pilon a eu raison d'écrire *Le tube Coolidge* (Paris, Masson). Dans sa brochure il nous expose les applications scientifiques, médicales et industrielles de ce tube spécial à rayons X. Rappelons en deux mots que dans ce tube la cause de l'origine du faisceau cathodique diffère. Ce faisceau est formé *uniquement* d'électrons, ce qui n'est pas le cas pour les tubes ordinaires. Il en résulte pour le tube Coolidge des propriétés et des effets que l'auteur expose, après avoir établi la théorie et expliqué la manœuvre de cet appareil. Cette monographie intéresse un public nombreux et sera très bien accueillie. — C'est encore de technologie qu'il s'agit dans *Le Rhin, ses énergies au service de la France*. Dans cette brochure (Paris-Nancy, Berger-Levrault) M. D. Mieg expose les raisons qu'il y a d'utiliser les énergies du Rhin et de le faire travailler industriellement, et aussi d'améliorer les canaux aboutissant au fleuve. — Voici maintenant un peu de philosophie : *Civic Biology*, par MM. C. F. Hodge et J. Dawson (Ginn & Cie, Boston), est un curieux ouvrage. Et très ingénieux, et intelligent. C'est un aperçu de l'ensemble des problèmes, locaux, nationaux,

Digitized by Google

mondiaux, qui ne peuvent être résolus que par la coopération civique, problèmes d'ordre biologique. C'est l'énumération des ennuis et des maux qui nous viennent de la nature animée, des insectes, des microbes, des parasites végétaux, de toutes les maladies parasitaires de l'homme et des animaux utiles, des inconvénients des plantes toxiques, ou encombrantes, etc., ennuis, maladies, inconvénients que nous pouvons éloigner par la coopération inspirée par le sentiment de civisme ou de solidarité. Les auteurs montrent en même temps tous les avantages que nous tirons — et pourrions accroître — du monde vivant au point de vue de l'agrément et de l'utilité. En somme, ils nous montrent combien nous pourrions, par un aménagement coopératif et une action méthodique, améliorer et embellir notre habitat, le rendre plus plaisant et plus riche, en diminuant beaucoup de causes de désagrément et augmentant les motifs d'agrément. Livre des plus intéressants, montrant à quelles luttes les humains devraient s'appliquer, au lieu de s'entre-tuer. Mais tant qu'il y aura des loups, — de ceux dont nous parle Vallotton dans son œuvre émouvante (*Les loups*, Payot), — il en sera ainsi. Soyons assurés que c'est bien là — à coup sûr — « ce qu'en pense Potterat ». — A propos de guerre signalons tout spécialement, comme document d'histoire, *La vérité sur le siège de Maubeuge*, par le commandant Paul Cassou (Berger-Levrault). Nul historien n'a été mieux placé pour savoir ce qui s'est passé, pourquoi et comment.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Au tournant. — Le mouvement principal et les mouvements incidents. — L'aristocratie en formation. — Les freins réguliers. — Rôle de la Confédération. — Le régime des monopoles. — Adieux à la S. S. S. — Notre situation économique. — Espoirs.

La caractéristique du mois de juillet, c'est l'échec du mouvement révolutionnaire. En France, en Italie, en Angleterre, la

Digitized by Google

grève générale a fini avant de commencer et les agitateurs en chef, pour faire bonne mine à mauvais jeu, ont dû feindre d'approuver le refus d'obéissance de leurs troupes.

Cependant les journaux socialistes allemands, et principalement le *Vorwärts*, s'applaudissaient de la révolution qu'ils croyaient sur le point d'éclater dans les pays de l'Entente. Ils y voyaient le moyen de refaire le traité de paix au profit de l'Allemagne ; ils affichaient ouvertement cette intention. L'événement les a déçus.

Peut-être sommes-nous à un tournant. Le temps n'est pas si éloigné où l'on nous parlait, comme d'un danger prochain, de la grande vague bolchéviste qui allait couvrir l'Europe occidentale et submerger les Iles britanniques. Ni les Alpes, ni les Pyrénées n'étaient assez hautes pour lui barrer le passage. Et certes le remuement des masses, pendant une certaine période, donna aux gouvernements de réels sujets d'inquiétude. Il s'agissait de savoir qui s'emparerait de la direction des partis ouvriers. Les violents prétendaient inaugurer la dictature du prolétariat, comme en Russie ; ils prenaient leur mot d'ordre chez Lénine et l'odeur du sang les alléchait. Il semblait que leur « troisième Internationale » dût grouper les forces socialistes de toute l'Europe. La propagande allemande les soutenait. Jamais elle n'a été plus ardente que depuis l'armistice ; elle avait son quartier-général dans notre pays. Les Grimm, les Platten, les Nobs travaillaient selon ses vues. La suspension des hostilités lui facilitait l'accès en France et en Italie. A aucun moment, sans doute, le sort de la société et de la civilisation ne fut en danger, mais le trouble des esprits allait croissant ; l'alarme devenait générale ; les lâches préparaient déjà leur abdication ; les autres s'organisaient pour la résistance.

La vague a passé. Il y aura longtemps encore des mouvements de salaires ; il y en aura toujours ; il y aura des grèves, des congrès, de l'effervescence tant et plus. Tout cela est le concomitant naturel de l'évolution sociale. Mais la révolution espérée et, pour l'appeler de son nom, « le chambardement géné-

Digitized by Google

ral », le rêve catastrophique des hallucinés qui prétendaient jouer les Lénine et les Trotzky, ont avorté. La partie a été jouée ; elle est perdue. Le 21 juillet est une date historique, celle du jour où tous les regards se sont tournés vers la montagne pour la voir accoucher d'une souris.

La cause de l'échec ? Toujours la même. Les chefs sont restés seuls ; ils n'ont pas été suivis par leurs partisans qui se sentaient désavoués par l'opinion publique.

C'est bien le tournant. Le phénomène est d'autant plus curieux et d'autant plus significatif qu'on parle même en certains lieux de consentir à un abaissement des salaires correspondant à la réduction du coût de la vie... quand elle se produira.

Il est très difficile d'analyser de tels faits et rien ne serait d'un plus grand intérêt. Il faut dégager le fait général d'une telle complexité d'incidents particuliers qu'on n'est jamais sûr de n'être point abusé par des cas d'exception ; d'ailleurs, rien n'est arrêté et définitif en ces matières ; pendant que le sociologue constate, la réalité mouvante se transforme. Ce qu'il y a de général, ce sont des tendances et nous n'avons point d'appareil de physique pour en évaluer l'intensité.

Malgré ce qu'il y a forcément de personnel et, comme on dit avec la pédanterie de l'école, de « subjectif » dans nos appréciations, le fait général est assez gros cette fois et assez net gour que nous l'apercevions distinctement.

Comme en France, après les guerres de religion et après l'épopée napoléonienne, en Allemagne après la guerre de Trente ans et en Angleterre après la seconde révolution, un grand désir d'ordre, de sécurité, de repos commence à se manifester partout. Nous ne sommes qu'au début de cette évolution qui ne suivra point un cours régulier, mais se poursuivra par alternatives, par hauts et bas, comme il arrive en cette sorte de faits.

Elle sera accompagnée d'incidents significatifs : il s'en produit déjà. La grève des opérateurs à la machine, qui a défrayé la chronique en Suisse, après avoir arrêté les journaux pendant deux jours, est un de ces incidents. Les typographes qui auront

Digitized by Google

à imprimer cette chronique me permettront peut-être de dégager la signification de ce mouvement.

La grève du 15 juillet a été un mouvement aristocratique, dans le sens le plus précis du terme. Ce n'est pas pour relever leur salaire, déjà supérieur à celui des rédacteurs, ce n'est pas pour faire triompher les revendications de la classe ouvrière, ce n'est pas pour l'égalité que les opérateurs machinistes ont combattu. Au moment où l'on introduisait partout la semaine de 48 heures, ils étaient déjà des privilégiés. Leur semaine était de 46 heures et leur travail moins pénible que celui des compositeurs à la main, et beaucoup plus sain. Ces privilégiés s'estimèrent lésés parce qu'on améliorait la condition de leurs collègues, qui avaient la semaine de 52 heures. Bien loin d'offrir de travailler 48 heures comme les autres, pour que les autres pussent obtenir la semaine de 48 heures, ils prétendirent qu'ils avaient à garder leurs distances et que leur dignité ne souffrait pas, entre eux et les autres, une égalisation, même partielle, de la durée du travail. Travailler pendant 46 heures, quand les autres n'en ont que 48, cela est-il admissible? Pour garder leurs distances, il fallait abaisser leur semaine de travail à 42 heures. D'autre raison, point! L'ultimatum.

Comme on le sait, le Conseil fédéral a fait adopter une solution moyenne : la semaine des opérateurs sera de 44 heures. Mais ce qu'il y a ici d'intéressant, ce n'est pas la solution, c'est le sens du mouvement. Cette grève n'est plus du tout une grève démocratique, c'est-à-dire un effort commun d'une classe pour s'élever sur l'échelle sociale. C'en est le contraire. C'est, au sein de ce qu'on appelle la classe ouvrière, la formation de classes superposées, et de distinctions, et de privilèges. Les privilégiés se retournent vers ceux qui les suivent et leur disent : « Halte là! Pas de confusion! Où je suis, vous ne devez pas être. » Et la preuve qu'ils le font, c'est leur attitude envers les femmes. Un temps fut où le socialisme était féministe, et où Bebel écrivait son livre célèbre, et où l'on proclamait la maxime : A travail égal, salaire égal.

Digitized by Google

Que voyons-nous aujourd'hui ? Les salaires ont augmenté prodigieusement. Tant mieux, après tout, pourvu que la source même du travail n'en soit pas tarie. Mais c'est là une autre question.

— Les compositrices ont obtenu le même salaire que les compositeurs ; voilà pour l'égalité. Seulement les compositeurs ne veulent plus de compositrices. Ils interdisent aux patrons d'en engager. De même, les ouvriers des fabriques d'horlogerie interdisent à leurs directeurs d'accepter des femmes dans les ateliers. Et l'on sait quel a été le résultat de certain vote récent sur le suffrage féminin.

Alors ? que sont devenus les programmes d'antan ? Et l'égalité, et la fraternité ? La liberté du travail, garantie par la constitution fédérale, qu'en est-il, je vous prie ?

Une aristocratie ouvrière se forme, qui déjà s'entoure de privilèges économiques, et au sein de laquelle nous voyons apparaître les échelons d'une hiérarchie.

Est-ce pour cette raison que la « troisième Internationale » ne réussit pas ? On sait que la procession des chefs est fort prompte dans ces milieux populaires. Ce sont les dieux d'hier qui sont aujourd'hui les anciens. Ils avaient évincé les vieux en prêchant la violence, et c'est leur prédication qu'on commence à juger niaise. Ils sont dans la situation de ceux qui avaient prêché la fin du monde pour la première génération après le Christ, quand on vit que cette génération passait et que la fin du monde ne venait pas. Et puis, de nouveaux cadres sont là, des satisfaits, si vous voulez, ou en tout cas des gens qui n'ont plus intérêt à stimuler le temps et à aiguiser la faux de ce bon vieillard.

Nous ne ressentons, en Suisse, que le contre-coup de ces événements, même quand c'est chez nous que la partie se joue ; et dans la Suisse romande, nous ne subissons l'effet des mouvements sociaux de la Suisse orientale qu'avec un retard et une atténuation qui les rendent presque anodins.

C'est de la Suisse, il est vrai, que la propagande allemande a tenté de faire partir l'étincelle pour allumer l'incendie bolché-

Digitized by Google

viste en France et en Italie. Mais voyez ! Avec un gouvernement qui est exactement ce qu'il faut pour laisser germer tous les espoirs dans l'imagination fumeuse des anarchistes, la ville de Zurich, cependant, a échappé au pire, que tout faisait prévoir. La présence des troupes fédérales y est, certes, pour quelque chose. Mais nous en aurions vu bien d'autres si les agitateurs professionnels avaient eu les masses derrière eux.

Ce retard de propagation des mouvements sociaux, si caractéristique de la Suisse, nous le devons, sans aucun doute, à notre régime fédéraliste, à la persistance des individualités cantonales.

On comprend que les grands saboteurs de l'ordre public cherchent à supprimer des freins si gênants. Ce qui est moins compréhensible, c'est qu'après tant de déclarations pompeuses, le Conseil fédéral les encourage dans cette besogne. On le dirait en proie à la hantise du monopole. Voilà qu'il nous fait une loi sur la réglementation du travail, — qu'il entendait imposer sous forme de simple arrêté, — par laquelle il crée un office fédéral du travail et, de plus, une commission fédérale des salaires, et de plus encore, des comités fédéraux des salaires. Tout cela pour étudier les conditions du travail et les salaires minima dans le travail à domicile. En d'autres termes c'est un monopole des contrats de travail, au profit de l'Etat. La Confédération décidera des conditions du travail et des salaires. Ah ! la belle gabegie ! Ce que nous avons vu n'est rien auprès de ce qui nous attend. Sous prétexte de donner satisfaction aux revendications ouvrières, on va livrer à des fonctionnaires dont l'incompétence s'est assez douloureusement attestée pendant la guerre, la clef de notre industrie et de notre commerce. Les chefs d'entreprises n'ont-ils pas vu et prévu et agi opportunément ? Ne sont-ce pas eux qui ont introduit la journée de huit heures ? N'ont-ils pas relevé les salaires ? Y avait-il autre chose à faire qu'à soutenir l'effort de coordination qu'ils tentaient, et le rapprochement de leurs associations et de celles des ouvriers ? N'importe-t-il pas, d'ailleurs, essentiellement, que la Confédération demeure l'arbitre souverain, élevé au-dessus des partis, au-dessus des oppositions d'in-

Digitized by Google

térêt ? Elle devient juge et partie. Et quelles belles perspectives pour le népotisme, quelles grasses prébendes, quelle course au clocher entre les arrivistes ? Il est temps que le peuple dise son mot en cette affaire !

Il pourra bien être nécessaire qu'il le dise aussi sur une loi d'impôt qu'on nous prépare, la loi d'impôt sur le tabac. Le Conseil fédéral a élaboré un projet qui fait litière des droits et des plus claires volontés du peuple ! L'exécutif, décidément, prend l'habitude de traiter le souverain par trop cavalièrement.

Voici la chose. Le monopole du tabac étant condamné, et d'autre part, l'assurance-vieillesse devant être défrayée en partie par les fumeurs, le Conseil fédéral remplace sans autre le projet de loi sur lequel les deux chambres étaient à peu près d'accord par un texte de sa façon qui attribue à la Confédération le droit de légiférer non seulement sur l'impôt, mais sur « la production, l'importation, la vente et l'imposition » du tabac. Et pour délimiter ce droit de législation, le Conseil fédéral ajoute : « On pourra être obligé, suivant les circonstances, de faire dépendre la production, la fabrication, la vente, etc... de l'octroi d'une concession officielle, de les réduire (contingenter) ou de les interdire totalement. »

Un monopole hypocrite, rien autre, le second que la Confédération institue depuis la fin de la guerre. Car il y a celui des charbons, par lequel un comité met la main sur les quantités que les commerçants se sont procurées et les répartit comme bon lui semble. De contrôle, aucun. Voilà où nous en sommes, à l'heure où l'on cherche partout à rentrer dans les voies normales. Pour nous, nous nous en tenons aux pleins pouvoirs « mitigés » qui obligent l'exécutif à faire rapport chaque mois à une assemblée qui ne se réunit que quatre fois par an ! On est gai, en Suisse !

C'est bien, après tout, de notre faute, si la Confédération assume des charges qui dépassent à ce point ses compétences. Tout le monde espérait, chez nous, que la suspension des hos-

Digitized by Google

tilités, ou du moins la signature de la paix, marquerait le terme de nos fâcheuses aventures en matière d'économie étatiste. Cela n'était pas impossible, mais il aurait fallu que notre industrie et notre commerce fussent organisés pour opérer d'un commun accord et pour prendre en mains la direction économique du pays. Les importateurs de tout ordre, syndiqués sous le régime de la S. S. S., offraient l'exemple de cette sorte d'association générale par laquelle l'achat, la surveillance, la répartition et même les procédés de vente des détaillants pouvaient être réglés avec économie, sûreté et justice, pour le bien de tous. Mais il semble que la S. S. S. ait seule maintenu l'union provisoire de nos commerçants. Les dures épreuves de ces cinq années ne leur ont-elles donc rien appris? Nous entrons dans une période de groupements, de coalitions économiques qui feront oublier bien vite les trusts et les cartels d'autrefois. De plus, la concurrence va sévir, non plus d'industrie à industrie, mais de nation à nation. Nos hommes d'affaires vont ressembler aux Indiens d'Amérique, qui combattaient isolés et nus contre les canons de Cortez et de Pizarre.

Un hommage à la S. S. S., qui se dissout. Rendue nécessaire par le trafic des compensations que l'Allemagne nous avait imposé, la Société suisse de surveillance s'est acquittée de ses fonctions si complexes, si difficiles, si délicates, avec une activité infatigable et une entière bonne volonté. Mieux secondée, elle aurait facilité davantage encore le mouvement de notre vie économique. Elle a été notre lien avec les puissances alliées, le garant de notre bonne foi, et, à certains égards, l'instrument de notre sécurité. Au lieu d'engager, comme on le faisait ailleurs, une guerre sourde contre ceux qui assumaient l'énorme tâche de ravitailler un pays bloqué de toutes parts, elle s'est efforcée de leur venir en aide. Ils lui ont rendu la pareille. Combien de fois elle s'est vue contrecarrée par des interventions arbitraires, comme ils se voyaient soumis à des vexations ridicules ! Il ne serait pas bon de laisser l'oubli s'épaissir sur cette histoire. De cette obscurité naîtraient des légendes trop favorables aux

Digitized by Google

empiétements de la bureaucratie fédérale. Honneur à la S. S. S. et à ses directeurs. Ils ont bien mérité de la patrie.

La S. S. S. liquide parce que le blocus est levé. Seulement, les denrées de première nécessité font défaut partout. Le grand problème mondial est maintenant celui de la vie chère. Double difficulté pour nous : pour relever leur change, nos voisins limitent l'importation de produits de luxe et de demi-luxe, qui sont ceux que nous exportons, et, pour assurer leur propre ravitaillement, ils interdisent ou limitent l'exportation des denrées alimentaires et des vêtements, qui sont ce que nous avons besoin d'importer. Les conditions économiques de l'état de guerre subsistent pour nous, et ce n'est qu'en nous adressant à une clientèle comme aussi à des fournisseurs plus éloignés que nous nous tirerons de cette condition malaisée. C'est en ce moment qu'il nous faudrait du fret, et, pour nos achats comme pour le placement de nos produits, des hommes avisés et tout prêts à l'action. Il ne fallait pas les décourager systématiquement.

Travaillons, voilà le mot d'ordre. Il faut reconstruire, recréer, revivre. Il faut que toutes les intelligences se tendent, que tous les bras se raidissent. La crise était prévue ; il dépend de la volonté humaine de l'abréger. D'immenses perspectives nous sont ouvertes ; la Ligue des nations, qui n'est rien et dont les événements semblent démentir chaque jour le principe, est cependant le salut du monde. Il se peut que cette guerre effroyable soit le dernier incendie général de l'Europe. Il se peut que les générations qui lèvent sur le sol labouré d'obus y voient germer une prospérité que le passé n'avait point entrevue. Cet espoir nous est permis ; il nous rassure au milieu des agitations contemporaines, et rajeunit nos forces en nous armant d'une foi nouvelle dans l'efficacité de l'action.

MAURICE MILLIOUD.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

L'Allemagne et la paix. — Le traité avec l'Autriche. — L'Europe et le bolchévisme. — Autres questions. — Le Conseil suprême modifié. — Politique intérieure : Angleterre, Etats-Unis, Italie, France. — L'effort socialiste.

Le 28 juin les délégués allemands ont apposé leur signature au traité de paix dans la galerie des Glaces de Versailles. Ils étaient, disent les témoins oculaires, pâles et impressionnés ; ce que nous admettons volontiers.... Au dernier moment, l'Assemblée de Weimar avait esquissé quelques réserves : le Conseil des quatre lui a opposé un refus impitoyable.... Ainsi l'affront du 18 janvier 1871 se trouve effacé. La réparation est accomplie. Dans sa défaite, l'Allemagne n'a pas découvert en elle l'énergie suffisante pour déclencher une résistance nationale qui n'aurait point amélioré sa situation au moment même, mais aurait fait sur le monde une impression profonde ; elle n'a pas non plus cherché son salut dans le bolchévisme : alors même que, depuis des mois, tous ses journaux annonçaient ces choses. Elle s'est inclinée, elle s'est soumise ; quitte à demander une amélioration de son sort à la Société des nations, dès qu'elle y aura trouvé une place.

C'est bien ainsi que ses dirigeants envisagent l'avenir. Tout en dénonçant le traité comme le plus cruel qui ait jamais été imposé dans l'histoire à un peuple vaincu, ce qui est manifestement exagéré, ils engagent leurs concitoyens à s'y résigner. L'Assemblée de Weimar l'a ratifié entre deux débats sur la constitution. Elle se préoccupe de refaire au pays un régime qui, indépendemment de bien des grands mots, ne différera pas tant que cela de l'ancienne organisation impériale ; sauf qu'il sera plus unitaire. Elle perd beaucoup de temps aussi à

Digitized by Google

des reproches et à des querelles ; et le moment n'est pas particulièrement bien choisi pour cela.

Quant à la nation, elle s'inquiète avant tout des grèves qui se renouvellent sans cesse et l'entravent dans la reconstitution de sa vie. Elle s'occupe aussi du sort de l'ex-kaiser Guillaume II, auquel elle a conservé plus de tendresse que ses porte-parole officiels ne veulent bien l'avouer. Et si coupable que soit l'empereur déchu, on peut se demander s'il est habile de refaire de lui un personnage intéressant, en attendant de lui tresser une couronne de martyr.

— Après des semaines et des mois d'attente, la délégation autrichienne a, elle aussi, connu son sort. Elle élève, bien entendu, des plaintes aiguës que tous les journaux viennois reprennent en chœur. Sa désolation est d'ailleurs plus justifiée que celle de l'Allemagne ; car les clauses déjà connues n'ont été que peu modifiées dans le traité définitif et les obligations financières, qu'on ignorait encore, dépassent en sévérité tout ce que les intéressés — ils le disent au moins — auraient attendu.

Sauf un agrandissement aux dépens de la Hongrie, les frontières ne sont presque pas déplacées. L'Autriche perd définitivement les deux millions et demi de ses ressortissants qui habitaient dans les limites de l'ancien royaume de Bohême ; elle est dépouillée par l'Italie de tout le Tyrol allemand au sud du Brenner. Le sol qui lui reste, privé de richesses naturelles, ne lui permet pas de nourrir sa population, surtout celle de la capitale. Elle est écrasée sous les charges. Non seulement elle doit, comme les autres Etats de l'ancienne monarchie, faire face aux réclamations des porteurs de la dette de guerre qui se trouvent sur son territoire, mais elle est seule garante vis-à-vis des prêteurs étrangers ; elle partage avec la Hongrie la responsabilité des billets de banque austro-hongrois qui sont en circulation. Et c'est un petit peuple de six millions d'âmes, parfaitement ruiné, qui assume ces devoirs !

L'Autriche doit participer aux réparations des maux de la guerre. Ses moyens d'action sont limités : elle les y emploiera

Digitized by Google

jusqu'au bout. Tandis que le traité de Versailles se bornait à stipuler que le contribuable allemand devait être au moins aussi imposé que les plus imposés parmi les nations de l'Entente, le second protocole de Saint-Germain va plus loin : « Les puissances alliées et associées, dit-il, exigent, et l'Autriche accepte, qu'à titre de réparation partielle l'Autriche consacre ses ressources économiques à la restauration matérielle des régions envahies. »

Or c'est là qu'il y a quelque chose d'excessif, pour ne rien dire de plus. Il y aura donc au centre de l'Europe un peuple dont, pendant une génération, tout le travail et toutes les énergies seront consacrés à payer d'anciennes dettes dont aucune anticipation ne pourra le libérer. Se représente-t-on l'existence de ces gens et, dans quelque vingt-cinq ans, sera-t-il encore possible de les rendre responsables d'une faute qu'ils n'auront point commise ? Pourquoi traiter l'Autriche plus durement que l'Allemagne ? Est-ce parce qu'on n'a pas à redouter de sa part une résistance désespérée ?

Le chancelier Renner reconnaît qu'il n'y a guère d'espoir que la conférence de Paris modifie sérieusement les clauses essentielles de son protocole. Il déclare d'autre part qu'il lui sera impossible de signer un traité pareil. Alors ce sera un autre qui le fera à sa place ; car l'Autriche n'a aucun moyen de défense et il est par trop dangereux de livrer un Etat au bon plaisir de l'étranger. Mais un avenir prochain éclaircira les choses. Si les puissances occidentales et l'Amérique viennent au secours de la nouvelle république, si elles lui consentent des avances, lui fournissent des matières premières, prennent des mesures pour épurer sa situation monétaire, alors la paix pourra devenir stable et le conseil de la Société des nations veillera à en retrancher ce qui restera de trop draconien. Mais si on abandonne à son sort la débile héritière de la monarchie danubienne, il restera une question ouverte en Europe jusqu'au moment où, en dépit de toutes les précautions, la République allemande recueillera sa voisine du sud.

Digitized by Google

— En Russie, la situation ne s'est pas modifiée depuis un mois. La reconnaissance de l'Entente n'a été d'aucun secours à l'amiral Koltchak : il s'est fait battre et a perdu de grandes étendues de territoire et des villes importantes. Au contraire, le général Denikine remporte des victoires et avance sur un large front. Le mois prochain, selon toute apparence, Koltchak reprendra l'offensive et Denikine perdra du terrain. C'est la loi de cette affreuse guerre ; mais à ce jeu le pays achève de se ruiner. Autour de Pétrograd, les opérations sont également stationnaires. Les bolchévistes restent maîtres de la ville et trouvent moyen, au dire d'un voyageur qui revient de là-bas, d'ordonner une soixantaine d'exécutions par jour au milieu d'une population anémiée et réduite où les femmes sont deux fois aussi nombreuses que les hommes.

A Budapest, une tentative contre-révolutionnaire inspirée par l'indignation et la misère a provoqué un redoublement de fureur chez les maîtres du jour. Les bolchévistes, répudiant tout scrupule, procèdent maintenant par coupes réglées et profondes. Pourtant, la situation de Bela Kun et de sa bande n'est pas aussi forte que celle de Lénine. Ils sont entourés d'ennemis et, sauf le blé et le bétail, ils manquent de produits alimentaires et de toutes les choses nécessaires à la vie. A en croire les gens qui connaissent la Hongrie, il est inutile et même dangereux de les combattre par les armes, car on pourrait ainsi provoquer un réveil du patriotisme magyar. Il ne serait nécessaire que de déclarer que ni l'Entente ni ses alliés ne traiteraient jamais avec eux ; alors ce philanthropique régime serait fort en peine de vivre.

Est-ce exact ? Peut-être. Mais, comme l'Entente ne sait pas organiser son action en face de la Russie, elle a été également incapable de prendre une attitude vis-à-vis de la Hongrie. M. Clemenceau a même, par la lettre où il faisait prévoir une reconnaissance comme possible, remis en selle le sieur Bela Kun qui s'effondrait ; et si le vieil homme d'Etat est au-dessus de tout soupçon de complaisance, il n'en est pas de même de tel

Digitized by Google

ou tel de ses inspirateurs. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'aux termes d'une dépêche la Conférence se décide à répudier tout rapport avec la république soviétiste de Budapest. Cela durera-t-il ?

La parfaite impuissance des Etats de l'Entente, qui ont gagné la plus terrible des guerres, en face du bolchévisme, peu redoutable tel qu'il est, infiniment dangereux par les contre-coups qu'il peut provoquer, est quelque chose de stupéfiant. En le laissant vivre, en lui accordant des égards, voire de la protection, on en a fait une force internationale. L'attention de tous les groupes socialistes s'est portée sur lui. Ils le considèrent comme utile à leur cause et lui vouent une indestructible sympathie. Tout en regrettant pudiquement ses excès, ils affectent de le considérer comme l'expression de volontés nationales et, au nom de la liberté, réclament pour lui le droit de vivre et de donner sa mesure.

Les gouvernements ont l'étonnante maladresse de se placer sur ce terrain. Ils ont l'air d'être honteux des secours qu'ils accordent aux organisations qui luttent contre la tyrannie sanglante de Lénine. Dans les parlements, les orateurs officiels répètent à qui mieux mieux qu'il n'y a presque plus de troupes alliées en Russie, qu'il n'y en aura bientôt plus du tout. Pourtant chacun sait que, à défaut de soldats, on continue à envoyer des armes et des munitions ; parce que le bolchévisme, en même temps que destructeur, est envahisseur ; s'ils ne l'étouffent pas sur son terrain actuel, les gouvernements seront obligés de le combattre sur d'autres terrains plus rapprochés d'eux. Alors pourquoi ne pas oser, pourquoi ne pas en finir ?

— En plus du bolchévisme, qui est devenu un mal durable, bien d'autres préoccupations subsistent. Le conflit adriatique, chose étonnante aussi, attend encore sa solution, et les sanglantes bagarres de Fiume, comme les émeutes de Croatie et de Slovénie, montrent qu'il y a là un péril constant. Les délégués bulgares viennent d'arriver à Paris, mais le traité qu'on leur réserve n'est point achevé. Le sort de la Turquie continue sans doute à préoccuper des experts, mais personne n'en parle plus. Et si l'on ajoute à cela les prodigieux règlements de territoires

Digitized by Google

qui s'imposent dans l'Europe orientale et qu'il faudra bien aborder un jour, on voit que la Conférence est encore loin de compte.

Les fêtes de la victoire qu'on vient de célébrer avec tant d'éclat à Paris, à Londres et à Bruxelles sont parfaitement justifiées ; les soldats, après avoir été au danger et à la souffrance, devaient être au triomphe. Mais le temps n'est pas venu de s'endormir sur des lauriers et les sociétés actuelles s'exposent à de fâcheuses surprises si elles croient que le chapitre de la guerre est définitivement fermé.

— La cérémonie de la galerie des Glaces achevée, le Conseil des Quatre s'est séparé ; mais, avant de partir, MM. Wilson et Lloyd George ont apposé leurs noms au bas d'un autre acte. Il s'agit du traité à trois qui consacre le régime de la rive gauche du Rhin et garantit à la France sa frontière de l'est. Il a été entendu que cet accord n'avait qu'un caractère provisoire. Quand la Société des nations sera assez forte et respectée pour assurer le maintien de l'ordre établi et l'observation des traités, la convention entre l'Amérique, l'Angleterre et la France finira de mort naturelle. Comme ce moment n'est pas venu et qu'il peut être assez lointain encore, nous devons nous féliciter de cette garantie que les deux grandes nations anglo-saxonnes accordent à la France éprouvée.

— Au Conseil des Quatre a succédé, dans la Conférence, un autre Conseil suprême. Est-il composé de dix ou de cinq membres ? Nous ne le savons pas exactement ; les nouvelles que donnent les journaux pèchent là-dessus par contradiction. En revanche, nous savons que le ou les délégués japonais, momentanément écartés du haut cénacle, y occupent de nouveau une place. C'est étrange : la question du Shantoung a été réglée, de façon d'ailleurs assez peu honorable, et l'on se demande pourquoi les représentants d'un empire lointain, qui n'a jamais joué dans la guerre qu'un rôle effacé, sont appelés à statuer sur des affaires européennes, alors que tant de gens immédiatement intéressés n'ont pas été autorisés à prendre part aux débats.

Le Conseil suprême paraît soucieux de faire parler de lui le

Digitized by Google

moins possible. Les communiqués que propage, sous ses auspices, l'agence Havas, sont d'une remarquable ambiguïté ; et, comme ce sont des gens intelligents qui les rédigent, cette obscurité doit être voulue. C'est dommage, car il était entendu que la Conférence de Paris ferait tout au grand jour : l'opinion publique a peine à lui pardonner la déception qu'elle lui fait subir ; et puis ces quelques hommes qui discutent des intérêts du monde ont besoin de prestige pour faire prévaloir leur volonté : ils ne choisissent pas le meilleur moyen de se l'assurer.

— Ce mystère provoque, il est vrai, moins de reproches qu'il y a deux ou trois mois encore. Car, dans les pays occidentaux, la grosse question d'Allemagne étant résolue et les autres paraissant, bien à tort, d'intérêt secondaire, l'attention se détourne des délibérations de Paris pour se concentrer sur les affaires intérieures.

En Angleterre, M. Lloyd George continue à disposer au parlement d'une majorité écrasante, mais il se heurte à deux grandes difficultés. L'une vient de l'attitude des ouvriers mineurs qui, tout en diminuant régulièrement leurs heures de travail, exigent de constantes augmentations de salaires et, soutenus par leurs alliés les cheminots et les dockers, prétendent exercer une influence politique directe : dans le Royaume-Uni, le charbon renchérit, les familles sont menacées d'être rationnées, les fabriques doivent reviser leurs prix et les économistes déclarent que, par suite de la crise du combustible, la situation commerciale de l'Angleterre est compromise dans le monde entier. L'autre, c'est la question d'Irlande ; elle reparaît comme au début de la guerre, ou encore empirée : les *Sinn feiners*, qui ont acquis une influence prépondérante, revendiquent l'indépendance complète et l'unité de l'île par-dessus le marché ; les gens de l'Ulster sont décidés à se défendre, ils s'élèvent même contre tout projet de *home rule*.

M. Lloyd George a réussi encore une fois à conclure un arrangement avec les mineurs. Quant à l'Irlande, il prépare un projet de loi qui transformera la constitution du Royaume-Uni sans

Digitized by Google

satisfaire peut-être les premiers intéressés. Cependant le parlement britannique a ratifié la paix avec l'Allemagne et le traité de triple alliance.

M. Wilson n'est pas aussi avancé. Il rencontre au Sénat des Etats-Unis, où les républicains ont conquis la majorité, une résistance opiniâtre. L'inquiétude d'imposer à la grande république des charges nouvelles et, contrairement à ses traditions, de la lier au sort de l'Europe, paraît agir sur l'opinion publique. On dit que, pour apaiser ses adversaires et assurer la ratification des traités, le président sera peut-être obligé de proposer à ses alliés certains changements au protocole de la Ligue des peuples. Ce qui serait fâcheux car, une fois dans cette voie, on voit mal où l'on s'arrêtera.

M. Nitti réagit aussi en Italie contre une double agitation : celle du nationalisme provoquée par la crise adriatique, celle des masses populaires qui protestent contre la vie chère. Il fait face de son mieux, assure provisoirement l'ordre public, gravement troublé durant des semaines, et obtient de fort beaux succès devant le parlement. Restent à découvrir la solution et le remède.

En France, le ministère Clemenceau vient de subir une attaque plus forte que les autres. On lui reproche des fautes nombreuses et graves. La politique étrangère est menée avec une nonchalance extrême : pour peu que cela continue, la France, avec des intentions excellentes, parviendra à mécontenter tous les peuples nouveaux. Les réformes sociales, qui ailleurs ont déjà fait l'objet de lois, ont été à peine abordées. La vie continue à renchérir tandis que, dans les pays voisins, c'est le contraire qui se produit.... Ces constatations, et d'autres encore, font croire à beaucoup de personnes que, si le ministère de la victoire a tenu admirablement son rôle pendant la guerre grâce à la volonté formidable de son chef, il n'est plus à sa place dans la paix ; et il y a là une part de vérité. Mais par qui le remplacer ? On ne voit se dessiner, dans les multiples combinaisons de couloirs, que des politiciens connus et usés.

La question n'est d'ailleurs pas ouverte. Après diverses mani-

Digitized by Google

festations significatives et un vote tout à fait grave, M. Clemenceau est monté à la tribune de la Chambre pour réparer les erreurs de ses lieutenants. Il a obtenu un grand succès oratoire et, d'un coup, a reformé sa majorité. Il est en selle... pour quelque temps.

— Divers grands faits dominent la vie intérieure des Etats. C'est l'effort pour remédier aux misères de la guerre, arrêter la spéculation et rétablir l'équilibre de la vie ; c'est la recherche d'expédients pour parer aux difficultés d'une situation financière sans précédent ; c'est aussi la poussée de tous les groupes socialistes.... Ils veulent profiter du trouble causé par la grande lutte, non pas tant pour améliorer les conditions de vie des classes ouvrières, mais pour assurer leur avènement au pouvoir. Ils n'osent pas toujours inscrire en tête de leur programme la dictature du prolétariat ; mais ils y tendent tous. Ils ont comme armes l'agitation parlementaire, la menace et la grève.

En présence de cette attaque, le devoir des gouvernements est d'entreprendre immédiatement le travail des réformes sociales dans l'esprit le plus large et le plus généreux. C'est de se montrer ferme aussi, de réprimer toute tentative d'intimidation, de faire respecter l'ordre public et les intérêts de la communauté. Et surtout, il convient d'agir selon les principes d'une saine démocratie. Il serait vraiment déplorable que l'humanité se fût employée, durant des siècles, à détruire les privilèges de caste, pour retomber, quand elle croit pouvoir respirer un peu, sous la domination d'une classe.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 27 juillet 1919.

Digitized by Google

MONTRES-BRACELETS

5 ans de garantie. Ancre 15 Rubis.

Haute Nouveauté.

en Nickel blanc fr. 47.—
en Argent 800/000 „ 52.—
en Or 18 Karats „ 130.—

Avec cadran lumineux fr. 5 en plus.
Payement comptant 10% esc.
Demandez catalogue illustré gratis aux Fabricants:

GUY-ROBERT & Co, Fabrique Musette, La Chaux-de-Fonds

SULZER

CHAUFFAGE CENTRAL

BUREAU DE LAUSANNE

Rue du Midi, 11.

Camions

ARBENZ

Zurich

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
OCT 7 1919

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE

(*Cent-vingt-quatrième année.*)

Tome XCV — N° 285. — Septembre 1919.

		Pages
Charles Biermann	L'économie actuelle est une économie destructive!	321
Vahiné Papaa	L'île au charme ensorceleur. (*Troisième partie.*)	339
Henri Chenevard	L'évolution d'Edouard Rod	361
Henry de Varigny	Les symbiotes, chimistes de la vie. (*Seconde et dernière partie.*)	381
E.-C. Chatelanat	Un portrait de Cléopâtre	394
Ph. Jeanneret	L'armée bolchévique	408
A.-L. Athanassow	La Macédoine économique	426

Chronique italienne. (*Francesco Chiesa.*) — **Chronique américaine.** (*G.-N. Tricoche.*) — **Chonique suisse allemande.** (*A. Guilland.*) — **Chronique scientifique.** (*Henry de Varigny.*) — **Chronique politique.** (*Ed. Rossier.*) . . . 437-469

Revue des livres . . . III-XXIII

Rédacteur en chef : Maurice Millioud.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23. (Tél. 454.)

En SUISSE et à l'ÉTRANGER, chez les principaux libraires.

PRIX DE L'ABONNEMEMT : Suisse . . . un an, fr. **26** — Six mois, fr. **14**
Etranger . » fr. **30** — » » fr. **16**

Prix d'une livraison : **2** fr. **50**

Digitized by Google

Tous droits réservés.

HAUSMANN S. A.

LAUSANNE
Rue du Lion d'or, 6.

GENÈVE
Corraterie, 16.

Orthopédistes. — Bandagistes. — Spécialistes.

SPÉCIALITÉS :

Tables pour Malades
Chaises de nuit
Chaises roulantes
Bidets en bois et en fer
Balances pour adultes et bébés
Brancards et béquilles
Appareils orthopédiques
Membres artificiels
Corsets redresseurs
Ceintures ventrières. — Bas élastiques
Bandages herniaires. — Redresseurs

Chaise de nuit.

FABRICATION — GARANTIE

MEUBLES PERRENOUD

CERNIER (NEUCHATEL)

CHAUX-DE-FONDS, NEUCHATEL, GENÈVE, BERNE

ATELIERS DE CONSTRUCTION

OERLIKON

BUREAU DE LAUSANNE

LAUSANNE, Gare du Flon — Escaliers du Grand-Pont.

Maison exclusivement suisse.

ENTREPRISE D'ÉLECTRICITÉ

LUSTRES ET LAMPES DE LUXE

Visitez nos salons d'Exposition.

Google

HARVARD COLLEGE
OCT 7 1919
LIBRARY

L'ÉCONOMIE ACTUELLE

EST UNE ÉCONOMIE DESTRUCTIVE ! [1]

La guerre a été une épouvantable destructrice : destruction des bateaux de commerce par la guerre sous-marine, destruction de leurs précieuses cargaisons, destructions par les opérations militaires, terrestres ou aériennes, destructions préméditées par les armées en retraite, usure jusqu'à la ruine des voies et moyens de transport, emploi abusif pour des buts de guerre des matières premières, des denrées alimentaires, des sources de force, sans parler des morts imputables directement ou indirectement à la guerre, de la diminution de santé, d'intelligence et d'énergie de combien de millions de victimes de la sous-alimentation, sans parler de la fatigue consécutive à l'énorme effort fourni pour tenir et pour vaincre. On soupçonne, on ne peut pas encore mesurer exactement l'étendue des pertes dues à ces cinquante-et-un mois de guerre. La destruction continue, d'ailleurs : en Russie le bolchévisme, la guerre civile accumulent de nouvelles ruines, sans espoir d'une trêve prochaine. Le résultat,

[1] Faute de place, nous renonçons à renvoyer le lecteur aux ouvrages où nous nous sommes documenté : ceux de Vidal de la Blache, Brunhes, Woéikoff sont parmi les principaux utilisés.

Digitized by Google

c'est la misère, c'est la famine, c'est la mort qui guette de nombreuses populations d'Europe ; c'est la menace d'un appauvrissement, d'un affaiblissement, sinon chronique, du moins prolongé. La guerre se survit ; la vie normale n'a pas repris ; son rétablissement est une œuvre de longue haleine, qui se heurte à de nombreux obstacles.

Il importe de relever l'attitude du monde ouvrier, c'est-à-dire de la main-d'œuvre, devant les efforts de reconstitution : il demande, il exige même un statut nouveau ; il veut que la production soit régularisée, contrôlée, qu'elle soit fixée par une entente entre les producteurs et les consommateurs, entre le capital et le travail ; il accuse la libre concurrence d'avoir faussé les conditions de la production ; il voit dans la nationalisation de l'industrie le moyen d'en rétablir le juste fonctionnement. Si l'on n'est pas encore au clair sur les modalités de la nouvelle organisation, que l'on charge l'Etat de l'instituer ou que l'on sépare les organes économiques des organes politiques, on ne peut refuser de reconnaître la légitimité des revendications ouvrières. Le travail d'avant-guerre, c'était déjà, en effet, en grande partie, de la destruction.

L'exploitation minière, essentiellement épuisante, a été, depuis une centaine d'années, poussée avec une violence extrême. Depuis 1907, la production mondiale de la houille, doublant en moins de vingt ans, atteint et dépasse un milliard de tonnes par année. Dès 1860, la Grande-Bretagne, depuis longtemps à la tête du mouvement industriel, triple sa production ; la Belgique, malgré son exiguité, passe de 9 à 23 millions de tonnes; le chiffre de l'Allemagne s'élève dans la proportion de 1 à 15, celui des Etats-Unis de 1 à 20. Les pays les plus lointains sont entraînés dans le même mouvement ; on

Digitized by Google

s'est mis activement à l'exploitation de la houille au Canada, au Chili, en Australie et en Nouvelle-Zélande, en Chine, en Inde et jusqu'au Spitzberg, aux confins de l'œcoumène, par 80° lat. nord.

Les autres minéraux n'approchent que de très loin les chiffres de la houille, mais eux aussi s'exploitent d'une façon rapidement croissante. Au début du dix-neuvième siècle encore, on se contentait dans le monde entier de 800 000 tonnes de fonte, alors qu'il en fallait 60 millions et plus en 1910. Aux Etats-Unis, on produisait 54 000 tonnes de fonte en 1880, 564 000 en 1890, 13 789 000 en 1900 ; on a atteint 27 300 000 en 1910. Le travail d'extraction du minerai tient, dans ce pays, du prodige, par son aisance et sa rapidité ; dans le Mesabi, sur le lac Supérieur, la pelle à vapeur, qui est l'outil essentiel, ramasse à chaque pelletée 4 ½ tonnes. En Europe, la France et la Grande-Bretagne tiennent la tête pour la production du minerai de fer ; mais des quantités non négligeables proviennent de la Suède, où des gisements s'exploitent au delà du cercle polaire, par 68° lat. nord. Malgré l'appel de réserves si éloignées et d'un accès si difficile, les métallurgistes et les marchands de minerais commencent à s'inquiéter, en voyant fondre de jour en jour les énormes tas de minerais riches et bien situés sur lesquels on a vécu depuis trente ans. Cette inquiétude a donné lieu à une vaste enquête entreprise par le congrès géologique de Stockholm de 1910. Il résulte des chiffres publiés à cette occasion qu'en admettant la même vitesse d'accroissement dans la production mondiale les réserves actuelles de fer ne dureraient plus guère qu'une quarantaine d'années. En y joignant même ce que l'on a appelé les réserves potentielles, on n'arriverait qu'à soixante-cinq ans.

Avec le pétrole, la situation s'aggrave du fait que de

Digitized by Google

nombreux puits sont jaillissants ; les foreurs sont alors surpris par la montée inopinée du liquide, qui se répand sur le sol, faute de réservoirs destinés à le recueillir. On évalue aux Etats-Unis seulement à 238 millions d'hectolitres par an, d'une valeur de plusieurs millions, le pétrole qui s'écoule sans utilité pour personne. Une autre partie aussi importante est détruite chaque année par les incendies. Ces pertes sont pour la plupart imputables à la négligence des foreurs de puits, qui n'ont d'autre souci que de s'enrichir au plus vite. Leur activité fiévreuse, leurs *booms* ont bientôt fait de transformer un désert en une forêt de *derricks* ; mais l'abondance même des percements nuit à leur durée ; certains puits ne donnent que quelques jours, puis la région cesse d'être productive et les spéculateurs l'abandonnent. L'industrie pétrolifère, plus encore que les autres industries minières, est nomade, cherchant sans cesse de nouveaux champs d'exploitation qu'elle épuise rapidement.

Le gaspillage a atteint peut-être son comble avec le gaz naturel. On l'a exploité jusqu'ici surtout aux Etats-Unis, avec la plus parfaite insouciance du lendemain. Au début, plusieurs localités l'ont distribué aux consommateurs gratuitement ; la diminution de la production a entraîné l'établissement d'une taxe. Cependant le maximum n'atteint pas 10 centimes au m^3, le prix moyen est de 3 centimes. Il est livré en majeure partie aux particuliers pour les besoins domestiques (aux Etats-Unis, en 1905, 779 638 foyers domestiques alimentés de gaz naturel contre 8569 établissements industriels) ; il semblerait au contraire que son énorme puissance calorifique (9000 à 10 500 calories en moyenne contre 3000 à 6000 pour les gaz artificiels) le désigne de préférence pour les emplois industriels, pour les verreries, pour les fours céramiques,

Digitized by Google

par exemple. Chaque année des sources tarissent et il faut recourir à de nouveaux forages.

La consommation du bois est devenue effrayante, entraînant avec elle une déforestation excessive. Les vingt dernières années du dix-neuvième siècle voient dans chacune des deux provinces de Prusse, occidentale et orientale, 30 000 hectares de forêts tomber sous la hache du bûcheron. En France, les forêts domaniales couvraient 4 700 000 hectares en 1791 ; en 1904, seulement 1 174 000 ; les forêts communales et particulières ont été de 1828 à 1904 défrichées sur une surface de 490 000 hectares. En Roumanie, en Russie, en Sibérie, au Turkestan, — où, à 50 kilomètres de part et d'autre du Transcaspien, ses constructeurs ont brûlé les moindres touffes de saxaouls, — aux Etats-Unis, au Canada surtout cette exploitation de la forêt est encore plus effrénée. Il semble qu'elle n'ait pas, pour le bois, les mêmes conséquences désastreuses que pour les minéraux dont la perte est irréparable, tandis que la forêt se rétablit d'elle-même, pour peu qu'on lui en laisse le temps, ou sous les efforts du reboisement. Mais, d'une part, il s'ajoute à l'abatage proprement dit les dégâts causés par les incendies annuels, — en 1914, aux Etats-Unis, plus de 2 400 000 hectares de forêts, valant près d'une cinquantaine de millions de francs, auraient été détruits par le feu, — d'autre part la forêt, une fois disparue, ne peut pas toujours être recréée, comme le prouvent les côtes de la Dalmatie, déboisées au treizième et au quatorzième siècles par les Vénitiens, les steppes d'Orenbourg, déboisées il y a trente ans seulement, certaines îles, comme les Seychelles, Madère, Sainte-Hélène. En outre, la déforestation entraîne d'autres fléaux, la sécheresse progressive, — la forêt fonctionnant comme

Digitized by Google

écran condensateur des nuages, — l'irrégularité du régime des sources, la torrentialité des cours d'eau, les ravages du ravinement, la dégradation du sol aussi bien que celle de l'eau, celle de la matière comme celle de l'énergie.

Ces dévastations sont le fruit de l'activité industrielle d'aujourd'hui. Aidée par les découvertes scientifiques, l'usine a multiplié les destinations des matières premières les plus communes. Le bois fournit la pâte de bois et le papier, la soie et le coton artificiels, l'acide gallique; il entre dans la fabrication des bouteilles, des roues de wagons, des statues. Le fer remplace en revanche le bois dans l'industrie du meuble, la carrosserie, la construction navale ; il remplace la pierre dans la construction des bâtiments, des ponts et viaducs, des conduites d'eau. Le fer a vu sa consommation s'accroître avec la transformation des moyens de transport, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les voies aériennes ; il est indispensable à la fabrication des machines de toute sorte, machines motrices, machines-outils, etc. La houille n'est plus seulement le combustible par excellence pour produire la vapeur, ni le combustible par excellence pour préparer le fer, elle fournit par distillation le gaz d'éclairage et surtout le goudron, avec tous ses sous-produits, la benzine, la naphtaline, etc., les matières colorantes, les parfums artificiels et les produits pharmaceutiques. Le pétrole est à la fois un combustible, un lubréfiant et un explosif ; comme combustible, il se substitue de plus en plus à la houille sur les bateaux à vapeur ; ses propriétés explosives ont été utilisées pour la propulsion des automobiles et des aéroplanes, les plus rapides moyens de locomotion réalisés jusqu'ici ; des sous-produits du

Digitized by Google

pétrole sont employés par diverses industries chimiques, la pharmacie, l'imprimerie, etc.

A cette multiplication des emplois s'ajoute la multiplication de la production, grâce au travail des machines. C'est de la fin du dix-huitième siècle que datent les premières machines à filer anglaises, c'est au début du dix-neuvième qu'elles ont été introduites sur le continent. Dès lors les machines ont marché de perfectionnements en perfectionnements, qui ont augmenté leur capacité ; dès lors leur nombre s'est accru et on les a appliquées à tous les usages. Machines de travail : chariots à filer, métiers mécaniques, cardeuses, peigneuses, fileteuses, fraiseuses, estampeuses, broyeuses, etc.; — machines de transport pour la manutention des pièces lourdes : grues, potences, chariots-transbordeurs, ponts-roulants, etc. ; machines motrices, à vapeur, à gaz, à essence, électriques, turbines, dynamos, etc.; tout ou presque tout, et de plus en plus, se fait maintenant à la machine.

La machine à carder de Milne, importée à Rouen vers 1780, « carde au moins 23 livres de coton par jour par le moyen d'un seul homme, ce que 23 ne peuvent faire si bien et si proprement[1]. » En 1788, les filatures anglaises faisaient avec une seule personne l'ouvrage de 12 à 15 rouets ; la jenny d'Hargreaves pouvait étirer et rouler les fibres autour de 80 broches en même temps. Le fileur, cependant, ne travaillait que « sur 100 ou 200 broches, dont la marche était fort lente, et il devait renvider le fil à la main. En 1846, on vit apparaître les métiers renvideurs automatiques, dits pour cette raison *self acting*, dont la plupart des filatures sont encore

[1] Cité par J. Levainville, *Rouen, étude d'une agglomération urbaine*, p. 211.

Digitized by Google

pourvues aujourd'hui ; en même temps, la vitesse et le nombre des broches s'accroissaient considérablement. Puis vint le métier continu qui, en supprimant les rattacheurs, dont la besogne délicate consiste à courir après les chariots mobiles en une gymnastique savante pour lier les brins rompus et exige un apprentissage très long, permit de les remplacer par des femmes ; en même temps les vitesses augmentaient toujours, — 4 à 5000 tours par minute, — et la perfection de plus en plus grande des mécanismes diminuait cependant les ruptures de fils ; aujourd'hui une seule ouvrière conduit deux métiers de chacun un millier de broches. Enfin le dernier cri c'est le moteur électrique, dont la vitesse variable réduit au minimum les chances de rupture[1]. » En même temps que le moulin moderne produit mille fois plus que le rouet primitif, le métier mécanique marche quinze fois plus vite que le métier à main et demande quatre fois moins de main-d'œuvre.

La même vitesse de travail se retrouve avec toutes les machines : ici, un seul homme manie 40 tonnes d'acier en une demi-heure ; là, on vous fait, sur votre modèle, une locomotive en un mois ou même huit jours ; ailleurs un étambot de navire de 40 à 50 tonnes est terminé en 20 jours ; aux Etats-Unis, on fabrique à la machine en 154 heures une centaine de brodequins, qu'il eût fallu 1436 heures pour confectionner à la main ; entre le moment où l'on a remis le cuir à l'atelier jusqu'à celui où la chaussure finie arrive au magasin, on a réussi à ne mettre que 17 minutes. La production est intense : il se fabrique annuellement (1913) aux Etats-Unis 175 millions de paires de chaussures, de quoi per-

[1] J. Izart, *La Belgique au travail*, p. 197.

Digitized by Google

mettre à chaque habitant d'acheter 2 ou 3 paires de souliers par an.

Il le peut d'autant mieux qu'elles sont devenues meilleur marché ; faits à la main, les brodequins reviennent à 20 fr. la paire ; exécutés à la machine, à 2 fr. Au lieu de faire réparer ses chaussures fatiguées, on a avantage à en acheter de nouvelles. On fait de même en Amérique pour les vêtements, qu'on quitte une fois défraîchis, mais encore en bon état. De même qu'on remplace rapidement, dans les fabriques, les machines par d'autres plus perfectionnées. De même que chacun de nous, avant la guerre, jetait de côté tant de choses qui avaient cessé de plaire, effets personnels, chapeaux, cols, cravates ; étoffes, papiers, objets de cuir, de caoutchouc, vaisselle, batterie de cuisine, vieux meubles, pour faire place à de nouvelles acquisitions. C'était si bon marché ; à quoi bon s'en priver ? Le machinisme a tellement abaissé le prix de revient de la marchandise, l'offre était tellement supérieure à la demande, le marché était si encombré par les stocks qu'on y jetait, que le consommateur avait pris l'habitude de n'attribuer presque plus de valeur aux objets. Nos rebuts font la fortune des chiffonniers, des fripiers, des marchands de bric-à-brac. Il n'y a qu'à se rappeler la masse de papiers multicolores dont la réclame inondait les rues avant la guerre. Les boîtes de conserves, les bouteilles vidées de leur contenu forment sur les dépôts d'ordures des environs des villes des amas considérables. Pense-t-on à tous les menus objets de fer, d'acier, de laiton, dont nous nous débarrassons journellement : épingles, agrafes, vieux clous, becs de plume, boutons, fil de fer, vis, etc. ? Ne sommes-nous pas, les fumeurs surtout, trop prodigues d'allumettes ? N'avons-

Digitized by Google

nous pas jeté inconsciemment le papier d'étain qui enveloppe le chocolat ?

Le machinisme a conduit à la surproduction ; la machine ne se lasse pas de répéter le même geste ; vu le prix qu'elle coûte, il y a intérêt à lui faire produire le plus possible. Les frais généraux restent les mêmes, le bénéfice consiste à produire davantage. C'est le réglage et la mise en train de la machine qui demandent le plus de temps ; une fois qu'elle marche, elle travaille vite. Il y a avantage à en modifier le fonctionnement le plus rarement possible. On en est venu à organiser le travail en série ; un modèle est-il adopté, on le reproduit au plus grand nombre d'exemplaires.

Autrefois on fabriquait sur commande, c'est-à-dire suivant les besoins ; ou bien on fabriquait d'avance les articles dont la vente était assurée ; l'offre se réglait sur la demande. Aujourd'hui le machinisme a renversé les choses ; on fabrique pour fabriquer, et ce sont les besoins qu'on cherche à élever au niveau de la production. L'industrie est sans cesse à la recherche de nouveaux débouchés ; les commis-voyageurs courent le monde pour écouler leur marchandise. Le puissant mouvement industriel de l'Allemagne contemporaine, par exemple, a exigé le développement du service de ses voyageurs qui se sont répandus sur le globe entier. Des populations dont on a recherché la clientèle, les unes, trop primitives, n'ont pas encore de besoins ; d'autres, plus avancées, n'ont pas encore de crédit ; les autres, les plus riches, sont sollicitées de tant de côtés, qu'elles ont le choix entre les offres. La surproduction a déterminé l'avilissement des prix. Sur le marché intérieur, protégé par les tarifs douaniers, on peut les tenir encore ; mais à l'étranger, où la concurrence sévit dans toute sa bruta-

Digitized by Google

lité, on en est venu à vendre à perte. On sait que c'est précisément ce qui est arrivé avec les sucres, avant la convention de Bruxelles de 1902 ; les pays consommateurs, comme l'Angleterre et la Suisse, payaient leur sucre trois à quatre fois moins cher que les pays producteurs ; ils le payaient au-dessous du prix de revient. Pour la même raison le sucre de betterave d'Autriche réussissait à s'introduire jusque sur le marché de l'Inde, le grand pays de la canne à sucre. Malgré le bas prix de sa main-d'œuvre, c'est à peine si l'Inde peut lutter chez elle-même contre le sucre étranger. Le bas prix de cette main-d'œuvre seul explique que l'Inde puisse continuer à produire le jute, cette précieuse fibre dont nous faisons nos cordages, nos tissus d'emballage et d'ameublement, nos sacs. La culture de ce textile laisse en effet de si maigres profits, à cause de la concurrence d'autres fibres, chanvre de Manille, chanvre de Sisal, fibres de divers palmiers, etc., que seul s'en peut contenter le petit paysan indigène travaillant par ses propres moyens avec sa famille, sans l'aide de personnel salarié. La surproduction menace ou a déjà tué, par les bas prix qu'elle entraîne, diverses productions : la plupart de nos textiles indigènes ; certaines cultures, celle du blé en Europe ; des industries, l'industrie minière suisse, par exemple. La surproduction se ruine elle-même : dans l'industrie sucrière allemande, la proposition fut sérieusement faite, à un moment, de jeter la moitié des stocks à l'eau, afin de hausser ainsi la valeur de l'autre moitié.

La surproduction a pour conséquence la disette de certaines matières premières. Le coton, le roi-coton, devient de plus en plus difficile à trouver. Jadis, les Etats-Unis, dont la récolte vaut à elle seule les trois

Digitized by Google

quarts de la production mondiale, l'exportaient presque entière en Europe ; mais des manufactures se sont créées ensuite aux Etats-Unis, leur consommation absorbe une part toujours plus grande de la production, aux dépens du stock disponible pour l'Europe. L'Inde, le pays du *regur* ou terre à coton, vient au second rang pour la production de la fibre ; à son tour, elle s'est outillée pour la transformation sur place du textile, et elle emploie aujourd'hui elle-même la moitié du coton qu'elle produit. Pour son industrie naissante, le Japon doit importer de la matière première de l'Inde. En 1909, en pleine région cotonnière des Etats-Unis, quelques filatures de la Caroline ont importé, pour la première fois, plusieurs centaines de balles de coton indien. L'industrie européenne éprouve de plus en plus de peine à se ravitailler ; l'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Russie ont été ainsi conduites à se retourner du côté de leurs colonies en vue d'y développer la culture du coton : l'Egypte, l'Afrique orientale, le Turkestan, l'Anatolie s'y essaient, mais ne parviennent pas encore à contrebalancer la prépondérance américaine.

Le coton manque ; le caoutchouc manque également. La demande formidable de ce produit a conduit à l'exploitation la plus sauvage des arbres et lianès à caoutchouc. Le Castilloa, couramment, n'est pas saigné, mais coupé ; aussi disparaît-il de certaines régions, comme les rives de l'Araguya, au Brésil, où il était autrefois abondant. Les Landolphia, qui sont les lianes à caoutchouc de l'Afrique équatoriale, coupées également, disparaissent, et la production africaine est en forte baisse. L'Euphorbia Intisy, de Madagascar, où le caoutchouc se trouve renfermé dans l'appareil souterrain de la plante, pourvue de rhizomes renflés en chapelets, est en voie

Digitized by Google

de disparition rapide, car il est exploité bien avant l'époque de la floraison. L'Hevea brasiliensis, qui fournit la majeure partie du caoutchouc dit Para, abonde toujours sur les alluvions de l'embouchure de l'Amazone ; ailleurs les exploitations reculent de plus en plus vers les hauts bassins des cours d'eau, et les difficultés de ravitaillement des exploitants augmentent en conséquence. Déjà le Congo et l'Angola, autrefois les plus riches exportateurs de caoutchouc, voient leurs peuplements naturels de lianes s'épuiser ; déjà on commence à redouter l'épuisement des ressources caoutchoutifères du Brésil. De grandes plantations d'Hevea se sont développées en Inde, à Ceylan, à Malacca, en Insulinde et en Indo-Chine ; mais les difficultés de la culture, les sarclages et nettoyages du sol répétés pendant les premières années, les exigences de l'arbre, qui veut une température constamment élevée et des pluies fréquentes, les maladies, dues surtout à un champignon, font prévoir déjà que seuls pourront soutenir la lutte les planteurs qui par une culture rationnelle arriveront à réduire leur prix de revient, tout en élevant le rendement en latex et en conservant les arbres en bon état.

Les salpêtres du Chili touchent à leur épuisement ; le guano du Pérou, accumulé pendant des milliers d'années, a été épuisé en quelques dizaines d'années ; combien de gisements locaux d'or, de pétrole, de houille, de fer, ont déjà disparu! L'ivoire devient de plus en plus rare ; l'éléphant est presque complètement expulsé des savanes déboisées ; il est avidement pourchassé dans la forêt de l'Afrique centrale et, quand les chemins de fer la traverseront, ses jours seront comptés. Plus l'ivoire devient rare, d'ailleurs, plus le prix s'en élève, et cette élévation du prix ravive la chasse de l'éléphant. La baleine, tirée des

Digitized by Google

fanons des grands cétacés, est devenue si rare qu'on la remplace régulièrement par un produit industriel : la baleine d'acier.

Le machinisme a créé l'urbanisme : les machines sont chères, compliquées, il leur faut une force motrice importante ; leur emploi était incompatible avec l'industrie à domicile, il a fallu concentrer dans des usines les ouvriers jadis dispersés dans les campagnes. Les usines ont trouvé dans les villes les moyens de transport nécessaires pour assurer l'arrivée des matières premières, l'expédition des produits de l'industrie. L'industrie est devenue plus absorbante, elle a exigé la présence permanente de l'ouvrier, auquel le temps a désormais manqué pour les travaux de la campagne ; l'agriculture et l'industrie se sont dissociées ; les localités adonnées à l'industrie, si petites fussent-elles, ont pris, du fait même du genre de vie des habitants, un autre aspect que les localités agricoles, un aspect de villes.

Le divorce s'est effectué entre la ville et la campagne. La ville n'a plus, de la vie, la même conception que la campagne ; l'expression « gagner son pain » n'y a pas le même sens ; les problèmes de l'alimentation y prennent une tout autre figure. Pour un citadin enfermé tout le long de l'an entre les murs d'une usine, le beau temps et le mauvais temps, la sécheresse et les pluies prolongées, le retard du printemps, la précocité des gelées hivernales, les brouillards, les orages, la grêle, n'ont aucune signification, aucune valeur ; son alimentation dépend de l'habileté des commerçants, épiciers, boulangers, bouchers, marchands de comestibles, qui suppléent à l'insuffisance des récoltes d'une région par celles d'autres régions. Pour un ouvrier d'usine, le travail ni le salaire ne subissent de changement d'une saison à l'autre ;

Digitized by Google

il ne saisit donc pas le rapport de dépendance qui existe entre la production agricole et les conditions climatiques ou météorologiques. Il n'est pas obligé, comme le paysan, à faire des provisions, à économiser pour les mauvais jours. Les fruits que le laboureur arrache si péniblement à la terre, il en méconnaît le prix, il en croit la multiplication aussi facile que des objets que sa machine ne se lasse pas de lui fabriquer, il les gaspille. L'ouvrier industriel ne comprend pas le paysan. C'est l'urbanisme la cause de cette hostilité.

Les villes sont devenues grandes, et leurs besoins, alimentaires ou autres, dépassent de beaucoup les possibilités des campagnes environnantes ; grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur, grâce aux installations frigorifiques et aux procédés de conservation, leurs fournisseurs s'éloignent de plus en plus ; ce sont maintenant les deux hémisphères qui contribuent au bien-être des villes. Les pays neufs, les colonies ont à cet égard une position privilégiée ; faute d'habitants, le sol y est à vil prix, si bien que les produits agricoles, meilleur marché que les nôtres, les battent sur le marché des villes. La chose est surtout manifeste pour le blé, que nos paysans, récemment encore, ne cultivaient plus guère que pour eux-mêmes, tandis que nos villes vivaient du blé étranger. Sans doute le climat pluvieux de l'Europe occidentale convient particulièrement à la production fourragère. Mais le blé y donne aussi de bons rendements. Le remplacement de la culture du blé par l'élevage du bétail est dû à des causes économiques plus qu'à des causes géographiques, à la crise de la main-d'œuvre agricole entre autres. La France, par exemple, où la population a gardé un caractère plus rural que dans les grands pays industriels voisins, où d'autre part existe un droit de

Digitized by Google

douane, quasi prohibitif, de sept francs par quintal, la France est un des premiers pays du monde pour la production du blé. Le rendement à l'hectare y est cependant inférieur à celui qu'on relève dans des pays notoirement plus humides, comme l'Angleterre, la Belgique, les Pays-Bas, le Danemark, où la sélection des semences, l'usage étendu des engrais, le soin donné aux façons, la prudence des assolements, assurent de 21 à 28 quintaux de blé à l'hectare en moyenne. En revanche, dans les pays neufs, le rendement moyen n'atteint pas 15 et même 10 quintaux. Cependant la production du blé y laisse des bénéfices à cause du bas prix des terrains, de l'emploi presque exclusif des machines, de la suppression des engrais. C'est une culture irrationnelle, mieux encore, c'est une culture destructive. Le sol, auquel on fait porter, sans restitution, les mêmes cultures pendant plusieurs années de suite, jusqu'à dix ans, est surmené, s'épuise, il se meurt. Il est de toute nécessité de l'abandonner ensuite, de le livrer à la jachère, et de passer à de nouveaux espaces. L'agriculture, dans ces conditions, ressemble fort à l'exploitation minière, qui émigre sans cesse des filons taris vers de nouveaux gisements. Ce régime économique, pourtant malsain et immoral, entrave, par une concurrence qu'on peut qualifier de déloyale, la production normale du blé en Europe.

Nos pays humides présentent les caractères favorables à la culture des légumes. Cependant, le goût des citadins s'est perverti ; ils ne se délectent qu'à ce qui est d'avant-saison, hors saison même. Grâce aux particularités de son climat, le Midi s'arrête de produire en été à cause de la sécheresse, pour reprendre en automne ; il se trouve donc de plusieurs mois en avance sur nous ;

Digitized by Google

c'est déjà à la mi-février qu'y commence la récolte des pois et des haricots ; celle des pommes de terre est alors dans son plein, tandis que celle des artichauts et des salades touche à sa fin. Les nouveaux services de transports rapides mettent ces « primeurs » à la portée des habitants des grandes villes, qui délaissent les légumes de chez nous. Avant la guerre, bien des paysans des environs des villes songeaient à abandonner la culture maraîchère, devant le maigre profit qu'elle laissait. Dans la hâte où les producteurs étrangers sont de jeter leurs marchandises sur le marché, ils n'attendent pas même la maturité de leurs produits ; les pommes de terre, par exemple, dont la précocité est avancée à force de fumier, s'expédient encore tendres vers les grandes villes. Pour supporter le voyage et ses cahots, d'ailleurs, les légumes ne doivent pas être tout à fait prêts. Il y a ainsi une surenchère de vitesse, qui ne laisse pas de place à la culture patiente et raisonnable.

Sur le modèle des Anglais, chez lesquels l'urbanisme est né, les citadins sont devenus grands mangeurs de viande. Quoique l'élevage ait profité en Europe du recul de la culture du blé, il est devenu insuffisant en présence de la consommation croissante. Il faut recourir aux troupeaux des pays neufs. Mais déjà les Etats-Unis, qui ont le plus grand troupeau du monde, ont cessé d'exporter ; déjà le Canada, si faiblement peuplé cependant, voit son exportation diminuer. Seuls, parmi les pays civilisés, l'Argentine et l'Australie ont une production supérieure à leurs besoins et pour longtemps encore. Ils fournissent l'Angleterre, tandis que la France s'adresse à ses colonies du Soudan et de Madagascar. Dans ces pays, le bétail convient moins à la boucherie, étant

Digitized by Google

moins précoce, moins apte à l'engraissement, de moins forte taille ; les emprunts, toujours plus considérables, que l'on fera au cheptel indigène en auront bientôt raison. Sur tout le globe, on prévoyait, pour l'après-guerre, une disette de viande. Pour y parer, on a songé aux grands troupeaux d'herbivores sauvages d'Afrique, déjà décimés par les exploits inutiles et peu glorieux des sportsmen européens. Dans les solitudes du Canada central et septentrional, trop loin des grandes routes, vivent des caribous ou rennes sauvages ; on a proposé de les rejoindre par avions et de les abattre à coups de mitrailleuses. Avec des moyens pareils, cette réserve serait sans doute vite épuisée.

CHARLES BIERMANN.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

L'ILE AU CHARME ENSORCELEUR

TROISIÈME PARTIE[1]

Au petit jour, ils partirent, voulant aller jusqu'à Taravao, dans l'isthme étroit qui relie Tahiti-la-Grande à la petite presqu'île. Ils passèrent dans la claire lumière du matin Mataïéa, Papara, le district de Tati Salmon, frère de Marau. Les montagnes s'éloignaient de la mer et laissaient une vaste plaine où se voyaient des restes de villages, des plantations à l'abandon. On avait voulu faire là un essai de culture du coton en grand. Des Chinois qu'on avait fait venir à grands frais devaient fournir la main-d'œuvre. Mais les actionnaires avaient perdu leur argent. La plaine, où l'on n'élevait plus que quelques bœufs à demi sauvages, retombait en friche, et les Chinois, ceux du moins qui ne s'étaient pas fait rapatrier, vivaient de petits commerces, cultivaient des légumes qu'ils vendaient à Papeete.

Puis la montagne, redevenue abrupte et farouche comme à Mooréa, tombait presque à pic dans la mer, ne laissant que tout juste place pour la route, dans une richesse de verdure, de fleurs, de lianes et de mousses. Un ruisseau s'échappait d'une roche pour se perdre tout de suite dans la mer bleue.

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de juillet et août.

Digitized by Google

— On croit que ce ruisseau souterrain est le déversoir du lac Vaïhiria, expliqua Balsenq. Le lac n'a aucune issue visible par où puissent s'échapper ses eaux et ce ruisseau paraît bien en descendre en droite ligne.

— Et vous, Balsenq, savez-vous comment, de ce lac mystérieux sont venues la richesse et l'abondance pour toutes les îles du Pacifique ?

Manihinihi l'avait plus d'une fois redite devant Alain, la jolie légende du lac Vaïhiria, Il la conta à son compagnon au pied de ces montagnes qui enserrent le lac. La fille d'un grand chef de Mataïéa avait été fiancée, sans le connaître, au génie du lac. Elle partit un jour avec ses compagnes pour aller trouver, dans sa retraite montagneuse, ce fiancé inconnu. Au bord du lac aux eaux mortes elle ne vit personne, l'endroit était désert, affreusement. Mais dans l'eau, près du bord, un poisson étrange, à grandes oreilles, la regardait. C'était le génie à qui ses parents l'avaient promise. Outrée de colère, la jeune fille se jeta sur lui et lui coupa la tête. Une voix très douce dit alors, semblant venir des profondeurs du lac :

— Porte cette tête sur ton maraï, ô fille de Mataïéa. Et désormais les hommes auront toujours de quoi manger, se vêtir et construire leur habitation.

La jeune fille prit la tête dans un pan de son paréo d'écorces foulées et redescendit vers Mataïéa. Le maraï, l'autel où se faisaient les sacrifices humains et où le prêtre et le chef mangeaient chacun un œil de la victime, était au bord de la mer, sous un groupe de filaos. En y allant, elle broncha et laissa tomber la tête du poisson-génie. Aussitôt, sur le sable, un arbre d'une espèce inconnue se mit à pousser. Un tronc élancé, un bouquet de feuilles aux reflets métalliques, avec un régime de fruits énormes....

Digitized by Google

De la noix du cocotier, les Tahitiens firent leur nourriture et de son lait leur boisson préférée. Avec les fibres ils tissèrent de grossières étoffes et les feuilles servirent à couvrir les habitations. Et comme Tahiti seule était riche de cette façon, on dit qu'une baleine, un jour, prit un coco et l'emporta jusqu'aux Tuamotou, les îles arides où rien ne poussait. Depuis lors les atolls, les anneaux de corail à fleur d'eau, sont revêtus d'une éclatante parure verte, richesse de leurs habitants.

— J'ignorais cette histoire, dit Balsenq. Mais je sais que les poissons du lac Vaïhiria sont d'une espèce inconnue partout ailleurs, avec de grandes oreilles. Si nos peuples civilisés voulaient se contenter des richesses qu'on peut tirer d'un cocotier, les questions sociales n'angoisseraient plus le monde. Si chacun savait simplifier sa vie à l'exemple des gens d'ici, que de bonheur il y aurait pour tous, partout ! Votre génie du lac mystérieux a fait riches et heureuses toutes ces îles aux dépens de sa vie. Chez nous, des centaines, des milliers de gens donnent la leur pour essayer de répandre autour d'eux un peu de bonheur et n'y parviennent pas.

Il était nuit noire lorsqu'ils arrivèrent à Taravao et Philippe-Pétrole traînait un peu la patte. Il fallut faire à pied quelques montées sous bois où nulle clarté ne filtrait dans l'épaisseur des branches. Des lucioles voletaient çà et là, éteignant et rallumant sans cesse leur phare minuscule.

Le *upé*, le frais vent du soir, murmurait dans les branches, apportant des montagnes la senteur très douce des fleurs et des fruits mûrs. Alain rêvait à Manihinihi et jalousait les officiers qui, à ce moment-là, sans doute, la couronnaient de fleurs. Il croyait entendre son rire

Digitized by Google

clair et ses phrases joyeuses, toutes mêlées de français, de tahitien et d'anglais.

Balsenq, lui, s'indignait encore des théories émises par le peintre :

— Bien sûr, nous nous étions trompés en faisant la Commune. Mais notre idée était généreuse. Tandis que lui !... Vivre pour soi tout seul afin de ne pas souffrir ? C'est monstrueux, cet idéal.

— Ne vous hâtez pas de le condamner. Cet homme est malheureux, profondément malheureux. Seule une grande douleur peut rendre aussi férocement égoïste. Ne jugeons pas le pauvre artiste sur quelques mots amers ni sur cette espèce de parade d'indifférence, trop exagérée pour être véritablement sincère. Qui sait par quelles souffrances morales il a passé avant d'en arriver là ?

Brusquement, comme la route tournait après une côte très dure, une clarté sembla monter d'en bas, vers le ciel obscurci de nuées. Une baie plus vaste que celle de Mooréa entrait dans les terres, toute lumineuse au milieu des forêts sombres. Des phosphorescences brillaient à la crête des minuscules vagues, l'eau claire était moirée de lumière. Puis ils rentrèrent sous bois dans une large allée au bout de laquelle une autre baie étalait ses phosphorescences. Vers le milieu de l'isthme, au delà d'un village d'une dizaine de cases, une massive construction dominait la mer, à l'entrée du chemin qui s'engageait sur la presqu'île. Un mur percé de meurtrières, une porte bardée de fer s'efforçaient à prendre un air rébarbatif au milieu des fleurs, dans les parfums exquis et le calme de cette nuit tahitienne.

Au sommet d'un bastion de la lumière filtrait à travers les roseaux d'une case.

Digitized by Google

Balsenq arrêta la voiture :

— C'est le fort de Taravao. Deux gendarmes en sont toute la garnison. Ils sont encore à table, car cette case du bastion leur sert de salle à manger.

Un appel devant la porte aux formidables ferrures la fit ouvrir aussitôt par un des gendarmes accouru. Ce furent des exclamations de joie :

— Monsieur Balsenq ! Entrez donc.... Brigadier, voici des visiteurs qui nous arrivent pour dîner.

Les bons gendarmes s'affairaient, faisaient ajouter deux couverts à la table et des plats au menu. L'un attachait Philippe-Pétrole dans un gras pâturage tandis que l'autre courait à la case des voyageurs, mettait lui-même des draps au lit, faisait porter de l'eau. Dans la case au sommet du bastion, tous quatre firent un dîner soigné, le brigadier se piquant de savoir comment on reçoit ses amis lorsqu'on est homme du monde.

Il fallut, bon gré mal gré, s'arrêter un jour à Taravao et, des heures durant, écouter les discours du brave homme, beau parleur et trop souvent privé d'écouteurs bénévoles.

On se promena le long de l'isthme, d'une baie à l'autre. On se grisa de soleil, de lumière et du parfum d'éther que distillent les pandanus. On resta longtemps étendus sur le sable à regarder la mer, engourdis de cette torpeur exquise qu'on ne ressent qu'à Tahiti. Le brigadier rêvait, pour sa retraite, une case de roseaux au bord de la mer, dans quelque district de la presqu'île. Il cultiverait de la vanille, travail peu fatigant et, d'avance, jouissait de cette vie sans peine et sans soucis, de ce nirvâna sur la terre qu'est l'existence tahitienne.

— Mais ce n'est pas vivre, cela, lui objectait Alain.

Digitized by Google

C'est végéter, vivre la vie des plantes. A qui sera-t-elle utile votre existence de matérielles joies ?

— A personne sans doute. Mais je serai heureux. Je ne demande pas autre chose. Et je ne suis pas le seul, allez, à succomber aux charmes de Tahiti. Je sais, non loin d'ici, un ingénieur sorti de Polytechnique et qui vit en sauvage, vêtu d'un pagne, torse nu, jambes nues, depuis nombre d'années. Il a donné sa démission d'officier pour ne pas quitter l'île et s'est si fortement « encanaqué », comme on dit, qu'il a, je le crois bien, presque oublié le français. Il ne se souvient plus d'avoir jamais manié le compas et l'équerre et ne lit jamais un journal. La vie contemplative lui suffit. Un autre, à vivre ainsi, a attrappé le *féfé* des Tahitiens, l'éléphantiasis qui déforme les jambes. Il est rentré en France pour se faire soigner. Au bout d'un an, il était guéri et revenait en hâte retrouver sa case de roseaux et sa vahiné tahitienne. Depuis, il a été repris de son mal et traîne ses jambes énormes, crevassées, hideuses. Mais il se refuse absolument à retourner en Europe. Ah ! quand elle vous tient, la charmeuse, elle ne vous lâche plus !

XI

La route, le long de la presqu'île, le lendemain matin, fut un enchantement. Plus que partout ailleurs le charme de Tahiti se faisait sentir là. Les verdures étaient plus fraîches, les fougères plus fines, les lianes plus enlaçantes. D'innombrables ruisseaux traversaient le chemin, qu'il fallait passer à gué, Philippe-Pétrole tirant durement sur les cailloux, dans l'eau jusqu'au poitrail. Partout les oranges mettaient leurs points d'or dans la verdure et le parfum de leurs bouquets se mêlait à la senteur d'éther

Digitized by Google

des pandanus. Les pervenches à haute tige étoilaient le gazon et c'était sur tout cela la paix profonde, ensorceleuse, la paix où l'on rêvait de vivre toujours, fallût-il renoncer à tout ce qu'on avait aimé.

Rêver éternellement sur ces plages où les arbres doucement se penchent, où le chant du corail vous berce. Rêver devant l'infini de la mer, se persuader que le monde finit là, qu'il n'y a plus d'humanité souffrante, plus de douleurs, plus de luttes.... Rien que la paix, rien que ce demi-sommeil enchanteur qui brise les volontés, annihile les énergies....

Ils eurent un peu de peine à passer la rivière de Tautira gonflée par de récentes pluies. La voiture, dans l'eau jusqu'au-dessus des brancards, faillit être emportée par le courant, le pauvre cheval à la nage ne pouvant plus la retenir. Puis, le bord presque à pic péniblement gravi, ils retrouvèrent le sentier de mousse et d'herbe fine, sous les orangers aux fruits de soleil.

Tautira était un vrai village, un long alignement de cases et de maisonnettes le long de la mer, des deux côtés du sentier gazonné. C'était dimanche et, dans la case-temple, tous les indigènes étaient réunis. Le chef, le vieux Ori a Ori, très digne dans sa redingote et sa chemise en surplis, sortit au bruit de la voiture et fit accueil aux voyageurs. Il les installa dans une maisonnette à véranda comme celle où, à Mooréa, Alain avait logé chez Tatari.

Ici, chacun des habitants possédait à côté de sa case une maisonnette semblable. C'était à qui mettrait à sa véranda le plus de lianes fleuries, à qui aurait les nattesses plus fines, sur les lits les couvertures les plu bariolées, avec des oreillers garnis de dentelles communes mais

Digitized by Google

d'une fraîcheur immaculée. Et quand des Européens arrivaient dans le village, ce qui était assez rare, tous se précipitaient :

— Prends ma maison, viens chez moi.

La femme du chef vint à son tour, l'air recueilli encore au sortir du temple, une lumière de paix et de sérénité sur ses traits ridés. Elle apportait des provisions, oranges, bananes, poisson et poulets, avec des noix de coco fraîches.

Ori a Ori, pendant ce temps, avait groupé autour de lui les hommes du village et semblait leur donner des ordres, des instructions longues et compliquées. Alain et Balsenq s'approchèrent sans être vus. Les hommes écoutaient avec un profond respect, opinant de la tête, approuvant ou désapprouvant comme ils l'avaient fait le matin au sermon du pasteur indigène. C'était une sorte de programme du travail de la semaine que le chef détaillait ainsi à ses administrés :

— Demain on balaiera tous les chemins du village, et on enlèvera tout ce qui traîne sur les gazons. Les jeunes gens iront dans la montagne chercher des oranges, car le bateau de Nouvelle-Zélande viendra le jour suivant en charger six cent mille. Les femmes les emballeront.

Pour chaque jour de la semaine, il y avait un plan d'occupations. Peu de chose. De ces travaux-amusements que seuls peuvent accepter les Tahitiens. Mais c'était un essai de réglementation de la vie, une tentative d'ordre et tous s'y soumettaient de bonne grâce. Cependant il y eut une discussion à la fin de la séance. Les hommes demandaient une chose que le chef ne voulait pas accorder. Il finit par céder de mauvaise grâce et s'en vint, tout assombri, trouver ses hôtes :

— Ils ont demandé à boire, cet après-midi, du vin

Digitized by Google

d'oranges et je n'ai pu les en empêcher. C'est une honte à cause de ce qui se passe après.

Il expliqua que le vin d'oranges, préparé deux ou trois jours à l'avance, allait être porté dans un enclos bien fermé. Ceux qui voudraient y entrer paieraient comme droit une bouteille de rhum. Par-dessus la griserie très légère et vite envolée que donne le vin d'oranges, on boirait l'alcool à pleins verres. Et ce serait alors l'ivresse lourde et mauvaise chez tous les hommes.

Ori a Ori semblait surtout désireux d'obtenir que les Européens n'allassent pas du côté de l'enclos, n'assistassent pas à la fête dont il était honteux. Ils le promirent aisément, nullement soucieux de se gâter la quiétude de cette journée par le tapage d'hommes plus ou moins gris.

Vers le soir, quand le soleil commença de descendre à l'horizon, ils allèrent du côté de la rivière, voulant revoir le paysage qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir le matin, occupés qu'ils étaient aux difficultés du passage. La crue avait empli jusqu'aux bords les bassins où les arbres baignaient leurs basses branches. Tout près, la rivière tournait au pied d'un pic en forme de pyramide, s'attardait en un lac paisible sans une ride à sa surface. Le pic s'y reflétait, tout ruisselant de lumière dorée, si nettement, si purement qu'on ne savait lequel était l'image ou la réalité de ce tranquille paysage tahitien. Des deux côtés de la pyramide, chaque arbre, chaque rameau fleuri se dessinait, exactement reproduit. La montagne était si bien au milieu du bassin, tellement symétrique en sa forme avec les rives s'évasant, fuyant des deux côtés, que la double image semblait un dessin géométrique, étrangement orné de végétation.

Ils attendirent que le soleil eût complètement disparu

Digitized by Google

et virent le tableau peu à peu s'assombrir, s'effacer puis sombrer dans la nuit très vite tombée. A pas lents, cherchant leur chemin dans l'obscurité, ils rentrèrent au village. Des chants et des rires mêlés de cris s'entendaient du côté de l'enclos où l'on buvait du vin d'oranges. Mais de bonne heure tout rentra dans le calme et au petit matin, ils furent éveillés par le départ joyeux des jeunes hommes allant à la cueillette des oranges.

XII

L'après-midi, dans la grosse chaleur, les hommes commencèrent à revenir les uns après les autres, chargés de fruits d'or qu'ils amoncelaient par grands tas sur le sable au bord de la mer. Nus jusqu'à la ceinture, le paréo drapant étroitement les hanches, les jeunes hommes étaient beaux de l'effort accompli, de la rude grimpée le long des pentes abruptes, dans les vallées presque inaccessibles où croissaient les orangers. Ils avaient mis sur leurs têtes des couronnes de feuillage qui leur donnaient l'air de faunes, très jeunes et très bons enfants.

D'autres amenaient les oranges par pirogues pleines. On les voyait arriver de loin, glissant sur la mer claire et calme, la minuscule embarcation enfoncée jusqu'au ras de l'eau par le tas d'or qui l'emplissait. Un paréo, un bout de natte, faisaient office de voile, et de temps à autre un des jeunes hommes plongeait la pagaie dans le métal fluide dont les gouttes brillantes retombaient comme des perles égrenées. De loin, sur cette eau si claire, si unie qu'elle se confondait avec le ciel, les pirogues avaient l'air de voguer dans l'éther, semblaient irréelles, magiques, dans un paysage de magie, tout éclatant de lumière pâle.

Sous un abri en feuilles de cocotier, les femmes

Digitized by Google

s'occupaient à envelopper les oranges dans des carrés de papier fin apportés le matin même par le capitaine du *Richmond*. Autour des monceaux de fruits elles étaient groupées, rieuses et bavardes, des couronnes dans les cheveux, un « tiaré » posé sur l'oreille. C'était une grande fête, cette expédition des oranges, une occasion toujours bien accueillie de chanter, de danser. Ces enfants gâtés de Tahiti n'acceptent aucun autre travail que celui qu'on peut faire en chantant, celui qui s'accomplit en beauté, dans les fleurs, dans la joie. Ils sont capables de n'importe quel effort quand ils y trouvent du plaisir. Mais ils tiennent trop peu à l'argent, n'ont pas assez de besoins pour consentir à sacrifier leur chère liberté, une heure de danse ou de far-niente, à n'importe quelle besogne rémunératrice.

Cette récolte des oranges en bandes joyeuses, ce travail d'emballage sous un abri plein de fleurs, plein de chants et de rires, était une de leurs grandes joies.

Ori a Ori, très grave, allait d'un groupe à l'autre, critiquant, encourageant... grondant un peu lorsque les jeunes filles abandonnaient un des beaux tas dorés qui grossissaient sans cesse pour s'en aller chanter et rire avec les jeunes gens.

Au large, le vapeur sifflait éperdument afin qu'on se hâtât, et le va-et-vient des pirogues était incessant entre la terre et le *Richmond*, à l'ancre en dehors du récif.

Quand il n'y eut plus de papier fin et qu'il fallut attacher les oranges, trois par trois dans des feuilles de pandanus, ce fut une fuite générale de toute la jeunesse. La femme du chef, avec cet air de sérénité paisible qu'avait tant admiré Alain la veille, au sortir du temple, prit sur elle de terminer la besogne devenue ennuyeuse parce qu'il fallait s'y appliquer, se donner de la peine.

Digitized by Google

Seule avec les plus vieilles femmes elle resta auprès des derniers tas, travaillant de son mieux afin que la jeunesse pût s'amuser.

Dans la rivière, toute proche, il y eut une baignade générale, des cris et des rires dans un pêle-mêle de paréos rouges et de torses bronzés. Puis on mit des guirlandes fraîches sur les cheveux dénoués en manteau. On passa de longues robes claires et, sous les arbres que l'ombre envahissait déjà, on se groupa, jeunes hommes et jeunes femmes, et jusqu'aux très petits enfants, pour chanter des himenés.

Parmi les fleurs et sur les gazons verts, ils s'accroupirent sur trois rangs, très près les uns des autres. En avant, les enfants, fillettes et garçons dont les voix suraiguës imitaient la petite flûte et brodaient, sur l'air chanté par leurs aînés, mille dessins légers. Les femmes et les jeunes filles, le visage grave, inspiré, chantaient en parties avec un ensemble admirable tandis que derrière elles les voix des hommes soutenaient le chant. Quelques-uns, penchés en avant, se frappant les côtés de leurs bras repliés, ne faisaient entendre que deux notes de basse à demi-voix, une sorte de bourdonnement. Ce bourdonnement était comme le fond sombre d'un tableau qui met en relief les détails et les teintes claires. Il faisait ressortir la fraîcheur et la pureté des voix de femmes et d'enfants. Et cette musique, qu'au début on pouvait trouver étrange, vous prenait, vous émouvait parfois jusqu'aux larmes. Ils chantaient les beautés de la nature autour d'eux, les joies de leur vie simple et surtout leur amour immense pour l'île fortunée. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'on entend chez les civilisés. La mélodie, très simple, était étrangement harmonisée et les voix se fondaient en accords mineurs d'une tristesse infinie. Ces

Digitized by Google

grands enfants joyeux, amoureux de plaisir, mettaient dans leur musique toute la nostalgie de ce qu'ils ignoraient, toutes leurs aspirations vers une autre vie, peut-être, plus élevée et moins faite de matérielles joies ?...

Le soleil descendu derrière la montagne laissait dans l'ombre le village. Sous le toit de feuillage, les tas d'oranges luisaient, semblaient éclairer la nuit qui venait. La mer, très calme, se décolorait peu à peu, devenait d'un blanc métallique avec quelques reflets nacrés. Au delà du récif, une mince ligne noire, avec un léger nuage de fumée, indiquait le vapeur, chauffant déjà pour repartir. Des pirogues allaient et venaient encore et, de très loin, des phrases de chant lancées à pleine voix là-bas par les rameurs s'en venaient joindre les harmonies étranges du chœur aux innombrables parties, monter avec elles vers le ciel pâle où déjà s'allumaient les étoiles....

A la clarté d'une grosse lampe, les vieilles femmes achevaient leur tâche. Les dernières oranges chargées sur la dernière pirogue, la femme du chef emmena tout son monde, longue théorie de formes blanches dans l'obscurité du sentier. Tous étaient silencieux, leur gaîté brusquement tombée, et les jeunes femmes se tenaient par la main, un peu peureuses dans cette nuit hantée de *toupapahous*.

Un long sifflement troubla le silence et quelques cris de frayeur y répondirent sous les arbres. Le *Richmond* annonçait son départ, et, porté à la surface de la mer endormie, le frémissement de l'hélice fut un instant perceptible. Puis le grand silence retomba, la grande paix que rien ne devait troubler pendant de longues semaines.

Digitized by Google

XIII

A la réception de « Madame le Gouverneur » il y eut, peu après, une petite affaire scandaleuse dont les bonnes âmes de Papeete se réjouirent pendant bien longtemps.

Comme un des plus anciens fonctionnaires s'avançait pour la saluer, la maîtresse de la maison lui dit d'un ton aimable :

— Je ne vous l'ai pas dit encore, monsieur Trappe ?.... comment donc l'avais-je oublié ?... j'ai eu le plaisir de voir, avant mon départ de Paris, Mme Trappe et vos enfants qui m'ont paru être en excellente santé.

M. Trappe devint livide. Il balbutiait éperdu :

— Mme Trappe ?... Mes enfants ?... Mais....

— Il y a fort longtemps, je crois, que vous ne les avez vus et tous auraient le plus grand désir de vous rejoindre ici. Vous ne connaissez pas même, m'a-t-on dit, votre petit dernier.... si l'on peut appeler ainsi un beau gars de seize ans qui vous fait grand honneur.

Les visiteurs se regardaient et chuchotaient entre eux. M. Trappe, fort mal à son aise, abrégea la visite et se sauva comme un chien qu'on fouette.

Ce fut alors un déchaînement de questions, d'exclamations indignées :

— Trappe marié ?...

— Trappe père de famille ?...

— Mais depuis tant d'années qu'il est à Papeete, personne n'avait jamais supposé qu'il ne fût pas célibataire !

— Il a une femme tahitienne et court les aventures avec toutes les autres. Trappe est le grand ami des femmes de la plage, le boute-en-train de toutes les

Digitized by Google

parties qu'on organise avec elles entre officiers et fonctionnaires.

La femme du gouverneur souriait doucement :

— Il y a mieux encore, dit-elle, que ces infidélités. Mme Trappe et ses enfants, que le père s'est toujours refusé à laisser venir ici, sont dans la misère profonde depuis plus de quinze ans et ne mangent, je le crains bien, pas tous les jours à leur faim.

Elle raconta comment, à Paris, le gouverneur avait reçu la visite d'une femme éplorée, accompagnée de quatre enfants. Elle venait le supplier de faire en sorte que son mari eût enfin l'avancement et la solde plus élevée auxquels, depuis tant d'années, il semblait qu'il dût avoir droit. Elle implorait également l'autorisation de rejoindre son mari, autorisation qu'on avait, paraît-il, toujours refusée au pauvre homme.

— Si nous étions réunis, disait-elle en pleurant, la vie serait moins dure et pour lui et pour nous.

— Ah ! le vieux fourbe, s'exclama quelqu'un. Il gagne bon an, mal an, dix-huit ou vingt mille francs et possède deux maisons, l'une à Papeete et l'autre à Faaa où presque chaque dimanche il donne de petites fêtes pas très orthodoxes.

— Evidemment, reprit un autre, la présence de sa famille le gênerait beaucoup. Sa pauvre femme, du reste, n'est pas la seule dans le même cas. J'en sais plus d'un ici, qui ne se soucierait guère qu'on vînt à brûle-pourpoint lui parler de sa femme et de ses enfants.

Deux ou trois officiers de marine relevèrent la tête.

Ah ! ça, ce pékin se permettait-il de parler pour eux ? On savait bien pourtant que la morale pour les officiers n'est pas la même que pour les civils. Et puisqu'ils ne

Digitized by Google

peuvent emmener leurs épouses légitimes, il est bien juste que d'autres femmes, blanches ou noires, les consolent de leur exil tandis que l'« autre » les attend, triste, résignée, dans quelque port de France.

XIV

Un matin, avant le lever du soleil, Alain, sur une très petite pirogue, se dirigea vers Motu-Uta. C'était un îlot de corail, pas très loin du grand récif et de la passe par où les navires pénétraient dans la rade. Une dizaine de cocotiers poussés sur le sable argenté en faisaient un bouquet de verdure au milieu de l'immensité claire. Des crabes de terre en étaient les seuls habitants avec les grands oiseaux de mer qui parfois y arrêtaient leur vol. La surface de l'eau était d'un blanc laiteux, sans une ride, et même au delà de la barrière des coraux la mer n'avait pas une ondulation. Mooréa, tout illuminée de rayons naissants, semblait, ce matin-là, riante et claire avec de belles teintes roses sur ses montagnes farouches. Tout autour, l'infini s'étendait, calme et pur, si lumineux dans sa blancheur bleutée qu'on ne savait où finissait la mer, où commençait le ciel.

La pirogue laissait derrière elle un mince sillon brillant tandis que le léger balancier effleurait la surface, y glissait sans laisser de trace, comme le fer d'un traîneau glisse sur la glace très dure. Alain sentait son cœur se gonfler d'une de ces joies sans cause qui sont parfois plus douloureuses que la peine.... Ne sait-on pas qu'après le rêve il faudra s'éveiller ? La vie lui semblait faite de douceur et de charme, de bienveillance envers tous, de simple bonheur et de rêve sans réveil. Il ne voulait plus savoir que sous ces merveilleux ombrages, là-bas, la foule des humains s'agitait, mauvaise, douloureuse et laide,

Digitized by Google

que les passions s'y déchaînaient comme ailleurs et souillaient ce paradis parce que des hommes y vivaient.

Une voix claire, sous les palmiers de l'îlot, chantait l'himené qu'il aimait : « *Amarana ana, ana....* » Manihinihi, debout parmi les troncs élancés, chantait, la face tournée vers la mer, ses cheveux dénoués flottant au vent du matin, avec les plis légers de sa tunique blanche. C'était donc cela, la joie irraisonnée dont son cœur avait tressailli ? C'était sa présence encore ignorée qui faisait, ce matin, la vie si merveilleusement belle et douce ?

Manihinihi entendit le grincement de la pirogue sur les coraux et se retourna, accueillant Alain avec sa grâce simple :

— Comment ? Vous aussi, vous venez à Motu-Uta ? Je croyais être seule à fréquenter l'îlot et ce matin, Matauhira et moi, nous y sommes venues parce qu'il faisait beau et que la mer, ici, est si jolie !

Alain était toujours troublé par le regard si franc des grands yeux noirs. Il balbutia que, lui aussi, la claire matinée l'avait tenté et que depuis longtemps l'île aux bouquets de palmes l'attirait.

— Je n'y viens qu'en passant. Mon but était le grand récif où jamais je n'ai abordé. Voyez, il est hors de l'eau. Et la mer ce matin n'a pas de vagues qui viennent le balayer.

— Voulez-vous que nous y aillions ensemble ? Vous dans votre pirogue et nous dans la nôtre ? Nous verrons bien le fond avec cette mer si tranquille. Et c'est plus beau, je crois, que le plus beau paysage.

Matauhira prit la pagaie à l'arrière de leur pirogue et au premier moment ce fut avec Alain, encore un peu maladroit à diriger la sienne, une lutte de vitesse. Mais très vite ils durent ralentir. Les touffes de corail à fleur

Digitized by Google

d'eau arrêtaient l'élan des frêles embarcations, menaçaient de les faire chavirer.

L'eau était transparente comme l'air, et rien n'arrêtait la vue dans ses profondeurs claires. Le fond de sable blanc où les coraux poussaient comme des fleurs remontait doucement vers le grand récif. Des coupures, des failles se formaient par endroits avec des murs à pic, et de gros poissons circulaient dans la pénombre de ces gouffres, à peine visibles dans l'eau glauque. Parfois la tête carrée d'un requin se montrait, sortant de quelque creux où il s'était tapi, attendant une proie. Manihinihi frissonnait :

— Allons plus loin, disait-elle. Cette eau trop sombre me fait peur.

Tout de suite ils retrouvaient le fond de sable blanc avec sa floraison splendide de coraux. Végétation féerique de la mer. Forêts de marbre blanc aux ramures fines comme des dentelles. Sur le sable, entre les touffes légères qui semblaient des bruyères pétrifiées, de fines fougères, des capillaires de corail étaient comme des joyaux délicatement ciselés. Toutes les formes des végétaux terrestres étaient reproduites en corail blanc, rose ou jaune pâle, dans cette forêt de la mer. Et bien plus vivant, bien plus fourmillant que la forêt terrestre était le paysage enchanté.

Des multitudes de poissons circulaient entre les fins rameaux de corail, pareils à des vols d'oiseaux dans la forêt. Poissons minuscules qui passaient en troupes serrées comme un nuage vivement coloré. Un nuage bleu suivait un nuage rose, s'éparpillait dans quelque touffe d'un blanc de neige dont les dernières branches affleuraient la surface. Puis c'était, dans la transparence de l'eau qu'éclairait le soleil, des éclairs de nuances vives,

Digitized by Google

des vols encore de poissons que d'autres poursuivaient. Dans les vallons, entre les ondulations de sable fin, des animaux étranges, aux formes monstrueuses, nageaient lentement. De ces poissons qu'on voit parfois sur des estampes chinoises et qui semblent dessinés par un halluciné. Tout ce qu'on peut rêver de laideur grotesque ou terrible se retrouvait en ce jardin de la mer.

Ils abordèrent le récif et se mirent à courir comme des enfants sur l'énorme muraille qui formait une sorte de terrasse, exactement au niveau de l'eau. Du côté de la mer, la muraille avait un à-pic effrayant contre lequel venaient battre les longues lames du Pacifique. Vers l'intérieur, au contraire, le fond de sable en pente douce affleurait le sommet. Cette chaussée de géants, travail des infiniment petits, depuis des siècles arrêtait la mer, brisait ses forces déchaînées. Derrière son rempart circulaire l'île avançait ses gazons et ses arbres tout au bord des eaux calmes sans qu'elle connût jamais le fouettement des embruns.

Manihinihi riait à la beauté du jour, à l'immensité bleue, à tout ce qu'elle voyait dans les flaques d'eau tiédie où voluptueusement ses pieds nus s'attardaient. Elle ramassait des bêtes extraordinaires que bien vite elle rejetait, ou des brins de corail aux vives couleurs qui se ternissaient, semblaient mourir dès que la brise les séchait.

Alain l'eût voulue, dans cette quasi-solitude avec lui, un peu émue, moins franchement joyeuse. Quelque chose lui disait qu'elle ne l'aimait pas et que, passionnément attachée comme elle l'était à l'île ensorceleuse, jamais elle ne la voudrait quitter.

— Mais voyez donc, lui dit-elle, comme tout est beau ce matin. Votre pays du nord ne doit rien avoir d'aussi

Digitized by Google

splendide, d'aussi lumineux. Comment peut-on vivre sans soleil ?

— Rien ne pourrait donc vous décider à quitter Tahiti ?... Il hésita.... Pas même un grand amour ?

— L'amour ! Toujours l'amour ! Savons-nous ce que c'est, nous autres Tahitiennes ? On nous adore quelques jours, quelques mois, comme un jouet. Et puis l'amoureux s'en va, sans même se demander si nous aimions plus profondément que lui, si nous allons souffrir peut-être ?... Savez-vous combien de ces *tané papaa* qui nous entourent m'ont déjà demandé mon amour ? Nous sommes la fleur qu'on respire, l'animal qu'on flatte un instant, rien de plus.

— Mais moi, Manihinihi, ce n'est pas ainsi que je vous aime. Vous le savez bien.

— Vous, mon pauvre ami ? Vous voudriez faire de moi votre femme, sans doute ? J'en rirais si je ne vous aimais pas d'aussi bonne amitié. Croyez-moi. Ne parlons jamais d'amour et laissez Manihinihi la Tahitienne à sa vie libre. Ne sommes-nous pas toutes des sauvages ?

La joie sans cause s'était éteinte dans le cœur qu'elle avait si joyeusement illuminé. Tristement Alain regagna la terre. Le vent du large avait éparpillé son rêve. Tahiti la charmeuse n'avait plus de charmes pour lui. Cependant quelque chose tout au fond de lui-même disait que c'était mieux ainsi. Entre amants de vues et d'essence si différentes, le bonheur tel qu'il le voulait, union des âmes aussi bien que des corps, n'eût pas été possible.

XV

La philosophie est une fleur d'automne que les jeunes gens ne cultivent guère. Vingt fois le jour Alain se répétait que Manihinihi avait eu raison, que cet amour pour

Digitized by Google

tous deux était une folie. Mais il restait meurtri, brisé de sa désillusion. Et quand, le matin au lever du soleil, les palmiers de Motu-Uta attiraient son regard, il évoquait la silhouette fine entre les troncs argentés. Il entendait la voix fraîche redire l'himené qu'il aimait : « Amarama ana ana.... » Il revoyait Manihinihi sur le récif, rieuse, joueuse, ainsi qu'une enfant.... Comme elle avait été sérieuse tout de suite, au premier mot d'amour ! Elle avait eu le ton amer que prenait parfois Marau, lorsqu'elle avait dit : « Ne sommes-nous pas toutes des sauvages ? »

On les traitait ainsi quelquefois, c'était bien vrai. Comme des sauvages qu'on apprivoise avec des rangs de verroteries ou que l'on prend de force lorsque les présents ne suffisent pas. Il avait vu chez la reine des officiers nouvellement débarqués se présenter en conquérants, s'installer tout de suite en vainqueurs dans le petit salon aux ornements tahitiens. Mais Marau, d'un mot, d'un geste, avait su les remettre à leur place. Elle avait été fort polie, fort aimable, avec un grand air de souveraine qu'elle prenait parfois lorsqu'elle était offensée. Les officiers étaient sortis de là très humiliés, très petits garçons, et jurant bien qu'on ne les y reprendrait plus, à se frotter à ces sauvages.

Alain avait senti chez les deux sœurs l'amertume profonde que leur causaient ces erreurs. Elles en conservaient un ressentiment très vif contre les hommes de race blanche, contre les Français surtout, les dominateurs de Tahiti. Sur la foi de quelques romans, sur des récits de voyageurs, on les mettait, elles et toutes les Tahitiennes, au rang des femmes de la plage, des filles publiques, pour tout dire. Et voilà que, pour lui aussi, le petit salon tahitien allait être sans doute fermé. Manihi-

Digitized by Google

nihi, pensait-il, ne voudrait plus le voir, le tiendrait à distance après leur douloureuse explication sur le récif. Et puis, quand même.... Il souffrirait trop maintenant à la voir vivre sa vie joyeuse, et flirter librement avec tous.

Au lieu de fréquenter le soir la place où un manège de chevaux de bois mettait, depuis quelques jours, une animation inusitée, il s'en allait le long de la mer ou sous les allées sombres ressasser son chagrin, tour à tour se désespérant et philosophant sagement.

Manihinihi, avec toutes ses sœurs tahitiennes, adorait les chevaux de bois. Des soirées entières, dans l'air tiède et calme, elle tournait sans relâche et tous les officiers tournaient avec elle pour le plaisir de la voir rire et s'amuser. Elle savait par cœur tous les airs que jouait le piano mécanique, les airs de valse surtout, qui lui donnaient envie de danser. Elle les fredonnait encore lorsque le manège s'était arrêté et que, toutes lumières éteintes, Papeete retombait au grand silence de ses allées ombreuses. Mais si, dans le lointain, quelque himené accordait ses voix innombrables, bien vite la valse était oubliée, et les chevaux de bois et tous les amoureux qui l'entouraient. Elle était de nouveau Manihinihi la Tahitienne, passionnément éprise de la beauté de son île et méprisant un peu tout ce qui n'était pas tahitien.

VAHINÉ PAPAA.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

L'ÉVOLUTION D'EDOUARD ROD

On l'évoque tout petit, à l'âge de cinq ou six ans. Il a déjà perdu sa mère, jeune femme d'une sensibilité presque maladive, qu'on va retrouver en son fils. Il est élevé par une tante qui l'adore, qui le regarde souffler, qui le gave de pralines, qui le suffoque de foulards... En sarrau d'étoffe bleue, un petit sac de toile cirée au dos, les jambes perdues dans ses culottes où seraient entrés trois gringalets comme lui, levant en l'air — comme il le dit lui-même — son petit museau de gobe-la-lune, Edouard Rod fréquente l'école enfantine de Mlle Annette Nicollet, « une véritable école de Thélème, comme il en existait avant que la pédagogie eût pris rang parmi les sciences, en un temps où la question du surmenage ne se posait point, où l'alphabet n'était encore qu'un joli livre d'images, où l'on n'inventait pas chaque année des méthodes nouvelles pour nous apprendre à faire des bâtons. »

Puis, c'est le collège de sa petite ville, où il est toujours le premier, mais où on ne l'aime guère parce qu'il ne se bat pas, parce qu'il se tient toujours à l'écart. On l'appelle « la fille », on le croit fier, lorsqu'il n'est que timide. On ne le comprend pas. Déjà !... en attendant que, plus tard, on ne le comprenne guère davantage. Il est trop rêveur, trop méditatif, dans un milieu où on l'est très peu. Au

Digitized by Google

lieu de se laisser vivre, il écoute déjà trop la « voix secrète ». Il cherche déjà le « sens » mystérieux « de la vie ». Il est le fils de sa mère et de cette nature, de ce paysage entre Léman et Jura, où il a vécu son enfance. Il l'a dit, plus tard, dans un de ses romans :

« Oui, je suis bien le fils de ce « pied de bois », dont la mélancolie a teinté ma vie entière... nature indiciblement triste, toute chargée de nostalgies... La longue chaîne du Jura, lourde, épaisse, avec ses flancs noirs de sapins, ses hauts sommets pelés et pierreux... muraille de prison... qui me séparait du monde, qui me cachait « l'ailleurs » que je brûlais de connaître. Et je lui en voulais d'être trop haute, trop massive, trop triste ; — je lui en voulais d'être là... j'étais un enfant imaginatif et sensible. Ces spectacles me pénétraient sans que je les comprisse, me façonnant une âme de désir et de nostalgie. Plus tard, un petit poème d'Henri Heine me l'a fait mieux comprendre : j'étais le « sapin solitaire » qui, sous le ciel du Nord, rêve d'autres cieux, de palmiers, de soleil... Un grave évènement dans le cercle de ma famille acheva de me former : ma mère fut frappée d'une attaque de paralysie ; elle agonisa lentement pendant ma croissance, et je fus son garde-malade... Oh ! j'ai conservé d'elle le plus cher souvenir !... Nous étions des amis très intimes... Nous nous confiions nos impressions, et nos confidences se ressemblaient. Les mêmes bagatelles nous amusaient ou nous affligeaient ensemble ; nous avions les mêmes frissons au vent d'automne, la même joie quand le ciel s'éclaircissait, les mêmes extases quand les Alpes sortaient de leur gaîne de nuages... Souvent, je restais immobile à côté d'elle. Sa main... se posait doucement sur mes cheveux et me communiquait je ne sais quel frisson de tendresse épeurée. Quelquefois elle se mettait à pleurer. Je lui demandais pourquoi.

» — Je ne sais pas, répondait-elle, je ne sais pas...

» Et mes yeux se mouillaient comme les siens.

» Ou bien elle me disait des choses qui devaient venir de loin — de plus loin que sa pauvre tête malade — et qui déposaient

Digitized by Google

en moi comme des germes pour l'avenir. Volontiers elle faisait conduire sa poussette sous un certain noyer, au sortir du village, au bord de la grande route; là, ses regards erraient sur le paysage, triste ou gai, éclatant ou voilé, magnifique ou désespéré; moi, je le voyais *à travers elle*, je veux dire à travers son âme souffrante, dont la lassitude pesait sur moi. Parfois, elle voulait parler, exprimer quelque expression confuse... Mais les mots lui manquaient, obscurcis dans sa mémoire attristée. Elle les poursuivait en vain... ses lèvres s'agitaient, sa main unique battait ses genoux immobiles, et de nouveau de grosses larmes muettes tombaient le long de ses joues...

» Comment voulez-vous qu'on ait l'*âme heureuse*, après de tels débuts? La vie peut apporter ce qu'elle a de meilleur, de plus brillant ou de plus rare : rien n'efface ces premiers souvenirs...

» Je suis le fils d'un paysage triste et d'une malade : c'est pour cela que je n'ai pas l'âme heureuse[1]... »

C'est pour cela qu'Edouard Rod devait être pessimiste. Aussi, sans doute, à cause d'une prédisposition personnelle, — car tous les Vaudois nés entre le Léman et le Jura, et fils d'une mère malade, n'ont pas eu, tant s'en faut, l'âme aussi malheureuse que la sienne. Cela soit dit, toutefois, pour expliquer une partie de son pessimisme et me séparer de ceux qui se sont avisés, au nom de je ne sais quels principes moraux ou religieux, de lui en faire un grief.

Ame inquiète, âme soucieuse....

« Le souci, dit-il encore quelque part, dont quelques pieds fleurissaient dans le jardin paternel, et dont je fis mon emblème, un jour que je découvris qu'il a été chanté par un de nos vieux poètes...»

Soucieux, quand on le retrouve à l'académie de Lausanne « étudiant laborieux, ambitieux et pâle, amaigri

[1] *Au milieu du chemin.*

Digitized by Google

par les nuits sous la lampe, embrassant tout dans un âpre travail, dédaigneux des plaisirs des autres ». Soucieux quand on le retrouve journaliste à Paris, comme l'a décrit Guy de Maupassant :

« Pâle et triste à donner le spleen, maigre comme un séminariste, chevelu comme un barde et regardant la vie avec des yeux désespérés, jugeant tout lamentable et désolant, imprégné de mélancolie allemande, de cette mélancolie rêveuse, sentimentale, des peuples philosophants, dépaysé dans l'existence vive, rieuse, ironique et bataillante de Paris, Edouard Rod, un des familiers d'Emile Zola, erre par les rues avec des amis de désolation. »

Comment se fait-il que ce mélancolique, que ce sentimental, que cet idéaliste se soit d'abord enrôlé sous la bannière zolaïque et qu'il ait commencé sa carrière de romancier par ces *Allemands à Paris*, cette *Palmyre Veulard*, ce *Côte-à-côte*, cette *Femme d'Henri Vanneau*, cette *Chute de miss Topsy*, qui furent qualifiés chez nous de pornographie ?... Sans doute, il fallait vivre ; et le roman naturaliste était alors dans tout son éclat. Il y a cependant une autre raison. Zola était fort maltraité et Rod trouvait que l'auteur de l'*Assommoir* valait mieux tout de même que la réputation qu'on était en train de lui faire. Et courageusement il l'avait dit dans une brochure, *A propos de l'Assommoir*. Il y défend Zola, « artiste sincère et convaincu », qui a voulu « mettre la science au service de l'art », dont l'« œuvre vraie » n'est « ni une calomnie lancée contre le peuple, ni une caricature de la classe ouvrière » et a une « portée sociale ». Et si Zola peint le vice dans toute sa laideur, c'est « pour le flétrir » et s'il fait « saigner aux yeux de tous des plaies qu'on a trop cachées », c'est dans l'espoir de les guérir.

Digitized by Google

Mais toutes les plaies ne sont pas saignantes, et, des misères humaines, les plus cruelles ne sont pas celles des mansardes et des taudis. C'est dans l'âme et dans le cœur que se jouent les plus sombres drames et qu'habitent les plus poignantes douleurs. C'est là que se concentre toute l'horreur de la vie, de cette vie dont l'origine nous échappe, dont la fin nous épouvante, dont le sens nous demeure si profondément mystérieux, que, plus nous le cherchons, plus il nous paraît n'être qu'un « non-sens », qu'une direction vers le « non-être », qu'une chute vers le néant, qu'une « course à la mort ». Car, de cette vie, tout est vain, et c'est l'Ecclésiaste qui a dit là-dessus le mot juste et définitif. Le mal est au fond de tout, seul réel et seul vrai, tandis que le bien n'est qu'une illusion mensongère, une pure conception de notre esprit. Encore si nous pouvions augmenter la somme du bien, qui diminue celle du mal ? Mais, précisément, ce que nous nommons le progrès ne fait qu'aggraver notre souffrance en nous rendant plus délicats et plus sensibles. Plus notre âme s'élargit, plus il y entre de douleur ; aussi la tristesse ne saurait-elle être une disposition passagère, provoquée par une cause accidentelle ; ce n'est pas telle période, tel épisode de la vie qui est triste, c'est la vie elle-même ; et ce qu'il est le plus naturel à l'homme de souhaiter, c'est l'universel anéantissement.

Voilà un pessimisme profond. Pessimisme, d'ailleurs, parfaitement sincère. Outre les raisons intimes et le penchant naturel qui le portaient au pessimisme et que Rod nous a dits lui-même, c'était le temps où régnaient Schopenhauer, Hartmann et Leopardi. C'était le temps où Jules Lemaître disait : « Ce n'est pas le pessimisme, c'est l'optimisme qui est sans entrailles. » C'était le temps où Brunetière écrivait : « Toute religion qui n'est

Digitized by Google

pas à base pessimiste est une religion qui n'est pas religieuse. »

Mais voici que Rod se marie ; voici qu'il devient père. Et alors se précise ce « sens de la vie » qu'avait vainement cherché le célibataire. Rod éprouve que c'est lorsqu'on ne vit que pour soi qu'il ne vaut pas la peine de vivre et que la vie n'a pas de « sens ». Il éprouve que, pour toutes choses, le point de vue est changé.

Les biens terrestres, que nous déclarions indignes d'un souhait, nous ne les trouvons plus méprisables depuis que nous pouvons les souhaiter pour d'autres. La mort que, comme le pauvre bûcheron, nous appelions à grands cris, nous paraît redoutable depuis que nous voulons l'écarter des têtes qui nous sont chères. Les mots de « devoir » et de « droit » que nous jugions creux et vides de sens, les voici qui prennent une signification très claire : d'autres ont sur nous des droits, — ceux que nous leur avons donnés, — et nous avons, nous, le devoir de les protéger et d'écarter d'eux toute souffrance. Nul ici-bas n'est à lui-même sa propre fin. La santé, la gloire, les richesses, le bonheur, peuvent être des vanités quand nous les recherchons pour nous ; ils deviennent des réalités enviables et précieuses dès que nous les destinons à d'autres. Voilà le « sens de la vie », et ceux qui l'ont trouvé ont trouvé le repos.

Est-ce à dire que, par le mariage, nous allons être heureux ?... Il y a trop d'ennemis extérieurs embusqués sur le chemin de notre bonheur, et trop d'accidents, toujours prévus et toujours inévitables : maladies, mauvaises affaires, procès perdus, calomnies, trahisons, deuils. Mais l'ennemi le plus redoutable se cache en nous-mêmes : celui qui a des raisons que la raison ne connaît pas, celui contre lequel il est vain de lutter,

Digitized by Google

parce que la victoire lui est d'avance assurée ou parce que nous mourrons de l'avoir vaincu.... Un tout petit mot, qui contient et exprime tout l'univers : *le cœur*.

Le cœur, voilà le danger toujours menaçant, voilà le trouble toujours possible, l'orage qui peut toujours éclater au milieu du ciel le plus serein et bouleverser une vie tout entière. « On n'est pas plus fort que son cœur », a dit Rod lui-même, pour en avoir fait l'expérience. Et c'est cette expérience, laquelle a troublé son repos et obscurci son « sens de la vie », qui lui a inspiré toute la partie passionnelle de son œuvre, depuis *Les trois cœurs* et *La sacrifiée* jusqu'à *Aloyse Valérien*, en passant par les deux *Vies de Michel Teissier*, par *Le silence*, *Les Roches-Blanches*, *Dernier refuge*, *Le ménage du pasteur Naudié*, *L'inutile effort*, *L'ombre s'étend sur la montagne*.

L'homme croyait avoir trouvé le « sens de la vie », le « point fixe » ici-bas. Il croyait, ayant aimé une fois et ayant légalisé son amour, qu'il n'aimerait jamais plus. Il a cru avoir aimé, ce jour où son cœur battit plus vite, où sa tête s'inclina.... Erreur ! Car il n'a pas aimé alors, ou, plutôt, il n'était pas capable alors de l'amour dont il est capable aujourd'hui, et qui va bouleverser sa vie.

Michel Teissier est marié, il a tout ce qu'il faut à un homme raisonnable pour être parfaitement heureux : la meilleure des femmes, deux filles charmantes, une situation considérable ; il est le chef du parti catholique, le défenseur convaincu et éloquent de la religion et de la morale, l'avocat des grandes causes, des intérêts supérieurs du pays ; il est universellement respecté, et sa plus grande force réside dans le parfait accord de ses actes avec ses idées.... Mensonge des apparences ! Façade trompeuse ! Cet admirable chef de parti, cet orateur

Digitized by Google

intègre, cet époux modèle, ce père de famille attentif est tout simplement un pauvre homme, à qui une jeune fille vient d'apprendre qu'il croyait avoir aimé, qu'il n'a vraiment jamais aimé, mais que le temps d'aimer est venu ; et cet amour tardif, imprévu, inévitable, irrésistible, va ruiner la première vie de Michel Teissier et lui en imposer une seconde, qui, fondée sur la trahison, ne pourra pas lui apporter le bonheur.

Dans les *Roches-Blanches*, Mme Massod de Bussens, elle aussi, a, en apparence du moins, tout ce qu'il faut à une femme raisonnable pour être heureuse. Son mari est le personnage le plus considérable et le plus considéré de la petite ville de Bielle ; son fils ne lui donne que des satisfactions ; elle a la richesse, le bien-être, l'influence, l'affection générale ; elle a des principes, de la piété ; elle n'est plus de la première jeunesse... Il semble qu'une telle femme doive être à l'abri des surprises du cœur. Eh bien ! non. Il suffit d'un pasteur Trembloz, qui n'est point beau, qui n'est pas de son monde, mais dont l'âme est vibrante et la parole éloquente, pour la troubler jusqu'au fond du cœur et pour la rendre, peut-être à jamais, malheureuse.

Pourquoi, dans la *Sacrifiée*, le docteur Morgex aime-t-il Clotilde Audonin, puisque Clotilde est déjà la femme de son ami ; et pourquoi ce cœur se trompe-t-il d'adresse et va-t-il battre à une porte qui ne devrait plus s'ouvrir ? Pourquoi, dans *Dernier refuge*, la belle Mme Geneviève Berthemy accepte-t-elle l'amour de Martial Duguay ? Pourquoi Jane, la femme du pasteur Naudié, prête-t-elle l'oreille aux propos d'Henri Defos ? Pourquoi Agnès Bellune, la fille d'Aloyse Valérien, imitant sa mère, partage-t-elle la passion de Florian Mazelaine ? Pourquoi, dans *L'ombre s'étend sur la montagne*, le roman de

Digitized by Google

Mme Jaffier et du violoniste Lysel ? Pourquoi, toujours et partout, « les trois cœurs », comme dit le titre d'un des livres de Rod, qui pourrait s'appliquer à toutes ses études passionnelles ?

La lutte est engagée entre le plus puissant instinct de notre nature et la société, telle que nous l'avons faite, avec ses usages, sa morale et ses lois. Lutte séculaire, lutte sans doute éternelle ! Parmi ses spectateurs, les uns prennent parti pour l'amour, les autres pour la société ; les uns pour la nature, les autres pour la règle. Rod s'est défendu d'avoir jamais pris position ; et des esprits sévères le lui ont reproché, assurant que ne pas prendre parti pour la loi, c'est prendre parti contre elle et c'est être immoral. Edouard Rod leur a répondu, dans la préface d'*Aloyse Valérien :*

« Quelques-uns des romans, écrit-il, que l'auteur a réunis sous le titre d'*Etudes passionnelles* ont prêté à des interprétations qu'il ne saurait accepter ; c'est pourquoi il tient à rappeler qu'aucun de ses ouvrages, pris isolément, n'exprime toute son opinion sur les problèmes douloureux et complexes qui se posent autour de la lutte pour l'amour. Du reste... il n'a songé à faire d'aucun d'eux un livre à thèse, étant persuadé qu'une anecdote ne saurait prouver une vérité générale, surtout quand ses données, sa marche et son dénouement dépendent de l'imagination du conteur. Jamais il ne s'est proposé d'autre dessein que de décrire sans parti pris les troubles semés dans la vie humaine par les jeux cruels de la passion. On lui a parfois reproché d'avoir trop d'indulgence pour les victimes, souvent généreuses et toujours faibles, de ces conflits, dont un effort d'énergie eût triomphé. Il n'entend certes pas donner leur faiblesse en exemple, mais il ne croit pas non plus dépasser ses droits de romancier en la décrivant, sans en dissimuler les conséquences amères et tragiques. »

Digitized by Google

Juge impartial, Rod prêtera donc une oreille aussi complaisante à l'un qu'à l'autre avocat.

Voici Michel Teissier, essayant d'expliquer et de justifier sa conduite :

« Le malheur de notre société contemporaine, c'est la nature particulière de sa lâcheté et de son hypocrisie... Dans l'ordre intellectuel, nous avons détruit les principes qui, pendant les siècles précédents, ont servi d'appui à l'édifice social : en religion, en morale, en politique, nous avons brisé les dogmes absolus. Et cependant, dans l'ordre pratique, nous nous épuisons à maintenir ces étais vermoulus, nous nous cramponnons à leur irréalité démontrée... On nous recommande de respecter les règles de la morale traditionnelle, en nous prouvant qu'elles ne reposent que sur une longue suite de préjugés héréditaires. On nous convie à défendre une société dont on nous montre en même temps les vices, les tyrannies et les iniquités.... »

Et plus loin :

« A présent que j'en suis victime, comme je sens tout ce qu'il y a de faux, de barbare, d'inhumain dans cette organisation du monde!... Oui, mon cas particulier... m'a éclairé l'espace immense où règnent la tyrannie, le préjugé, l'injustice ; il m'a découvert l'aveugle cruauté de l'ordre social... L'ordre ! j'ai voulu l'ordre !... Je ne savais pas de quelles renonciations, de quelles tortures il faut le faire. Et pourquoi donc, après tout, pourquoi nous opposer à la nature ? Pourquoi lui refuser ses droits ?... Ne finit-elle pas toujours par avoir raison contre nous ? »

Et Michel Teissier cherche à se rendre complice le ciel lui-même, Dieu, la force inconnue, la bonté mystérieuse qui peut-être entend, qui peut-être exauce :

« Puis il pria, lui qui ne priait pas, n'ayant guère su apprécier dans la religion que sa force sociale. Il pria, demandant à Dieu le courage d'accomplir ce suprême sacrifice... Il pria et une lueur s'alluma dans son âme ; jamais il ne songeait à l'au-

Digitized by Google

delà, que lui voilaient les soucis de la terre : il y songea. C'était sa dernière espérance ; pourquoi la repousser ? Pourquoi n'y aurait-il pas un espace inconnu où vont fleurir dans la liberté les beaux sentiments qui se sont esquissés dans nos cœurs mortels, étouffés, hélas ! par trop d'obstacles ?... Pourquoi notre immense besoin d'amour éternel ne serait-il qu'un leurre ?... Mon Dieu ! oui, il pria, il pleura, rêva ainsi de choses folles, laissant végéter en lui toute une floraison d'idées qui auraient fait sourire ses amis, mais que ses amis ignoreraient toujours. »

Tandis que le laïque Teissier, en proie à un amour socialement illicite, cherche et trouve dans la prière des affirmations réconfortantes, l'ecclésiastique Trembloz, pasteur de Bielle, trop sensible aux charmes interdits de Mme Massod de Bussens, ne trouve, quand il cherche à se rapprocher de Dieu, que des points d'interrogation, des « pourquoi », qui ajoutent encore à ses angoisses :

« Dans une conscience aussi exercée que celle de Trembloz, un sentiment illicite, même combattu et réprouvé, doit nécessairement provoquer une germination d'idées dangereuses, dont la poussée ébranle à la fin les assises de la foi morale, menace les certitudes laborieusement acquises, attaquant ainsi les ressorts mêmes de la volonté. En effet, le malheureux se débattait contre lui-même ; plus il déployait d'énergie dans ce combat silencieux dont il était le seul héros et la seule victime, plus il voyait chanceler ses appuis. Il chassait de son cœur le sentiment qui l'emplissait de tendresse, de dévouement, de pitié, qui lui faisait trouver la vie plus haute et Dieu meilleur. Et voici que, pendant que saignait sa plaie vive, de périlleux *pourquoi* hantaient son âme endolorie. Pourquoi l'amour qui exalte et ennoblit serait-il le mal, quand le bien est si monotone, si médiocre, si plat ? Pourquoi les pauvres âmes, qui voudraient bien s'affranchir des liens qui les oppriment en sont-elles réduites à gémir sans espoir, comme des prisonniers enchaînés ? Pourquoi le sacrifice qu'il venait d'accomplir, au lieu de le combler de joie

Digitized by Google

comme tout acte de vertu, ne lui laissait-il qu'un dégoût de soi-même, qui ressemblait pre[illegible] à un remords? Pourquoi le monde n'est-il réglé que par [illegible]lois iniques, dont l'injustice éclate, et pourquoi de si misérables lois auraient-elles reçu la sanction divine? »

Dans l'œuvre de Rod, le pasteur Trembloz a un frère, le pasteur Naudié, plus heureux que lui en ce sens, du moins, qu'un mariage régulier peut lui permettre de croire que cet amour sera le fondement solide et la plus sûre garantie du bonheur de son « ménage ». Mais Naudié, descendant des austères huguenots, n'est pas de ceux qui se sentent à leur aise dans ce sentiment qui exige tant de finesse, de délicatesse, de légèreté dans la force, de maîtrise de soi-même dans l'abandon. L'amour n'est point son affaire; il n'y commet que maladresses. Il ferait mieux de concevoir et de vivre l'amour comme une forme atténuée de l'affection, « comme le sentiment paisible qui entretient la famille, qui égaie et ennoblit le foyer, — nuance à peine plus fervente que l'amitié. »

L'amour, c'est lui qui inspire cette inscription gravée, dans *Là-haut*, sur le porche de la rustique église valaisanne :

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT

Les corps ont beau tomber en poussière, les liens des cœurs sont éternels.

C'est aussi l'amour qui rayonne au frontispice de cette église milanaise, où on lit :

AMORI ET DOLORI SACRUM

Consacrée à l'amour et à la douleur, sa sœur inévitable, et éternelle comme lui : « La vie — s'écrie Rod dans *Dernier refuge* — est une étroite prison où il n'y a point

Digitized by Google

de place pour l'amour. Incompatible avec la loi sociale, il dépérit sous son oppression. Seule, la mort lui rouvre l'espace nécessaire ; il ne s'épanouit que derrière la frontière des pays inconnus d'où nul voyageur ne revient, qui ne ressemblent à nul de ceux que nous connaissons. »

Mais quels sont ceux qui, dans nos misérables vies étroites, ternes et esclaves, peuvent s'élever à la conception d'un pareil amour ? Quels sont ceux qui, parlant de lui, peuvent s'écrier : « L'amour triomphant, plus fort que la vie, qui dédaigne les obstacles, les abat, les oublie, pour s'effondrer dans la mort, comme dans son unique et véritable asile.... Rien, sauf l'amour, ne vaut de vivre et de mourir ; entre ces deux termes, entre ces deux champs remplis, l'un d'une végétation vaine, l'autre de silence sans rêves, l'amour n'est-il pas le port mystérieux et salutaire, le sentier d'ombre dont la douceur appelle nos pas, le mirage bienfaisant qui nous cache et nous abrège le vide désolé du chemin ? »

Et cet amour, qui nous prend tout entier, qui veut toute notre force de dévouement et d'adoration, cet amour ne choisit ni ses prêtres, ni ses prêtresses. Après le père, il dévore la fille ; après Michel Teissier, Annie Teissier, née elle aussi pour l'amour et pour en souffrir « une sorte de tendresse pitoyable, divinatrice, avec l'intuition de la force fatale qui les croit réunis par-dessus les obstacles, malgré les devoirs » ; — cette petite Annie qui, « dès qu'elle put penser à l'amour, le conçut ardent, irrésistible, douloureux, le redouta comme un de ces malheurs dont on sait d'avance la terrible étreinte, et le désira pourtant, toute prête à lui dévouer sa vie ». Combien de romanciers et de poètes ont parlé de l'amour avec plus d'éloquence, plus de tendresse passionnée, plus d'ardente conviction qu'Edouard Rod ?

Digitized by Google

— Halte-là ! s'écrie Mondet, l'ami de Michel Teissier ; prends garde ! encore un pas et te voilà hors de la morale, hors de la société, hors de l'humanité. Prends garde ! on prend si facilement ses désirs pour des devoirs et ses instincts pour l'idéal ! Prends garde ! ces « raisons du cœur » que la raison ne connaît pas, ne sais-tu donc pas, ta raison ne te dit-elle pas que ce ne sont que des sophismes ? Est-ce que vraiment tu ne vois pas que tu veux introduire dans l'ordre social les secousses qui ont agité ta propre vie ? N'as-tu plus l'esprit assez droit pour comprendre que ta nouvelle foi, tes nouveaux principes, tu te les es forgés d'après tes actes, pour les justifier, pour leur trouver une sanction ? N'as-tu pas dit toi-même que « tout le monde a le droit de changer d'opinion pourvu que ce soit sans motif d'intérêt ? » Autrement une conversion n'est qu'une apostasie.

— Halte-là ! s'écrie M. de Saint-Brun, l'adversaire politique de Teissier, répondant à sa brochure *La crise actuelle ;* qu'y a-t-il au fond de ces déclamations ? Un programme, des rêveries d'utopiste ?... Non, pas même ! Le cri de mort d'une conscience vaincue : rien de plus.... Après une longue retraite, M. Teissier reparaît pour attaquer ses anciens dieux au profit de nouvelles idoles. Ah ! qu'il eût mieux fait de garder le silence, qui seul pouvait lui valoir la seule indulgence qu'il pût désirer : celle de l'oubli ! Il ne nous obligerait pas à lui dire... que ses revendications actuelles perdent toute l'autorité qu'il a lui-même compromise en de misérables aventures. Tant que les prétendues réformes sociales n'auront pour champion que des hommes qui, comme lui, n'ont pas eu la force de respecter les lois et ont failli publiquement à leurs plus simples devoirs, nous ne redoutons rien de leurs efforts : il suffira toujours aux honnêtes gens de

Digitized by Google

les renvoyer à leurs fautes, et les esprits les plus faciles à l'illusion seront désabusés quand ils verront qu'on ne veut bouleverser le monde que pour justifier ses passions.

— Halte-là ! s'écrie à son tour M. Massod de Bussens, parlant du pasteur Trembloz ; encore un de ces esprits dangereux qui manquent d'assiette ! Il faut toujours prendre parti pour les principes. Il y a deux classes d'êtres : ceux qui marchent droit et... les autres. Quand on a la chance et le mérite d'être parmi ceux-là, il ne faut rien avoir de commun avec ceux-ci.... La démarcation est bien tranchée, il est absurde de l'oublier.... Ceux qui sont sortis du bon chemin n'y rentrent jamais. On est toujours puni de se mêler de leurs affaires.

— Halte-là ! s'écrie une voix intérieure, profonde, qui se mêle sans cesse, pour Michel, à la voix de Blanche, et pour Blanche à la voix de Michel :

« Hélas ! ils avaient beau s'aimer de toutes les forces de leurs cœurs, ils restaient impuissants à se donner le bonheur. Une ligne les en séparait, imperceptible, infranchissable. Leurs douces heures étaient celles où ils parvenaient à l'oublier. Parfois, ils pouvaient la croire disparue, mais elle revenait toujours... D'autres, qui ont fait pire, n'en souffrent guère, et jouissent en paix de biens mal acquis : pourquoi donc, eux, ne parvenaient-ils pas à se dégager du poids de leur passé, qui les oppressait jusqu'en leurs meilleures heures ? »

Car elle est la seule qu'on n'étouffe pas, cette voix profonde et lointaine de la conscience, interprète du devoir. Le devoir ! Edouard Rod n'a jamais oublié tout à fait ses origines et son éducation protestante :

« Dans une conscience protestante, a-t-il écrit, le devoir passe avant tout le reste ; il est le régulateur, le balancier, le moteur.

Digitized by Google

Qu'on cesse de remplir ses devoirs, petits ou grands, c'est un trouble fonctionnel, qui trahit quelque grave avarie. »

— Vous parlez toujours du « devoir », mon cher ami, réplique Jane Naudié à son mari ; mais le devoir n'est pas le même pour tout le monde. Ce qui est un devoir pour ceux qui croient n'en est point un pour ceux qui n'ont plus la foi.

Nouveau sophisme ! Le devoir est bien le même pour tout le monde ; le devoir est bien ce « point fixe » que cherche Rod « au-dessus de la vie, au-dessus de l'amour ». La conscience nous dit que nous sommes solidaires de nos proches et les uns des autres, et le devoir nous commande de peser toutes nos actions, parce que « nous ne savons jamais qui expiera nos fautes ». Et parce que nous sommes solidaires, nul d'entre nous n'a le droit de se mettre en dehors et au-dessus de la communauté, au-dessus de cette loi morale que nous imposent la conscience et le devoir. Devant cette loi, il n'y a pas de différences de personnes ; et ce qu'elle ordonne à tous, chacun doit le faire comme les autres.

« Faire comme les autres... écrit Rod. A force d'observer leurs relations réciproques, les hommes ont découvert que certaines règles de conduite sont à la fois plus favorables à l'intérêt social et au bonheur individuel, et ils les ont acceptées, ou, du moins, ils s'efforcent de les accepter, ils les imposent. S'en écarter, c'est porter préjudice à la collectivité et se nuire à soi-même ; c'est donc le mal. Il n'a point d'origine surnaturelle et ne dépend pas de la volonté d'un dieu qui gouverne dans un buisson de feu, dans une colonne de fumée ou du haut d'un Sinaï. Mais, pour être essentiellement humain, il n'en est pas moins l'ennemi qu'il faut écarter. »

Digitized by Google

Alors, l'acceptation, la résignation, l'immolation de soi-même, le suprême sacrifice, l'inexprimable douleur du cœur qui se brise, le stoïcisme d'Alfred de Vigny :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse....

. . . . . .

Fais courageusement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Le silence... La plus noble peut-être, et la plus hautement morale des « études passionnelles » de Rod, la très simple histoire de M. Kermoysan, qui aimait Mme Herdevin de toute son âme et qui garda, jusque par delà la mort de celle-ci, le secret de son profond amour :

« Hélas ! me disais-je, nous ne savons rien des autres ! Nous les voyons aller, venir, s'agiter, souffrir, aimer, mourir sans que notre œil malhabile parvienne à percer la couche dure des apparences pour pénétrer au delà, dans les régions de l'âme, celles où réside l'être véritable, éternellement ignoré, impénétrable, inaccessible. Leurs pensées se manifestent à nous par des paroles que nous croyons comprendre, et nous ne sommes jamais sûrs d'en avoir pénétré le sens. Quant à leurs actes, ah ! leurs actes, c'est bien pire encore : ils nous trompent plus que les mots. Nous les jugeons, nous les classons, nous les définissons. Nous disons : ceux-ci sont bons, ceux-là sont mauvais, ceux-ci sont justes, ceux-là sont injustes ; ceux-ci sont admirables, ceux-là n'ont pas d'excuse. Et nos jugements sont presque toujours autant d'erreurs iniques, car ils reposent sur les grossières catégories qu'a fabriquée notre grossière analyse des faits... Hélas ! qui donc, dans les délicates choses du cœur, qui marquera l'exacte limite du bien et du mal ? Qui dira quand l'amour défendu par les lois humaines l'est aussi par ces lois supérieures dont nous pressentons quelquefois la divine indul-

Digitized by Google

gence ? Qui dira quand la faute par la souffrance est expiée, ou, peut-être même, changée jusque dans son essence ? Car, enfin, la puissance d'aimer au-dessus de tout d'un cœur épanoui qui brise les chaînes des préjugés, d'une âme qui s'exalte au-dessus des entraves sociales, n'est-ce donc pas une vertu ? N'y a-t-il pas des héroïsmes supérieurs à la froide observance des règles, à la banale obéissance des lois ?

» Pauvres silencieux, que de larmes dont vous avez gardé en vous seuls toute l'amertume ! On admire le blessé qui, couché sur le sol sanglant, attend la mort sans pousser des cris inutiles ; vous, qui cachez votre angoisse sous des masques irréprochables, vous qui savez aller, venir, causer, sourire, pendant que votre cœur se tord, vous ne seriez que de méprisables menteurs ? Non, non, vous êtes des héros aussi.... »

Ainsi, pas de révolte contre la loi sociale, contre les intérêts supérieurs de l'humanité.... Hélas ! pas de consolation non plus, pas de récompense, pas même la satisfaction amère du devoir accompli ? Non, rien que la douleur, le ressort vital brisé, l'existence à jamais vide et décolorée....

Il y avait une fois « deux êtres qui n'avaient pu s'aimer dans le siècle où la vie les séparait. Ils voulurent se réfugier en Dieu.... L'homme entra dans un couvent de Trappistes... la femme prit le voile.... Comment se revirent-ils ? L'histoire ne le dit pas. Mais elle raconte qu'ils se rencontrèrent dans une clairière d'une forêt de sapins. Ils étaient tous deux d'âme fidèle et loyale, décidés à respecter leurs vœux. Cependant, à chaque rencontre, ils sentaient grandir leur amour, l'amour coupable qui les poussait l'un à l'autre, de toute la force tragique qu'il a dans les nobles cœurs. Ils comprirent alors que leur volonté s'épuisait dans la lutte, que la défaite approchait. Et le soir où, pour la première fois, leurs lèvres se ren-

Digitized by Google

contrèrent, ils convinrent de ne plus se revoir... ils se dirent un adieu qu'ils croyaient éternel. Mais quand ils voulurent se séparer, voici que leurs membres s'engourdirent : le sol propice à leur amour avait grandi, les retenait, la mystérieuse puissance de la terre les rivait l'un à l'autre. Dans leur effort contre l'amour, l'humanité était morte en eux. Leurs âmes avaient vaincu, mais elles s'étaient éteintes : ils n'étaient plus que deux pierres insensibles à jamais, les Roches blanches.... N'est-ce pas une belle légende ?

« Tout pâle, Trembloz murmura :

» — Très belle...

» — Et pleine de sens, reprit M. Leen, ne trouvez-vous pas?... Songez donc ! S'ils avaient cédé à leur coupable amour, que fût-il arrivé ? Ils auraient été damnés, je pense, soumis à quelqu'un de ces affreux supplices qu'inventait l'imagination des hommes de leur temps, plongés, par exemple, dans l'éternel tourbillon qui entraîne les amants de Rimini. Mais ils n'auraient pas été changés en pierres. Et lequel vaut le mieux ?

. . . . . .

» *Ils n'auraient pas été changés en pierres !...*

» Cette parole le [Trembloz] poursuivait comme un arrêt fatal. Son cœur meurtri, sa tête vide, ses membres pesaient si lourd, qu'il eût pu croire qu'un miracle pareil s'opérait en lui. Il se révolta... il évoqua tous ses secours, ses croyances morales, son amour du bien, Dieu. Et, arrêté sur la route déserte, il affirma, d'une voix haute:

» — Nous avons fait notre devoir !... Nous avons bien fait !

» ... Mais où donc était cette joie intérieure que des oracles certains promettent au sacrifice ? Il l'eût vainement cherchée dans son cœur labouré : la lutte avait été trop vive ; le triomphe ressemblait à ces victoires sans lendemain, qui déciment le

Digitized by Google

vainqueur et le laissent plus faible que l'ennemi. Tandis qu'il fouillait ainsi sa douleur pour y chercher l'aube espérée du réconfort, jaillissaient du fond de son être, comme pour narguer sa misère, les mirages du crime évité : mirages radieux, qu'éteignait aussitôt le sentiment du sort choisi, irrévocable, et qui s'effondraient parmi des horizons déserts, pareils à ceux où périssent les caravanes....

» Il murmura :

» — Plus tard... Dieu m'enverra la paix !...

» Mais c'étaient ses lèvres seules qui prononçaient ces paroles ; dans son cœur résonnait plus fort l'arrêt fatal : *« Ils n'auraient pas été changés en pierre ! »*

Et obscurément, sans songer à formuler l'incertaine notion qui s'estompait dans sa tête brisée, il pressentait ce qu'est le sort des hommes qui ont trop d'âme pour ignorer l'amour, trop de vertu pour s'y livrer dans l'insouciance ou dans la joie : qu'ils résistent ou qu'ils tombent, la douleur les attend ; il faut que la lumière qui brille en eux les dévore ou s'éteigne, et, s'ils ne sont pas les coupables victimes de leur cœur, c'est que leur cœur n'a plus qu'à se pétrifier....

HENRI CHENEVARD.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

LES SYMBIOTES

LES CHIMISTES DE LA VIE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE [1]

En somme, l'explication par les symbiotes s'applique tout aussi bien que l'explication par les vitamines. Et on comprendrait qu'il en fût ainsi, en admettant que parmi les produits de l'activité des symbiotes se trouvent les vitamines. L'idée est très légitime.

Il faut admettre, si les symbiotes jouent le rôle que suppose M. Portier, que ceux-ci sont sans cesse apportés à l'organisme avec les aliments, végétaux ou animaux. (En passant remarquer que la question des symbiotes végétaux est posée et résolue depuis longtemps. Les légumineuses ont des bactéries symbiotiques, et plantées en sol vierge, elles végètent pauvrement. L'apport de terre où sont cultivées déjà des légumineuses, et contenant les symbiotes nécessaires leur permet de se développer normalement). Mais, entrant avec les aliments par le tube digestif, par où passent-ils pour se répandre dans les organes ? Est-il des organes où ils se multiplient spécialement ? Les ganglions lymphatiques ? La rate ? C'est à voir. Mais pour y arriver, par où pas-

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'août.

Digitized by Google

sent-ils ? On pense au sang, tout naturellement. Existe-t-il dans le sang quelque chose qui ressemble aux symbiotes ? Mais oui. Il y a, à côté des globules blancs et des rouges, les globulins, connus depuis moins longtemps que ceux-ci, et dont on ignore l'origine et le destin.

Ceux qui ont étudié les globulins leur trouvent une « ressemblance frappante » avec les bactéries. Ce sont des bâtonnets, de taille variable, comme si les uns étaient plus âgés que les autres, tout à fait comme cela devrait être si les globulins venaient du dehors par apports successifs, à l'état jeune, et achevaient leur développement dans le sang. Ces bâtonnets deviennent facilement des *coccus* arrondis, tout comme les mitochondries. Ils sont plus nombreux chez les êtres à métabolisme plus intense. Ils diminuent notablement par le jeûne. Les physiologistes ne savent à quoi ils servent. M. Portier, lui, estime que ce sont des symbiotes, faisant la besogne attribuée par lui à ceux-ci, dans la nutrition.

Les symbiotes joueraient un rôle dans la fécondation aussi. M. Fauré-Frémiet, un histologiste distingué, a montré que l'œuf est presque dépourvu de mitochondries (mot que M. Portier prononce : symbiotes) au lieu que l'élément mâle en renferme beaucoup. Ce n'est pas qu'il n'y en ait pas eu dans la cellule-mère de l'ovule ; mais là les mitochondries se sont transformées en réserves, grasses le plus souvent. Entre les deux éléments le contraste est frappant. Que se passe-t-il lors de la fusion de l'élément mâle — du pollen animal — avec le femelle, — l'ovule ? Celui-ci se développe. Mais il y a de nombreux cas de parthénogénèse naturelle ou artificielle où l'ovule se développe sans la fécondation. Le développement part d'un amas appelé corps vitellin par les histologistes. Or ce corps vitellin est d'origine mitochon-

Digitized by Google

driale : ce serait, pour M. Portier, un amas de symbiotes qui se sont isolés, et ne se sont pas transformés en sacs à réserves. Ces symbiotes libérés par un procédé à découvrir, sont capables d'amener le développement de l'ovule, en l'absence de l'élément mâle, riche en symbiotes. Ainsi s'expliquerait la parthénogénèse naturelle, et aussi l'artificielle ou expérimentale. Dans la première l'œuf contiendrait assez de symbiotes frais, non transformés, capables de remplacer ceux qui, d'habitude, sont apportés par l'élément mâle qui en regorge normalement. Dans la seconde l'intervention de l'expérimentateur consisterait à réveiller par des agents variés les symbiotes existants, capables d'agir, mais endormis, quiescents, ou bien à inoculer des symbiotes frais, ceux qui existent dans l'œuf étant trop vieux et usés. Il serait compliqué d'entrer dans de plus amples détails sur le rôle probable des symbiotes dans la fécondation : contentons-nous des indications générales qui précèdent.

Un des avantages de la théorie des symbiotes telle que la formule le distingué maître de conférences à la Sorbonne consiste en ce qu'elle s'accorde bien avec la théorie uniciste de la vie.

On opposait autrefois — on, c'étaient J.-B. Dumas et Liebig — la nutrition des animaux à celle des plantes. Les plantes, disait-on, édifient des principes immédiats, procédant par synthèse et par réduction. Les animaux, eux, détruisent et oxydent les matériaux élaborés par le végétal. L'animal ne ferait que mettre en place les matériaux édifiés par les plantes, aux dépens de l'inorganique.

Claude Bernard protesta avec énergie contre ce partage des fonctions. Pour lui analyse et synthèse sont inséparables : la destruction amorce la synthèse, et la

Digitized by Google

création présuppose la destruction : les deux phénomènes inverses doivent coexister chez tous les êtres. C'est la théorie uniciste. L'intervention des symbiotes « qui dérivent d'une même souche et qui sont peut-être identiques ou tout au moins constitués par des espèces très voisines chez les différents êtres vivants, » dit M. Portier, cadre bien avec les vues du grand physiologiste. Partout l'organisme de la synthèse est le même. En soi, elle peut différer d'un être à un autre, et partir de niveaux différents chez le végétal et l'animal : affaire de conditions et de milieu, le milieu étant fourni par le milieu chimique constitué par la cellule. Mais dans les deux cas l'essence du phénomène est la même.

En somme, la théorie des symbiotes « se tient ». Elle se tient assez, dans l'opinion de M. Portier, pour que celui-ci sollicite de la mettre à l'épreuve. Si elle résiste, elle est bonne : bonne au moins au sens scientifique du terme ; bonne en ce qu'elle fait travailler l'esprit et suggère de nouvelles expériences.

Evidemment, si les symbiotes s'usent et vieillissent par leur activité et par leurs transformations, et s'ils sont indispensables à l'organisme, celui-ci ne persiste que par suite d'apports incessants de symbiotes jeunes et dispos provenant du dehors. Dans ce cas, si la nourriture n'apporte plus de symbiotes, l'organisme doit péricliter. Il devra péricliter d'autant plus vite qu'il a normalement une nutrition plus active. Et si l'on fournit une nourriture riche en symbiotes à cet organisme, il devra reprendre le dessus. En est-il ainsi ? Déjà ce point de vue a été envisagé à propos des vitamines. Mais on peut y revenir. Peut-être dira-t-on que déjà une réponse est fournie par les expériences sur la vie aseptique. Mais

Digitized by Google

cette réponse est très équivoque. Tantôt l'expérience semble prouver que la vie aseptique est possible, tantôt elle établit le contraire.

Cela tient à ce que, dans le déterminisme du phénomène, un facteur a été trop négligé, dont il faut tenir grand compte : c'est la température de stérilisation des aliments.

Les animaux nourris d'aliments aseptiques, non chauffés, vivent parfaitement : cela est nettement établi (expériences de Portier, Wollman, etc). Ils vivent aussi d'aliments peu chauffés : tyndallisés, chauffés plusieurs fois de suite, à température peu élevée. Mais dès qu'on chauffe à 100° C., divers aliments deviennent nocifs : tous le sont après chauffage à 120° C. (expériences de carence). Un aliment sûrement stérilisé par la chaleur est un aliment qui peut bien encore suffire physiologiquement, mais non biologiquement. Mais c'est un aliment dont les symbiotes ont été tués, et c'est à cause de cette destruction des symbiotes qu'il a perdu sa vertu. La vie aseptique avec symbiotes est possible, et peut être réalisée (chenilles mineuses) ; la vie aseptique sans symbiotes est impossible. Mais n'y a-t-il pas là une contradiction ? Peut-on appeler aseptique un organisme « symbiotisé » ? Assurément. L'état symbiotique est un état d'association normale et physiologique qu'il ne faut pas confondre avec l'état septique, état d'association anormale et pathologique, d'infection. L'organisme possédant des symbiotes ne devient pas septique pour cela.

La théorie sort donc à son honneur de cette première épreuve. En voici une seconde. Existe-t-il des animaux adaptés à vivre d'une nourriture exempte de symbiotes ? Oui, il y en a. Alors toute la théorie s'écroule ? Non

Digitized by Google

pas, les exceptions apparentes, M. Portier les explique de façon satisfaisante. Et il montre que dans tous les cas, si l'organisme semble se nourrir d'aliments dépourvus de symbiotes, il se nourrit, en réalité, d'un transformateur qui s'intercale entre le mangeant et le mangé, d'un champignon, le plus souvent, qui est pourvu de symbiotes.

Quelques exemples sont nécessaires, et c'est aux insectes qu'on les empruntera.

Voici d'abord les bostriches, ces coléoptères vivant dans le bois des arbres, où ils creusent des galeries de forme caractéristique. En apparence, ils vivent de bois, où manquent les symbiotes. En réalité, c'est d'un champignon qui, lui, vit du bois, et est pourvu de symbiotes : d'un champignon du genre *Ambrosia*. Indigeste pour l'insecte, le bois est digéré par le champignon, après quoi l'insecte se nourrit du champignon transformateur, riche en symbiotes.

Voici encore le termite de Perrier de la Bâtie amassant dans sa termitière du bois mort qu'il broie et déglutit. Il semble vivre du bois : en tout cas il vit, mais d'une façon étrange. Car ses déjections, il les agglomère en granules sphériques formant des sortes de gâteaux. Or, ces gâteaux, il faut les examiner de près. Ils sont farcis de mycélium, d'un champignon produisant çà et là des spores. Dans une termitière vivante, il n'y a que du mycélium. Dans la termitière abandonnée le mycélium émet un duvet de 4 ou 5 millimètres de haut. C'est donc que les termites maintiennent le champignon à la forme rase, tondue. Comment ? En s'en nourrissant, simplement. Ils ont l'air de se nourrir de bois : en réalité ils préparent une culture de champignon, et c'est du champignon, pourvu de symbiotes, qu'ils vivent. Ils n'avalent

Digitized by Google

le bois que pour en faire un milieu de culture : pour préparer celle-ci qui est ensuite amenagée dans le nid.

Dans les deux cas précédents, la culture du microorganisme, qui constitue le véritable aliment de l'insecte, se fait dans le milieu extérieur. En voici un où elle se fait dans le tube digestif même. Exemple : les chenilles xylophages des papillons des genres *Cossus*, *Sesia*, *Nonagria*, *Zeuzera*. Elles dévorent du bois, cela est évident. Mais examinez la pâte ligneuse dans le tube digestif et vous la trouvez remplie de microorganismes et surtout de conidies d'un champignon du genre *Isaria*. Le champignon est cultivé dans le tube digestif, aux dépens du bois, et ce sont ses spores qui servent d'aliment à l'insecte. On voit phagocyter celles-ci par les cellules épithéliales et les leucocytes. Et ces spores renferment des symbiotes.

Les coléoptères présentent un cas analogue : l'*Anobium paniceum*, par exemple, qui vit de bois et de crin... en apparence ; en réalité, d'un microorganisme.

Ce n'est pas tout. Il y a des cas où le champignon est cultivé non plus hors de l'animal, ni à l'intérieur de son tube digestif, mais dans les tissus mêmes. Le puceron semble aspirer les sucs des végétaux qu'il pique. En réalité, comme l'explique M. Portier, il les aspire à travers un filtre ; impossible donc à des symbiotes de passer. Mais le puceron a deux amas de substance brune ou verte à côté de l'intestin, remplis de corps bactérioïdes, formant un mycétome, un amas de cellules de levure. On a beaucoup discuté la nature de cette masse verte. Pour M. Portier, c'est simplement une fabrique de symbiotes : un champignon vivant des sucs puisés dans les plantes, et pourvu de symbiotes, qui constitue l'aliment

Digitized by Google

du puceron. Celui-ci aspire des sucs pour nourrir son champignon, dont il se nourrit à son tour.

Un mot encore sur un insecte xylophage qui est intéressant en ce qu'il montre que la présence d'organismes symbiotiques dans le tube digestif est bien conditionnée par la nature de l'aliment. C'est le termite lucifuge. Cet animal dévore le bois, le papier. On distingue chez lui les ouvriers et les soldats, qui toute leur vie mangent du bois et du papier, substances manquant de symbiotes, et deux individus sexués, le roi et la reine. Or chez les individus au régime ligneux l'intestin présente une poche où fourmillent les microorganismes ; la digestion se fait à l'aide de protozoaires. Mais quand les ouvriers se mettent à nourrir avec un aliment sécrété par eux les sexués destinés à devenir roi et reine, on voit disparaître les microorganismes symbiotiques devenus inutiles.

Ainsi le fait est bien net. Là où un animal paraît vivre d'aliments privés de symbiotes, en réalité il vit d'un organisme transformateur et symbiotifère, qui a digéré les aliments sans symbiotes, ou d'une substance sécrétée par lui. Dans tous les cas un champignon symbiotique est intercalé, qui assimile et qui est le véritable aliment. Ce transformateur peut être extérieur, il peut occuper le tube digestif ; il peut même occuper la profondeur des organes, mais il est toujours là, remplissant son office.

La théorie résiste victorieusement à cette seconde épreuve, par conséquent.

Arrivés au point où nous en sommes, nous pouvons nous faire une certaine idée du caractère général de l'intervention des symbiotes dans les phénomènes métaboliques.

Ils nous apparaissent comme étant l'organe de la synthèse. Celui-ci est indispensable à la vie. Mais en fonction-

Digitized by Google

nant il s'use, un rajeunissement est nécessaire. Il se fait par apport de symbiotes du dehors pénétrant avec les aliments. L'apport fait-il défaut ? L'animal marche vers la déchéance ou la mort ou bien il s'adapte en consommant un être pourvu de symbiotes, le transformateur dont il vient d'être question et qu'on trouve chez les insectes, entre autres. Il y a d'autres exemples de ce genre. Ainsi, la mouche du vinaigre apporte sur les jus sucrés une bactérie spéciale. Cette bactérie se nourrit du jus et la larve, ensuite se nourrit de la bactérie.

Ainsi encore il y a symbiose chez certains végétaux, comme Noël Bernard l'a montré dans ses beaux travaux sur les orchidées. Les graines d'orchidées, qui manquent totalement de substances de réserve, sont incapables de germination quand on les sème sur sol stérile. Elles germent fort bien au contraire sur le terreau où l'on a cultivé des orchidées. Pourquoi ? C'est que dans ce cas les téguments sont envahis par un champignon du genre rhizoctonie. Les cellules de l'orchidée digèrent le mycélium du champignon. M. Portier considère les orchidées épixyles comme des xylophages indirects. Le champignon sécrète des cytases attaquant le bois ; il se développe grâce aux matières nutritives ainsi élaborées, puis il est dévoré par les plantes à qui il abandonne des symbiotes. Chez l'orchidée la symbiose n'est généralement pas héréditaire ; le symbiote n'existe pas dans la graine, comme il existe dans l'œuf des animaux xylophages : la nature compte sur les symbiotes du sol pour ensemencer la graine. Chez le *Neottia*, toutefois, le champignon parasite passe dans la graine. Pareillement, les mycorhizes de beaucoup de plantes ne seraient qu'un cas de symbiose d'un champignon et d'un végétal supérieur, en vue de la nutrition de ce dernier.

Digitized by Google

Les symbiotes ont-ils quelque chose à voir avec la pathologie ? Il le semble, pour M. Portier.

Si les globulins du sang ne sont que des symbiotes circulants, ils peuvent jouer un rôle dans la défense de l'organisme et l'immunité. Plusieurs travaux récents montrent que les globulins interviennent probablement dans la genèse de l'alexine et des anticorps et aussi dans l'élimination des bactéries. Ils paraissent s'attaquer de façon toute spéciale aux staphylocoques peu virulents. La lutte de l'organisme contre les microbes du dehors serait d'abord menée par les microbes domestiqués, les globulins, les symbiotes. On observe à ce propos un fait qui est hors de doute, c'est que dans l'anaphylaxie, — c'est-à-dire l'incapacité partielle ou totale de l'organisme à réagir contre l'introduction de substances nocives, — il y a disparition presque complète des globulins du sang. Il semble que la lutte ne se fait pas parce que le défenseur attitré fait défaut, pour une raison quelconque. Pourrait-on favoriser la multiplication des globulins ? Ce serait peut-être une manière de lutter contre les infections.

Dans le domaine pathologique encore, M. Portier pense que les symbiotes pourraient bien avoir quelque chose à voir dans le cancer. Le cancer, qui est l'anarchie dans l'histologie, le soviétisme des tissus, est caractérisé par la prolifération sans relâche de certaines cellules qui étouffent les tissus et organes voisins. Comment s'expliquer ce pouvoir de prolifération indéfinie sous lequel l'organisme finit toujours par être surchargé ? M. Portier répond : par une rupture d'équilibre entre les chromatines nucléaires et les mitochondries et symbiotes. Le noyau a perdu son autorité et les symbiotes s'affranchissent. Non pas, comme le « travailleur conscient et inté-

Digitized by Google

gral », pour ne rien faire ; au contraire, pour s'agiter de façon désordonnée. Les phénomènes de symbiose s'opèrent avec intensité : il semble que la cellule cancéreuse ait subi une sorte de fécondation, tant elle se multiplie.

Que se serait-il passé du côté des symbiotes pour expliquer cette rupture d'équilibre ? On peut supposer, ou bien que les symbiotes se sont révoltés contre le noyau et ont proclamé l'anarchie, ou, encore, que des symbiotes étrangers, insuffisamment adaptés à l'organisme, ont pénétré dans la cellule et y font de l'agitation. Pour parler scientifiquement, on peut imaginer une rupture d'équilibre chimique à l'intérieur de la cellule, rupture favorisant l'hyperactivité des symbiotes ou plus généralement une excitation anormale. On n'ignore pas le rôle des excitations dans la genèse du cancer. Les rayons X provoquent du cancer, comme chacun sait : en lésant le noyau des cellules tout en respectant les symbiotes, dit M. Portier. On provoque encore le cancer par injection de substances diverses ; elles agiraient sur le noyau, mais non sur les symbiotes. Evidemment, les idées qu'indique en passant M. Portier ont leur intérêt. On sait si peu de choses certaines sur le cancer que toutes les hypothèses sont permises, toutes les idées sont les bienvenues, ne serait-ce que pour provoquer des expériences d'où sortirait enfin quelque clarté.

M. Portier se demande enfin si les symbiotes n'auraient rien à voir avec les variations brusques. Par là ils intéresseraient fort la biologie. Ce n'est un secret pour personne que l'explication darwinienne de l'origine des espèces par la sélection naturelle est tombée à plat. Soixante ans on l'a mise à l'épreuve : le résultat est qu'elle est *found wanting*. Elle n'est pas à la hauteur, elle ne donne pas ce qu'on en attendait comme explica-

Digitized by Google

tion de l'origine des espèces. Alors beaucoup de biologistes se tournent vers de Vries et la variation brusque ou mutation. M. Portier fait comme eux, et rappelle à ce sujet une fort curieuse observation d'un entomologiste éminent, M. Paul Marchal.

On sait que les variations de régime alimentaire n'entraînent nulle modification sensible de l'être vivant. Les aliments sont désintégrés, réduits à des éléments simples que l'organisme agrège ensuite en des complexes spéciaux, sur un plan propre à l'espèce. Ce sont les symbiotes qui se livrent à ce processus d'édification.

Il y a une exception à cette règle, toutefois. M. Paul Marchal a pris une cochenille, le *Lecanium corni*, qui vit sur le pêcher et le cornouiller. Il la transporte sur le faux acacia. L'insecte pond, mais ses œufs donnent des germes de *Lecanium Robiniarum*, qui vit normalement sur le robinier faux acacia.

Comment expliquer cette mutation ? M. Portier invoque les symbiotes. La cochenille est de ces insectes possédant une masse verte ou mycétome, amas symbiotique dont il a été parlé plus haut. Par le transport du pêcher au robinier, cette masse verte recevant de nouveaux sucs fournira à la cochenille des aliments modifiés. L'organe symbiotique se modifie, les produits de sécrétion aussi ; l'alimentation de toutes les cellules, de même.

On trouvera dans le livre de M. Portier quantité de ces tentatives d'explication de phénomènes biologiques par la théorie des symbiotes. Il n'est pas temps encore, tant s'en faut, de dire si elles sont légitimes. Il importe fort peu, au reste, que telles ou telles ne le soient pas. Ce qui importe pour le progrès de la science, c'est d'émettre des idées, de formuler des hypothèses. Car elles fournissent une base, un point de départ, un prétexte à

Digitized by Google

des expériences diverses, nouvelles, auxquelles on n'aurait probablement pas songé autrement.

La théorie des symbiotes, dans son ensemble, est dans ce cas. Elle représente une idée nouvelle, hardie, qui en bouscule beaucoup d'autres. Aussi provoque-t-elle des protestations. Beaucoup, comme Peer Gynt, se plaignent qu'on traite de sornettes leurs croyances les plus chères. Mais n'ont-ils pas, à un moment, traité de sornettes les croyances les plus chères de leurs devanciers ? Et n'est-ce pas la loi générale du progrès scientifique ? La science est née d'hier seulement, et le nombre des notions définitivement acquises ne peut être que très restreint. Il reste mille fois plus à faire qu'il n'a été fait encore. Voilà ce qu'il faut se dire en présence de toute théorie, de toute idée nouvelle. Et, au lieu de se plaindre, il faut remercier chaleureusement. Agir autrement est montrer qu'on ne comprend rien à rien.

Il faut donc remercier M. Portier de son livre plein d'idées et qui provoque tant de réflexions. Ce qu'il en restera, nul ne le peut prévoir ; mais ce qu'on voit, c'est qu'il sera fécond, qu'il provoquera des discussions, des recherches, des expériences, et de tout cela quelque bien sortira : quelque vérité additionnelle, l'intelligence plus nette de quelqu'une des pages de cette œuvre déconcertante qui s'appelle la nature.

HENRY DE VARIGNY.

Digitized by Google

UN PORTRAIT DE CLÉOPÂTRE

C'est un sujet de méditations douloureuses que la perte, peut-être irréparable, d'inventions et de découvertes qui eussent rendu notre vie plus facile, plus heureuse ou plus belle. Nous en voulons aux hommes d'autrefois de n'avoir pas voulu profiter de l'imprimerie, de n'avoir pas su instituer les brevets ou d'avoir ignoré l'utilité des traditions que les écoles d'arts et métiers transmettent aux générations qui se suivent. Sans un hasard providentiel qui a fait mettre la main sur le mémoire où elles étaient comme ensevelies, les observations géniales du moine Grégoire Mendel auraient été ignorées du monde savant. Quels regrets cuisants la perte du vernis des grands luthiers italiens ne cause-t-elle pas tous les jours aux amateurs de beaux instruments et de bonne musique ! La recette que Stradivarius avait collée à l'intérieur d'une Bible a été détruite grâce à l'ineptie d'un de ses descendants ; le précieux ingrédient, et surtout la manière de l'étendre, qui donnaient aux violons du grand Crémonais une sonorité et une suavité inimitables sont tombés dans l'oubli. Il a fallu, trois siècles après la mort de Léonard de Vinci, retrouver les machines que son indifférence hautaine avait négligé de livrer à ses contemporains. Il nous manque les pro-

Digitized by Google

cédés des joailliers étrusques et la manière d'étirer l'ivoire que les Grecs avaient empruntée à l'Orient et qu'ils avaient probablement perfectionnée.

Nous savons à peu près comment les Grecs peignaient à fresque ou à la détrempe, bien que nous ne possédions qu'un pâle reflet des grandes compositions qui, au sixième et au cinquième siècle, se déployaient sur les parois des portiques et des temples et dont aucune ne nous a été conservée. Ces traditions furent transmises à l'Italie par les artistes qui ont passé leur pinceau sur les parois des tombes étrusques ; Rome a eu son Fabius Pictor formé par son admiration pour les Grecs, et enfin les maisons des cités campaniennes ensevelies sous la cendre du Vésuve nous ont livré les trésors restés sur place ou que recèle le musée de Naples ; mais pas plus que l'art céramique qui s'est inspiré des nobles compositions des grands artistes d'Athènes et de Delphes, la décoration murale d'Herculanum et de Pompéï, œuvres d'artisans de province, ne nous permet d'apprécier ce qu'était l'art d'un Polygnote ou d'un Panaenos. Le regret est d'autant plus vif qu'il est impossible de douter de la grande valeur esthétique et historique de la peinture grecque. Les écrivains anciens nous en ont laissé des descriptions enthousiastes ; la haute opinion qu'ils en avaient, leur unanimité à cet égard, la compétence en ces matières que révèlent leurs jugements, que nous pouvons contrôler, sur leur architecture et leur sculpture, nous avisent de nous garder de la mépriser.

Ce qui nous étonne au premier abord, c'est que les Grecs aient attribué eux-mêmes à leur peinture plus de valeur artistique qu'à leur sculpture, qui passe en général pour donner par excellence la mesure de leur goût et de leur habileté technique. Ce jugement ne nous surprendra

Digitized by Google

pas à la réflexion. Représentons-nous que les Grecs, les premiers, ont fait de la peinture un art dans toute l'acception du terme. En Orient, la peinture n'a joué qu'un rôle accessoire, même en Egypte où l'on a connu la peinture de chevalet. Les mérites des peintres et les progrès qu'ils ont réalisés ont frappé les contemporains et nous amèneraient peut-être à une appréciation analogue si les œuvres nous avaient été conservées. Nous avons dit ce qui restait de la grande peinture décorative.

Quant à la peinture d'atelier, la peinture de chevalet, son évolution telle que nous la décrivent les auteurs anciens est complète et magnifique. Elle passe pour avoir été inventée vers la fin du cinquième siècle avant notre ère par Apollodore d'Athènes; son surnom de *skiagraphos* « peintre d'ombres », nous prouve que les contrastes d'ombres et de lumière au moyen desquels il donnait l'impression du relief et de la profondeur l'intéressaient d'une manière particulière. Par ces recherches, des perspectives nouvelles s'ouvraient à la peinture et à l'art en général. Un changement dans le choix des sujets en est la conséquence immédiate ; à de vastes compositions aux figures nombreuses le peintre en préfère de simples, au nombre de personnages limité ; l'abondance épique fait place à la concentration dramatique ou à l'idylle. Cette transformation a son contre-coup immédiat sur la décoration des vases ; à la pureté et à la noblesse des formes se joint la dégradation des tons par laquelle l'artiste cherche à donner l'impression du volume.

Les tableaux de Zeuxis qui vécut à Athènes à l'époque de la guerre du Péloponnèse (431-404) se composaient de quelques figures seulement, mais comportaient des situations caractéristiques ; les procédés d'un art raf-

Digitized by Google

finé lui permettaient de les rendre vraisemblables et attrayantes. On citait de lui une *Hélène* à l'intention de laquelle les habitants de Crotone avaient mis à sa disposition, comme modèles, les cinq plus belles filles de leur cité. Quand on voyait sa *Pénélope*, il semblait qu'on fût en présence de la chasteté même. Il eut la réputation de savoir allier le sentiment d'une beauté achevée au goût de l'héroïsme et au charme du coloris.

Son rival Parrhasios d'Ephèse n'était pas moins admiré. D'après Pline, il se serait fait l'introducteur dans la peinture de tout un système de proportions ; il aurait donné au visage une finesse d'expression, à la chevelure une élégance, à la bouche une suavité inconnues jusqu'alors. Les artistes lui reconnaissaient une science du galbe incomparable et l'on sait ce que cela veut dire quand il s'agit d'art grec. Ainsi élaboration plus achevée de la forme, observation sagace de la lumière, des ombres et des reflets, rendu magistral des mouvements de l'âme, tels sont les dons qu'on admirait en lui. Peut-être s'y joignait-il parfois un raffinement qui confinait à l'affectation. Ainsi dans son *Démos* qui résumait toutes les particularités contradictoires du peuple athénien. La folie simulée d'Ulysse, les lamentations de Philoctète à Lemnos, par le simple choix du sujet, trahissent des préoccupations artistiques d'une complexité extrême.

Le contemporain de Zeuxis et de Parrhasios, Timanthès de Kythnos, avait la puissance d'invention et la profondeur de sentiment ; un *Sacrifice d'Iphigénie* lui avait acquis une immense réputation par la gradation dans l'expression de la tristesse ; la douleur d'Agamemnon se voilant la face semblait portée à son degré suprême. Une peinture murale de Pompéï pourrait bien nous en avoir conservé le souvenir affaibli.

Digitized by Google

C'est au quatrième siècle que la peinture grecque atteint son point culminant. Elle est représentée à ce moment par une école aux tendances nettement académiques, l'école de Sicyone, inculquant à ses disciples une technique serrée, poussée d'une manière méthodique et tendant à former des maîtres. Elle nous semble jouer quelque peu le rôle qu'avait joué autrefois Polyclète, comme sculpteur, à Argos. Les artistes qui en sortent sont hautement appréciés et se font facilement auteurs de théories ; grâce à leur influence, on introduit l'enseignement du dessin dans les écoles de jeunes garçons. Pausias de Sicyone, qui nous amène déjà à l'époque d'Alexandre le Grand, est un peintre de petites scènes de genre, de natures mortes et de fleurs que les amateurs riches se disputent ; il y fait preuve d'autant d'esprit d'invention que de goût. Son grand mérite cependant est d'avoir donné à la peinture encaustique une splendeur de coloris et un éclat inconnus jusqu'à ce jour.

La prospérité des arts et le goût du luxe qui caractérisent le règne d'Alexandre le Grand amenèrent une floraison nouvelle de la peinture que représente surtout pour nous, à ce moment, le plus fêté des peintres de l'antiquité, Apelle. Originaire d'Ephèse, il appartient à l'école ionienne, mais passe pour avoir subi aussi l'initiation de Sicyone. Il a une place à part à la cour de Philippe de Macédoine ; il est le peintre attitré d'Alexandre comme Lysippe en est le sculpteur attitré. Il représente son maître en compagnie des Dioscures et met à l'occasion le foudre de Jupiter entre ses mains ; c'est déjà le peintre de cour. Son *Aphrodite Anadyomène*, à Cos, était célèbre de même que son allégorie de la *Calomnie* dont la description inspirera Botticelli à la cour des Médicis. Peut-être la postérité a-t-elle un peu exagéré l'admira-

Digitized by Google

tion que lui ont inspirée les remarques des anciens sur son compte et sa réputation d'amabilité personnelle. Il semble certain qu'il possédait la technique de son art en véritable virtuose et s'en servait avec goût ; il se flattait de mériter les éloges par la grâce et la mesure. Il doit ne pas avoir eu son égal dans l'expression de la beauté féminine, ce qui l'a fait surnommer « le Praxitèle de la peinture. »

Que nous reste-t-il des œuvres de ces artistes admirables ? Rien. Aucune peinture originale d'eux ne nous est parvenue et à peine par ci par là peut-on soupçonner quelque souvenir, quelque influence affaiblie de leur art. Sommes-nous mieux renseignés sur leur procédés techniques ? Sans vouloir encore répondre à cette question, notons qu'elle n'est pas indifférente, que ce n'est pas uniquement une affaire d'érudition ou une matière à discussion académique. Sans parler précisément de « la faillite de la peinture à l'huile », reconnaissons qu'actuellement l'ambition des artistes ne trouve plus à se satisfaire par les couleurs qu'on leur offre. La plus brève visite dans un musée suffit à nous persuader que les couleurs changent et s'assombrissent ; qu'une multitude de tableaux se plongent peu à peu dans une obscurité qui les rapproche du néant ; que des chefs-d'œuvre qui sont un véritable capital intellectuel pour l'humanité, un agrandissement de son horizon spirituel, sont menacés de périr. Nos peintres trouveraient-ils peut-être dans les relations des auteurs anciens, éclairés à la lumière de quelque œuvre sauvée du naufrage universel, des motifs d'espérer une régénération de leurs moyens d'expression ? La peinture impressionniste, dont la raison d'être consiste dans la notation rapide d'un effet de lumière, d'un changement d'atmosphère, d'une coloration subtile et passa-

Digitized by Google

gère, et par conséquent d'un rapport indestructible des valeurs, est-elle destinée à disparaître comme un fantôme, après nous avoir charmés, faute d'un procédé stable assurant à l'œuvre une durée pour ainsi dire éternelle ?

Quelques portraits trouvés en Egypte dans des tombeaux de la région du Fayum répondent certainement à la notion moderne du tableau de chevalet. Ils étaient cloués sur des caisses de momies. Les plus anciens datent du troisième siècle de notre ère, mais le plus grand nombre ne remonte pas au delà de la domination romaine. Les couleurs à la cire sont étendues sur des planchettes de cèdre. Ces portraits qui ne donnent que le buste du défunt varient de mérite. La plupart sont des travaux d'artisans ; les autres sont des œuvres d'art assez distinguées. Les meilleurs nous intéressent par l'éclat et le fondu des couleurs aussi bien que par l'expression de la vie. A côté des types au caractère grec ou romain fortement accentué, on en trouve de sémitiques et d'éthiopiens correspondant au mélange des races qui, depuis la conquête grecque, constituait le fond de la population.

Ces portraits, dont la technique certes doit attirer notre attention, le cèdent en importance à deux œuvres destinées, croyons-nous, à enrichir la peinture moderne de procédés qui viennent à leur heure. La *Muse de Cortone* et *Cléopâtre*, après une longue retraite, méritent de faire leur rentrée dans le monde et d'y jouer un rôle brillant. Elles sont connues depuis longtemps et se ressemblent par plusieurs côtés. Toutes deux sont peintes sur ardoise, à l'encaustique, à ce qu'on a cru pendant longtemps, parce que seule l'encaustique paraissait capable d'une pareille durée et que les analyses chimiques faites autrefois démontraient, comme moyen de liaison,

Digitized by Google

la présence de résine et de cire dans la composition des couleurs, mais, tandis que la Muse nous est parvenue dans un état de conservation parfait, le portrait de Cléopâtre a dû être reconstitué à grand'peine de seize fragments. Elles se ressemblent encore par ce fait qu'au début les connaisseurs se refusaient à les attribuer à l'antiquité ; ils les dataient de la Renaissance. Si le doute continue à planer — et nous verrons ce qu'il faut en penser — sur la provenance de la Cléopâtre, l'opinion a changé sur la Muse et admet sans contestation possible son origine antique.

En 1732, un paysan, en fouillant son champ à Cortone, la vieille cité étrusque conquise par les Romains, trouva une ardoise quadrangulaire sur laquelle était peint le buste d'une jeune fille couronnée de laurier, la poitrine découverte, tenant une lyre de forme antique: une Muse sans doute [1].

Dans la petite ville on raconte que le paysan rapporta sa trouvaille à la maison et, dans son admiration candide pour ce type virginal, la prit pour une madone. Suivant la coutume du pays, il la vénéra comme telle et plaça devant elle une petite lampe allumée. Ce n'est que longtemps après cette aventure que le curé de l'endroit, faisant une visite pastorale au paysan, l'instruisit de son erreur ; mais presque aussi ignorant que son ouaille, il s'efforça surtout de lui prouver l'origine profane de cet objet encore unique en son genre et dont il ne soupçonna pas un instant la grande valeur.

Quant au paysan, pour lequel l'image perdit tout son prix dès qu'elle cessa de représenter la Madone, il imagina de s'en servir dans un but pratique et posa cette ardoise à la place de la porte démantibulée de son four

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*. Tome IX, p. 206.

Digitized by Google

à pain ; elle y resta une quinzaine d'années, exposée à toutes les ardeurs d'un feu de boulanger ; cette épreuve sans pareille ne lui fit pas subir le moindre dommage !

Après quelques vicissitudes insignifiantes, cette image entra au musée de Cortone où elle est conservée actuellement. « Elle est troublante avec ses grands yeux noirs baissés, dont les regards divergents semblent pénétrer en enveloppant, avec ses cils longs et clairs, ses sourcils fins, ce nez droit, ces lèvres roses et animées d'une moue voluptueuse, ce cou au modelé exquis, ce sein découvert qui provoque et cet autre qui transparaît sous la draperie caressante, ces cheveux châtains qui coulent partagés par l'épaule en des flots soyeux, et cette coquette couronne. Le coloris est doux, le dessin d'une pureté délicieuse. Des reliefs sont évidents aux feuilles de la couronne, à droite, au-dessus de l'œil et à gauche près de l'oreille [1]. »

C'est déjà un avantage inappréciable de posséder une œuvre de cette beauté et d'une pareille finesse d'exécution ; nous pouvons ainsi nous faire une idée de la peinture de chevalet antique. Mais il y a autre chose encore.

En 1818, on trouva dans un marais de Rome un portrait peint sur ardoise. Comme la Muse de Cortone, grâce à l'ignorance du propriétaire, il resta négligé pendant quelque temps. Quand un amateur intelligent en eut fait l'acquisition, la comparaison avec la Muse permit de constater que les procédés d'exécution étaient sensiblement les mêmes ; d'excellents chimistes de l'époque, invités à examiner les matières colorantes qui recouvraient le fond d'ardoise, se prononcèrent pour son origine antique.

[1] Cros et Henry, *L'encaustique*, p. 19-20.

Digitized by Google

Ce portrait représente Cléopâtre se donnant la mort. Le buste de la reine d'Egypte, vue de face, est de grandeur naturelle. La tête, d'une beauté remarquable, semble être la reproduction fidèle des traits de l'amie de César et d'Antoine. Ses regards dirigés vers le ciel, de même que l'ensemble de son visage, témoignent de sa douleur ; mais, malgré sa souffrance et l'horreur de sa détermination, sa physionomie garde l'expression de l'énergie dont elle a donné tant de preuves dans sa carrière. L'artiste, pénétré de son sujet, a su avec une maîtrise admirable éviter toute contraction des traits et toute agitation qui auraient pu offenser le goût. La reine d'Egypte, qui préféra la mort à l'humiliation que lui réservait son vainqueur, garde une fière contenance malgré ses souffrances.

Le sein gauche sur lequel l'aspic s'est jeté est découvert ; du bras gauche, également dévoilé, elle maintient le serpent tandis que de la main droite elle saisit les plis de son manteau de pourpre. Bras et mains sont admirables ; leurs proportions aussi bien que la largeur des épaules font conclure à la haute stature de la reine. L'exécution de la tête et de toutes les parties nues est d'une rare perfection qui n'est pas loin d'égaler celle d'un Léonard de Vinci.

La draperie et les bijoux n'exigent pas une pareille finesse ; ils sont exécutés avec une largeur qui rappelle les fresques d'Herculanum et de Pompéï.

La noblesse et l'aspect dramatique de ce portrait en font une œuvre aussi remarquable comme effigie que comme tableau. Elle révèle la main d'un maître véritable. A la différence de la Muse de Cortone on n'aperçoit dans la Cléopâtre aucune trace des coups de pinceau.

Digitized by Google

On peut s'imaginer l'intérêt que présentent les deux peintures dont nous venons de conter brièvement l'aventure. Un artiste allemand doublé d'un archéologue, M. Ernest Berger, désireux d'élucider une fois pour toutes les problèmes qui se posent à ce sujet, s'est mis à la recherche du portrait de Cléopâtre ; ce dernier avait en effet disparu depuis quelques années sans laisser de traces. Personne n'en parlait plus. Avait-il peut-être passé l'océan et ornait-il la galerie de quelque richissime Américain ?

La vie a de ces hasards curieux qui suggèrent la possibilité de la transmission de la pensée. Au moment où M. Berger était sur le point de renoncer à son projet, il reçut une lettre d'une Florentine, la signorina Eugenia Levi, de laquelle il put conclure que ladite personne s'était mise avec succès à la poursuite du tableau perdu.

Dans l'intention d'écrire un article à ce sujet, la signorina Levi s'était adressée à la direction générale des musées de Berlin, lui demandant si l'on y possédait des spécimens de peinture à l'encaustique sur fond d'ardoise et si l'on en connaissait ailleurs. La direction l'avait renvoyée au peintre munichois connu par ses travaux sur la peinture antique [1]. Ici nous lui laissons la parole :

« Je ne pus guère lui en dire beaucoup plus que ce qu'elle en savait elle-même. J'étais au contraire ravi d'apprendre qu'avec l'aide de quelques amis et après de multiples démarches elle

[1] Ernst Berger, *Beiträge zur Entwickelungsgeschichte der Maltechnik.* München, Calwey. — Ernst Berger, *Die Wachsmalerei des Apelles und seiner Zeit.* München, Calwey, 1917. C'est de ce dernier ouvrage que j'ai tiré les renseignements sur le portrait de Cléopâtre contenus dans cet article.

Digitized by Google

avait enfin réussi à découvrir où se trouvait le fameux portrait ; on lui avait même promis la photographie de l'image que jusqu'alors on ne connaissait que par une gravure. Le portrait de Cléopâtre était retrouvé. Il était entre les mains d'un antiquaire du nom de Ferdinand Massa habitant à Sorrente sur la place Torquato Tasso ; c'était la veuve du propriétaire précédent qui l'y avait entreposé dans l'intention de le vendre.

» Il me paraissait tout indiqué de prolonger jusqu'à Sorrente le voyage que je projetais pour le printemps de 1914 en Italie. Je voulais voir l'image désirée. J'étais du reste soutenu dans mon projet par la pensée secrète de faire un bénéfice qui n'était pas à dédaigner. Qu'est-ce qui m'empêchait de faire l'acquisition d'une œuvre aussi rare, du seul tableau de chevalet peint à l'encaustique parvenu jusqu'à nous, à ce qu'on prétendait, de devenir le possesseur du portrait considéré comme authentique de la reine d'Egypte la plus célèbre ? Cela me coûterait probablement la bagatelle de 20 000 lire. Quand j'en aurais prouvé l'authenticité, c'est-à-dire l'origine indubitablement antique (et à cette intention il fallait en faire faire une étude approfondie par des hommes compétents), je me faisais fort de le revendre pour une somme énorme à un des grands musées d'Europe. Avec l'aide d'un bailleur de fonds que j'intéressais à cette opération, n'allais-je pas faire une brillante « petite affaire ? »

» Mais comment prouver l'authenticité du portrait ? Toutes les preuves qu'on pouvait accumuler en faveur du tableau avaient déjà été énumérées par d'autres et cependant le doute n'était pas complètement levé. Bah ! me disais-je, n'avons-nous pas aujourd'hui des moyens qu'on ne possédait pas autrefois et qui rendent possibles des preuves beaucoup plus sûres que l'opinion des « gens compétents » qui se contredisent et peuvent du reste se tromper ? N'avons-nous pas une chimie capable des analyses les plus subtiles, à l'aide de laquelle le moindre atome d'une substance peut être défini, sans compter le microscope dont la construction récente permet des résultats scientifiques beaucoup plus concluants qu'il y a quelques décades ? Que ne

Digitized by Google

peut-on attendre de l'union du microscope et de la chimie, c'est-à-dire de la microchimie? La moindre parcelle de cette peinture antique allait nous livrer des secrets et nous permettre d'aboutir à des conclusions irréfutables. A cet effet je comptais sur le concours du professeur Raehlmann, de Weimar, un des spécialistes les plus éminents en la matière.

» Ma résolution fut bientôt prise. J'allais partir pour Sorrente, engager signor Massa à me livrer quelques parcelles du tableau, prises à des endroits déterminés, ne fussent-elles pas plus grosses qu'un grain de mil. Je les expédiais à Weimar pour les faire analyser et le résultat une fois connu tout le reste allait de soi. A partir de ce moment, deux préoccupations m'obsédèrent : prouver l'authenticité du portrait et retrouver la technique de la peinture de chevalet qu'avaient pratiquée Apelle et ses successeurs. Ma pensée en fut littéralement envahie et elles me poursuivirent pendant mon voyage, de ville en ville, jusqu'au moment où je me trouvai devant *Cléopâtre.* »

* * *

Notes tirées de mon journal de voyage en Italie [1] :

« Florence, 3 mars 1914. — Visite chez la signorina Eugenia Levi. C'est une dame d'un certain âge, très cultivée, qui parle couramment l'allemand. Elle a été élevée dans un pensionnat à Hanovre. Elle me passe un tirage à part de l'article qu'elle a écrit sur le portrait de Cléopâtre ; j'y trouve une littérature complète sur ce sujet ainsi que sur la Muse de Cortone.

» Rome, mars 1914. — Le professeur Detlefsen auquel je montre la photographie de Cléopâtre (que m'a donnée la signorina Levi) ne considère pas le portrait comme antique. L'expression de la tête, les gestes, la draperie s'y opposent, dit-il. Il ne connaît pas l'original.

» A la Bibliothèque nationale un article de G.-B. Zannoni, conservateur du musée de Florence, me tombe entre les mains ; il conteste l'origine antique de la Cléopâtre pour les raisons suivantes :

[1] *Die Wachsmalerei*, p. 42 et suivantes.

Digitized by Google

» 1° Parce que les traits ne concordent pas avec les effigies antiques de Cléopâtre ;

» 2° A cause de la forme du diadème. La reine n'aurait jamais porté la couronne rayonnante, comme le prouvent les monnaies. Il n'y a que Ptolémée Aulétès qui en aurait usé pour « documenter sa divinité » ;

» 3° La coiffure, la manière de retenir le vêtement, la forme de la parure, rien de tout cela ne respire l'antiquité. Aucun bracelet antique ne rappelle ceux du portrait ;

» 4° Enfin la morsure du serpent sur la poitrine découverte. D'après Plutarque, c'est le bras qui aurait été mordu.

» Mais je feuillette le catalogue des monnaies grecques du British Museum (*The Ptolemies, Kings of Egypt*, par Reginald Stuart Pole, 1883) et je trouve : une Cléopâtre avec des boucles qui lui tombent sur la nuque ; elle a le nez droit. De même des effigies de Ptolémée Epiphane et de Ptolémée Evergète portant la couronne rayonnante. En outre, le musée du Vatican me prouve que plusieurs statues de Vénus et de Diane ont le vêtement retenu par un nœud exactement comme Cléopâtre.

» Enfin une parure d'or avec pendants d'oreille ornés de perles et d'améthystes est conservée au musée des Thermes. (Je retrouve plus tard au musée de Naples des joyaux de ce genre.)

» Divers indices me permettent de conclure que les premiers propriétaires du portrait ont fait des démarches à l'intention de le vendre. J'apprends que le baron de Benneval en a fait l'acquisition à Sorrente en 1860 pour la somme de 60 000 francs.

» En 1869 des négociations s'engagent avec le Louvre ; elles sont sur le point d'aboutir, mais la chute de l'empire les fait échouer. Si j'en crois Henry Houssaye (*Revue des Deux-Mondes*, septembre 1874, p. 93), le propriétaire en demandait alors un million ! »

E.-C. CHATELANAT.

(*La fin prochainement.*)

Digitized by Google

L'ARMÉE BOLCHÉVIQUE

La question qui s'impose aujourd'hui est celle-ci : quelle attitude prendre vis-à-vis des bolchéviks ?

Faut-il, alors qu'il en est encore temps, lever l'étendard d'une nouvelle croisade, essayer d'arrêter les progrès des hordes du nouvel Attila, ou faut-il laisser passer le cyclone sur l'Europe affaiblie jusqu'à ce qu'il ait tout détruit, tout nivelé, tout ruiné ? Ou bien faut-il entrer en compromis avec celui ou ceux qui, pour maintenir leur barque au sein des flots de sang qu'ils ont déjà fait couler, demandent aux autres pays qu'ils s'apprêtaient à ruiner qu'on veuille bien les reconnaître comme des puissances légitimes, dignes de figurer aux côtés des représentants des nations, après avoir caché leurs mains ensanglantées dans leurs poches gonflées par les vols ?

Il n'y a pas un an, cette soi-disant puissance était sur le point de disparaître, terrorisée par deux cent cinquante Tchèques qui s'étaient emparés d'une ville de deux cent mille âmes avec une garnison de trente ou trente-cinq mille hommes.

Trois colonnes tchèques et une colonne serbe, en tout trois mille hommes aidés de trois mille Russes, refoulèrent ensuite l'armée rouge désemparée et l'acculèrent dans une impasse d'où, semblait-il, elle ne pouvait plus

Digitized by Google

ressortir pour peu que des renforts de quelques milliers d'hommes nous eussent été envoyés à temps. Hélas ! ces renforts n'arrivèrent pas. Ni les Français et Anglais qu'on attendait du côté du nord, ni les Japonais qui étaient annoncés du côté du sud ne répondirent à notre appel et ce qui devait être le tombeau et la mort définitive du bolchévisme devint sa résurrection.

Trotzky se rendit sur le front de ses troupes démoralisées, jugea la partie perdue, mais voulut tenter un dernier effort. Il adjure ses hommes de tenir bon jusqu'à ce qu'il ait amené des renforts. Il enrôle tout de suite les prisonniers hongrois qu'il sait retenir par des offres avantageuses pour eux, mobilise sur toute l'étendue du territoire russe une nombreuse armée. Des contrats furent aussitôt passés avec l'Allemagne, le matériel fut renouvelé et considérablement augmenté. La discipline devint draconienne. Des aviateurs allemands prirent la maîtrise des airs, des canonnières allemandes prirent celle des eaux fluviales, l'artillerie fut placée sous des instructeurs étrangers et, dès lors, au lieu d'avoir un ramassis confus de soldats d'occasion, nous eûmes devant nous des troupes disciplinées, ordonnées selon de nouvelles lois. Trotzky s'adjoignit, pour éviter les désertions des gardes-rouges, de nombreux Chinois, qui, fort mauvais soldats, font d'excellents garde-chiourme et l'armée rouge, ainsi remise en état, fut capable non seulement de soutenir le choc des Tchèques jusqu'ici toujours victorieux, mais de les repousser et de reprendre une ville qu'elle avait lâchement abandonnée juste cinq semaines auparavant.

La lutte fut terrible ; jour et nuit l'artillerie lourde et les mitrailleuses ébranlèrent l'atmosphère et les vitres des demeures de Kazan ne cessèrent de vibrer que quelques heures avant la retraite définitive.

Digitized by Google

Trotzky avait promis un million au premier homme qui entrerait dans Kazan et huit millions à se partager au premier régiment qui prendrait la ville.

Soixante-dix mille personnes accompagnèrent les Tchèques dans leur retraite par la seule voie restée libre de Laïchef, préférant l'inconnu de l'exil aux perspectives des horreurs des représailles des gardes-rouges une fois redevenus maîtres de Kazan.

C'est pour éviter des retours pareils qu'il importe d'organiser une armée suffisamment forte, possédant un plan suffisamment mûri, sachant tirer parti de ce qui pourra l'aider non seulement pour détruire le bolchévisme, mais pour restaurer la Russie.

Quant aux effectifs de l'armée rouge, ils doivent atteindre aujourd'hui le chiffre de deux millions et demi à trois millions d'hommes, dont le tiers est actif sur les différents fronts.

Il est inutile et cruel d'opérer comme on l'a fait jusqu'ici par coups de main plus ou moins hardis, ou par places isolées disposant de forces trop peu nombreuses pour maintenir une conquête contre des ennemis qui peuvent se renouveler à l'infini.

L'armée rouge peut s'augmenter continuellement et tient à sa disposition les fabriques, les voies ferrées et fluviales ; elle est montée en automobiles, en aéroplanes, en artillerie, en cavalerie, car elle a pillé à son profit tous les haras du gouvernement, enfin, elle est sur place et n'a qu'une direction.

Il ne s'agit plus de surprendre, mais de s'étendre en formant un front suffisamment cohérent pour opposer une digue solide à l'armée ennemie et cela avec des forces pourvues de tout le matériel nécessaire pour pouvoir vaincre et réorganiser le pays reconquis.

Digitized by Google

L'armée bolchévique ne s'éloigne que fort peu des voies ferrées qui lui assurent les communications et le ravitaillement.

Les unités nouvellement levées sont formées et cantonnées dans les casernes, à l'intérieur, mais les troupes en repos sont logées dans les habitations des villes, et les troupes prêtes à partir pour remplacer celles qui auront droit au repos restent à proximité des voies ferrées. C'est sur ce système de rechange que l'on sera forcé de compter afin de ne pas épuiser ses troupes et avoir des renforts tout prêts à opposer à ceux qui viendront relayer l'ennemi.

L'expérience a suffisamment démontré que, lorsqu'une armée bolchévique a été battue, elle ne tarde pas à se reformer plus nombreuse et mieux outillée et à revenir à la charge. C'est cette organisation qui permet aux bolchéviks de reprendre plusieurs fois de suite des villes qu'ils avaient perdues, tuant chaque fois tous les habitants soupçonnés de sympathie pour leurs ennemis. Ils diminuent ainsi le nombre de leurs adversaires intérieurs et réduisent toujours plus le nombre des partisans d'une réaction.

Afin d'éviter cet état de choses, il importe d'avoir des effectifs assez nombreux pour tenir et retenir le pays conquis. Pour cela il est nécessaire de grouper sous un seul et même drapeau les différentes forces qui combattent actuellement contre les bolchéviks et de s'entendre au préalable pour qu'un seul principe, un seul idéal, un seul but anime tout ce qui a intérêt à voir le bolchévisme disparaître en Russie.

Il faut une autorité reconnue, un nom qui puisse s'imposer, un Russe suffisamment estimé qui sera comme l'incarnation de la restauration en Russie, soit auprès

Digitized by Google

du paysan resté fidèle à sa formule : « La république avec un tsar », soit auprès du parti monarchique qui forme l'élément le plus fougueux et le plus décidé de l'armée, soit auprès des partisans de la république qui n'ont personne à qui se fier.

Il faut que toute l'armée antibolchéviste n'ait qu'un drapeau, qu'un programme.

Détruire le bolchévisme est le côté négatif, restaurer la Russie est le côté positif.

Il faut relever le sens national russe et détruire ce mouvement soi-disant international où les étrangers à la Russie jouent le rôle prépondérant.

D'abord la tête, la partie pensante, celle qui de par tradition est l'ennemie jurée de tout sentiment national russe, à laquelle les Russes attribuent la première cause de leurs maux, les Juifs, puis leurs aides, les Allemands, ensuite les suppôts, les Lettons, les Hongrois puis les garde-chiourme chinois, tout cela encadrant, poussant, lançant un mélange des plus hétéroclites de décavés de toutes les provinces de la Russie, et de gens obligés de s'enrôler pour ne pas mourir de faim. Tout cela c'est l'armée bolchévique, mais ce n'est pas l'armée nationale. C'est cette armée qui terrorise le pays et dont l'unique but est « tout détruire », tandis que le but d'une armée de restauration sera celui de « tout reconstruire. »

Ce sont les éléments de cette reconstruction qu'il faut réunir avant d'entreprendre quoi que ce soit avec une armée suffisamment forte, soutenant le drapeau d'un nom suffisamment accrédité et russe. A lui l'honneur de planter le drapeau russe au Kremlin des villes reconquises, de rendre les décrets, de donner la nouvelle constitution gouvernementale. Que le paysan, le marchand, l'ouvrier, le soldat, tous sentent que c'est la Russie

Digitized by Google

qui renaît. Il faut que les troupes de nationalités étrangères ne soient que ses auxiliaires, mais que le peuple sente que le mouvement est russe et bien russe.

C'est le premier point. Voici le suivant : pour avoir le droit de piller le bourgeois en ville, le bolchévisme poussa le paysan à le dépouiller à la campagne, voulant avoir sinon un aide, au moins un complice.

La réforme agraire se serait faite sans les cruautés que commirent les paysans fanatisés par les bolchéviks. Le pays était mûr pour la réforme comme il l'était au temps d'Alexandre II pour la libération des serfs, seulement elle eût été faite sur une autre base.

Elle est faite, il faut l'accepter, mais il faut qu'elle devienne un bien pour la Russie au lieu d'être une cause de ruine économique.

Le paysan qui a amassé de l'argent — car enfin c'est à lui qu'est allée toute la richesse des villes forcées de subsister — voit aujourd'hui dans le bolchévisme son pire ennemi. Ce dernier reproche au paysan de lui refuser ce qu'il a reçu de lui, et le paysan reproche au bolchévik de ne lui avoir donné que pour tout lui reprendre.

Dès lors le paysan ne cultivera plus que ce qui lui est absolument nécessaire pour vivre, sans se préoccuper d'augmenter son avoir ou ses récoltes. Le sol de la Russie qui, grâce aux propriétaires, produisait en surplus va produire en insuffisance et la famine va s'installer en permanence.

A quoi bon tant de travail puisque nous aurons toujours de quoi subsister et que chacun de nous détient en réserve de quoi s'accorder autant de « vodka » qu'il en voudra quand le moment sera venu d'en avoir? C'est ce moment qu'ils attendent avec impatience ; c'est là que doit aller tout ce qu'ils ont caché pendant l'année

Digitized by Google

grasse? c'est à se faire du mal, à retourner à l'odieux passé que sont tendus tous les désirs des paysans n'ayant, grâce au système communiste qui les régit, rien qui les engage à améliorer leur condition matérielle. Donc, avant qu'il soit trop tard, avant que la Russie appauvrie par le manque de travail le soit encore davantage par l'abrutissement de ses agriculteurs, il faut prendre une mesure préventive et profiter de détruire le « muir » ou communisme. Il faut donner au paysan la terre non en prêt mais en don, qu'il devienne personnellement propriétaire de sa terre au lieu d'en être le détenteur. Il faut qu'il puisse acheter ou revendre, augmenter, améliorer ou passer sa terre à d'autres qui sauront mieux la faire valoir.

Le « muir » n'était qu'un demi-affranchissement, la propriété sera le complet affranchissement des paysans et l'argent qu'ils ont caché servira à l'amélioration de leur nouveau domaine au lieu de ne servir qu'à détériorer leur corps et ruiner la Russie encore plus complètement.

Que voyons-nous aujourd'hui dans les villages ?

Grâce au système communiste ou communard, le paysan n'a rien en propre en fait de terrain, il n'a donc aucun intérêt à embellir sa demeure, à améliorer ses terres, à agrandir son jardin, à augmenter son matériel ou son bétail. Aussi tout est uniforme dans un village russe. L'isba de l'homme intelligent n'a rien qui la distingue de l'isba de l'homme borné. Toutes deux sont pareilles : même apparence, même toiture, même clôture sommaire du jardin, même enclos primitif pour le bétail, même outillage et mêmes produits. Si l'un d'eux plante un arbre fruitier, ses voisins le lui arrachent, rien ne doit rompre la désespérante uniformité du village. C'est l'égalité dans la médiocrité.

Digitized by Google

Voici donc quel sera le deuxième article de la restauration : la propriété reconnue pour le paysan et, partant, l'abolition du « muir ». Sera reconnu paysan celui qui travaillera la terre et comme tel il aura droit à posséder, à recevoir sa part.

Il est une troisième question qui, aux yeux du peuple, est de toute importance. C'est le rétablissement de la religion battue en brèche, surtout par l'élément juif qui dirige le bolchévisme. Que l'on donne la liberté religieuse comme dans tous les pays civilisés, et qu'on laisse au peuple sa religion orthodoxe, mais non exclusive.

De ces trois grandes réformes fondamentales, de ces trois principes essentiels dépendra peut-être la restauration ou plutôt la rénovation de la Russie :

1° Un seul représentant russe pour concentrer toutes les forces en un même faisceau ;

2° La propriété agraire assurée au paysan pour éviter la famine et provoquer le progrès matériel ;

3° La religion restaurée avec la liberté de conscience pour empêcher l'abaissement du peuple et l'amener au progrès moral.

Il en est d'autres fort importantes aussi qui seront comme les corollaires de la rénovation.

La situation monétaire est des plus défectueuses en Russie sous le régime bolchévique. Depuis longtemps il n'existe plus d'argent. Ce que sont devenus les roubles et toute la monnaie de billon, nul ne le sait, on n'en voit plus. Il n'existe que du papier et le papier le plus incommode, le plus vexatoire qu'il soit possible d'imaginer. La confiance ayant complètement disparu, les prix deviennent fantastiques ; chacun sait que ce papier n'a par lui-même aucune valeur, qu'il s'use, qu'il ne tardera

Digitized by Google

pas à être hors d'usage : son discrédit va de pair avec l'augmentation insensée des prix.

Cet argent qui n'a aucune valeur doit être remplacé par de l'autre véritable dès que le pays sera reconquis. Il faut que les pays qui comprennent de quelle valeur est pour eux la rénovation de la Russie prennent sur eux de la refournir sous ce rapport et de relever sa condition monétaire. Tout de suite la confiance renaîtra et l'équilibre s'établira. Nous avons pu nous rendre compte combien à l'apparition des sous qu'avaient apportés les Tchèques les denrées avaient baissé de prix, la simple vue de ces monnaies de cuivre étant comme le gage d'un régime nouveau et meilleur.

Donc, dans l'intérêt du pays même et de ceux qui concourront à sa rénovation, il importe d'améliorer la condition monétaire telle qu'elle est actuellement sous le régime bolchévique.

Une autre réforme bien nécessaire et qui marche de pair avec celle que nous venons d'aborder, c'est de repourvoir les petits magasins de marchandises en leur donnant le droit de vendre au public directement.

Pour ruiner plus sûrement le capitaliste, les bolchéviks ont nationalisé la vente des produits, c'est-à-dire que certains dépôts ou « magasins de ville » ont seuls le droit de vendre sur carte à certains jours certains produits. Ce système est des plus irritants pour le public et des plus capables de le mécontenter. L'encombrement est tel que les gens doivent pour pouvoir obtenir quelque chose coucher devant le magasin, y passer la nuit par quelque temps que ce soit et malgré cela revenir souvent bredouille à la maison, soit que la provision se trouvât épuisée, soit que, l'heure de clôture ayant sonné, le magasin ait simplement fermé sa porte.

Digitized by Google

Comme presque tous les ménages ont dû, grâce à la vie chère et aux conditions onéreuses faites par les bolchéviks, pour les patrons se passer de domestique, c'est la maîtresse de maison ou les enfants que l'on envoie stationner dans les files interminables.

Rien ne peut s'obtenir sans faire queue, ces queues, véritable cauchemar pour la ménagère, énervement pour tout le monde, rendues plus haïssables par l'impossibilité souvent de payer les produits enfin reçus avec l'argent que vous avez en main.

N'avez-vous que des coupons, on les refuse ; avez-vous les terribles billets de 20 ou 40 roubles, on ne vous les change pas ; en avez-vous de 250, on vous dit d'attendre ; on ne vous sourit et l'on ne vous sert bien que si vous avez d'anciens billets tsaristes. Mais qui en a ? Seuls quelques privilégiés bolchéviks de haut rang.

Maintenant les bolchéviks se servent des machines qui ont imprimé ces billets et en refont de nouvelles éditions à l'usage du public. Mais comme on sait qu'ils sont faux, ils n'ont pas amélioré les prix ; seulement, ils sont d'un maniement bien plus commode que les autres papiers et qui peut en avoir est plus vite servi.

Pour remédier à cet état de choses déplorable, il faut rendre aux petits magasins leur droit à l'existence en supprimant ces « magasins de ville » qui, concentrant la vente en quelques points de la cité, y attirent forcément une telle foule d'acheteurs au même moment qu'ils amènent le désordre et la perturbation dans la vie publique.

Le troisième point, et qui tient aux deux précédents de fort près, est le rétablissement du trafic des chemins de fer en vue du commerce public.

Les bolchéviks, ayant pris à leur usage exclusif tout le réseau des chemins de fer, s'inquiètent fort peu des

Digitized by Google

besoins de la population et même les néglige intentionnellement pour ne donner ses faveurs qu'à l'armée et à l'armée seulement.

Les voies ferrées n'ont plus aucune valeur commerciale, toutes les voies et toutes les lignes sont à l'armée et pour l'armée.

Tout en ravitaillant l'armée, il faudrait aussi créer des trains pour le ravitaillement du public, le laisser disposer des moyens de transport des marchandises qu'il veut acheter ou expédier.

Ainsi donc, après les trois premiers points, nous en avons trois autres secondaires :

1° L'introduction d'argent de billon, pour relever le crédit et abaisser les prix ;

2° La liberté du commerce, pour rendre à la population son existence normale ;

3° Le ravitaillement du public et la disposition d'une partie des chemins de fer à son usage pour alimenter son commerce.

Ces six points serviront à gagner la confiance du public et atteindront le bolchévisme dans ses œuvres vives en sapant les assises mêmes sur lesquelles il avait érigé son système. Avec quels transports d'allégresse, avec quel enthousiasme furent accueillis les Tchèques ! C'était à qui pouvait leur aider, se sacrifier. Toute la population s'en fut s'inscrire dans les divers comités soit pour le ravitaillement, soit pour les soins aux malades, la conduite des cuisines aux tranchées, le transport des obus sur la montagne d'Ouslone ou de Vorobiovka, tout se faisait gratis avec joie ; on offrait les établissements publics pour préparer les aliments, on s'offrait pour fendre le bois, couper la viande, répartir le pain, etc. Dans les ouvroirs, les vêtements s'entassaient, tout le monde

Digitized by Google

s'était offert et s'était mis avec ardeur au travail sans accepter la moindre rétribution. Dans l'air il y avait comme un souffle immense d'espérance ; chacun s'abordait heureux, on croyait voir la fin de nos maux, la résurrection de la Russie. Le tonnerre des canons à gros calibre faisait trembler le sol, les aéroplanes passaient et repassaient au-dessus de nous, lançant des bombes ou des prospectus menaçants, les mitrailleuses crépitaient jour et nuit, on sentait l'ennemi tout proche, toujours plus audacieux, toujours plus nombreux ; on savait que notre armée tiendrait bon jusqu'au bout et l'on conservait l'espoir de la victoire parce qu'on attendait des renforts, mais surtout parce que notre cause était si juste, si sacrée qu'il semblait impossible que la Providence permît le retour au passé. Hélas ! les renforts tardèrent, pendant un mois la cohue des bolchéviks se rua sur nos colonnes ; les combats dans l'air, sur l'eau, sur terre furent terribles et bientôt il devint évident qu'on ne pourrait plus garder la ville et qu'elle allait être reprise par ceux qui n'attendaient que de se venger et de revenir à tout ce dont on croyait être délivré :

1° Ruine du sentiment national ;
2° Ruine de la propriété privée ;
3° Ruine de la religion ;
4° Ruine du capital ;
5° Ruine du commerce ;
6° Ruine de la vie économique.

L'on pourrait ajouter : 7° ruine de la famille, par leur projet de la nationalisation des femmes et des asiles pour nouveau-nés, choses qui disparaîtront alors d'elles-mêmes. Depuis deux ans cent millions d'hommes souffrent d'un régime pareil ; mais l'espérance n'est pas morte en Russie, malgré les revers.

Digitized by Google

Vienne l'heure de la délivrance et nous verrons se lever toute une population pour acclamer, aider le libérateur et secouer enfin cet horrible manteau de Nessus jeté sur la Russie où sont encore de grandes forces vives qui n'attendent que l'instant propice pour se révéler.

Laisser s'affaiblir et se décimer davantage ce grand et riche pays au profit d'une faction politique est un crime de lèse-humanité que l'Europe devra payer cher.

Ne pas prendre à cœur aujourd'hui le sort de la Russie, c'est la livrer pieds et mains liés à l'Allemagne qui, après avoir inoculé le poison, voudra en avoir l'avantage.

L'Allemagne a intérêt à voir une Russie affaiblie comme nation et comme commerce.

L'Allemagne n'a plus de colonies, mais elle a sa colonisation de la Russie pour la dédommager.

L'Allemagne n'a plus l'empire des mers, mais par la Russie elle aura l'empire des terres.

L'Europe lui ferme ses portes, la Russie et l'Asie lui laissent les portes grandes ouvertes.

Donc, une guerre poursuivant la rénovation de la Russie sera une guerre contre l'Allemagne. Il faut s'attendre, comme on l'a vu, à trouver dans l'armée bolchévique tous les perfectionnements, tout le matériel d'une armée bien organisée et bien outillée et fournie par l'Allemagne.

Il ne faudra pas s'aventurer à la légère et croire que, l'armée bolchévique bien que nombreuse, ne soit pas une force sérieuse à affronter. Cas échéant, elle peut devenir l'armée la plus terrible que l'on ait à combattre. Elle peut tout attendre de l'Allemagne aux abois et elle peut disposer d'effectifs tellement nombreux que même l'héroïsme devra capituler devant elle.

Digitized by Google

On a eu tort de négliger, de mépriser l'armée bolchévique. En six mois elle a conquis une telle supériorité, elle a repris de tels territoires et, malgré ses nombreuses défaites partielles, elle a une telle avance générale qu'on se demande si réellement l'on s'est bien rendu compte de ce qu'était l'armée bolchévique et si, au lieu de la traiter avec mépris, il n'eût pas beaucoup mieux valu la prendre au sérieux, l'étudier, se munir d'un matériel supérieur au sien, l'envisager non comme une guerre de partisans, mais comme une puissance de destruction, de démoralisation de premier ordre et agir d'emblée vis-à-vis d'elle comme devant les symptômes de la plus effroyable des maladies sociales. Il fallait l'étouffer enfant avant qu'elle fût devenue géant ou la détruire géant avant qu'elle soit devenue Titan ou démon ravageant la terre entière.

Aujourd'hui l'on peut encore agir, bientôt il sera trop tard.

D'après les conversations tenues avec plusieurs personnes de l'armée tchèque, voici quels seraient les meilleurs moyens de réussir une action contre les bolchéviks :

D'abord, il faut se munir d'une vraie flottille d'aéroplanes pour donner la chasse aux leurs, puis pour étudier leurs mouvements, explorer le pays pour les marches en avant, diriger le tir de l'artillerie et jeter des bombes sur leurs travaux.

Ensuite, il sera nécessaire d'avoir des canonnières blindées pouvant circuler rapidement sur les fleuves et détruire la flotte ennemie. Deux de ces canonnières allemandes au service des bolchéviks ont détruit nos onze bateaux armés, qui jusque-là avaient vaincu la flotte rouge ; elles détruisirent nos barques de grains et de

Digitized by Google

naphte, empêchèrent les troupes de renfort qui, ignorant leur présence, s'avançaient sur le Volga ; elles nous firent un mal incalculable et décidèrent en grande partie de la victoire des rouges. En outre, nous manquions de pièces de zénith contre les aéroplanes. Leur désinvolture et leur mépris à l'égard de nos moyens de destruction contre eux était si évident qu'ils évoluaient à portée de fusil, photographiant, lançant des bombes juste sur nos tranchées, passant à vol plané sans le moindre bruit juste au-dessus de nos pièces cachées qu'ils repéraient ou de nos cantonnements qui ne manquaient pas d'être bombardés peu après leur départ. Il sera donc urgent de se munir de ces engins nécessaires à la guerre d'aujourd'hui. Quant aux autos et aux tanks, cela dépend beaucoup des endroits et du temps. Pendant la lutte entre Tchèques et bolchéviks, la plupart des autos sont restées enlizées dans la vase des routes ou bien arrêtées dans les sables mouvants des collines, ce qui fait que dix jours après l'ouverture des hostilités les deux adversaires s'en sont passés, gardant les autos pour le transport uniquement sur les chaussées ou le ravitaillement entre les ports et les villes.

Les points faibles de notre armement étaient surtout :

1° Le manque d'aéroplanes ;

2° Le manque de canonnières fluviales ;

3° Le manque de pièces zénith pour lutter contre les aéroplanes.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'idéal que devait avoir l'armée de la rénovation de la Russie, nous avons mentionné les diverses réformes qui, selon nous, devraient faire partie de son programme ; nous avons ensuite montré ce dont disposait l'armée bolchévique, puis ce qui nous avait manqué et décidé de notre retraite.

Digitized by Google

Il nous reste à voir, étant donné l'état des choses, comment devrait opérer une armée décidée à en finir une fois pour toutes avec le bolchévisme et comment on envisage cette question parmi les troupes qui depuis si longtemps luttent héroïquement contre l'armée rouge.

L'armée bolchévique, quoique remontée, disposant d'un nombreux et excellent matériel, ayant une organisation unique, a cependant des éléments de faiblesse dont il faudra tirer parti.

Tout d'abord, à cause même de la diversité de ses éléments, cette armée ne résistera pas longtemps devant une autre armée mieux outillée, bien entraînée et qu'on saura suffisamment nombreuse pour se rire des changes employés par l'armée bolchévique, des feintes de fuite et des tentatives ; dès qu'on verra que derrière ce mur il y en a d'autres, alors l'effet moral sera immense, car ce qu'on craint surtout ce sont les revirements ; mais sitôt qu'on aura compris que la force est réelle, l'armée bolchévique sera bientôt dispersée.

Il faut donc masser des troupes en suffisance pour que jamais l'armée de rénovation n'ait besoin de reculer et rendre des villes qu'elle aura prises.

De par la nature des lieux et des choses, l'attaque générale doit se faire par la Sibérie. C'est par derrière que le bolchévisme doit être attaqué ; les attaques du nord et du sud serviront de flanquement, mais l'action centrale doit avoir lieu par la Sibérie.

Les troupes massées à l'entrée de l'Oural pourront avancer par les nombreuses voies fluviales (la Kama, la Bielouga, la Viatka) jusqu'au Volga, par celles de terre gagner Samara et le pont de Syzrane, Simbirsk et le pont de Simbirsk, Kazan et le pont Romanov.

Le ravitaillement peut se faire parce que ces contrées

Digitized by Google

ont encore des provisions. Les provinces qu'il faut traverser n'ont pas de grands centres et les villes sont déjà entre les mains des nôtres.

Aujourd'hui même, les journaux racontent que des troubles ont forcé la fermeture de la ligne de Bougoulma à Simbirsk. Donc le pays se révolte contre les bolchéviks, l'armée sera reçue, secourue et secondée.

Par le Transsibérien on pourra continuellement amener les renforts jusqu'à un demi-million d'hommes, qui pourront déployer un front d'attaque tout le long du Volga de Nijni, Kazan, Simbirsk, Samara, Syzrane, Saratov et jusqu'à Tsaritzine.

Une fois fortifiée derrière cette frontière naturelle, l'armée traversera le Volga et s'avancera dans l'intérieur. Elle aura dans ses mains les nombreuses usines de l'Oural, la grande fabrique de Perm, celle de la Kama et surtout la puissante fabrique de munitions de Kazan.

D'emblée il faut déployer des forces écrasantes sans regarder aux frais, qui seront amplement compensés par la victoire.

C'est en Russie que le bolchévisme russe doit être attaqué et vaincu. L'attaquer en Russie, c'est décharger le front européen, c'est affranchir l'Europe.

Puisque le bolchévisme organise la ruine des Etats de l'Europe, c'est aux Etats de l'Europe à organiser la ruine du bolchévisme à sa source même, en Russie. L'intérêt de l'Europe n'est pas de regarder à une dépense de 5 ou 10 milliards et de lever une armée d'un million d'hommes, mais de sauver de la ruine des pays représentant le centuple de ces sommes.

Où trouver les hommes capables de former une armée de rénovation de la Russie ?

Digitized by Google

1° Le Japon, auquel on donnera des compensations en Sibérie ;

2° L'Amérique, qui a tout intérêt à prendre la haute main en Russie ;

3° Les volontaires de tous pays, auxquels on donnerait un peu de terre s'ils voulaient s'y établir ;

4° Les cosaques, qui défendent depuis si longtemps leur indépendance et qui forment le noyau de l'armée d'attaque ;

5° Les anciens officiers russes, qui forment des légions pleines d'entrain, d'espoir et d'héroïsme ;

6° Les Tchèques, qui ont déjà tant lutté et qui seront comme l'avant-garde de l'armée de rénovation ;

7° Les volontaires des provinces reprises, qui s'uniront avec joie aux troupes libératrices.

Voilà quelle serait l'armée chargée de sauver l'Europe, en rénovant la Russie et extirpant pour toujours le bolchévisme de son sein.

Que l'homme donc choisi par l'entente commune se mette à la tête de l'armée. Avec quel enthousiasme il sera accueilli par les paysans, le clergé, le public et toutes ces phalanges de jeunes gens qui, contre tout espoir, luttent pleins d'espérance pour des jours meilleurs !

Alors, une fois de plus, ce que le méchant avait ourdi se tournera contre lui et la Russie, libérée du bolchévisme, reconnaissante de son salut, deviendra l'amie des nations que l'Allemagne avait voulu supplanter !

PH. JEANNERET.

Digitized by Google

LA
MACÉDOINE ÉCONOMIQUE

La Macédoine, dont la possession a été l'une des causes principales des guerres balkaniques qui ont dégénéré en guerre européenne, a d'intéressantes possibilités économiques qui peuvent être mises en valeur quand les diplomates auront fini de la considérer comme un champ d'expériences et auront réussi à lui assurer un régime stable.

Située au centre de la Péninsule balkanique, entourée de tous les Etats entre lesquels s'est démembrée cette péninsule, communiquant avec la Grèce et ses îles par le sud, avec l'Albanie et le Monténégro du côté de l'ouest, avec la Serbie au nord, la Bulgarie à l'est, la Macédoine était restée, avec Constantinople, le morceau de roi de l'empire turc. Si la population, décimée par les guerres, les révolutions ininterrompues ou l'exil, était très peu nombreuse, en revanche le pays bien arrosé, au climat tempéré, aux productions variées, est exceptionnellement fertile. La Macédoine, qui comprend essentiellement le bassin du Vardar, se jetant dans la mer à Salonique, est peuplée de 2 1/2 millions d'habitants.

Digitized by Google

Quelle que soit la race de ses ancêtres, le Macédonien proprement dit est, en général, un travailleur endurant, tenace, âpre au gain, sobre, économe ; il apporte beaucoup de soin à la culture du sol ; sa femme même exécute avec énergie les labeurs les plus pénibles ; il semble bien que ces qualités appartiennent aussi au paysan bulgare, qui lui tient de si près. S'il n'était pas bon ouvrier, il ne se serait pas adapté aux conditions du travail dans les usines américaines, où depuis deux générations passent la plupart des hommes de la Macédoine occidentale. Grâce à sa sobriété, il réussit en une dizaine d'années, quelquefois moins, à amasser un pécule de quelques milliers de francs, qu'il envoie au pays, où il revient, passagèrement pour se marier, puis définitivement, quand son épargne est assez grosse pour lui permettre d'acheter une terre et une maison. A peine de retour en Macédoine, les émigrés achètent des fermes qu'ils exploitent rationnellement et s'installent largement ; ils arrangent leur *home* à l'américaine, en disciples fidèles du pays du Nouveau-Monde ; en un mot c'est la culture américaine en territoire macédonien.

Vu la diversité du climat, le pays cumule les productions des régions méditerranéennes les plus chaudes, comme le coton, avec celles du nord et de l'est de la France. La vaste plaine qui s'étend à l'ouest du Vardar et les plaines côtières jouissent d'un climat humide et très chaud, sans basse température d'hiver. Au contraire, dans l'intérieur du pays, où l'influence de la mer n'agit plus, et où celle de l'altitude se fait sentir, les températures extrêmes sont de — 20° à + 45° à l'ombre.

Dans les plaines, anciens fonds lacustres et vallées, le sol est fait d'alluvions très riches, soit de terres noires grasses et profondes, soit de terres légères très propres à

Digitized by Google

la culture en grand de la pomme de terre et de l'asperge.

Partout où elles gardent de la terre arable, les pentes des montagnes sont cultivées jusqu'à une grande altitude et le seigle se récolte encore à 1500 mètres.

La vigne réussit parfaitement ; elle est préservée de beaucoup de maladies qui sévissent en Suisse et en France, par la sécheresse de l'été et aussi par l'abondance des oiseaux insectivores qui étaient respectés, du moins sous la domination turque, car beaucoup de couvées ont été détruites par les armées en campagne.

La fécondité de la Macédoine était célèbre dans l'antiquité ; la Grèce s'y approvisionnait de céréales et de bois. Mais, depuis lors, sa décadence économique est très profonde, comme celle du reste de l'Orient, qui constituait la partie la plus riche et la plus industrieuse de l'empire romain. La population, décimée à maintes reprises par les invasions, a diminué à la fois en quantité et en qualité. Privé des lumières de l'instruction et des directions d'une élite, le paysan macédonien cultive d'après les méthodes les plus primitives, tellement que le rendement du sol a diminué encore notablement depuis un siècle. Le labourage se réduit le plus souvent à égratigner la surface du sol avec une charrue dont le soc n'est qu'un large fer de lance. Le fumier n'est guère employé parce qu'il est rare, les troupeaux n'étant presque jamais à l'étable, car la quantité de foin récoltée n'est pas suffisante pour les nourrir. Les engrais sont ignorés. Les routes et les chemins de fer font d'ailleurs à peu près défaut.

Les forêts sont dévastées sans pitié, gaspillées sans méthode, comme dans toute la péninsule. Alors que, dans l'antiquité, elles couvraient presque toutes les ré-

Digitized by Google

gions montagneuses et fournissaient des arbres magnifiques à la marine grecque, elles sont graduellement détruites. Les montagnes dénudées lamentablement ne retiennent plus les eaux de pluie, ne contiennent plus d'eau de sources dont le débit régulier vivifie les plaines, ne donnent naissance qu'à des cours d'eaux torrentiels et dévastateurs.

Les arbres ont, en effet, deux ennemis : la chèvre quand ils sont jeunes, l'homme quand ils sont adultes. Les habitants, pour se procurer du bois de chauffage, taillent au hasard, sans même se donner la peine d'abattre les arbres, coupant tantôt les branches, tantôt la cime. D'autre part, les chèvres qui pâturent librement mangent toutes les jeunes pousses, de sorte qu'en beaucoup d'endroits il n'existe pas d'arbres intermédiaires entre ceux qui sont centenaires et les buissons.

Enfin, le régime de la propriété a contribué à décourager l'agriculteur. Le code ottoman distingue cinq catégories de bien fonciers :

1° le mulk ou bien privé ;

2° le miri ou bien public dont l'Etat confère la possession ;

3° le vakouf ou bien religieux dont l'usufruit est affecté à des hodjas (religieux turc) ;

4° le mekrouke ou bien commun comprenant surtout les forêts, pâturages, aires à battre ;

5° le movat ou bien vacant comprenant les parties inexploitées ou inoccupées.

Comme tous les conquérants, les Turcs se sont approprié la plus grande partie des terres, sauf celles dont les propriétaires sont convertis à l'islamisme, et celles que les chrétiens ont pu conserver dans les montagnes. Les

Digitized by Google

chrétiens, en compensation de l'immunité du service militaire, étaient seuls à payer les impôts, dont le taux était arbitraire et s'élevait parfois à 40 %. Quand ceux-ci étaient perçus en argent, ils étaient fréquemment obligés d'hypothéquer leur terre, et finalement de la vendre. Les beys turcs se sont ainsi constitué de grands domaines ou tchifliks, atteignant près de 4000 hectares, dont ils possédaient à la fois le sol et les villages. Chaque famille cultivait pour elle, sous le régime du métayage, de 7 à 12 hectares, plus un petit terrain dont elle gardait les légumes et les fruits. De plus, elle était tenue à certaines redevances en nature ou en travail.

Depuis la chute de la domination ottomane, les grands propriétaires turcs vendaient leurs tchifliks à des capitalistes. Mais les intendants de ceux-ci sont aussi exigeants et aussi ignorants.

Les chrétiens ou raïa restés propriétaires de domaines de 10 à 30 hectares dans les montagnes n'étaient pas plus heureux, car, se trouvant sans protection, ils étaient écrasés d'impôts et de vexations et leur propriété même leur était constamment disputée.

La production agricole n'était, pour toutes ces raisons, que modeste, malgré la richesse du sol. Le *Bulletin commercial de Macédoine* l'évaluait en 1907 pour les céréales aux chiffres ci-dessous, qui étaient plutôt élevés et ont dû décliner notablement depuis lors :

	Blé	Maïs	Avoine	Seigle	Orge
		(En milliers de tonnes.)			
VILAYETS :					
Salonique	112	66	52	29.5	96
Kossovo	90	141	60	27	69
Monastir.	50	69	13	35	32
	252	276	125	91.5	197

Digitized by Google

Cette production, d'ailleurs très irrégulière, était quelquefois insuffisante; d'autres fois, elle donnait lieu à une exportation assez importante de céréales autres que le blé, même de maïs, qui fait cependant le fond de la nourriture des paysans. En 1911, par exemple, l'exportation s'était chiffrée par 2000 tonnes d'orge, seigle et maïs. Mais depuis 1909, les importations de blé sont passées de 12 000 à 24 000 tonnes, celles de farine de 10 000 à 38 000 tonnes.

Les vignobles, assez étendus, couvrent 130 hectares dans la région de Kastoria, 800 dans celle de Florian, bien plus dans d'autres régions. Mais les gens du pays ne savent pas faire le vin, qui est bon mais ne se conserve pas.

L'industrie sericicole était très florissante avant la guerre. La production atteignait environ 2 310 000 kilos de cocons frais, soit 800 000 kilos de cocons secs. Les cocons ne sont pas filés dans le pays, la filature de Guevgueli qui avait 60 bassines, créées en 1900 par le gouvernement ottoman, ayant été détruite pendant la première guerre balkanique, après n'avoir donné d'ailleurs que des résultats médiocres. Avant 1890, tous les cocons de Macédoine étaient exportés après le triage vers la France. Depuis lors, ils vont à Milan.

La production de soie va d'ailleurs baisser sensiblement, des centaines de mûriers étant morts parce que leur écorce a été rongée par les chevaux de l'armée. D'autre part, l'élevage se fait d'après des méthodes primitives, sans recours aux moyens artificiels pour l'éclosion.

La culture du tabac est prospère et se développait beaucoup avant la guerre au détriment de celle des

Digitized by Google

céréales. Dans la seule Macédoine occupée par les Grecs, en 1911, l'exportation se chiffrait par 19 millions de kilogrammes d'une valeur de 50 millions, pour une production totale de 66 millions, contre 82 millions pour les céréales et 41 millions pour les huiles.

Le pavot à opium fournit, grâce au soin avec lequel s'effectue la récolte, une pâte fine, légère, délicate, particulièrement riche en morphine, puisque la teneur atteint souvent 15 à 20 °/o contre 9 à 14 °/o pour l'opium de Smyrne ou Constantinople.

Le climat chaud et humide de plusieurs régions, notamment de la Struma, convient parfaitement à la culture du coton. Cependant la production, qui atteignait 16 millions de kilogrammes à la fin du dix-huitième siècle, est tombée à 2 millions et demi, les paysans n'étant pas guidés ni conseillés n'ayant par suite pas suivi les progrès réalisés ailleurs. Les filatures pourraient cependant traiter le triple de la production actuelle.

Grâce aux nombreux terrains en jachère et aux vastes forêts qui ne sont pas préservées, l'industrie pastorale est assez développée, en ce qui concerne le petit bétail. Les bovins, en effet, sont relativement peu nombreux et élevés plutôt pour le trait et le labour que pour l'alimentation. Mais il existe de grands troupeaux de chèvres et de moutons qui transmigrent alternativement de la plaine à la montagne, sans rentrer à l'étable, puisque la quantité de foin coupé est très peu importante. L'industrie pastorale est presque exclusivement aux mains des Kutzo-Valaques, qui possèdent eux-mêmes des troupeaux, et louent aux grands propriétaires le sol des

Digitized by Google

zones qu'ils parcourent ou bien se placent comme bergers dans les exploitations agricoles.

L'ancien vilayet de Monastir comprenait par exemple :

284.008	bovins soit	100	pour	100	kil.	carrés
17.800	buffles soit 6	»	»	»	»	
1.184.446	moutons soit 484	»	»	»	»	
164.161	chèvres soit 20,2	»	»	»	»	
47.025	porcs soit 1,7	»	»	»	»	
57.518	ânes soit 2	»	»	»	»	
41.505	chevaux soit 1,5	»	»	»	»	
9,433	mulets soit 0,3	»	»	»	»	

La laine est un important article de commerce. Elle sert surtout à la confection à domicile de vêtements, couvertures, tapis, bas. Toutefois deux draperies existent à Salonique et Naoussa : leur production est de 250 000 mètres de drap, leur consommation de 350 000 ocques de laine brute sur une production totale de la Macédoine d'un million d'ocques (à 1 kg. 270). Le commerce en gros ne porte que sur 150 000 ocques de laine blanche, entièrement absorbée par l'industrie locale, et 300 000 ocques de laine noire, entièrement exportée.

L'exportation des peaux par le port de Salonique représente 4 millions à 4 millions et demi de francs par an : elle comprend notamment 730 000 peaux d'agneaux, 575 000 de chevreaux, 340 000 de moutons, 330 000 de chèvres, plus de 200 000 fourrures de lièvres, et 20 000 fourrures d'autres animaux.

L'industrie de la tannerie consomme à Salonique 75 000 peaux par an, plus 7000 à 8000 balles de cuirs tannés pour la cordonnerie. Les tanneries de Kozani

Digitized by Google

travaillent de 50 000 à 60 000 peaux venant d'Algérie, du Maroc, de Madagascar, de Rangoon, de Calcutta et surtout de la mer Rouge. Une grande partie de ces peaux est employée à la fabrication des *tcharik* (sandales) qui constituent la chaussure macédonienne et qui sont obtenues sans tannage, en mouillant, salant et découpant les peaux en bandes. Avant les guerres balkaniques, 200 000 peaux étaient importées. Les extraits tannants et écorces viennent de France en majeure partie.

✦

L'industrie de la savonnerie produit annuellement 382 tonnes de savon vert de deuxième qualité, presque exclusivement consommé par les campagnes. Elle consomme 1275 tonnes de soude qui pourraient être entièrement fournies par l'industrie française ou suisse, des huiles de grignons d'olives qui provenaient de Grèce, de Mytilène, de Crète, de Corfou, en attendant que les 500 000 ocques d'huile d'olive de la Chalcidique puissent être utilisés.

✦

Le sous-sol est riche : il contient du chrome, de la magnésite, du manganèse, du zinc, de l'antimoine, de l'argent, de la pyrite de fer, du marbre, du calcaire susceptible de fournir de la chaux. Mais, faute de routes, l'exploitation est à peu près insignifiante. Cependant la mine de Kassandra, contrôlée par des groupes français, produisait des pyrites avant la guerre.

✦

Salonique est tête de ligne pour quatre voies ferrées, le reliant au nord, en suivant la vallée du Vardar, à Nich (450 km.), Belgrade, Vienne ; à l'ouest à Monastir (218 km.) ; au sud à Larissa (134 km.) où s'effectue depuis peu le raccordement avec les chemins de fer hel-

Digitized by Google

léniques ; à l'est à Dedeagatch (444 km.) où se raccordent les chemins de fer orientaux qui desservent Constantinople.

Salonique est au fond d'un golfe, qui s'enfonce dans les terres de près de 200 kilomètres, et se termine par deux baies arrondies formant des rades excellentes. Le Vardar et la Vistrica qui y débouchent apportent malheureusement des limons qui resserrent le goulet de 50 mètres par an, de sorte qu'il y a urgence à reprendre les travaux d'endiguement du Vardar qui avaient été commencés avant la première guerre balkanique par une mission d'ingénieurs et géographes français. La Société du port de Salonique est contrôlée par des groupes français.

Le port de Salonique est le plus proche de l'Asie-Mineure et de l'Egypte. Des paquebots rapides filant 20 nœuds vont en 13 heures à Smyrne, en 37 heures à Beyrouth, en 36 heures à Port-Saïd. Aussi a-t-il un bel avenir comme port de transit et de distribution quand ses entrepôts seront développés, surtout s'il devient un port franc comme Hambourg, Copenhague, Gênes et Trieste.

Mais ce qui serait encore mieux, aussi bien dans l'intérêt de nos voisins que dans celui des grandes puissances, pour trancher la question macédonienne, ce cauchemar des chancelleries européennes, ce serait d'assurer aux habitants, sans distinction de langue et de religion, l'égalité absolue de leur développement économique et intellectuel, ainsi qu'une paix juste et durable dans le proche Orient par l'érection de la Macédoine en un Etat indépendant avec Salonique (ville israélite), converti en port franc à l'exemple de Hambourg, comme capitale. Pour pouvoir assurer et garantir la neutralité

Digitized by Google

de ce nouvel Etat et lui fournir les moyens de se constituer, de vivre et de prospérer, le mandat d'une puissance non intéressée est indispensable.

A.-L. ATHANASSOW, ing.

P.-S. — J'ai puisé dans différents livres et articles, et mis entre autre à large contribution l'ouvrage *L'avenir économique de la Macédoine* de M. A. de Tarlé, ancien élève de l'Ecole polytechnique, secrétaire de la Chambre de commerce de Lyon.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Nous avons pour principe de ne publier que de l'inédit.

Le présent article était imprimé, les épreuves corrigées par l'auteur lui-même, la mise en pages commencée, quand nous l'avons retrouvé *in extenso* dans un quotidien. Il était trop tard pour le suprimer. Nous le donnons donc sans plaisir et en faisant nos excuses à nos lecteurs.

Digitized by Google

CHRONIQUE ITALIENNE

Le nouveau ministère. — Giolittistes et socialistes. — Tentatives de nouvelle littérature dramatique.

Pour les nations alliées, l'Italie est sans doute celle qui a senti le plus terriblement et sent en partie encore les conséquences prévues ou non prévues de l'après-guerre immédiat. Quatre-vingts milliards de dettes presque, le manque de matières premières et l'impossibilité de redonner aux échanges toute leur activité ; la marine décimée, les dépôts de charbon vidés, les prix des denrées de première nécessité effroyablement élevés. Incomplets, les succès diplomatiques obtenus jusqu'ici à la conférence de Paris et, à l'intérieur, un socialisme dirigé par les plus tristes dilettantes de l'Europe. Un jour, le cabinet Orlando-Sonnino succomba, écrasé par sa propre fatigue et ses erreurs. Et son successeur Nitti étant arrivé au pouvoir avec un nombreux cortège de personnages et de l'ancien parti de Giolitti, beaucoup crurent que la pauvre Italie était à la veille de devoir demander pardon à elle-même et aux autres de son héroïsme et de sa victoire.

Mais il n'en était rien. Avant tout, cette crise ministérielle fut un événement très normal, dont il faut féliciter la sagesse politique ou peut-être la bonne fortune de l'Italie. On a dit et répété que les grands problèmes de la paix ne pouvaient être dignement résolus par les hommes qui surent le mieux affronter les problèmes de la guerre. A faits nouveaux, hommes nouveaux. Si Clemenceau, Lloyd George et Wilson, les grands organisateurs de la victoire, avaient, aussitôt après l'armistice, soit de leur plein gré, soit qu'ils y fussent forcés, cédé la place à d'autres, il est probable que les intérêts particuliers de leurs pays et aussi les intérêts communs auraient trouvé une solution meilleure et plus facile. Il aurait mieux valu pour l'Italie que la

Digitized by Google

crise de juillet se fût produite quelques mois auparavant ; en tous cas, la crise s'est produite et encore en temps utile.

D'autre part, les craintes légitimes que M. Nitti et plusieurs de ses collègues pouvaient inspirer se sont montrées tout à coup ou excessives ou dénuées de tout fondement. Ce professeur napolitain, aussi agile d'esprit que lourd de corps, aussi droit et raide dans sa volonté que souple et complaisant dans les moyens, a réussi rapidement à faire taire presque toutes les défiances. La présence dans le cabinet d'un homme comme M. Tittoni a certainement contribué pour beaucoup à un succès si extraordinaire. M. Tittoni est énergique, habile, autoritaire ; à Paris et ailleurs on eut un témoignage éclatant de son activité. Mais ce qui peut-être — au commencement du moins — servit le plus M. Nitti et M. Tittoni pour gagner la confiance nécessaire, ce fut la rude franchise avec laquelle l'un et l'autre exposèrent au parlement les terribles difficultés de l'heure présente, aussi bien dans la politique extérieure que dans les affaires nationales. Difficultés en partie insurmontables, en partie surmontables seulement au prix de pénibles sacrifices.

MM. Sonnino et Orlando avaient eu assurément de très grands mérites, mais leur œuvre était achevée depuis longtemps. Le mutisme obstiné du ministre des affaires étrangères et l'éloquence pathétique du président du Conseil contribuèrent à augmenter les soupçons et l'inquiétude dans le pays. Je ne sais si la sentence évangélique : « La vérité vous affranchira » trouve toujours une confirmation. Il est sûr que la vérité ne doit être tue ni cachée aux forts. Or le peuple italien est l'un des plus forts de la terre, moralement et physiquement. Et quand le ministre Tittoni annonça sans fioritures que la situation de l'Italie à la conférence de Paris était compromise en partie et que l'Italie ne verrait pas se réaliser toutes ses aspirations, le peuple italien sut renoncer à quelques-unes de ses chères espérances et de ses enthousiasmes périlleux ; il se mit à étudier avec calme certains problèmes pratiques un peu négligés jusqu'alors. Et quand le ministre Nitti exposa, avec la sécheresse des chiffres et des renseignements dénués de tout ornement, les charges formidables

Digitized by Google

laissées par la guerre, le peuple italien ne s'épouvanta pas, il applaudit à cette franchise et sentit combien de vérité recelaient encore ces autres paroles du président : « Que personne n'oublie que l'Italie a obtenu, après des siècles d'erreur et de mésaventures, une très grande victoire ; l'Italie a conquis — et en grande partie par ses seules forces — la sécurité de ses frontières, la dignité d'être une grande nation dans le monde. L'Italie sort de la guerre fatiguée, appauvrie, sanglante sans doute, mais conservant quand même, comme aucun autre des peuples victorieux, sa puissante structure, sa robuste et jeune santé. L'Italie, pour autant qu'elle suive une ligne droite, sera sous peu, dans trois ou quatre mois, un des pays d'Europe qui auront le premier une assiette financière complète. »

— Il est probable que, dans peu de temps, les plus acerbes ennemis du ministère Nitti seront ceux qui en saluèrent l'avènement avec le plus d'espérance et de confiance : je veux dire les giolittistes et les socialistes. L'espoir de reprendre immédiatement le pouvoir étant exclu, M. Giolitti et les siens se contentèrent, pour l'instant, de ce qui aurait été, selon leur attente, un semi-giolittisme ou un giolittisme masqué, — en tous cas, une politique de transition vers le giolittisme intégral. Ils crurent retrouver chez ce Napolitain madré et ambitieux, tout empreint de scepticisme souriant, les traits caractéristiques de leur physionomie, puisque giolittisme, comme on sait, veut dire culte du pouvoir et mépris des idéalismes. Ils s'appliquèrent, à tout hasard, à se prémunir et à se garantir, apportant dans la composition du nouveau cabinet un nombre considérable de giolittistes assez représentatifs.... Malheureusement pour M. Giolitti et heureusement pour l'Italie, le ministre Nitti — du moins jusqu'à présent — n'a rien fait ou dit qui corresponde aux promesses de la politique giolittiste. Les relations avec la France se sont améliorées au lieu d'empirer. Le président du Conseil a eu des mots très sévères pour ceux qui s'évertuent à déprécier l'importance de la victoire et à répandre dans le pays le quasi-sentiment de la défaite : entreprise à laquelle s'emploie, avec un très grand zèle, le journal giolittiste par excellence, la *Stampa*

Digitized by Google

de Turin.... Le gouvernement a présenté et défendu courageusement la loi introduisant la proportionnelle : innovation odieuse à beaucoup et spécialement aux députés giolittistes. Et aussi dans le domaine fiscal il est probable que le cabinet Nitti fera sérieusement les choses. Non moindres furent les désillusions des socialistes ; M. Nitti sut opposer à leur tentative de grève des mesures et des défenses énergiques et efficaces. Les journées des 20 et 21 juillet auraient peut-être été moins funestes au léninisme italien si le ministre de l'intérieur avait été encore, à ce moment-là, le doux, l'agnostique, l'absent M. Orlando.

Ceux qui aiment l'Italie et se plaisent à en observer de loin les vicissitudes politiques ne peuvent que sourire au spectacle de cette double désillusion. Car déçues furent cette fois les machinations des deux partis qui voulaient exploiter ce qu'il y a de moins noble et de moins sain dans la nation italienne [1].

— Le soi-disant « drame bourgeois » est définitivement mort en Italie. Peut-être ressuscitera-t-il un jour et reparaîtra-t-il sur la scène, drapé de nouvelles dépouilles ; n'en est-il pas toujours ainsi ? Mais, pour le moment, il gît sous les apprences de la mort parfaite. Que les temps de Rovetta, de Giacosa, maîtres du théâtre il y a dix ans seulement, semblent lointains ! Et lointains aussi les temps de Praga et de Nicodemi qui sont pourtant encore vivants et robustes ! Le drame bourgeois avait réussi à traverser, sans accidents mortels, la saison des nuées ibséniennes. Il coulait dans ses veines, avec beaucoup de lourd sang naturaliste, quand même un léger filet de sang romantique ; de là, probablement, la capacité de pouvoir s'adapter aux exigences de la nouvelle mode venue de l'Extrême-Nord. C'est ainsi que, plus d'une fois, l'immanquable adultère et les fréquentes banqueroutes du drame bourgeois prirent un air ambigu de choses philosophiques et symboliques ou parvinrent du moins à estomper dans

[1] Cette chronique était déjà écrite lorsque parut le résultat de l'enquête sur Caporetto. Impossible d'en parler en quelques mots. Je me borne à constater ceci : malgré les commissaires, Cadorna en sort grandi ; et les causes politiques et morales du désastre paraissent plus évidentes. En tout cas, il est assez extraordinaire de voir une nation célébrer sa victoire par un vrai procès de nation vaincue.

Digitized by Google

la nébulosité grise le profil tranchant des choses quotidiennes. Souvent, à ces petites dames et à ces banquiers, se mêlait certain personnage aux yeux crépusculaires, au geste ultra-significatif, — personnage-concept, personnage-fantasme.

Mais c'était une confusion artificielle qui ne pouvait durer. Et le drame bourgeois redevint tout simplement drame bourgeois, au moins pour mourir. Heureusement, il put mourir dans ses vêtements, dans sa maison, sans masque.

Mais son successeur ? Il parut un moment que ce devait être le drame tragique de d'Annunzio, continué et vulgarisé par Sem Benelli, avec plus d'habileté technique et moins de richesse poétique. Or, ce n'était qu'un essai ou un signe précurseur.

Depuis quelque temps, la scène italienne est occupée par un autre type de drame que, pour le moment, je ne saurais définir et d'autres sans doute pas davantage, vu la variété et l'incertitude des tentatives. Les uns, comme Luigi Pirandello, Rosso di San-Secondo et plusieurs représentants des mêmes tendances, paraissent vouloir incarner dans leurs personnages je ne sais quelle valeur symbolique ou quel sens philosophique, et, n'étaient le ton bizarre ou une indécision souvent voulue, on dirait qu'ils reviennent à l'ancien drame à thèse. Les autres, comme Ercole Luigi Morselli (dont le drame *Orion* eut en juillet dernier, à Milan, un succès quasi triomphal) abordent de nouveau les sujets mythologiques, essayant d'en dégager quelque nouvelle ou inattendue signification humaine.

En tous cas, nous sommes bien loin de cette rigide formule réaliste, dans les limites étroites de laquelle le théâtre s'était répété et était devenu à tel point stérile qu'il ne trouvait plus d'issue. Nous sommes peut-être à la veille d'une plus grande capacité dramatique. De pure comédie, de pure tragédie, le drame devint, grâce aux romantiques, tout simplement le drame. Et cela donne peut-être à entendre qu'il faut dépasser les limites que l'esthétique courante assignait à la littérature dramatique pour s'étendre dans les domaines réservés autrefois à la poésie lyrique.

FRANCESCO CHIESA.

Digitized by Google

CHRONIQUE AMÉRICAINE

La paix. — Reprise des relations commerciales avec l'Allemagne. — La prohibition des boissons alcooliques. — Le dernier jour de « King Rum ». — Les hôtels et la prohibition. — Une conséquence de la guerre : l'agitation noire dans le Sud. — Une négresse millionnaire et son salon. — La crise des loyers.

La signature de la paix, le 28 juin, n'a pas produit aux Etats-Unis une impression semblable à celle causée par la déclaration de l'armistice. La nouvelle fut reçue avec encore plus de calme qu'en Angleterre. Dans certaines villes, on a sonné les cloches ou fait siffler les sirènes d'incendie pendant quelques instants ; et c'est tout. Les gens qui nous prédisaient des cortèges, des illuminations, en ont été pour leurs frais d'imagination. La raison de cette réserve est facile à trouver : d'une part cette paix n'inspire qu'une confiance médiocre ; ensuite, l'incorporation dans le traité du *covenant* de la Société des nations déplaît aux nombreux adversaires de la politique de M. Wilson. Au moment où je commence cette chronique, le Sénat s'apprête à faire de l'opposition à la ratification du traité en réclamant l'élimination de tout ce qui a trait à la *League of Nations ;* un sénateur, M. Brandegee, va même jusqu'à qualifier cette dernière de « hideuse monstruosité ». Les républicains *purs*, groupés autour du sénateur Borah, déclarent que, fidèles au drapeau étoilé de l'Union, ils ne se rallieront jamais à l'étendard « couleur de lait d'un internationalisme neutre. »

Quoi qu'il en soit, il n'est guère probable que le Congrès assume la grave responsabilité du rejet du traité de Versailles, alors que le monde entier réclame la fin de la longue crise.

— Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que les hommes d'affaires, comme les capitalistes, escomptent déjà la reprise des relations commerciales avec les ennemis d'hier. Les beaux projets de boycottage des marchandises et du marché allemands n'ont pas émergé du domaine de la théorie ; et cela est très

Digitized by Google

humain[1]. Les Etats-Unis sont tributaires de l'Allemagne pour nombre d'articles dont l'importance ne parait avoir été bien appréciée que lorsqu'ils ont manqué. Qui eût jamais pensé, par exemple, que les teintures jouassent un tel rôle dans notre économie sociale? Et cependant quelle allégresse accueillit, en 1916, la nouvelle que le fameux sous-marin *Deutschland* en apportait comme cargo pour des centaines de mille francs! On ne pensait guère alors, semble-t-il, aux morts de la *Lusitania*, — sans quoi on eût jeté à la mer ces teintures et l'équipage qui les avait transportées!

D'autre part, l'Association des fourreurs américains a déjà agi à Washington pour que les Allemands puissent s'acquitter partiellement en fourrures des dettes contractées par eux envers les Alliés pour fournitures d'aliments, etc. Mais les exportateurs surtout sont pressés; et ils sont soutenus par la formidable puissance de Wall Street, — les capitalistes intéressés dans l'acier et le cuivre. En ce qui concerne ce dernier principalement, les possibilités du marché, en Allemagne et en Autriche, sont énormes, car ces pays sont totalement dépourvus du métal en question. Or, les Etats-Unis, à eux seuls, produisent plus de la moitié de la totalité du cuivre. A vrai dire ce ne sont plus uniquemènt les nababs de Wall Street qui ont affaire avec les « Coppers », les actions-cuivre se sont, depuis quelque temps, infiltrées dans le portefeuille du petit rentier. Le temps n'est peut-être pas bien loin où il ne sera plus absolument vrai de dire que c'est à l'acier que l'on sent le pouls de la nation amécaine....

— Après la paix — ou peut-être sur la même ligne! — se trouve maintenant la prohibition des liqueurs alcooliques. Les journaux sont pleins de cette question et les discussions intarissables. Songez donc! Nous sommes « à sec » depuis le

[1] Qu'est devenue, notamment, la Ligue nationale des marchandises faites aux Etats-Unis, qui était appuyée par toutes les grandes sociétés féminines: « Daughters of the American Revolution », « Daughters of America », « Daughters of the King », « Ladies of the Grand Army of the Republic », etc.?

Digitized by Google

1er juillet, en vertu d'une mesure de guerre entrée en vigueur *trois jours après* la signature du traité de paix ! Il y a là bien de quoi discuter, on en conviendra.

Je ne reviendrai pas sur les détails donnés à la fin de ma chronique de juin. Mais, en raison de la perturbation causée par cette affaire, il est nécessaire de rappeler qu'il y a, en l'espèce, deux lois fédérales : l'une établissant la prohibition pure et simple, et qui deviendra effective le 1er janvier 1920 ; l'autre instituant la prohibition en tant que mesure due à l'état de guerre, du 1er juillet 1919 à la complète démobilisation de l'armée. C'est contre cette dernière mesure que l'on réclame, non sans raison. Dans d'autres pays — au Canada et en Australie, par exemple — le commerce des liqueurs a été suspendu pendant les hostilités et sera repris à la paix : cela est logique. Ici, les choses ne se font pas aussi simplement. Pour éviter de froisser des intérêts et pour ménager bien des gens, riches ou influents, capitalistes ou leaders ouvriers, on a tant tardé à agir que la soi-disant « loi de guerre » ne fut signée par le président que *douze jours après l'armistice ;* et qu'elle se trouve, ainsi que nous le disions plus haut, entrer en vigueur *trois jours après la paix*. L'incongruité de la chose est telle que le parti de la liqueur se complaisait à espérer une action du président pour y remédier. Le gouvernement fédéral a joué tant et si bien, depuis quelque temps, le rôle de l'Etat-providence, que le doute ne paraissait pas permis. « Wilson va arranger tout ! » entendait-on dire du matin au soir ; et les cabaretiers remplissaient leurs caves jusqu'aux derniers jours de juin. Mais le président, quand il se vit contraint de faire quelque chose, commença par vouloir laisser la responsabilité au Congrès ; il lui suggéra qu'il pourrait peut-être faire une nouvelle loi, supprimant la « mesure de guerre ». « Point du tout, répliquèrent les *congressmen ;* vous nous avez demandé la prohibition temporaire *in extremis :* c'était à vous de ne pas la signer après l'armistice. Vous n'avez qu'à rendre un décret déclarant la démobilisation complétée, et la mesure tombera d'elle-même. » Cela, Wilson ne voulut pas le prendre sur lui. En effet, le 1er juillet, nous avions encore

Digitized by Google

beaucoup de monde en France, et en outre, nous ne savions même pas quel était notre effectif de paix, car la nouvelle organisation de l'armée n'est pas encore votée.

— Donc, le 1er juillet est arrivé, et avec lui la « sécheresse ». La journée du 30 juin a vu se dérouler des incidents d'un haut comique. Si les riches ont pu, dès longtemps, prendre leurs précautions et garnir leurs caves, — on en cite qui auraient fait construire des souterrains spéciaux dont la contenance peut rivaliser avec celle des fameux celliers du palais de Pétrograd, récemment pillés ! — les autres, confiants en l'Etat-providence, se sont laissé acculer au dernier moment ; et, jusqu'à minuit, le 30 juin, on put voir, par les rues, de longues et pathétiques théories d'individus chargés de paquets à apparence suspecte, échangeant des clignements d'yeux significatifs, tels des écoliers faisant une bonne farce. Il y avait aussi les timides, expliquant à voix basse qu'ils mettaient du whisky de côté pour le cas de maladie : vu leur nombre, on pourrait croire que notre climat est tout à coup devenu terriblement malsain. Quant à la presse, selon l'opinion qu'elle professe, elle nous prédit ou que des milliers de buveurs vont se rejeter sur l'usage de l'opium et de la morphine, ou que la nation va devenir d'une pureté angélique ; les feuilles comiques dépeignent les artifices multiples auxquels on va recourir pour se procurer le nectar défendu. Une certaine proportion de cabarets sont restés ouverts, prétendant que la loi ne frappe pas les boissons qui ne renferment pas plus de 2,75 % d'alcool : la question est en ce moment pendante devant les tribunaux.

A la dernière heure, nous apprenons que le gouvernement entrevoit la possibilité de fixer provisoirement le pied de paix de l'armée à deux cents et quelques mille hommes. Peut-être, dans ce cas, arrivera-t-on à déclarer la démobilisation terminée le 30 septembre. Mais vaudra-t-il alors la peine de reprendre le commerce des boissons pour trois mois, jusqu'au jour de l'entrée en vigueur de la prohibition par amendement à la constitution ?

Un fait demeure certain : c'est que le formidable courant en

Digitized by Google

faveur de la tempérance, lequel a causé la ratification de l'amendement constitutionnel, non pas seulement par la majorité nécessaire d'Etats, mais bien par 46 républiques sur 48, ce courant est dû, avant tout et surtout, à la mauvaise organisation du *saloon*, son apparence louche, sa clientèle trop souvent peu recommandable, et à la part active prise, dans les grands centres, par les cabaretiers, aux tripotages politiques les plus malpropres. Il y a bel âge que ceci a été reconnu par les leaders des *liquor interests* eux-mêmes : deux des plus grands brasseurs des Etats-Unis, MM. Gustav Pabst et August Busch, ont depuis longtemps conseillé de transformer le *saloon* sur le modèle des établissements similaires d'Europe ; de le munir de tables pour les buveurs et leurs familles, de lui enlever ses écrans et cloisons empêchant de voir, du dehors, ce qui se passe à l'intérieur ; enfin d'élever le prix de la patente, de façon à éliminer la basse classe des « mastroquets ». Mais les *saloon keepers* ne voulurent rien entendre ; ils repoussèrent toute innovation de nature à réduire le nombre des gens « buvant sec ». Ils paient cher aujourd'hui leur égoïste obstination.

— Les conséquences économiques ou sociales de l'avènement du régime de tempérance sont trop complexes pour entrer dans le cadre de cette chronique. Toutefois, la question hôtelière pouvant intéresser particulièrement nos lecteurs suisses, nous en devons dire, semble-t-il, quelques mots ici.

Les hôtels des Etats-Unis se disent gravement atteints dans leurs intérêts par la prohibition. Le parti de la liqueur a été jusqu'à répandre le bruit que la grande majorité de ceux-ci allaient fermer leurs portes. Faisant la part de l'exagération, on doit reconnaître qu'il y a du vrai dans ce tableau de détresse ; mais il ne faut pas perdre de vue non plus que ce sont les hôteliers qui, eux seuls, ont créé la situation dont ils se plaignent. Hantés du désir de s'enrichir à toute vapeur, — comme tout *business man* d'Amérique, — ils ont fait du *bar* ou du *saloon* — la buvette — l'objet principal de leurs efforts, reléguant l'hôtel proprement dit au second plan. Il en est résulté que, 75 fois sur cent, la cuisine est absolument négligée et le confort du

Digitized by Google

voyageur sacrifié à celui du buveur. On s'est trouvé avoir, dans chaque localité, une surabondance d'hôtels inférieurs vivant en réalité de leur *bar*, et une grande quantité de pensions de famille où demeurent des personnes cherchant une meilleure table et surtout l'absence du repoussant *saloon* américain. Le jour où ce dernier a manqué, les hôtels ordinaires, trop nombreux et en général trop mauvais, se sont vus dans une situation précaire. Il leur faut réduire leur nombre et améliorer leur table, s'établir, en un mot, sur le pied des établissements similaires d'Europe. C'est toute une révolution à opérer. Trop d'entre eux croient remédier au mal en augmentant leurs prix, ce qui ne fait que rendre le rajustement économique plus difficile.

— Parmi les problèmes intérieurs issus de la guerre, il en est un qui était totalement inattendu. Le rôle joué à l'armée par les troupes de couleur, les éloges, les lauriers, très mérités d'ailleurs, décernés à ces soldats, ont eu pour résultat de créer de l'agitation parmi les nègres du Sud, et de remettre sur le tapis des questions irritantes et fort compliquées. On sait que, notamment en matière électorale, les prescriptions de la constitution *fédérale* restent lettre morte dans différents Etats, parce que, vu le chiffre de la population de couleur, elles amèneraient la prédominance de l'élément noir dans le gouvernement et l'administration locale. Il en est ainsi depuis la regrettable admission de cette race à l'exercice *complet* des droits politiques, admission que les émancipateurs et Lincoln lui-même n'avaient pas désirée. Aujourd'hui, se basant sur les services rendus par leurs soldats en France, et prenant aussi comme prétexte le vote de la loi fédérale récente donnant le suffrage aux femmes, les nègres du Sud font entendre des réclamations qui, irréprochables en droit, sont embarrassantes en pratique. Pour apprécier pleinement les difficultés de la situation, il faut avoir vécu, non pas seulement aux Etats-Unis, mais dans le Sud. Quelques économistes persistent à penser que la solution du problème noir se trouve dans la création d'un Etat séparé pour cette partie de la population.

Digitized by Google

— Il se rencontre aussi des gens pour reprendre le projet, très démodé du reste, du renvoi en masse des nègres dans une région quelconque de l'Afrique. Mais, au contact des blancs, nos noirs sont devenus, principalement dans le Nord, difficiles à satisfaire et ils n'entendent pas quitter nos rivages hospitaliers. Allez donc demander d'émigrer sur les bords du Niger à cette « lady » de couleur qui possède, outre une importante manufacture, une résidence de 750 000 fr. dans le quartier fashionable de New-York, et une maison de campagne de plus d'un million dans la région la plus aristocratique des bords de l'Hudson ! Cette dame a fait sa fortune en inventant une lotion pour rendre lisses les cheveux crépus des gens de sa race ; elle a même ouvert des *beauty parlors* à l'usage des négresses. Jalouse sans doute de la renommée des bas-bleus de l'ancienne France, elle a fini par avoir un salon artistique et littéraire, où elle reçoit toutes les notabilités noires, *clergymen*, professeurs, écrivains, etc. Il est à remarquer qu'elle a cédé, elle aussi, à la tendance qui établit fatalement des lignes de démarcation sociales dans les divers milieux. Il y a, entre les habitués du salon de cette opulente « dame de couleur » et le commun de la population nègre, le même abîme qui sépare le nabab ordinaire de l'épicier du coin.

Ces noirs qui ont atteint une position relativement éminente sont, il ne faut pas l'oublier, des anomalies. Il y en a toujours eu ; il y en aura toujours, sans qu'on puisse en tirer une conclusion quelconque quant à l'avenir de la race aux Etats-Unis.

— Mais enfin, nous avons à faire face, en ce moment, à des questions économiques d'une autre envergure. La plus grave, on le devine, est celle de la cherté de la vie. Si celle-ci n'est pas plus élevée chez nous qu'en France, — d'après nos renseignements personnels, — on peut se dire que nous devrions moins souffrir sous ce rapport, étant si éloignés du théâtre des hostilités passées. Le mal, ici, paraît provenir en grande partie de la spéculation. On entend répéter de toutes parts que la viande de

Digitized by Google

boucherie abonde; qu'il y a plus de blé que jamais; que la laine, le coton existent en quantité; et cependant tout est plus cher cet été que durant la guerre. L'élévation croissante du prix de la main-d'œuvre est donnée comme explication, — lorsqu'on ne peut en trouver d'autre. Toutefois, une preuve évidente que nombre de gens cherchent à profiter de la situation, aussi longtemps qu'il est possible d'en tirer parti, c'est la crise actuelle des loyers, dans les grandes villes. A New-York, par exemple, une commission nommée par le maire pour s'occuper de ce sujet a sur les bras quelque 10 000 plaintes, généralement fondées, et émanant surtout de petits locataires qui se sont vu augmenter périodiquement depuis le début des hostilités. La commission a découvert que cet état de choses a sa source principale dans l'existence d'une coalition d'individus se livrant à un véritable agiotage sur les loyers. L'Etat de New-York a institué une commission de « reconstruction » dont le but est d'aider les familles peu aisées à ériger des cottages et même des maisons à appartements, avec la collaboration d'une compagnie immobilière, *The City and Suburban Co.*, restée intègre au milieu de l'orgie de spéculation. Une réduction considérable du nombre des locataires est le meilleur moyen d'obliger les propriétaires à baisser leurs prétentions.

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Centenaire de poète. — La gloire de Gottfried Keller. — En quoi Gottfried Keller fut novateur. — Jugement de Carl Spitteler. — Un livre français sur les sources du génie poétique de Spitteler. — J.-V. Widmann. — Livres nouveaux.

La gloire de Gottfried Keller a singulièrement reverdi ces dernières années. On a pu s'en rendre compte à son récent jubilé. Qui jamais se serait imaginé il y a cinquante ans que

Digitized by Google

tout un peuple se lèverait pour acclamer et fêter l'écrivain ? Ses débuts avaient passé inaperçus. Le vin qu'il offrait à ses contemporains était trop fort pour leur palais habitué au douceâtre ou au frelaté. Gottfried Keller partagea le sort des novateurs qui, en avance sur leur temps, étonnent ou scandalisent. Il fallut d'abord s'habituer à sa voix. Quand parut *Henri le Vert*, l'éducation littéraire et artistique du peuple suisse était à faire. On nageait en plein convenu et l'on avait peur des œuvres originales. On croupissait dans un philistinisme honteux. Carl Spitteler nous dit qu'en 1864 la jeunesse des écoles n'était pas encore au clair sur la question de savoir qui était le vrai Keller, Augustin ou Gottfried. Il nous raconte aussi que le corps pastoral fut pris d'une pieuse indignation lorsqu'il apprit qu'on confiait à un tel homme le soin de rédiger le mandement du Jeûne fédéral. Que ces temps sont loin et combien il est réconfortant de penser que, si le public sent aujourd'hui différemment, c'est précisément à Gottfried Keller qu'on le doit ! Eh oui ! c'est lui qui avec *Henri le Vert*, les *Gens de Seldwyla*, les *Nouvelles zuricoises*, l'*Epigramme*, *Les sept légendes* a formé le goût du public. Sans doute, avant lui on avait Gotthelf, mais qui ne voit que ce que le public goûtait chez le romancier bernois, c'était moins son originalité et la saveur de sa langue que les tendances moralisatrices de ses romans? Gottfried Keller, lui, libéra complètement l'art de toute préoccupation d'à côté ; il ne se souciait que d'une chose : rendre avec vérité ce qu'il voyait et sentait. Je ne crois pas qu'il y ait un écrivain auquel s'appliquent mieux ces paroles de Flaubert : « Si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent comme transposés pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous semblent pas avoir d'autre utilité, vous êtes artiste dans le sens plein et entier du terme. »

C'est bien cela. Si Gottfried Keller est grand, c'est qu'il n'a jamais triché avec l'art et qu'il se donnait entièrement dans ce qu'il faisait. Un tel renoncement obtient sa récompense et cette récompense n'échoit qu'aux tout grands. Carl Spitteler l'a dit

Digitized by Google

magnifiquement dans le beau discours qu'il a prononcé à Lucerne à l'occasion des fêtes. Il reconnaît en Gottfried Keller la qualité primordiale de l'artiste vrai qui est le dévouement absolu à son œuvre ou, si l'on préfère, l'abnégation ou la modestie, qui n'est que la connaissance de soi-même. Gottfried Keller savait ce qu'il valait et il ne goûtait que la sincérité ; jamais il ne consentit à monnayer son génie ; c'est avec colère et mépris qu'il parlait des critiques trompetteurs de gloire qui auraient voulu faire de lui le «prince des poètes». Solitairement il poursuivait sa voie sans se soucier des applaudissements de la foule. C'est en lui-même qu'il cherchait sa satisfaction, dans la perfection qu'il entendait donner à son œuvre. Rien n'échappait à son œil vigilant de peintre : il démasque tous les mensonges, met à nu toutes les hypocrisies. De là l'éclat rayonnant de son œuvre, inondée de soleil, un soleil qui éclaire et réchauffe. « Dans l'œuvre de Gottfried Keller, dit Spitteler, c'est un vrai soleil qui brille, tandis que celle de C.-F. Meyer semble éclairée à la lumière électrique. »

C'est de ce grand amour de la lumière et de la vérité que Carl Spitteler déduit toutes les qualités littéraires de Gottfried Keller : son réalisme, son optimisme joyeux, qui lui fait croire à la bonté de la vie, ou tout au moins à sa beauté ; sa langue, puisée dans le grand réservoir qu'est le parler du peuple, et qui n'est point la langue des livres, celle des grammairiens ou celle des philologues, mais celle des créateurs. « Le poète, dit-il, la puise en lui-même, et pour chaque chose il trouve l'expression qu'il faut. A cet égard Gottfried Keller est inimitable. Jamais il ne ment avec les mots. On le voit sans cesse s'appliquer consciencieusement à apprendre ; il peut faire des fautes : il ne bousillera jamais. »

Tout ce beau discours de Carl Spitteler est à lire, car c'est un hommage du génie rendu au génie. L'auteur de *Printemps olympien* n'hésite pas à donner à Gottfried Keller la première place parmi les écrivains allemands. « Sa prose narrative, dit-il, est sans doute la chose la plus haute qui dans ce domaine ait jamais été écrite en langue allemande. Par là Gottfried Keller

Digitized by Google

prend rang parmi les tout grands prosateurs de la littérature universelle. »

Carl Spitteler se demande pourtant si l'on n'a pas outré parfois l'expression de cette admiration et il verrait avec peine qu'on déifiât un homme. « Si la Suisse, dit-il, s'avisait de vouloir faire de Gottfried Keller une idole, comme l'Allemagne fait une idole de Goethe, c'en serait fait de la poésie suisse. » Cet avertissement mérite d'être médité et il n'est sans doute pas étranger au désir que le Lesezirkel avait exprimé d'édifier à propos de cet anniversaire une « Maison Gottfried Keller » qui serait un musée de poésie suisse placé sous l'égide du poète. Carl Spitteler n'a pas tort, à ce propos, de dire : « Il ne faudrait pas que le culte de la poésie dégénérât en culte de choses extérieures et qu'un « Palais Gottfried Keller » nous fît oublier la petite forêt toujours verte. » Gottfried Keller ne pensait pas autrement lorsqu'il disait : « Les choses nobles et grandes sont toujours simples. »

— Il nous plaît de rapprocher les noms de Gottfried Keller et de Carl Spitteler. Justement un jeune érudit, M. Otto Kluth, qui vient de consacrer sa thèse de doctorat à Carl Spitteler, nous en fournit l'occasion. Son livre est intitulé *Carl Spitteler et les sources de son génie poétique*[1]. M. Kluth reconnaît que le moment n'est pas encore venu de faire une étude complète du poète et il se contente d'écrire un essai dont le but, dit-il, « est de replacer l'œuvre de Spitteler dans le cadre de sa vie, en donnant surtout des faits, en résumant les impressions de la critique sur l'homme et sur l'œuvre, en cherchant à expliquer la personnalité du poète, ce qui l'amène à montrer que l'épopée est la forme naturelle de son génie, en le comparant à Nietzsche et en relevant ses relations avec le pays suisse ». Le programme, on le voit, est déjà assez vaste et il faut reconnaître que le jeune auteur s'acquitte heureusement de sa tâche : il connaît bien Carl Spitteler, il sent la grandeur et l'originalité de l'écrivain et je n'hésite pas à dire que son travail est, avec les deux arti-

[1] Genève, Sonor, 1919.

Digitized by Google

cles de Mlle Bianquis publiés par la *Revue des Deux-Mondes* (15 janvier et 1er février 1918), ce qu'on a écrit de mieux en français sur Spitteler.

Pour revenir aux rapports de Gottfried Keller et de Spitteler, il faut noter que Gottfried Keller fut l'un des premiers à découvrir le génie du poète de *Printemps olympien*. A l'époque où la première des œuvres de Spitteler, *Prométhée*, passa inaperçue, il écrivit à J.-V. Widmann : « Ce livre est plein du commencement à la fin des beautés les plus choisies.... J'ai presque l'impression qu'un poète primitif, des temps où fleurissaient les religions et les mythologies, surgit soudain parmi nous pour entonner son chant mystérieux et admirablement naïf. » Spitteler eut connaissance de cette lettre qui le dédommagea de l'indifférence du public ; il a reconnu qu'elle fut pour lui un réconfort et qu'elle l'incita à persévérer dans la rude voie où il s'était engagé.

Spitteler, comme Gottfried Keller, est de cette race des volontaires qui ne se laissent détourner par rien de leur tâche. M. Kluth, à cet égard, a raison de rapprocher son nom de ceux de Victor Hugo, Flaubert et Zola. Son activité de poète incessante fut toujours dirigée par une volonté réfléchie. « Voir clair, être conséquent et avoir de l'endurance, dit M. Kluth, voilà des mots qui lui sont familiers. C'est à l'énergie et à l'endurance qu'il doit d'avoir pu achever une œuvre qui, dans des moments d'impatience ou de fatigue, lui semblait requérir des forces surhumaines. »

Le dernier trait commun entre les deux écrivains suisses est que tous deux sont des artistes en langage et qu'aucun poète contemporain n'a enrichi comme eux l'idiome germanique. La langue allemande, la plus jeune des langues littéraires modernes, avait besoin d'être forgée par de bons ouvriers. Dans son ensemble elle manquait de finesse, de légèreté, de souplesse et d'élégance. Elle était trop abstraite aussi et trop peu riche en images concrètes. Elle n'avait ni la clarté, ni la précision de l'anglais ou du français. Eh bien, on peut dire que si elle a

Digitized by Google

acquis quelques-unes de ces qualités, c'est en grande partie à Keller et à Spitteler qu'elle le doit. Spitteler, surtout, qui, comme il l'a affirmé, lut, plume à la main, tous les classiques français des dix-septième et dix-huitième siècles, et qui a dit même : « Je ne suis pas le fils de la littérature allemande », s'est révélé parmi les inventeurs les plus hardis de la nouvelle langue allemande. Tout ce que M. Kluth a écrit à ce sujet mérite d'arrêter l'attention.

— Quand on étudie la formation du talent de Carl Spitteler, un nom qu'on ne peut omettre est celui de J.-V. Widmann, le critique du *Bund*. Widmann fut sans doute le premier à deviner le génie du poète. Déjà jeune homme, il entrevit ce qu'il y avait de rare et d'extraordinaire chez ce garçon paisible, heureux, parfaitement équilibré et qui était son cadet de trois ans. Il ne le perdit jamais de vue et prévit sa glorieuse destinée. Avec une patience inlassable, il le stimula et l'encouragea. Plus pratique et mieux favorisé du sort, il l'aida de ses conseils et facilita sa carrière. L'œuvre attendue fut lente à venir, mais il ne se découragea point. Enfin, quand elle parut, il s'en fit le héraut, ne cessant d'en louer les beautés, l'originalité, la grandeur et s'évertuant pour la faire connaître à un public rebelle. Si bien que l'on peut dire : « Le triomphe de Spitteler fut en grande partie l'œuvre de Widmann. »

C'est une belle figure littéraire que ce lettré diligent. Il se dépensa sans compter pour les autres dans le journalisme qu'il appelait son tonneau des Danaïdes. Ce fut un tonneau qui engloutit bien des trésors. C'est merveille qu'au milieu de tant de feuilletons Widmann ait eu le temps de composer ces délicieux livres : *Le saint et les bêtes* et *Bouddha*. Grâce à ces poèmes d'un charme si pénétrant le nom de Widmann ne périra pas tout entier. Un critique très averti et très intelligent, M. Jonas Fränkel, de Berne, a eu raison de mettre en honneur, dans un petit volume fort bien écrit, la physionomie littéraire si attrayante de J.-V. Widmann [1]. M. Fränkel s'étonne et s'indigne

[1] *J.-V. Widmann*. Drei Studien, mit einem Bildnis von F. Hodler. Zürich, Almathea Verlag, 1919.

Digitized by Google

que dans les histoires littéraires d'outre-Rhin, où parfois sont mentionnés les plumitifs les plus obscurs, aucune place ne soit faite à Widmann. Sa voix sera-t-elle entendue? Espérons-le, sans trop y compter. En tout cas on ne pouvait faire revivre avec plus de bonheur ce galant écrivain, et entre les trois études consacrées au poète, à l'écrivain et aux rapports de Spitteler et de Widmann, j'apprécie surtout la dernière. Rien de plus touchant, en effet, que l'amitié qui unissait ces deux hommes. A dix-huit ans, Spitteler, déjà plongé dans la méditation et songeant à écrire les poèmes et l'épopée qui furent l'œuvre de sa maturité, concluait un pacte avec son ami : « Ce que je puis te donner, lui disait-il, est peu de chose, ce n'est que moi-même, mais c'est moi tout entier ; nous nous améliorerons mutuellement ; tu me donneras la beauté, je te donnerai la vérité ; toi l'élévation, moi la profondeur ; toi, le bonheur, moi l'austérité. » Les deux amis ne se perdirent point de vue, chacun travailla dans sa sphère propre : l'un conseillant, stimulant, encourageant, l'autre mûrissant lentement dans la solitude une œuvre grandiose qui est sans doute l'œuvre la plus belle de la jeune littérature allemande. J.-V. Widmann était plus fier de cette œuvre que de la sienne propre. Un jour que M. Fränkel se plaignait devant lui que sa réputation ne fût pas égale à son mérite, Widmann lui répondit d'un ton presque solennel : « Si dans l'histoire de Spitteler on me construit plus tard une petite chapelle, ce sera la plus haute récompense de ma vie. »

Brave Widmann !. Son vœu est déjà exaucé : son nom ne peut plus être séparé de celui de Spitteler.

— Le jubilé de Gottfried Keller a fait naître chez nous plusieurs livres intéressants. Aucun, à vrai dire, n'a une importance capitale, mais, parmi eux il nous a été agréable de trouver la réimpression d'un volume devenu introuvable, *Les souvenirs sur Gottfried Keller*, qu'Adolphe Frey a fait paraître en 1891. A ce moment on ne possédait pas encore la grande biographie du poète publiée par Bächtold, et qu'Emile Ermatinger a considérablement améliorée et enrichie de lettres inédites. Adolphe Frey, qui connut intimement Gottfried Keller, fut le premier à

Digitized by Google

nous faire pénétrer dans son intimité. Le livre a gardé toute sa fraîcheur. Il est rempli de jolies anecdotes et il reproduit de savoureux propos de l'écrivain. Nous recommandons surtout le chapitre final : « La dernière année de Gottfried Keller. »

Un aimable volume est celui que Mme Bleuler-Waser a écrit sous ce titre : *Deux sœurs de poètes*[1]. Ce sont les portraits de Regula Keller, la sœur de Keller, et de Betsy Meyer, la sœur de C. F. Meyer [2]. On ne saurait imaginer contraste plus grand que celui de ces deux femmes, dont l'une était simple femme du peuple, sans culture, et l'autre une aristocrate d'esprit raffiné. La plus originale est sans doute Regula Keller. Elle avait dû gagner sa vie de bonne heure comme couturière d'abord, puis comme demoiselle de magasin. Elle n'avait pas de lettres et pour lire les livres de son frère, elle attendait qu'ils fussent bien reliés. Je crois bien, tout compte fait, qu'elle leur préférait la *Gartenlaube* dont elle faisait sa lecture le dimanche après-midi. Les autres jours de la semaine elle vaquait aux soins du ménage, car, depuis que le frère était devenu chancelier d'Etat, elle avait abandonné ses occupations pour gouverner la maison. Mme Bleuler nous fait un tableau plein de vie de l'intérieur du poète et nous révèle bien des détails nouveaux.

Parmi d'autres publications sur Gottfried Keller, il faut mentionner chez Rascher l'étude de Max Hochdorf, *Gottfried Keller im europäischen Gedanken,* sorte de revue des rapports ou des analogies du poète avec certains auteurs étrangers : Balzac, Anatole France, Romain Rolland, Ibsen. M. C.-A. Bernoulli, dans un discours prononcé à Bâle et qu'a publié M. Benno Schwabe, lui trouve des analogies avec Flaubert. Il y a sans doute des rapprochements forcés dans ces parallèles, mais il n'en reste pas moins que Gottfried Keller, si suisse par ses sentiments et ses idées, est un esprit éminemment européen. A n'en pas douter, il a conquis ses lettres de naturalisation dans la littérature mondiale.

ANTOINE GUILLAND.

[1] *Erinnerungen an Gottfried Keller.*

[2] *Die Dichterschwestern Regula Keller und Betsy Meyer.* Zürich, Orell-Füssli.

Digitized by Google

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'azote subirait-il une désintégration ? — La question des maisons à cancer. — Durée d'incubation de la rage. — Encore les ondes sonores visibles. — Encore l'audition de la canonnade en Angleterre : influence des saisons. — La détermination des profondeurs en mer par le son. — Doctrines de rationnement danoise et allemande. — L'eau de citerne devant l'hygiène. — Le fluor est-il un engrais ? — Publications nouvelles.

La découverte par Becquerel, en 1896, de l'émission spontanée et par l'uranium, de radiations, et la découverte de la radioactivité ont conduit à des recherches sur les propriétés des substances radio-actives, d'où il est résulté que les atomes des corps radio-actifs ne sont pas des unités immuables de matière comme le supposait le chimiste. Dans les corps radio-actifs, l'atome change perpétuellement par le fait d'expulsion de parcelles. D'où la question : comment un atome est-il fait ? Les chimistes ont répondu en nous présentant un corps composé d'un noyau central entouré de parcelles, quelque chose comme un système solaire entouré de ses planètes, tenant grâce à une force d'attraction suffisant le plus souvent à maintenir les éléments unis. Mais chez le radium et les corps radio-actifs cette attraction serait trop faible, aussi s'en échapperait-il sans cesse des parcelles *alpha*. La solidité de l'atome serait variable ; elle serait faible chez le radium et les corps radio-actifs.

Existerait-il d'autres corps dans le même cas ? Il le semblerait, d'après de récentes recherches relatives à l'azote relatées par Sir Ernest Rutherford. On pourrait contraindre l'azote à subir une désintégration pareille à celle que présente le radium.

Sir Ernest Rutherford a employé les rayons *alpha* qui ont une grande vitesse et une énergie énorme, qui troublent l'équilibre, et constaté que si l'un de ces rayons vient à heurter le noyau d'un atome léger, tel que celui de l'hydrogène, ce dernier est déplacé d'une certaine distance dans la direction du mouvement de la radiation. Si le rayonnement alpha entre en collision avec un

Digitized by Google

atome d'azote, l'effet est autre : le rayonnement, très rapide et puissant, pénètre dans l'atome avant d'être réfléchi ou repoussé ; quelques parcelles sont arrachées et entraînées aussi loin que le sont les atomes d'hydrogène ; en fait, ce semblent être des atomes d'hydrogène. Comme l'expérience est conduite de façon à empêcher l'accès d'hydrogène, il faut conclure que l'hydrogène qu'on trouve doit venir de l'azote. Tout se passe comme si le rayon *alpha* arrache à l'atome d'azote un atome d'hydrogène, d'où l'hypothèse émise par Sir Ernest Rutherford que l'atome d'azote, de poids 14, consiste en un noyau central de trois atomes d'hélium (de poids 4 chacun) et de deux atomes d'hydrogène (de poids 1 chacun).

— Existe-t-il des maisons à cancer ? La question a été souvent posée et discutée. Le Dr Broquin-Lacombe a entrepris d'y répondre en ce qui concerne la ville de Troyes (*Revue d'hygiène*, mai 1919) dont le casier sanitaire est bien tenu. En vingt-sept ans, il eut à relever 1211 décès par cancer. Eliminons 303 décès dans les hôpitaux, hospices, asiles, couvents, cliniques, il reste 908 décès qui ont eu lieu dans 207 rues, avec les répartitions suivantes :

1	maison	a eu de	1887 à 1913	5	décès	par cancer.
2	»	ont eu	»	4	»	»
12	»	»	»	3	»	»
54	»	»	»	2	»	»
746	»	»	»	1	»	»

Les maisons où il y a le plus de cas de cancer présentent-elles des caractères particuliers ? En tout cas ce ne sont pas les plus malsaines, pas les plus étroites et les moins salubres, pas les plus centrales. Ce ne sont pas du tout les maisons que condamnerait l'hygiéniste.

Pour la maison à 5 décès, deux seulement intéressent le même logement ; les deux occupants de ce dernier, mari et femme, y sont morts à quelques mois d'intervalle. Pour les deux maisons comprenant chacune 4 décès, l'une présente une population moyenne de 68 habitants, chiffre énorme pour Troyes où

Digitized by Google

la moyenne est de 7 ; en outre cette population, très peu stable, se renouvelle au moins tous les ans. Dans l'autre maison à 4 décès, population élevée aussi et encore plus instable. Mêmes résultats inconstants en ce qui concerne les maisons à 3 et à 2 décès.

En somme, rien ne permet de croire qu'il y a des maisons à cancer comme il y a des maisons à tuberculose. Il est permis de se demander si l'enquête ainsi conduite peut apprendre quoi que ce soit. Que nous fait voir l'enquête du Dr Broquin-Lacombe ? Elle nous montre où les cancéreux sont morts, où le cancer a fini. On recherche où il est né, où le mal a commencé. C'est tout autre chose. Ce qu'il faudrait savoir, c'est s'il y a des maisons où le cancer *commence* plus volontiers que dans d'autres, s'il y a des maisons où l'on prend le cancer, où le cancer se révèle plus souvent. Les maisons où il s'achève ne nous intéressent pas et ne nous apprennent rien, sauf le cas où les cancéreux qui y sont morts y ont vécu d'abord assez longtemps pour qu'on puisse les considérer comme y ayant pris le cancer. Il s'agit de savoir s'il y a des maisons plus favorables à l'éclosion du cancer, non de connaître celles où il est mort le plus de cancéreux. En faisant l'enquête telle qu'on l'a faite, on n'arrivera à rien. Bien mieux, avec une population instable, on ne discerne pas les vraies maisons à cancer, s'il y en a. La population y passera, y prendra le mal et ira mourir ailleurs. Encore une fois, il ne faut pas croire, parce qu'on trouve des maisons où il est mort plusieurs cancéreux, qu'on a mis la main sur des maisons où le cancer est né, sur des maisons donnant le cancer, si tant est qu'une maison puisse le donner, ce dont on ne sait rien.

— Un curieux cas de longue incubation de la rage vient d'être cité dans le *British Medical Journal* (28 juin) par Sir Peter-J. Freyer. Il a été recueilli il y a longtemps, mais publié dans un recueil peu répandu. Aussi l'observateur a-t-il cru devoir le republier dans un journal qui atteint un grand nombre de lecteurs. Il s'agit d'un lieutenant de cavalerie au Bengale, de vingt-quatre ans, qui se croyait atteint de fièvre. Rien de très parti-

Digitized by Google

culier, rien de symptomatique au premier examen. Quelques médicaments sont prescrits, dont des pilules, que le malade préfère déglutir à sec, sans liquide.

Le lendemain, le malade écrit qu'il se croit hydrophobe. Il ne peut toucher à l'eau. Et il a été mordu dix-huit mois auparavant à la main droite par un chien enragé. Seconde visite : le diagnostic n'est pas douteux. C'est la rage parfaitement caractérisée. La blessure n'avait pas été cautérisée, le chien n'ayant été reconnu enragé qu'après. Pendant des mois il avait redouté la rage, mais quand elle survint il n'y pensait plus. Ce ne fut que le matin de sa mort, — car il mourut très vite, — que la vérité lui apparut. Le premier symptôme fut de la douleur partant de la main mordue.

En somme, voilà un cas de rage bien caractérisé après un an et demi d'incubation. Il faut en conclure que le virus peut rester inclus dans les tissus au point d'incubation pendant un temps considérable. Ce que l'on voudrait savoir, c'est pour quelle raison, après être resté enkysté, pour ainsi dire, il a pris sa liberté, son essor, et est sorti de sa prison. Mais ce qui paraît certain, c'est qu'il faut exciser les tissus et cautériser largement, du moment où l'on peut soupçonner de rage l'animal mordeur. Dans le cas dont il s'agit, il eût mieux valu rouvrir la plaie et la cautériser. Ceci, on ne le savait pas assez autrefois. En tout cas, le fait d'une incubation et d'une latence de dix-huit mois est très intéressant et Sir Peter-J. Freyer a eu raison de publier son observation.

— Il a été déjà question ici de la visibilité des ondes sonores ou, plus exactement, de la production d'ondes visibles semblant se rapporter à des sons. L'*Astronomie* parue en mai publie à ce sujet quelques observations intéressantes. C'en est d'abord une du vulcanologiste, M. F.-A. Perret, qui, lors d'une éruption du Vésuve, a constaté, des centaines de fois, la production d'arcs nuancés et lumineux au-dessus du cratère, à la suite des explosions, arcs visibles avant l'arrivée du son et disparaissant assez rapidement. « La seule explication qui s'accorde avec les caractères d'un tel phénomène, dit M. F.-A. Perret, est qu'il s'agit

Digitized by Google

de vagues visibles du son, leur vitesse de propagation correspondant à celle des ondes sonores. »

Autre observation très intéressante du lieutenant Arnulf. Il s'agit d'une batterie qui tire (26 septembre 1918) et que l'observateur voit de profil, faisant face au soleil, qui est de l'autre côté des pièces. « A l'instant même où apparaissait la flamme d'un départ, une ombre prenait naissance et se propageait à la surface du sol, sous la forme d'un arc de cercle, le centre de ce cercle paraissant être à la pièce et le rayon croissant très rapidement. La largeur de cette ombre semblait pour le 75 de l'ordre de grandeur de $0^{m}80$. Pour le 155, cette largeur était deux ou trois fois plus forte et de plus l'ombre était (ou semblait être) plus foncée. De sorte que pour ce dernier calibre le phénomène était beaucoup plus remarquable que pour le 75. La vitesse de propagation de cette ombre était très sensiblement celle du son. En effet, c'était une chose extrêmement curieuse d'entendre, à l'instant même où l'ombre arrivait à nos pieds, le fracas du départ. La pièce la plus éloignée pouvait être entre 300 et 350 mètres (300 mètres est sûrement une estimation trop faible. Le son mettait ainsi très sensiblement une seconde pour venir à moi, ce qui est un temps très appréciable. Je crois donc que sans être trop téméraire on peut dire que la vitesse de cette ombre est égale à la vitesse du son. »

— Ne quittons pas les questions d'acoustique. M. Miller Christy a publié une nouvelle note à la *Royal Meteorological Society*, intitulé *The Gunfire on the Continent during 1918, its audibility at Chrignal St James near Chelmsford.* Ce qu'il en ressort, c'est que l'audibilité a été plus faible qu'en 1917 ; le volume du son a été inférieur à ce qu'il était l'année en question ; c'est que l'audition a été plus intermittente, c'est enfin que la période d'audition a été plus courte. Dans son premier travail sur ses observations faites en 1916, M. Miller Christy a noté qu'il semble y avoir une période d'audition bien marquée et courte, chaque année, suivie d'une période plus longue de non-audition. Voici les dates et durées des périodes d'audition, selon les années :

Digitized by Google

1915, du 1er mai au 31 août	(environ)	17	semaines	3 jours.
1916, » 15 »	»	15	»	
1917, du 22 avril au 6 sept.	»	19	»	4 jours.
1918, du 8 mai au 26 août,	»	15	»	5 jours.

La durée de la période d'audition a donc été en moyenne de 17 semaines, celle de non-audition de 35 semaines. L'époque d'audition est sensiblement la même chaque année.

A quoi tiennent ces phénomènes? A quelles conditions d'ordre météorologique se rattachent-ils? C'est ce qu'on ne sait pas encore, mais peut-être arrivera-t-on à le savoir par l'étude des conditions météorologiques ayant régné. La distance, en tout cas, joue un certain rôle ; dans des localités plus voisines de la ligne de feu (de 20 à 50 milles plus rapprochées), la période d'audition commence plus tôt et finit plus tard. Et c'est une règle générale assez nette que l'audition se fait plus au nord et à l'ouest en été, plus au sud et à l'est en hiver. Petite observation que d'autres ont pu faire aussi : souvent la canonnade s'entendait mieux sous bois qu'en terrain découvert même sensiblement plus rapproché. Sans doute M. Miller Christy continuera son enquête ou plutôt la complétera, car elle est pleine d'intérêt.

— Toujours de l'acoustique. M. Marti a présenté à l'Académie des sciences une fort intéressante note sur un procédé de sondage en mer, à bord d'un bateau en marche, basé sur la propagation du son dans l'eau. Le son se propage dans l'eau (expériences de Beudant, 1820, et de Sturm et Colladon, 1827), avec une vitesse très supérieure à celle avec laquelle il se propage dans l'air : 1450 ou 1500 mètres à la seconde. Il se réfléchit aussi dans l'eau, l'écho existe. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la méthode de M. Marti. On fait exploser dans l'eau, près de la surface, une cartouche d'explosif ; un microphone, à distance connue du point d'explosion, recueille d'abord la détonation, puis l'écho résultant de la réflexion sur le fond. Les deux bruits sont enregistrés sur un chronographe donnant de façon très précise l'intervalle du temps séparant les deux bruits. On en déduit sans peine, connaissant la vitesse de propagation du

Digitized by Google

son, la hauteur de l'eau et la distance de la surface au fond, du point d'explosion à la surface de réflexion. On voit tout de suite qu'évidemment la précision de la méthode est plus grande pour les grandes profondeurs que pour les petites. Or l'essentiel est de discerner les faibles profondeurs. Il semble toutefois que la précision, même dans le cas de profondeur variant de 60 à 160 mètres, la précision soit de $^1/_{1500}$ de seconde, ce qui correspond à une approximation de 1 mètre pour la profondeur. M. Marti pense qu'on arrivera à la précision de 0^m50, ce qui suffit certainement.

Mais, dira-t-on, la différence de température des couches d'eau agit sur la vitesse, donc sur l'évaluation. Sans doute, mais surtout dans les eaux profondes ; pour les petits fonds, où la précision importe le plus, pour la navigation, il n'y a pas de telles différences de température des couches. Au reste, l'erreur pourra avoir un caractère systématique pour une même région ; on la connaîtra par les sondages et on pourra en tenir compte.

Le sondage en marche se fait sans peine, même par une mer agitée, à la vitesse de 10 nœuds. Remarquez qu'il y a plusieurs échos avec les charges un peu fortes : deux ou trois, par réflexion de l'écho sur la surface.

Actuellement, le procédé est bon pour les fonds de plus de 50 mètres seulement. Pourquoi ? Affaire d'instrumentation ; il faut que les appareils microphones aient le temps de revenir au repos avant l'arrivée de l'écho ; il faut un amortissement qui exige un certain temps. En somme, la méthode est très pratique pour les grandes profondeurs, pour les plus grands fonds. Dès lors, elle rendra des services pour les levers hydrographiques des cartes maritimes. Elle en rendra aussi pour la navigation, cela est certain ; il reste à augmenter la précision, à la mettre au point pour les petits fonds au voisinage des côtes, où elle rendra les plus grands services par temps de brume ou de nuit. C'est à quoi l'on travaille en ce moment.

— Le porc, paraît-il, a travaillé pour l'Entente. Le porc germanique a trahi. Telle est l'opinion émise par le distingué physiologiste danois, M. M. Hindhede, d'après le *British Medical*

Digitized by Google

Journal. Mais la perfidie du porc fut, paraît-il, aidée de l'incompétence des autorités boches chargées du rationnement des vivres.

Au début de la guerre, le problème alimentaire était plus sérieux au Danemark qu'en Allemagne. Le Danemark pouvait fournir 3000 calories par jour et par tête, en céréales et pommes de terre ; l'Allemagne, 4000. Le Danemark à ce moment avait deux fois plus de bétail par tête d'habitant. Il avait aussi un comité de huit savants compétents, physiologistes et agriculteurs, qui tombèrent d'accord sur ce point que, si l'on pouvait fournir assez de calories, le problème des albuminoïdes et matières grasses serait largement résolu. Aussi fut-il décidé que toutes les céréales à pain, presque toute l'orge et la plus grande partie des pommes de terre seraient réservées à l'alimentation de l'homme. De là une réduction du bétail de plus de six ans (de 511 000 en juillet 1914 à 335 000 en juillet 1918) et du porc de plus de quatre mois (de 707 000 à 122 000). D'autre part, l'Allemagne, encombrée des théories de Volt, König et Rübner et des sollicitations des intérêts agricoles, au lieu de réduire bétail et porcs, défendit de tuer le bétail de moins de sept ans et les porcs de moins de 60 kilos. Mais rien n'empêchait de les nourrir de céréales. La consommation de viande fut considérable ; mais après quatre mois les stocks de blé avaient disparu, ainsi que la moitié de la dernière récolte. Les autorités s'inquiétèrent et alors commença la période des mesures contradictoires. On établit un contrôle sur les céréales, mais on engageait les éleveurs à nourrir leur cheptel de pommes de terre. Au printemps 1915, celles-ci avaient presque totalement disparu. Alors, sur les instances du physiologiste Zuntz, on décida de massacrer des porcs à tout prix, quand bien même leur chair resterait inutilisée. Aussi en 1917 un autre physiologiste, M. Ballod, déclara à ses compatriotes que l'Allemagne faisait encore plus que l'Angleterre pour établir la famine. Aussi l'Allemagne connut la faim, tandis que le Danemark était à son aise. En somme, dans une expérience « kolossale », la doctrine Volt-Rübner

Digitized by Google

subit un échec capital, tandis que triomphait la doctrine Chittenden-Hindhede. La « science allemande » perdait la partie et la faisait perdre au pays. Les « grands professeurs » allemands firent un « four noir ». Le seul vivant des trois, notons-le en passant, a été un des signataires du fameux manifeste. C'est un beau succès pour la science danoise, et l'expérience que les Allemands ont faite sur eux-mêmes — tels des cobayes qui auraient l'esprit scientifique et le goût de l'expérimentation à tout prix — est du plus vif intérêt pour la physiologie de la nutrition et pour la théorie du rationnement.

— Que vaut l'eau de citerne, l'eau recueillie sur les toits et emmagasinée en citerne au point de vue de l'hygiène ? Quel en est le contenu bactériologique ? C'est une question sur laquelle Sir Alexander Houston a émis des vues qu'il résume dans *British Medical Journal* (21 juin). Ce qui est évident, c'est que l'eau de citerne, sauf, bien entendu, les cas où la citerne est défectueuse et fissurée et peut recevoir les eaux du ruisseau, est remarquablement pauvre en microbes de l'intestin humain. Elle présente donc des garanties de pureté au point de vue de la typhoïde et des paratyphoïdes. Par contre, elle peut être contaminée par des déjections d'oiseaux, rats, souris, mouches et beaucoup d'insectes. Et, d'autre part, s'il n'y a rien dans la composition chimique de l'eau de toit qui la rende impropre à la consommation, celle-ci est souvent déplaisante au point de vue physique, étant parfois colorée et contenant des matières en suspension. Mais, encore une fois, les expériences et observations faites par Sir Alexander Houston montrent qu'au point de vue bactériologique l'eau de toit est pure. Très peu de bactéries, pas de *coli ;* c'est l'essentiel.

— Le fluor, d'après les recherches de MM. A. Gautier et Clausmann, existe dans tous les tissus des animaux et des plantes, plus ou moins abondant, se localisant surtout, chez les animaux, dans les os, l'épiderme et l'émail des dents. Il accompagne toujours le phosphore et semble en assurer la fixation et s'élimine avec lui. Chez l'animal, le fluor vient des aliments

Digitized by Google

végétaux, qui eux-mêmes l'ont pris au sol. Utile à l'animal, le fluor l'est-il aussi à la plante? La question se pose. Pour y répondre, MM. A. Gautier et Clausmann ont voulu voir si le fluor favorise la végétation. Ils ont donc cultivé diverses plantes en un milieu non fluoré, qu'ils ont fluoré artificiellement à des degrés divers. Le verre, même très pur, est encore trop fluoré ; mieux vaut le charbon de bois de bouleau pulvérisé, lavé à chaud aux acides, puis à l'eau bouillante. C'est un des rares matériaux presque exempts de fluor. Naturellement on y ajoute un milieu chimique nutritif et un peu de fluor. Les résultats? Très variables. Telles plantes paraissent tirer du bénéfice du fluor : chou d'York, escholtzia ; le pois chiche, par exemple, n'en tire aucun. Sur douze espèces, sept ont été favorisées par le fluor : double cresson, chou, escholtzia, épinard, vipérine, spergule; trois sont restées indifférentes et trois ont plutôt souffert. L'expérience ayant toutefois été faite sur une trop petite échelle, les auteurs se proposent de la reprendre plus en grand.

— On a souvent parlé de la possibilité du passage de germes vivants d'un monde à un autre : par exemple d'une planète à ses voisines; peut-être des planètes de tel système solaire à celles de tel autre. Le genre de germes qui pourrait circuler ainsi dans l'espace serait d'ailleurs assez rudimentaire : on ne voit pas s'envoler des œufs de reptiles ou d'oiseaux : ce seraient des spores, des bactéries, des infiniment petits.

La chose est-elle possible? Dans son *Evolution des mondes*, M. Svante Arrhénius se montre favorable à l'hypothèse. Mais une question se pose. Des germes vivants, venant de n'importe où, sont-ils capables de rester vivants sous les conditions qui leur sont imposées par le milieu qu'il leur faut traverser? C'est une tout autre question, mais qui a son intérêt dans le problème.

Cette question a été étudiée en 1912 dans un travail que MM. Shaltock et Dudgeon ont présenté à la Société royale de Londres par l'intermédiaire de Sir James Dewar. Ces expérimentateurs ont recherché si des germes restent vivants, exposés aux conditions qui leur seraient faites s'ils voyageaient ainsi dans les

Digitized by Google

espaces interplanétaires, c'est-à-dire à l'action du froid et à celle des rayons solaires, et en particulier de la radiation ultra-violette. La réponse esi décidément négative. Des bactéries desséchées, circulant dans le vide interplanétaire, seraient vite tuées par les rayons ultra-violets : dans le laboratoire, elles le sont rapidement, en quelques heures seulement. D'autre part, des bactéries non desséchées, mais congelées, comme elles le seraient forcément dans le glacial vide interplanétaire, sont également tuées par la radiation ultra-violette. Dans ces conditions, on ne voit pas comment des germes, même des organismes les plus élémentaires, comment du protoplasme, si simple soit-il, circulant dans l'espace interplanétaire, y resteraient vivants. C'est dire que l'hypothèse d'après laquelle la vie pourrait être venue d'un astre X à la terre, par exemple, n'a guère de vraisemblance. Ajoutons qu'elle n'a guère d'intérêt non plus. Que la vie soit née ici ou là, ce qui intéresse, c'est la manière dont elle est née ; ce n'est pas l'endroit où la chose s'est faite.

— Publications nouvelles : Voici un livre pour physiciens, les *Etudes de photochimie* de M. Victor Henri (Gauthier-Villars, Paris), portant sur les rapports entre le rayonnement et la matière et touchant à de très grosses questions pratiques et scientifiques, traitant de l'emmagasinement de l'énergie solaire par les plantes et de tant de réactions de synthèse pouvant être provoquées par la lumière, touchant donc à l'origine de la vie qui doit être cherchée dans les actions photochimiques produites par le rayonnement sur des corps plus ou moins complexes. A la base de cette étude, il y a toute une série de problèmes fondamentaux, de lois générales à dégager, de méthodes, de calculs, d'équations à poser, et c'est par là qu'a commencé M. Victor Henri. Dans ce premier fascicule, il traite de l'absorption des rayons infra-rouges et ultra-violets, du calcul des spectres d'absorption ultra-violets, de la théorie de la structure des molécules. Les suivants traiteront de l'énergie nécessaire à la production des actions chimiques, de différentes réactions photochimiques simples et compliquées et de la catalyse. Nul doute que les physiciens fassent le meilleur accueil à cette

Digitized by Google

œuvre d'un haut intérêt et de caractère fondamental, dont le besoin se faisait vivement sentir. — Le livre de M. Jean Escard, *L'aluminium dans l'industrie, métal dur, alliages d'aluminium* (Dunod & Pinat, Paris) est un exposé très complet, et au courant de la science, de l'industrie de l'aluminium : matière première, fabrication, production, consommation ; propriétés physiques, mécaniques, chimiques, soudure, applications industrielles, alliages, bronzes, laitons, etc. On ne voit pas trop ce que le lecteur pourrait demander que M. J. Escard ne lui dise point sur les questions de l'aluminium. C'est un répertoire complet et parfait. — Dans *Les tunnels des Alpes* (Dunod & Pinat), M. Ph. Stéphani nous offre une étude des plus intéressantes sur les tunnels existants et la manière dont ils furent établis et sur les divers projets de percement du Mont-Blanc ; parmi ces derniers, il donne la préférence à la ligne Chamonix-Aoste sur la ligne Turin-Martigny. Œuvre instructive et substantielle, à lire pour se mettre au courant des grosses questions posées.

Le livre du Dr Apert sur *L'hérédité morbide* (Flammarion, Paris) devrait être lu de tous, de tous ceux qui ont le sens social, du moins de tous ceux qui ont une valeur sociale et contribuent à perpétuer la race. Car il faut bien que l'on sache quelle est la puissance et l'étendue de l'hérédité morbide, à quel point alcoolisme, tuberculose, avarie fauchent et empoisonnent la race, par l'hérédité des effets de ces fléaux. Ce livre est très documenté, très renseigné ; on ne saurait trop en recommander la lecture. Il y va de l'avenir de la race et du pays, à des degrés divers, un peu partout. — Voici pour les psychologues et les neurologues : *Les médications psychologiques*, par le Dr Pierre Janet (F. Alcan, Paris). Dans ce premier volume d'une série se rapportant à l'étude historique, psychologique et clinique des méthodes de la psychothérapie, le distingué professeur au Collège de France traite spécialement de l'action morale et de l'utilisation de l'automatisme. Lecture des plus variées et substantielles, qui se fait facilement. M. Pierre Janet croit beaucoup à l'automatisme et il n'a pas tort. C'est un moyen

Digitized by Google

d'action puissant, connu depuis longtemps, mais toujours efficace. Les chapitres ont pour titres : Guérisons miraculeuses ; traitements philosophiques ; moralisation médicale ; histoire de la suggestion et de l'hypnotisme, des fonctions et conditions de la suggestion ; problèmes de l'hypnotisme ; appel à l'automatisme. Toute personne un peu cultivée lira cet ouvrage avec grand plaisir. — Signalons enfin un ouvrage d'un Allemand qui n'est pas un Boche, *The Biology of War* (Dent & Sons, Londres), par G.-F. Nicolaï, traduction en anglais de la *Biologie des Krieges*, publiée en allemand en Suisse, un des livres les plus riches en faits et en idées diverses qu'il soit possible de rencontrer parmi ceux qui se rapportent à l'histoire du temps présent. Ce livre contre la guerre et contre l'esprit d'agression, que tous liront avec profit, les philosophes et naturalistes avec encore plus d'intérêt que les autres, c'est incontestablement une belle œuvre et une œuvre courageuse.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les lenteurs du Conseil suprême. — Les événements de Hongrie. — Le gâchis russe. — La nouvelle constitution allemande. — La tendance actuelle.

Le Conseil suprême de la Conférence travaille ; on nous l'affirme au moins : mais personne ne sait exactement ce qu'il fait.

Son prédécesseur, celui qui s'est séparé le soir du 28 juin, était composé de gros personnages. Seuls les chefs d'Etat y avaient accès. Qu'il le voulût ou non, tous les yeux étaient dirigés sur lui et, chaque soir, on se jetait sur les communiqués qu'il voulait bien livrer à la curiosité des foules. Maintenant les chefs de gouvernement s'en sont allés ; seul M. Clemenceau honore encore de temps à autre les séances du Conseil de sa

Digitized by Google

présence ; mais ce n'est point fréquent et, dans le haut cénacle, les plénipotentiaires changent fréquemment ; si bien qu'on ne sait plus comment il est composé.

Le pire est que ce quasi-anonymat paraît être pour le Conseil suprême un encouragement à traîner les choses en longueur. Depuis des semaines, il n'a guère fait que signifier des interdictions. De reconstruction, il est incapable. Et ce n'est pas ce que l'Europe réclame.

Chose étrange, la paix avec l'Autriche n'est pas faite. On attend de jour en jour les conditions ultimes de la Conférence et, chaque fois, on annonce que ce sera pour un peu plus tard. Avec la délégation bulgare, on échange des notes ; mais aucun protocole n'a encore été mis au jour. Quant aux frontières orientales de la Pologne et de la Roumanie, aux limites de l'Ukraine, de la Lithuanie, des Etats baltiques... le Conseil suprême semble ne plus s'en préoccuper. Et pourquoi s'en inquiéterait-il puisque, manifestement, ses ordres, s'il se mêlait d'en donner, ne rencontreraient là-bas aucune obéissance?

Son impuissance éclate aussi en face de l'empire ottoman ; et là cela devient même tout à fait inquiétant ; parce qu'à plusieurs reprises la question a été abordée et que régulièrement on a constaté, soit qu'on faisait de mauvaise besogne, soit qu'on ne s'entendait pas. On croyait avoir à peu près fixé les vilayets qui devaient rester aux Turcs et, tout autour, les zones d'influence ou « surfaces de mandats » sur lesquelles les diverses grandes puissances seraient appelées à exercer leur action civilisatrice.... Tout s'est écroulé et l'on s'est senti si loin de compte qu'on n'a pas eu le courage de recommencer.

Entre-temps, des insurrections éclatent dans les provinces asiatiques de l'empire ottoman. A Constantinople, les membres du comité Union et Progrès recommencent à agir sous des noms nouveaux et presque tout le personnel gouvernemental et administratif, qui est leur création, les soutient par-dessous main. Et surtout, les rapports se gâtent entre les grandes puissances de l'Entente ; la France et l'Angleterre en particulier ne peuvent s'accorder en Syrie et les journaux des deux pays

Digitized by Google

sont engagés dans une polémique qui nous ramène à des temps anciens et provoque chez nous un petit serrement de cœur.

Après quoi on nous dit que les membres du Conseil suprême estiment avoir bien mérité des vacances et qu'ils vont prochainement se séparer pour un mois laissant l'Europe dans ce désordre. C'est très sérieux.

— Est-ce le refus d'entretenir n'importe quels rapports, que le Conseil suprême a enfin signifié au sieur Bela Kun, qui a entraîné la chute des bolchévistes de Budapest; ou la culbute n'est-elle due qu'à des événements militaires, à l'avance des Roumains contre la capitale? Il est difficile de préciser.... Le régime extrémiste en était arrivé à un remarquable degré d'impopularité. Comme il faisait régner la misère et ne se maintenait que par la terreur, il avait tout le monde contre lui. La note de Paris acheva de l'isoler ; et quand il essaya d'une alliance avec le patriotisme magyar intransigeant, ses soldats l'abandonnèrent et il se fit battre. Dès lors, il n'avait plus qu'à disparaître.

Mais la réaction contre un système de violence ne s'arrête pas à mi-chemin. Le gouvernement socialiste, présidé par M. Peidl, auquel Bela Kun, préoccupé avant tout de mettre sa vie en sûreté, avait abandonné le pouvoir, ne se maintint que peu de jours. Un petit groupe d'hommes d'ordre soutenus par la police de la ville et quelques milliers d'officiers et de soldats s'employèrent à renforcer le pouvoir et, pour lui donner du prestige, s'avisèrent de mettre à sa tête l'archiduc Joseph, feldmaréchal de l'ancienne armée, que ses succès militaires n'avaient point mis en vedette, et pour cause, mais qui passait pour brave, bon, libéral par-dessus le marché, et jouissait dans la Hongrie entière d'une réelle popularité.

Alors, en un clin d'œil, l'ordre et la sécurité ont été rétablis. Les bolchéviste sont disparu comme la neige fond au soleil du printemps. Ils étaient d'ailleurs si peu nombreux qu'on ne se représente pas qu'ils aient pu faire tant de mal. Ceux qu'on a réussi à extraire de leurs cachettes ont eu, comme d'habitude les gens

Digitized by Google

de cette sorte, une attitude pitoyable.... Cependant il s'agissait d'administrer la ville en face de l'armée roumaine qui l'occupait, de ravitailler la population qui mourait de faim, de rétablir un mouvement commercial, une circulation monétaire, de faire élire une assemblée nationale, d'engager avec l'Entente des pourparlers de paix et diverses autres choses encore....

Le gouvernement de l'archiduc était-il conscient de ses devoirs et résolu à les aborder bravement, ou n'était-il hanté que de désirs de restauration monarchique? Rien ne permet d'affirmer l'un ou l'autre; car ce régime a été brusquement brisé avant qu'il ait eu le temps de donner sa mesure en quoi que ce soit.

Il est compréhensible que l'apparition d'un véritable gouvernement à Budapest ait désagréablement surpris les voisins, Tchéco-Solvaques, Yougo-Slaves et même Roumains; car les désirs de ces peuples ne peuvent être assouvis que moyennant la faiblesse magyare.... Il est plus singulier que le Conseil suprême ait fait siennes toutes ces inquiétudes et ces indignations, qu'il ait feint de croire que la présence d'un Habsbourg à Budapest allait compromettre toute l'œuvre de paix, et qu'il ait en fin de compte sommé le nouveau « curateur » de déguerpir, avec une raideur que le sieur Bela Kun n'avait jamais eu l'occasion d'apprécier.

Pourquoi cette fureur subite? Il est évident que l'archiduc Joseph, porté au pouvoir par un coup d'Etat, n'incarnait pas la volonté populaire. On est en droit d'admettre que des élections dirigées par lui et son gouvernement de fonctionnaires teintés de germanisme auraient été quelque peu truquées. Il paraît encore que, si l'élévation de l'archiduc assurait un retour d'autorité à l'ancienne caste qui avait dirigé les affaires depuis 1867, cela n'aurait pas été pour le plus grand bonheur du peuple hongrois; car cette noblesse magyare n'entend rien aux aspirations des ouvriers et des paysans. Mais le Conseil suprême n'a-t-il pas, quatre mois durant, laissé la nation livrée à une bande de tyrans qui la terrorisaient, l'affamaient et s'enrichissaient à ses dépens? Ne vient-il pas de déclarer qu'il ne voulait pas se mêler

Digitized by Google

des affaires intérieures de la Hongrie ?... Encore une fois, pourquoi cette intervention au moment où les bolchévistes, poursuivis et livrés aux tribunaux, allaient avoir à répondre de leurs crimes ?

Il n'en est pas moins vrai que le Conseil suprême, qui n'arrive pas à mettre sur pied des traités de paix et se révèle incapable de tracer les frontières des petits Etats, comme de marquer les zones d'influence des grands, assume, malgré ses dénégations, un rôle nouveau : il chasse un gouvernement, ce qui signifie qu'il en exige un autre ; il agit directement sur les peuples. Souhaitons qu'il s'affranchisse, au cours de cette activité, des lenteurs, des indécisions, des querelles qui ont entravé son œuvre jusqu'ici. Sans cela le gâchis serait complet.

— Une intervention énergique n'aurait-elle pas été beaucoup plus naturelle en Russie ? Tout continue d'aller mal dans ce grand pays. Koltchak, bien que dûment reconnu par l'Entente, poursuit sa retraite en Sibérie. Les succès de Dénikine et des Ukrainiens n'ont sans doute pas plus d'importance que tant d'autres victoires des antibolchévistes dont les journaux nous ressassent l'esprit depuis un an et plus. Les armées qui combattent aux abords de Pétrograd n'ont, depuis longtemps, plus avancé d'un pas. Pour comble de malheur, comme les Français ont évacué Odessa, les Anglais se retirent d'Arkhangel et de toute la Mourmanie, abandonnant aux vengeances des gardes-rouges les populations qu'ils avaient eux-mêmes soulevées. Et dans les villes soumises à la loi de Lénine, de Trotzky et de Zinovieff, les réquisitions, les pillages et les massacres continuent comme devant.

Cette attitude de l'Entente est étrange. Non seulement le désordre et la barbarie russes compromettent les résultats immédiats de la guerre, mais l'organisation de l'avenir est rendue illusoire avant même que d'être née. Comment peut-on croire, à Paris ou à Washington, qu'il soit possible de faire accepter au monde la Société des nations aussi longtemps que la Russie se débat dans la guerre civile et que le bolchévisme reste une puissance ? Le drapeau qu'agite Lénine est l'exacte contre-partie

Digitized by Google

de celui de M. Wilson. Les réformateurs de Moscou réclament une dictature de classe, la régénération de l'humanité par la violence et dans le sang, tandis que les philanthropes de tous pays ne parlent que de démocratie, de justice égale pour tous, de paix....

Et si on laisse les bolchévistes maîtres chez eux, si on leur abandonne les peuples sur lesquels s'étendait le sceptre des tsars, bien loin d'être reconnaissants, ils prendront immédiatement l'offensive. Leur but c'est de conquérir le monde ; tous les apôtres de la secte le répètent : MM. Wilson et Lloyd George n'ont pas voulu comprendre.

Maintenant la démobilisation des troupes est trop avancée pour qu'une action en Russie soit encore possible. Il est probable que les forces qui restent sur pied ne suffiront même pas pour assurer l'exécution de la paix sur les autres points. Il faut donc renoncer à cette reconstitution de l'ancien empire selon les principes d'un sain libéralisme que seule l'Entente aurait été capable d'entreprendre et d'exécuter.

Pourtant la Russie se relèvera un jour ou l'autre, c'est inévitable. Que la nation, incapable de vivre en république, se groupe autour d'un nouveau tsar, ou que Lénine, fatigué de détruire, assume lui-même ce rôle, une centralisation de pouvoirs se produira fatalement. Mais le régime de l'avenir, quel qu'il soit, cherchera son point d'appui en dehors de l'Entente, qui a combattu le bolchévisme sans le vaincre et a soutenu les antibolchévistes pour les abandonner, sans parler de la prodigieuse curée à laquelle on se livre dans les territoires limitrophes et jusqu'au cœur de la Russie. Pour prévoir cela, il n'est pas nécessaire de posséder la perspicacité d'un Richelieu ou d'un Cavour. Encore une chose que la postérité reprochera amèrement aux hommes d'aujourd'hui qui n'ont pas su déduire les résultats légitimes de la plus sanglante des guerres.

— L'Allemagne a achevé la discussion de sa constitution. L'ancien compagnon Ebert, premier président du « Reich » démocratisé, vient de prêter devant l'Assemblée le serment qu'implique sa charge.

Digitized by Google

L'œuvre des constituants de Weimar est intéressante. Elle a été faite dans un temps relativement court. Pourquoi les commissions et conseils de Paris, qui se trouvaient sur un terrain tout autrement ferme et avaient à lutter avec bien moins de passions, n'ont-ils pas pris exemple pour une fois sur la nation vaincue ? L'Europe serait refaite aujourd'hui.

Cette constitution est certainement l'une des plus démocratiques du monde. Tous les pouvoirs résident dans une assemblée, élue d'après le suffrage universel, direct, égal, avec vote féminin inclusivement. C'est le Reichstag. L'autre chambre, le Reichsrath, qui représente les pays ou Etats, n'a que des pouvoirs très amoindris.

La responsabilité ministérielle devant le Parlement, cette prérogative que la Diète prussienne réclamait déjà en 1862, est enfin établie. Mais le citoyen n'a pas seulement le privilège d'élire l'assemblée souveraine ; il possède, comme en Suisse, le droit d'initiative en matière de législation, il est, de plus, armé du referendum. Que l'on ajoute à cela une série de dispositions auxquelles les représentants de Weimar, soucieux des principes, ont voulu donner une importance constitutionnelle : les assurances, l'assistance aux mutilés et invalides, la législation sur les mines, la protection ouvrière, la socialisation de certains produits et industries... et l'on verra qu'on n'a jusqu'à présent, même en Australie, rien créé de plus hardi.

Mais avec la démocratisation va la centralisation. C'étaient les anciennes dynasties plus que les peuples qui maintenaient le particularisme en Allemagne. Une fois balayées, aucun obstacle ne les a plus remplacées. Au lendemain de la guerre, les Alliés auraient pu, s'ils l'avaient voulu, exploiter les divergences d'intérêts et les survivances de rancune pour disloquer l'Allemagne inégalement solidaire des Hohenzollern. Ils ont méprisé l'occasion et la nation allemande se reforme plus serrée que jamais.

Sans doute elle est affaiblie par les pertes de la guerre, les abandons territoriaux, les luttes civiles, les grèves, la diminution de la production, la chute du change, etc. Mais on a l'impression que le plus mauvais moment est passé. Les pseudo-

Digitized by Google

socialistes qui dirigent les affaires ont poussé les débats le plus rapidement possible. Ils savent que, dès que l'Allemagne reformera un bloc économique et social, elle retrouvera une action politique et cela malgré les précautions que les journaux français et anglais, déjà inquiets, suggèrent presque dans chaque numéro.

— De fait, sauf les pays dans lesquels l'épaisse ignorance maintenue par les pouvoirs d'ancien régime permet à des bandes d'énergumènes de continuer leurs expériences, le monde tend à se reconstituer. Mais, cette reconstitution, ce n'est plus la Conférence de Paris qui y préside. On agit en dehors d'elle, au prix de plus grandes peines et de plus douloureux efforts. Et l'aboutissement, tout en étant intéressant comme tous les triomphes de la vie, ne sera pas ce que nous avions attendu et espéré.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 26 août 1919.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS
LE TOME QUATRE-VINGT-QUINZIÈME

JUILLET-SEPTEMBRE 1919. — Nos 283-285.

Pages

GENÈVE ET LES COMBATS POUR LA SAVOIE, par *Marc Peter*.
Première partie 3
Seconde et dernière partie 213

LA QUESTION JURASSIENNE, par *P. Calame* 19

LE SECOND VOYAGE DE M. MICROMÉGAS, par *Paul Sirven*.
Sixième partie 28
Septième partie 230

LE CARDINAL MATHIEU SCHINNER ET SES RELATIONS AVEC L'ANGLETERRE, par le Dr *Latt*.
Première partie 37
Seconde et dernière partie 242

L'ILE AU CHARME ENSORCELEUR, par *Vahiné Papaa*.
Première partie 49
Seconde partie 191
Troisième partie 339

GÉOGRAPHIE DE GUERRE, par *L. R. Deliège*.
Seconde et dernière partie 70

AUX INDES, par le Dr *F. Blanchod*.
Seconde et dernière partie 78

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE M. FRANCESCO CHIESA, par *Guiseppe Zoppi*.
Première partie 94
Seconde et dernière partie 254

Digitized by Google

Pages

TRÈS RIGOLO... AH!... AH! — Nouvelle, par *René Gousy* .. 103

LES ANGLAIS EN PALESTINE, par *E. Krieg* 111

LA GRÈVE GÉNÉRALE ET L'AMNISTIE AU CONSEIL NATIONAL, par *P. Maillefer* 161

LES SYMBIOTES, CHIMISTES DE LA VIE, par *Henry de Varigny*.
Première partie 177
Seconde et dernière partie. 381

UNE LETTRE INÉDITE DU GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LA HARPE, par *Henry Prior* 264

LE PROBLÈME PERSAN ET LA PAIX, par *Mahmoud Afschar*. 268

L'ÉCONOMIE ACTUELLE EST UNE ÉCONOMIE DESTRUCTIVE! par *Charles Biermann* 321

L'ÉVOLUTION D'EDOUARD ROD, par *Henri Chenevard*.
Première partie 361

UN PORTRAIT DE CLÉOPATRE, par *E.-C. Chatelanat* 394

L'ARMÉE BOLCHÉVIQUE, par *Ph. Jeanneret* 408

LA MACÉDOINE ÉCONOMIQUE, par *A.-L. Athanassow* 426

CHRONIQUE ITALIENNE, par *Francesco Chiesa*.

Juillet. — La complexité du moment. — Deux prosateurs. — Deux poètes. — Deux histoires de la littérature..... 119

Septembre. — Le nouveau ministère. — Giolittistes et socialistes. — Tentatives de nouvelle littérature dramatique..... 437

CHRONIQUE RUSSE, par *Ossip-Lourié*.

Juillet. — L'amiral Koltchak. — L'attitude du Caucase pendant la guerre et pendant la révolution. — Tchkeïdzé, Tsertelli, Tchenkelli. — Petites républiques. — Ahronian, premier président de la République arménienne. — Arméniens et Kurdes. — Mœurs caucasiennes. — Le *hindjal*, la *tcherkesha*, le *bachlik*. — Brigandage. — Zelim Khan. — Tiflis et Vladicaucase. — Kazbek et Elbrouz. — Le réveil d'un volcan. — La Crimée. — Yalta. — Aloupka. — Le palais de Vorontsov. — Bagatelle. — Un rêve. — Livres..... 127

CHRONIQUE ALLEMANDE, par *A. Guilland*.

Août. — Après la paix. — Les raisons de M. Théodore Wolff. — Un peuple désemparé. — Tendances séparatistes. — Le rôle

Digitized by Google

Pages

de M. Erzberger. — Le démembrement de la Prusse. — Nouveau système financier. — Les vraies causes de la guerre. — La nouvelle constitution allemande. — Le rêve des vieux libéraux est-il réalisé ? — Ce qu'il faut dire au peuple. — La voix des poètes. — Philosophes et historiens 278

CHRONIQUE DE ROUMANIE, par *G. D.*

Août. — Les progrès réalisés en Roumanie pendant la guerre. Ce qui reste à faire 287

CHRONIQUE AMÉRICAINE, par *G.-N. Tricoche.*

Septembre. — La paix. — Reprise des relations commerciales avec l'Allemagne. — La prohibition des boissons alcooliques. — Le dernier jour de « King Rum ». — Les hôtels et la prohibition. — Une conséquence de la guerre : l'agitation noire dans le Sud. — Une négresse millionnaire et son salon. — La crise des loyers 442

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE, par *Maurice Millioud.*

Juillet. — La paix et le lendemain de la paix. — Les appréhensions de M. Edgar Milhaud. — L'attitude de la Suisse et l'opinion de M. le colonel Feyler. — Le centenaire de Gottfried Keller. — Le *Fanion des sept braves.* — *Notre histoire*, par M. G. de Reynold. — L'*Histoire de la Société de Zofingue*, par M. Ch. Gilliard. — L'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse pour 1918.* — L'avalanche des livres 153

Août. — Au tournant. — Le mouvement principal et les mouvements incidents. — L'aristocratie en formation. — Les freins réguliers. — Rôle de la Confédération. — Le régime des monopoles. — Adieux à la S. S. S. — Notre situation économique. — Espoirs 303

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *A. Guilland.*

Septembre. — Centenaire de poète. — La gloire de Gottfried Keller. — En quoi Gottfried Keller fut novateur. — Jugement de Carl Spitteler. — Un livre français sur les sources du génie poétique de Spitteler. — J.-V. Widmann. — Livres nouveaux .. 449

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE, par *Henry de Varigny.*

Juillet. — Les questions de l'anesthésie et de la gangrène gazeuse devant la conférence chirurgicale interalliée. — L'utilisation des gaz asphyxiants contre les insectes nuisibles. — Une importante expérience relative à l'hérédité des caractères acquis. —

Digitized by Google

Pages

Les infections inapparentes : une notion à retenir. — La margarine et le lard de baleine. — Ce qu'on peut tirer des algues. — Publications nouvelles 135

Août. — La houille blanche et l'acier électrique. — Le charbon pulvérisé comme combustible. — Peut-on créer une fonction nouvelle ? — La photographie aérienne et l'archéologie. — L'action du temps météorologique et le cata-thermomètre. — Vaccination contre la pneumonie. — La brique creuse fermée. — Wagons de chemin de fer en ciment armé. — Publications nouvelles 290

Septembre. — L'azote subirait-il une désintégration ? — La question des maisons à cancer. — Durée d'incubation de la rage. — Encore les ondes sonores visibles. — Encore l'audition de la canonnade en Angleterre : influence des saisons. — La détermination des profondeurs en mer par le son. — Doctrines de rationnement danoise et allemande. — L'eau de citerne devant l'hygiène. — Le fluor est-il un engrais ? — Publications nouvelles 457

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Ed. Rossier*.

Juillet. — La paix avec l'Allemagne est faite. — D'autres paix restent à faire. — Le bolchévisme et l'Entente. — Changements de ministères et agitations intérieures 145

Août. — L'Allemagne et la paix. — Le traité avec l'Autriche. — L'Europe et le bolchévisme. — Autres questions. — Le Conseil suprême modifié. — Politique intérieure : Angleterre, Etats-Unis, Italie, France. — L'effort socialiste 312

Septembre. — Les lenteurs du Conseil suprême. — Les événements de Hongrie. — Le gâchis russe. — La nouvelle constitution allemande. — La tendance actuelle 469

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

Digitized by Google

Bracelet

„Army"

Breveté & Déposé

remplace la courroie

pour Dames et Messieurs

SULZER

CHAUFFAGE CENTRAL

INSTALLATIONS SANITAIRES

BUREAU DE LAUSANNE

Rue du Midi, 11.

Camions

ARBENZ

Zurich

Digitized by Google

IMPRIMERIES REUNIES S. A. LAUSANNE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last stamped below.

A fine of five cents a day is inc by retaining it beyond the spe time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google